

Lauren

Baratz-Logsted

Un très
gros
changement



RED
DRESS
I N K®



LAUREN BARATZ-LOGSTED

Un très gros changement



**RED
DRESS
I N K®**

*En souvenir de Douglas DelVecchio
Cousin, enseignant et ami*

Toujours en
décembre...

— Tolkien..., il faut qu'on parle.

Vous vous souvenez ? C'est là que nous en étions restés. Pour ceux qui n'ont pas suivi, je récapitule.

Moi, Jane Taylor, assistante éditoriale dans une maison d'édition, arrivant au terme de mes neuf mois de prétendue grossesse, sur le seuil de l'appartement de l'homme que j'aimais, et que je venais pour la seconde fois d'éconduire.

Toi, Tarzan... pardon, lui, Tolkien Donald, inspecteur à Scotland Yard (taille moyenne, corpulence moyenne, chevelure châtain. Signe distinctif : une moustache en double virgule digne d'un héros des **Brigades du Tigre**).

Sous mes vêtements, mon faux bébé de chiffon.

Dans mes bras, le vrai bébé que je venais de trouver sur les marches d'une église.

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais, pour ma part, j'avais la désagréable impression que cette fois-ci, je n'allais pas m'en sortir par une ou deux pirouettes...

— Tu as un bébé, déclara Tolkien d'un ton où se mêlaient le respect et l'admiration.

— Oui, répondis-je, transportée de joie.

— Viens, entre vite. Vous allez prendre froid, tous les deux.

Me prenant par le bras, il me fit pénétrer dans ce qui lui tenait lieu de **pièce à vivre**, comme on dit dans les magazines de décoration. Je n'avais pas mis les pieds chez lui depuis des mois, mais rien n'avait changé — je veux dire par là qu'il était toujours aussi impossible de se douter qu'un être humain occupait ces lieux.

L'endroit était resté tel que Tolkien me l'avait décrit avant ma première visite chez lui : un espace sans vocation apparente à première vue, à l'exception d'un équipement hi-fi complet. Seules concessions à l'ambiance festive de cette nuit de 25 décembre : une bouteille de bière à demi entamée sur la table basse et la voix de Bing Crosby qui se réjouissait de voir la neige tomber cette année pour Noël.

Je levai les yeux en direction de l'horloge murale, dont la sobriété décorative renvoyait le style norvégien au coude à coude avec le gothique le plus flamboyant. Bientôt 3 heures. J'avais quitté mon appartement vers 2 heures. Le calcul était simple ; en moins de soixante minutes, j'avais trouvé un bébé et retrouvé l'amour de ma vie.

— Tu as un bébé, répéta Tolkien, toujours aussi respectueux et admiratif.

— Oui, répétai-je, toujours aussi transportée de joie.

— Mais tu es encore enceinte.

Le ciel se couvrait. L'heure des explications douloureuses était venue.

— Eh bien..., pas tout à fait.

— Tu veux dire que...

Il me jeta un regard perdu.

— Que veux-tu dire, Jane ?

— Cet enfant est à moi, déclarai-je.

Du moins l'était-il sur le plan pratique. Après tout, c'était moi qui avais trouvé le couffin la première, non ? Par conséquent, nul ne pouvait contester que son contenu m'appartenait.

Comme pour prouver ma bonne foi, je tendis le panier vers Tolkien afin qu'il puisse constater de ses yeux qu'un bébé s'y trouvait effectivement. Aussitôt il émit cette sorte de gazouillis semblable à ceux que produit tout adulte mis en présence d'un nouveau-né, sauf que dans son cas, cette tentative de communication était d'un naturel convaincant.

Sans se départir de son sourire et, le regard toujours fixé sur le nourrisson, il répondit :

— Pour ma part, je n'en jurerais pas, Jane.

— Et pourquoi donc ?

— Eh bien, pour commencer, cet enfant est noir.

Je jetai un œil en direction du couffin. Sur ce point, je ne pouvais le contredire.

— C'est exact. Tolkien, j'ai quelque chose à te dire.

— Excuse-moi d'être aussi terre à terre, mais je crois que nous avons déjà eu cette conversation.

Je laissai échapper un soupir.

— Bien, dis-je. Comme tu voudras.

Lui confiant le panier, je soulevai le bas de ma robe longue et je me mis à me tortiller, comme le font les collégiennes dans un vestiaire pour ôter leur soutien-gorge sans retirer leurs vêtements. Seule différence : c'était mon faux bébé que j'enlevais.

Enfin, que j'essayais d'enlever. Pourquoi ce rembourrage, qui menaçait en permanence de se décrocher quand je marchais dans la rue, ne voulait-il plus me quitter ?

Après quelques contorsions, je parvins finalement à dégrafer l'attache de mon baluchon ventral, que je déposai sur le canapé.

Tolkien détacha ses yeux du bébé avec une réticence manifeste — mais quoi d'étonnant ? Cet enfant était si mignon ! — et les posa sur mon ventre, de nouveau plat, comme par miracle.

Je le vis secouer la tête d'un air incrédule.

— Il n'y a que toi, Jane..., dit-il doucement.

D'un regard, je l'invitai à poursuivre.

— Il n'y a que toi pour trouver un moyen d'avoir un enfant sans perdre ta ligne de jeune fille.

— Je crois qu'une autre a déjà fait une chose semblable il y a à peu près deux mille ans, jour pour jour.

— La comparaison est de mauvais goût, Jane.

Je baissai les yeux d'un air contrit, dans l'espoir d'un pardon qui ne se profilait guère à l'horizon.

Puis nous prîmes la parole en même temps, ce qui donna quelque chose comme :

Moi : Et si je te disais... ?

Lui : Et si tu me disais... ?

Un silence tendu s'ensuivit, et je compris que Tolkien, ce monument au calme intérieur et à la sérénité, vacillait sur ses bases.

Pour ma part, je n'étais pas peu impressionnée par les confidences que je m'apprêtais à faire. Car, si mon mensonge — d'accord, ma **légère déviance comportementale** — était susceptible d'amuser l'observateur extérieur, elle avait surtout fait souffrir ceux qui m'aimaient et qui étaient impliqués de près ou de loin dans l'aventure. Tolkien le premier...

Dans une autre vie, neuf mois plus tôt très exactement, j'avais cru être enceinte. Ivre de joie, j'avais informé tout mon entourage de la bonne nouvelle : mon meilleur ami, ma famille, mes collègues de Churchill & Stewart, sans oublier Trevor, le père putatif de mon enfant à naître.

Puis, en moins de temps qu'il n'en faut pour jeter une couche-culotte dans la poubelle, je m'étais aperçue qu'il ne s'agissait que d'un retard de mon cycle. Je n'avais jamais été enceinte.

Bien entendu, pas question d'avouer publiquement que je m'étais trompée ! Enthousiasmée par la perspective de rejoindre enfin le club des femmes enceintes et des mères de famille, et encouragée dans ce projet par la bonne réaction de Trevor, ou, disons, par son absence de mauvaise réaction, lorsqu'il avait appris la chose, je n'avais pas ménagé mes efforts pour concevoir un enfant pour de

vrai.

Une chose (rationnelle : la signature d'un contrat d'édition juteux pour le récit de mon très gros mensonge) en entraînant une autre (moins rationnelle : mon besoin éperdu de reconnaissance et ma totale incapacité à regarder la réalité en face, lorsque j'avais pris conscience de ma situation), neuf mois s'étaient écoulés.

C'était à ce moment crucial de mon existence que j'avais trouvé ce nourrisson, qu'une frêle silhouette venait, sous mes yeux, de déposer au pied des marches d'une église.

Entre le début de mon aventure, neuf mois auparavant, et cet instant magique qui s'était produit quelques minutes avant les premières lignes de ce récit, j'avais affirmé à qui voulait m'entendre, et même à qui ne le voulait pas, que j'attendais un bébé.

Je l'attendais même avec une telle ferveur que j'avais répondu à Tolkien, dont j'avais fait la connaissance le soir où Trevor m'avait quittée en claquant la porte, que j'étais très touchée par sa demande en mariage, mais que je ne pouvais pas l'épouser.

Et pourquoi avais-je commis une telle bourde ? Pour la simple et stupide raison que je n'avais pas le courage de renoncer à mon rêve de maternité.

A présent, je m'en mordais les doigts. J'avais fait cruellement souffrir celui que j'aimais et je m'étais privée de tout espoir de bonheur, en renonçant au seul homme avec qui l'avenir était envisageable.

Une fois de plus, Tolkien se montra exemplaire. Tenant le bébé sur un bras, la tête bien calée au creux de son coude, il me tendit son autre main.

— Je t'écoute, Jane. Je ne te promets rien. Je ne pourrai sans doute plus jamais rien te promettre, mais je veux bien t'écouter.

* * *

Alors je lui ai tout raconté. Tout ! (Prenez votre souffle pour lire ce paragraphe.) Mon rêve de fonder une famille pour être comme les autres, mes espoirs de maternité lorsque je vivais avec Trevor, mon impatience d'annoncer la nouvelle à la cantonade et ma déception lorsque j'avais compris que je ne portais pas de bébé ; ma décision de feindre d'être enceinte jusqu'au jour où je le serais vraiment, et l'obligation dans laquelle je m'étais trouvée de constater qu'aucune grossesse ne se profilait à l'horizon ; ma prétendue visite chez un obstétricien de renom, l'erreur que j'avais commise en choisissant un gynécologue existant réellement, et mon changement hâtif de praticien au profit d'une sage-femme tireuse de tarots inventée de toutes pièces (un personnage dont je n'étais pas peu fière, soit dit en passant) ; les encouragements de mon meilleur ami, David, un ex-pilote de l'armée israélienne reconverti dans la restauration, et de son compagnon Christopher, avec qui il s'était marié l'année précédente ; ma rencontre dans un pub mal famé, un soir de solitude, avec lui, Tolkien, l'homme de mes rêves, suivie, le même jour, de la réalisation d'un autre fantasme lorsque Alice Simms, qui travaillait dans une maison d'édition rivale de la mienne, m'avait proposé un contrat en or pour le récit de ma fausse grossesse (**Le Bébé de chiffon**, à paraître chez Quartet Books Limited dans dix mois, mais je suppose que le moment n'est pas le mieux choisi pour faire la publicité de mon bouquin) ; l'assurance que ce n'était pas par ambition littéraire que j'avais refusé son offre le jour où il m'avait demandé ma main ; et, pour conclure, la certitude que tout cela, au fond, c'était la faute de...

— Dodo.

— Dodo ?

— Dodo, répétais-je, faisant allusion à mon boss, une beauté très autoritaire, très talentueuse et très célibataire.

— Je n'ai jamais rencontré cette personne, objecta Tolkien.

— Exact.

— Je n'ai jamais rencontré qui que ce soit de ton entourage.

— Entre nous, tu ne rates pas grand-chose.

Cette fois-ci, je faisais allusion à ma mère, à ma sœur et à la plupart de mes collègues de travail.

— Tu ne m'as présenté que David et Christopher...

— Les plus intéressants du lot, commentai-je.

— ... et encore, poursuivit Tolkien, uniquement parce qu'ils étaient les seules personnes autorisées à te voir non enceinte, si j'ai bien compris.

— Euh... c'est à peu près ça.

Tolkien passa la main dans ses cheveux. J'aurais tout donné pour en faire autant ! Avec ses cheveux, j'entends.

— Reprenons...

Il fit le geste de se masser les yeux, puis de pincer la base de son nez entre le pouce et l'index, ce qui lui donnait l'air du quidam en proie à une violente migraine, et ajouta :

— Si j'ai bien compris, tu étais en train de m'expliquer que tu n'avais pas pu me dire la vérité à cause d'un dénommé Dodo.

— Une. C'est une femme, dis-je, comme si cela expliquait tout.

D'un hochement de tête, Tolkien accusa réception de l'information. Puis il attendit. Bon, quelque chose me disait que c'était le moment. C'était à moi de prendre la parole, et de me montrer convaincante.

— Voilà. Tu dois savoir qu'il se trouve que, pour ne rien te cacher, comment dire...

Le bébé choisit ce moment précis pour se réveiller. Parole d'honneur, je ne l'avais pas pincé pour créer une diversion.

Celle qui l'avait abandonné avait eu la bonne idée de le munir de deux biberons et de quelques couches de rechange.

Tout en me disant qu'il faudrait renouveler le stock à brève échéance, je m'assis sur le canapé, pris le bébé dans mes bras et glissai la tétine du biberon entre ses lèvres. Puis je regardai l'enfant avec attention.

Tiens ? C'était une fille.

Qu'elle était jolie ! Le canapé de Tolkien était aussi minimaliste que le reste de son mobilier, mais pour rien au monde je n'aurais cédé ma place, même contre un Chesterfield bien capitonné. Le cœur gonflé d'amour maternel, je regardai le bébé téter goulûment. Malgré ma tristesse d'avoir fait souffrir Tolkien, j'étais aux anges...

— Il se trouve, repris-je, que Dodo est une femme.

— Tu me l'as déjà dit, Jane.

— Une femme qui rêve d'avoir des enfants, mais n'en aura peut-être jamais.

— Elle est si vilaine que cela ?

— Au contraire, elle est tellement belle qu'elle fait peur aux hommes et qu'elle rend jalouses toutes les femmes. Sa vie sentimentale est un désert, et, comme elle n'a aucune amie, elle sait qu'elle n'aura même pas la chance de vivre cette expérience par procuration. Si tu avais vu l'expression de son visage quand je lui ai annoncé que j'attendais un bébé ! Bref, je n'ai pas eu le courage de...

— ... la décevoir, finit Tolkien à ma place, dans un hochement de tête indulgent.

Je croisai son regard généreux, pétillant d'intelligence, et mon cœur se serra quand je compris quel être merveilleux j'avais perdu. Dire que tout ce gâchis était ma faute !

— Tu me comprends ? demandai-je avec une timidité qui ne me ressemblait pas.

Il secoua la tête négativement.

— J'essaie, Jane. Je te donne ma parole que j'essaie...

— C'est bon, dis-je, en prenant sa main pour la serrer entre mes doigts. **Moi**, je comprends. Comment pourrais-tu encore vouloir de moi après ce que je t'ai fait ?

Pour toute réponse, il me demanda :

— Et, maintenant, quels sont tes projets ?

Je baissai les yeux vers le bébé.

Mon bébé.

— Mais... m'occuper d'elle, bien sûr. Et toi ?

— Je suppose que je suis censé t'aider.

— Oh.

— Bien entendu, tu lui as déjà trouvé un prénom ?

— Oui.

— J'aurais dû m'en douter. Je t'écoute !

— Emma, dis-je sur une impulsion. Ma fille s'appellera Emma.

Janvier (enfin !)
Le jour de l'an

La meilleure façon de rétablir la vérité après un aussi gros mensonge, c'est de tout dire à tout le monde à la fois.

C'est ce que j'ai fait.

J'organisai le jour de l'an une petite sauterie qui tenait à la fois du réveillon de la Saint-Sylvestre (un réveillon à l'heure du thé), de la fête de naissance (ma fille en méritait bien une) et de la pendaison de crémaillère (de ma nouvelle vie).

Sur le carton d'invitation que j'avais envoyé à ma famille et à mes amis, j'annonçais, non sans une légitime fierté, la venue au monde d'Emma. J'avais choisi la date avec soin. Si mes calculs étaient justes, mes invités seraient assez réveillés pour arriver jusque chez moi sans trop de difficulté, mais pas suffisamment remis de leurs beuveries de la nuit précédente pour me casser les pieds avec des questions trop précises.

Mon espace vital était à peine assez grand pour contenir tout le monde, ce qui signifiait qu'il faudrait manger froid, et que, si chacun voulait s'asseoir, il faudrait jouer les sièges à la courte paille. Pour compenser ce manque de confort, j'avais choisi de la vaisselle et des serviettes d'une jolie nuance vert tilleul, une merveille de bon goût avec mes murs fraîchement repeints de pêche, parme et céladon. A la réflexion, j'ajoutai au dernier moment des bougies rouge vif, une façon d'apporter une note festive à l'ensemble et de rappeler à mes convives que nous étions encore en période de Noël.

Il ne me restait qu'à espérer que la trêve des confiseurs ne soit pas qu'une notion abstraite dans l'esprit de mes invités.

De même, je reléguai dans le coin le plus sombre de la pièce mon sapin de Noël de célibataire, qui avait perdu toutes ses aiguilles et tendait vers le ciel ses branches dénudées d'un air accusateur. Avec un peu de chance, les boules et guirlandes qui couvraient sa nudité rappelleraient mes hôtes à la charité chrétienne et les dissuaderait de me jeter dans la fosse aux lions.

La portion de l'humanité à qui j'avais menti incluait ma mère et ma sœur Sophie, avec qui j'entretenais depuis longtemps des relations plutôt houleuses. Il y avait aussi Dodo ; Louise, qui était l'assistante du principal rival de Dodo chez Churchill & Stewart ; Constance, réceptionniste promue assistante pendant mon congé maternité et militante active du **New New Age** (l'ancien **New Age** sentant trop le riz complet à son goût) ; Minerva, du département publicité, avec ses lunettes à la Peggy Guggenheim et sa choucroute cuivrée ; et Stan, de la compta, un mufler à côté de qui le Groucho Marx de **La Soupe aux canards** incarnait un modèle de galanterie.

En revanche, et même si je les avais également dupés, je n'avais pas l'intention d'expliquer quoi que ce soit aux Marcus, mes voisins du dessous, qui me prenaient de toute façon pour une allumée, et dont l'opinion à mon égard m'était parfaitement indifférente. Ils m'avaient vue sortir de chez moi enceinte de neuf mois un soir et rentrer au matin, un bébé dans les bras. A quoi bon chercher les complications ?

Quant à David et Christopher, ils avaient été tellement ravis par leur lune de miel en Grèce, deux mois auparavant, qu'en rentrant de chez Tolkien avec Emma, au matin de Noël, j'avais trouvé sur mon paillason un billet signé de David m'annonçant qu'ils avaient fermé le restaurant sur un coup de tête pour prendre le premier vol pour Athènes, et qu'ils ne seraient pas de retour avant le 2 janvier.

Cela faisait tout à fait mon affaire. Je ne me sentais pas prête à partager Emma avec eux ni à affronter leurs questions, et je ne voyais pas comment j'aurais pu leur cacher l'existence du bébé. Non seulement ils étaient mes meilleurs amis, mais ils habitaient à l'étage au-dessus de chez moi.

Je m'étais contentée de leur laisser un message pour leur dire que j'avais une grande nouvelle à

leur annoncer. De toute façon, ils n'avaient pas d'autre choix que de revenir bientôt, s'ils voulaient que la faune **people** qui avait fait le succès de leur brasserie Viande ! Viande ! **VIANDE** ! continue d'affluer.

Bref, mes personnages étaient prêts à entrer en scène.

Les voici, par ordre d'apparition.

Ma mère, tapotant sa mise en plis blond cendré et faisant allusion à mon ex-futur-mari :

— Je ne vois vraiment pas comment cet enfant pourrait être de Trevor, Jane.

Ma sœur, tripotant avec insistance ses mèches peroxydées :

— Elle ne ressemble vraiment à personne de notre côté de la famille.

La bellissima et blondissime Dodo, enfonçant le clou :

— Dis-moi, Jane... Tu es bien consciente que ta fille est noire ?

— Merci, Dodo, j'avais remarqué. C'est gentil de me le signaler.

— Est-ce que vous pourriez faire un peu de place pour Jane et Emma, s'il vous plaît ?

Qui avait dit cela ? Tolkien, bien sûr !

Je l'avais invité, en plus de ceux qui figurent sur la liste précédente... dans la mesure où vous pouvez inviter quelqu'un qui campe jour et nuit à votre domicile. Depuis l'arrivée d'Emma, il s'était en effet installé chez moi pour m'aider à m'occuper d'elle.

Je le reconnais, il y aurait sans doute eu des circonstances mieux choisies — en fait, n'importe quelle occasion aurait été plus indiquée — pour présenter Tolkien à la smala qui m'entourait. La vérité, c'est qu'en l'absence de David et Christopher je n'avais pas eu le courage d'affronter seule la meute.

Tout le monde semblait tellement abasourdi par Emma que l'on se mit à parler à tue-tête... de tout et de n'importe quoi, sauf de ma fille.

— Vous avez lu le dernier Smythe ? lança Stan de la compta en rajustant ses lunettes cerclées de métal. Quel navet !

— Oui, mais ça ne manque pas de patate ! répliqua Constance en pouffant de rire et en passant ses doigts dans ses mèches rose vif.

— Très drôle, grommela Minerva en se laissant tomber sur le canapé. En attendant, il va falloir mettre un sacré paquet d'oseille pour promouvoir ce bouquin.

— Ça ne suffira pas, dit Stan d'un petit air supérieur.

— Mais si ! On dira qu'il est le fils spirituel de John Grisham et de Sophie Kinsella, ça devrait bluffer tout le monde. Et ça se passe au Paraguay, c'est assez exotique, il me semble.

— On parle bien du livre de Smythe ? demanda Dodo. J'ai dû en lire un autre, alors, parce que je ne vois pas le rapport avec ce que tu viens de décrire.

Minerva haussa les épaules d'un air agacé.

— Evidemment ! Si c'était vraiment ça, personne ne l'achèterait.

— Dans ce cas, interrogea Louise, pourquoi dire que ça l'est ?

Tiens ? Elle était allée chez un coiffeur branché. Ou alors, elle avait tailladé ses longs cheveux platine aux ciseaux à ongles par une nuit de pleine lune, sous l'empire de je ne sais quelle substance psychotrope.

— Parce que ça éveillera la curiosité des acheteurs, pardi ! marmonna Minerva en faisant main basse sur les sandwiches au concombre.

— Ce pays s'appelle toujours le Paraguay ? demanda Constance en fronçant un sourcil orné d'un piercing en forme de flèche.

— Absolument.

— Vous en êtes certaine ? insista Constance. Vous savez, avec leur manie de changer les noms de pays tous les quatre jeudis...

— Oui, Constance, je vous en donne ma parole.

— Franchement, j'ai un doute...

— Moi pas. Vous devez confondre avec les pays d'Afrique.

— Parce que le Paraguay n'est pas en Afrique ?

Minerva leva les yeux au plafond.

— La dernière fois que j'ai regardé sur la carte, c'était en Amérique du Sud.

— Oh, dit Constance, manifestement déçue. Tout de même, j'aurais juré...

D'un regard rapide, je balayai — façon de parler — les chevelures qui m'entouraient. Blond cendré, peroxydé, blondissime, cuivré, rose vif (tiens ? Constance n'avait pas les cheveux noirs, la dernière fois ?), platine...

A l'exception de Stan et de Tolkien — dans le domaine capillaire, les hommes ne comptent pas — la tendance dominante était plutôt à la blondeur scandinave. Je ne parle pas de moi, qui avais conservé ma coiffure bicolore. A propos, j'allais maintenant pouvoir teindre mes racines (châtain) de la même nuance que mes pointes (aile de corbeau) et cesser de ressembler à Kate Jackson dans *The Rookies*.

Bref, quelle que soit la direction dans laquelle je tournais mes yeux, à l'exception du miroir, je ne voyais que du blond, dans toutes les nuances imaginables. Pourtant, il me semblait que la couleur la plus répandue en Europe était le brun. Ou alors, c'étaient **les autres** qui teignaient leurs cheveux en marron ?

— A propos de bébé, demanda ma mère à Sophie, alors que plus personne ne parlait de bébés depuis un bon moment, où est donc bébé Jack ?

Elle voulait parler du fils de Sophie, âgé de quatre mois, et dont celle-ci ne se séparait jamais.

— Je l'ai laissé à Tony.

— Tu as bien fait, dit ma mère. De nos jours, les pères savent s'occuper de leurs enfants.

— A vrai dire, j'ai surtout eu un pressentiment quand j'ai reçu l'invitation de Jane...

— Ah oui ? Quelle sorte de pressentiment ?

— Mauvais, comme chaque fois que Jane a quelque chose à voir de près ou de loin dans l'affaire. Je ne sais pas du tout ce qui va se passer, mais je suis certaine qu'il valait mieux en protéger bébé Jack.

Pendant ce temps, côté canapé, mes collègues poursuivaient leur discussion.

— Vous ne pensez pas, demanda Constance avec une moue pensive, que ce serait une bonne idée, au lieu de dépenser de l'argent pour promouvoir le mauvais bouquin de Smythe, de faire la publicité d'un bon livre ? Ça nous changerait...

— Tu veux rire ? demanda Louise en sursautant.

— Eh bien, pour une fois, m'entendis-je répondre à ma propre surprise, je suis d'accord avec Const...

— Jane !!! s'écria soudain ma mère, faisant sursauter notre petite assemblée. Vas-tu enfin nous expliquer ce qui se passe ici ?

— Est-ce que vous pourriez parler un peu moins fort ? demanda Tolkien.

— Et nous dire qui est cet homme ? ajouta ma mère dans un murmure véhément.

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais les paroles s'étranglèrent dans ma gorge. Comment présenter Tolkien ? Comme l'homme que j'avais aimé, que j'aimais encore, qui m'avait aimée

autrefois, dont j'espérais qu'il m'aimerait de nouveau un jour, mais que j'avais peut-être perdu par mon refus de renoncer à mon énorme mensonge ?

Cela aurait été mettre la charrue avant les bœufs. D'abord, il fallait dire d'où venait Emma, et, avant cela, annoncer que ma grossesse n'avait été qu'une mauvaise blague. Mais par où commencer ?

Tolkien eut la bonne idée de prendre la parole avant que je ne m'enferme dans d'impossibles explications.

— Je suis son meilleur ami, dit-il. Voilà qui je suis.

— Et vous vous appelez... ?

— Tolkien Donald, à votre service.

— Tolkien ? Donald ? Elle est bien bonne !

— Et j'en ai une meilleure : je travaille à Scotland Yard. Comme inspecteur, bien entendu.

— Bien entendu, répéta ma mère, de l'air que l'on prend pour parler aux débiles légers et aux Témoins de Jéhovah.

Sans un mot, Tolkien prit sa carte professionnelle et la mit sous les yeux de ma mère.

— Oh, dit-elle, embarrassée.

— Eh oui, dit Tolkien en rempochant sa carte.

Ma mère prit l'un de ces airs pincés dont elle avait le secret.

— Très bien, mais cela ne répond pas à la question que tout le monde se pose ici.

— A savoir ?

— De qui est cet enfant ?

Puis, se tournant vers moi :

— Pas de Trevor, je suppose ?

— Eh bien... non, dis-je.

Elle médita ma réponse quelques instants.

Tout le monde la regarda méditer en silence.

— Il est bien de toi, au moins ? demanda-t-elle avec méfiance, comme si elle s'attendait à recevoir une gifle.

— Eh bien... non, répétai-je en ayant l'impression de lui donner, de leur donner à tous une énorme claque. Je l'ai trouvée sur le parvis d'une église.

— Comme c'est original ! s'exclama Stan de la compta. Un vrai *deus ex machina*, si tu veux mon avis.

— En l'occurrence, ce serait plutôt un *infans ex ecclesia*, si tu veux le mien. En tout cas, c'est surtout un vrai bébé qui a besoin de moi.

— Quel dommage qu'elle n'ait pas été blanche ! Tu n'aurais pas été obligée de te démasquer.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait si elle avait été blanche, dis-je en toute honnêteté.

— Mais alors..., s'écria Dodo, le regard agrandi par la stupeur et la déception. Tu n'as jamais été enceinte !

Les airs de fouine de Stan m'avaient laissée indifférente, de même que la supériorité acide de ma mère. En revanche, la tristesse que je lisais dans les yeux de Dodo me serrait le cœur. Incapable de parler, je me contentai de secouer négativement la tête.

— Donc, il n'y a pas de Mme Zora ? s'écria Constance d'un ton outré.

— J'ai bien peur que non.

Si Constance possédait au moins une qualité, c'était la ténacité. Je vis son visage s'éclairer et prendre une nuance qui n'était pas sans rappeler celle de ses lentilles de contact de ce jour-là, un rose métallisé délicieusement S-F.

— Hey ! s'exclama-t-elle, recouvrant aussitôt son enthousiasme. Tu imagines, s'il existait vraiment une sage-femme qui tire les tarots ? Ce serait incroyable ! Et je pense bien qu'elle ferait fortune !

— Non, et non, dit Minerva qui, après sa razzia sur les sandwiches au concombre, concentrait à présent le tir sur les allumettes au fromage (je connaissais les goûts de mon public, et tout était bon pour l'amadouer, y compris snacks au gruyère et autres micro-bombes caloriques). Ça n'a rien de si incroyable, et je ne vois pas comment un personnage aussi fantaisiste pourrait gagner de l'argent.

— C'est aussi mon avis, dit Louise, et j'ajouterais un troisième non. Tu ne **penses** pas. Tu n'as pas assez de neurones pour ça.

— Oh, toi, la BCBG à cheveux plats, on ne t'a pas demandé ton avis !

La récente promotion de Constance, qui était ainsi devenue l'égale de Louise, du moins sur l'organigramme de Churchill & Stewart, lui avait fait perdre en respect ce qu'elle avait gagné en familiarité.

Une familiarité qui avait le don d'exaspérer Louise au-delà de toute expression...

— Eh bien, je le donne quand même, espèce d'illettrée à la guimauve.

Puis, esquissant le geste d'éloigner un moustique (qui me la rendit presque sympathique, d'autant que, pour une fois, j'étais d'accord avec elle), elle ajouta :

— Mais là n'est pas le problème.

— Et où est-il ? m'enquis-je, désireuse de faire avancer le débat.

— C'est toi ! s'exclama-t-elle en me désignant d'un doigt accusateur. C'est ce mensonge que tu nous as servi pendant **neuf mois** ! Enfin, Jane, qu'est-ce qui t'a pris ?

Aussitôt, toute mon empathie s'envola. Un instant, je fus même tentée de traiter moi-même Louise de **BCBG à neurones plats**, mais, comprenant que l'heure était à la modestie et à la diplomatie, je préfèrai éviter toute remarque blessante. Mais ce n'était que partie remise.

Mes invités avaient les yeux rivés sur moi, à l'exception de Tolkien qui faisait faire son rot à Emma. Ils attendaient des explications, pas un crêpage de chignon en règle. Ma foi, pouvais-je leur en vouloir ? Rassemblant mon courage, je passai aux aveux.

— Tout a commencé le jour où je me suis réellement crue enceinte...

Je leur dis alors la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Sauf en ce qui concernait mon contrat avec Quartet Books Limited (secret défense) et ma relation avec Tolkien (top secret défense).

— En fait, conclus-je après avoir évoqué mes trois grossesses (la fausse vraie grossesse, la tentative ratée de grossesse et la vraie fausse grossesse), on peut dire que tout a démarré à cause d'une toute petite erreur.

— Une **erreur** ? vociféra ma mère.

— Une **erreur** ? s'étrangla Sophie.

Manifestement, la thèse de l'erreur ne passait pas. Il fallait trouver quelque chose de plus percutant, et vite.

— Bon, je n'étais pas dans mon assiette, improvisai-je à la hâte.

En vérité, n'est-ce pas là la source de bien des maux ? Quelqu'un dans le monde n'est pas dans son assiette et, avant de comprendre ce qui se passe, hop ! un pays déclare la guerre à son voisin. Hop ! vous retrouvez du cyanure dans votre potage. Hop ! Jean-Claude Van Damme tourne un nouveau film d'action.

Ce que je veux dire par là, c'est que presque tout événement est, à l'origine, déclenché par un état de déprime.

— Tu nous as pris pour des imbéciles pendant presque un an parce que tu n'étais pas dans ton assiette ? glapit Louise, dardant sur moi un regard assassin.

— Evidemment, présenté comme cela..., dis-je d'une toute petite voix.

Ce n'était peut-être pas l'explication la plus convaincante ni la plus raisonnable aux yeux de l'aimable assemblée qui me regardait en faisant les gros yeux, mais, de mon point de vue personnel, cela valait mieux que d'avouer en public que je m'étais comportée comme une écervelée.

Car il faut vraiment être la reine des pommes pour vouloir une chose non pas pour elle-même, mais parce que tout le monde autour de vous l'a déjà.

Retour au
25 décembre,
dans la matinée

Personne ne dit jamais combien les premiers temps sont difficiles lorsqu'on ramène un bébé à la maison. (Sauf, peut-être, dans *A quoi s'attendre quand on attend un enfant*, mais je ne l'avais pas vraiment lu. A quoi bon, puisque je n'étais pas vraiment enceinte ?)

Le jour n'était pas encore levé sur ce 25 décembre lorsque, accompagnée de Tolkien, je rentrais chez moi, mon bébé dans les bras.

Auparavant, nous avions fait quelques emplettes. Grâce à sa carte de Scotland Yard, Tolkien avait obligé un commerçant aux yeux gonflés de fatigue à ouvrir sa boutique, où nous avions acheté les fournitures de première urgence pour Emma : biberons, lait pour bébé et ce qui me sembla sur le moment une quantité invraisemblable de couches-culottes premier âge.

— Elle n'aura pas assez de sa vie entière pour utiliser tout ça ! avais-je protesté.

— Elle a tout juste de quoi tenir une petite semaine, avait répliqué Tolkien.

Sa réponse m'avait fait prendre conscience que je n'étais guère armée pour affronter l'aventure dans laquelle je venais de me lancer.

J'ai toujours été persuadée que certains prénoms devaient définitivement cesser d'être donnés aux nouveau-nés — Adolf, Jésus —, ils avaient selon moi exprimé tout leur potentiel, en mal ou en bien.

C'était le cas de Tolkien. Même si, à ma connaissance, il n'avait jamais été porté en tant que prénom, il était si particulier qu'il devait rester unique dans l'histoire de l'humanité.

Notez bien que ce n'était pas moi qui l'avais appelé ainsi. Ses parents, d'anciens hippies qui avaient fini, au tournant de la quarantaine, par sauter en marche dans le train de la modernité, avaient autrefois rebaptisé le jeune Donald John en Tolkien Donald, faisant passer son premier nom en seconde position pour des raisons qui m'échappent, en hommage à l'auteur qui avait imprimé à leur existence son inimitable cachet psychédélique.

A l'époque où Tolkien m'avait présentée à eux, ils avaient depuis longtemps cessé de consommer des champignons hallucinogènes en écoutant Carlos Santana, et troqué le patchouli contre du Armani. C'était sans doute le prix à payer pour intégrer le monde sans pitié du marché obligataire.

Tolkien, lui, était resté Tolkien.

Ce n'est qu'en arrivant dans mon appartement que je posai à Tolkien la question que j'aurais dû lui poser depuis le premier instant.

— Dis-moi, si j'étais une personne normale, que devrais-je faire ?

Il m'adressa un sourire bienveillant.

— Si tu étais une citoyenne respectueuse des lois, tu irais déposer cette petite fille au poste de police le plus proche.

— Oh.

— Cependant, en considérant la situation d'un point de vue strictement technique, tu l'as déjà fait.

— Ah ?

— En me l'amenant.

— Exact. Et ensuite ?

— Elle serait transportée dans un hôpital, afin d'être auscultée.

— Tu penses que nous devrions la faire voir par un médecin ? Il ne faut rien négliger pour sa santé.

Il la prit de mes bras pour la déposer avec douceur sur le canapé, défit sa couverture et l'examina.

— Nombre réglementaire de doigts et d'orteils, aucune trace de maltraitance, superbe teint

couleur chocolat... Elle est parfaite.

— Tant mieux. Et après ? Que lui arriverait-il ?

— On appellerait les services sociaux. Ce sont eux qui s'occupent des enfants abandonnés. On la placerait dans un foyer d'accueil, dans l'espoir que sa mère vienne la reprendre.

— Je vois.

Je le vis alors se lever et se diriger vers le téléphone.

— Qui appelles-tu ? demandai-je, alarmée.

Au lieu de me répondre, il me fit taire en posant son doigt sur ses lèvres.

— Bonjour, Tolkien Donald, de Scotland Yard, à l'appareil ! J'appelle pour signaler un bébé abandonné.

— Tolkien !

D'un geste, il me signe de parler moins fort.

— Je crois savoir que Stephen Triplecorn est d'astreinte jusqu'au 26 décembre, mais il ne répond pas. Quoi qu'il en soit, le bébé est en parfaite santé. Je pense qu'on peut laisser tout le monde profiter tranquillement des fêtes de fin d'année, et s'occuper plus tard de cette question. Je prendrai soin de la petite jusque-là et je vous recontacterai dans quelques jours. Joyeux Noël à vous !

Il raccrocha.

— Je parlais à un répondeur, expliqua-t-il.

A ces mots, je laissai échapper le soupir que je retenais depuis une longue minute.

— Le bureau est fermé ces jours-ci. Il y a bien un officier de garde, mais tu sais ce que c'est. Il vaut mieux s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints.

Je le regardai, interdite. Il était vraiment l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré.

— Je suppose que cette histoire risque de t'attirer tout un tas d'ennuis ?

— Exact.

— Pourquoi fais-tu cela ?

— En partie pour toi.

— Et en partie pour... ?

— Emma. Si on suit la procédure habituelle, les choses se passeront exactement comme je te l'ai dit. Poste de police, hôpital, services sociaux, foyer d'accueil. Elle sera ballottée d'un endroit à un autre pendant au moins quarante-huit heures. Bien sûr, il y aura des gens pour la bercer ici ou là, mais elle ne sera qu'un dossier à traiter. Un problème à régler. Elle mérite mieux que ça, tu ne crois pas ?

Je hochai la tête, me levai et prit Emma dans mes bras. J'avais besoin de reprendre mes esprits.

— Tiens, dis-je à mon bébé en faisant quelques pas dans l'appartement. Ici, c'est l'endroit où je m'assieds pour travailler. Il faut que tu saches que je suis une fille un peu bizarre qui écrit des livres un peu bizarres. Là, c'est la fenêtre par laquelle je regarde quand je réfléchis. Si, si, je t'assure que je suis capable d'utiliser mon cerveau. Ne crois jamais les gens qui prétendent le contraire. Et c'est là-bas que je cuisine. Enfin, ça ne m'arrive pas très souvent et, pour l'instant, ça ne change pas grand-chose pour toi, mais le jour où tu en auras besoin, promis, j'apprendrai à faire à manger.

— Je ne voudrais pas t'interrompre, m'interrompit Tolkien, mais même si tu ne fais pas la cuisine, et Dieu sait que les femmes d'aujourd'hui ne sont plus très portées sur la nourriture, moi, je meurs de faim. Est-ce que je pourrais...

— Oh ! m'écriai-je, confuse.

Il m'avait aidée et assistée depuis des heures, et je n'avais même pas pensé à lui offrir une

tranche de pain rassis. Je me dirigeai vers le placard de la cuisine, Emma toujours dans mes bras.

— C'est bon, dit-il, je devrais pouvoir me débrouiller. Je voulais seulement ton autorisation avant de fouiller dans tes réserves.

Dans une autre vie, j'aurais donné n'importe quoi pour que Tolkien vienne fouiller dans mes réserves.

Dans celle-ci aussi, d'ailleurs.

— Victoire ! s'écria-t-il quelques secondes plus tard en dénichant un pot de beurre de cacahuète entamé.

Puis il ouvrit un paquet de pain, pour découvrir — je dois dire que je m'en doutais — qu'il était rassis.

— Tant pis, déclara-t-il en s'emparant d'une cuiller qu'il plongea dans le pot. A la guerre comme à la guerre ! On partage ?

Je secouai la tête et m'assis près de lui.

— Tu n'as vraiment rien d'autre à manger ?

— Non. Le livreur n'est pas encore passé.

— Vire-le. Ce sont les fêtes de fin d'année, tout de même ! Qu'est-ce que tu avais prévu ? De survivre avec une bouteille de vin et un demi-pot de beurre de cacahuète ?

— C'est mieux que de mourir de faim.

— Tu as maigri, remarqua-t-il en léchant sa cuiller.

— Voilà une phrase que les femmes aiment bien entendre.

— Et que les hommes n'aiment pas prononcer. Je préférerais te voir en bonne santé.

Je haussai les épaules d'un air faussement détaché, mais j'étais touchée de voir combien il se souciait encore de moi.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Je n'avais pas très faim, ces derniers temps. J'ai été assez occupée.

— En effet, dit-il, d'un ton dont la sécheresse ne devait rien au beurre de cacahuète. Je crois que je vois ce que tu veux dire.

Faisait-il allusion aux rebondissements de notre relation ? Durant ma prétendue grossesse, Tolkien, ignorant que je feignais d'être enceinte aux yeux du monde entier, m'avait demandée en mariage. J'avais refusé, incapable d'envisager une confrontation décisive entre les deux univers dans lesquels j'évoluais, celui où j'étais enceinte et celui où je ne l'étais pas.

Puis, au cours de mon huitième mois, je l'avais croisé par hasard, mon bébé de chiffon sous mes vêtements. Il en avait naturellement déduit que j'étais enceinte, et que cela expliquait mon refus. A présent, il savait que je ne l'avais jamais été, et que rien, par conséquent, n'expliquait que je l'aie éconduit de la sorte.

Pourtant, il restait près de moi pour m'aider à m'occuper de ce bébé que j'avais trouvé.

Une part de moi-même brûlait de savoir ce qu'il avait ressenti au cours des derniers mois et ce qu'il éprouvait encore à présent, mais cette part-là (nettement plus téméraire que le reste de ma personne) était largement minoritaire en ce qui concernait la prise de décisions. En d'autres termes, il n'était pas question de poser la moindre question à Tolkien.

D'ailleurs, il était un homme. Quel degré de sensibilité à ses propres sentiments pouvais-je attendre de lui ? Quelles relations entretenait-il avec ses états d'âme ? Franches et directes ? Confuses et toutes en non-dit ?

Sans doute devaient-elles être bien plus honnêtes que celles que j'avais avec moi-même, car, en ce qui me concernait, je ne trouvais pas la force de lui poser la question que j'aurais dû lui poser, ni

d'entendre la réponse qu'il ne pourrait éviter d'y donner.

Pas très glorieux, j'en suis consciente, mais je n'étais pas encore prête à affronter la réalité.

— Oui, enfin, je suppose que l'hiver a été difficile pour tout le monde, dis-je en fuyant son regard.

Je me levai et repris mon tour du propriétaire en compagnie d'Emma.

— Ici, c'est la salle de bains, mais tu n'as pas besoin d'y aller pour l'instant. Enfin, il faudra tout de même que je te donne un bain. Ne me demande pas comment, je n'en ai aucune idée. Nous trouverons bien une solution. Et, là, c'est ma chambre. Au fait...

Je pilai net, frappée par une idée.

— Tolkien ?

— Oui ?

— Où allons-nous la faire dormir ? Je n'ai pas de petit lit pour elle.

— Nous irons tout à l'heure lui chercher un couffin. Les bébés n'aiment pas être couchés dans un lit, ils s'y sentent perdus.

— Un couffin, le jour de Noël ? Tous les magasins sont fermés !

Il produisit sa carte magique.

— Nous en ferons ouvrir un.

— Il y a peut-être plus simple...

Je regardai ma chambre, persuadée que j'allais avoir une illumination.

— Là !

Traversant la pièce, j'allai ouvrir le tiroir de la commode.

Tolkien, qui m'avait rejointe, prit Emma de mes bras.

— Pas question, dit-il. Elle ne passera pas sa première nuit ici dans un tiroir.

— Et si on ne trouve pas de couffin ?

— Alors elle dormira avec nous.

Il s'assit sur le lit, comme pour marquer sa détermination.

— Tu as l'intention de rester cette nuit ?

— Je ne vais pas vous laisser toutes seules.

— Pour t'assurer que je ne la couche pas dans un tiroir ? demandai-je sans cacher ma méfiance.

— Non, je pense juste que tu as besoin d'une présence rassurante.

Une fois de plus, il avait raison.

Nous nous étendîmes sur le lit, Emma entre nous.

J'étais persuadée que nous nous endormirions aussitôt, car nous étions debout — façon de parler puisque nous étions allongés — depuis plus de vingt-quatre heures.

Pourtant, impossible de trouver le sommeil. Nous avions trop peur, lui comme moi, d'écraser Emma.

— Et si on s'endort et qu'on ne l'entend pas pleurer ? chuchotai-je.

— Aucun risque, répondit Tolkien sur le même ton, on l'entendra, fais-moi confiance.

— Et si elle pleure et que je ne devine pas ce qu'elle veut ? On ne parle pas exactement le même langage, elle et moi.

— Vous apprendrez très vite à vous comprendre. Si elle n'a pas sali sa couche et qu'elle n'a pas faim, c'est qu'elle a besoin d'être prise dans tes bras. Il faut qu'elle entende ton cœur battre.

— Et si elle me déteste en grandissant ?

— Bien sûr qu'elle te détestera. Ils font tous ça. La seule question est de savoir à quel âge elle commencera, et combien de temps cela durera, mais pas de panique, en théorie, tu as encore une

bonne dizaine d'années devant toi.

— Et si elle n'aime pas être avec moi ?

— Tu veux rire ? Elle va adorer ta compagnie.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es complètement cinglée, Jane.

Voilà une phrase qu'il me semblait avoir déjà entendue quelque part. Au moins, Tolkien la prononçait en souriant, lui. Nous progressions.

Puis je posai la question qui me taraudait depuis que j'avais posé les yeux sur Emma et que j'avais commencé à l'aimer.

— Et s'ils veulent me l'enlever ?

Le soir du jour de l'an

Toc ! toc ! toc !

On frappait à ma porte. En me réveillant, je me souvins que je m'étais assoupie sur le canapé. Je regardai ma montre en plissant les yeux. 19 heures. Qui pouvait venir me déranger ainsi le jour de l'an ?

Toc ! toc ! toc !

— Jane ? appela une voix qui m'était familière. Ouvre !

J'obtempérai et trouvai David et Christopher sur mon paillason, leurs valises à leurs pieds (j'étais l'heureuse propriétaire d'un paillason format familial).

Manifestement, leurs vacances impromptues leur avaient fait du bien. David — dont le teint mat avait pris sous le soleil de Grèce une nuance dorée du plus bel effet et dont les boucles sombres ruisselaient avec grâce sur ses épaules — rayonnait d'une énergie à envoyer Goliath au tapis d'un seul direct du droit.

Quant à Christopher, je m'étonnai une fois de plus qu'il ne fût pas blond. Il avait une personnalité de blond, si vous voyez ce que je veux dire. Il ressemblait à un second David, ce qui en soi était plutôt une bonne idée, même s'il n'en était qu'une pâle imitation.

Pendant les premiers mois de leur relation, il y avait eu entre Christopher et moi quelques tensions territoriales. C'était entièrement ma faute, j'en conviens. Difficile d'accepter que votre meilleur ami en aime un autre au moins autant qu'il vous aime...

Avec le temps, ayant pris la mesure de l'amour que David portait à cet intrus, j'avais fini par céder du terrain et par apprécier l'individu. David, lui, était resté mon meilleur ami, mais aussi ma plus proche famille, mon plus fidèle supporter et la voix de ma conscience — ce qui était beaucoup pour un seul homme, mais il avait la carrure suffisante.

Pourquoi mes deux voisins du dessus n'avaient-ils pas pris le temps de monter déposer leurs bagages dans leur appartement ?

— Il y a un souci ? Vous ne deviez rentrer que demain. Pourquoi revenez-vous avec un jour d'avance ? Est-ce que vous...

Sans me laisser terminer mon interrogatoire en règle, David entra en me bousculant et, une fois à l'intérieur, tourna la tête dans tous les sens comme s'il cherchait quelque chose. Christopher l'imita, avec toutefois plus de calme.

— C'est toi qui me poses la question ? Si ma mémoire est bonne, tu m'as bien envoyé un message pour me dire que tu avais quelque chose d'important à nous annoncer !

— Oui, mais vous n'étiez pas obligés d'interrompre vos vacances pour autant. Tout s'est bien passé, en Grèce ?

— Oh, tu sais, la Grèce ! C'est tellement... grec.

— Je vois. Trop de pita à ton goût ?

— Ne m'en parle pas. Les rues en étaient littéralement pavées ! J'avais l'impression de marcher sur un champ de mines.

— Il exagère un peu, dit Christopher, en se laissant tomber sur mon canapé. Ce pays est toujours aussi paradisiaque, mais quand nous avons reçu ton message...

— ... selon lequel tu avais une grande nouvelle à nous annoncer, répéta David.

— ... plus moyen de nous reposer...

— ... alors nous sommes rentrés...

— ... et nous voilà ! conclut Christopher en étouffant un bâillement.

— Eh bien, reprit David. Quelle est donc cette nouvelle, Jane ? Rien de grave, j'espère.

— Ouiiiiiin !

Les pleurs d'Emma s'élevèrent depuis la chambre.

Au son de cette minuscule voix, Christopher sortit de sa léthargie. Deux paires d'yeux interrogateurs se tournèrent vers moi.

— Il faudrait parler un peu moins fort, chuchotai-je, me souvenant qu'Emma se trouvait dans la pièce voisine.

Il faut un certain temps pour s'accoutumer à la présence d'un bébé dans une maison, ce qui est assez surprenant si l'on considère, par ailleurs, la façon quasi tyrannique dont un nourrisson accapare votre temps et votre énergie.

— Qu'est-ce que...? demanda David, avant de s'interrompre, comme si le simple fait de formuler sa question jusqu'au bout n'en rendait la réponse que trop réelle.

Emma ne pleurait déjà plus. Cela lui arrivait parfois de pousser un petit cri dans son sommeil, comme si elle s'était réveillée en se demandant « Comment ai-je fait pour me retrouver avec cette cinglée de Jane Taylor ? » avant de se rendormir dans un soupir.

— Venez, dis-je à voix basse, en leur faisant signe de me suivre dans ma chambre.

Je n'allumai pas la lumière pour ne pas gêner Emma, et nous entrâmes en file indienne dans la pièce avant de nous pencher au-dessus du couffin — une délicieuse petite chose à la gloire du liberty bleu pastel et de la broderie anglaise, le seul article que nous avons pu dénicher, Tolkien et moi, dans notre virée éclair afin de nous équiper en matériel de puériculture.

Un ange passa (un copain de celui qui dormait dans le berceau, je suppose).

Puis David, le regard rivé sur le petit visage qui dépassait du bonnet destiné à lui tenir chaud, déclara :

— Qu'elle est belle !

— Ce n'est pas ce que disent les autres.

— Ah bon ? Ils ne la trouvent pas incroyablement jolie ?

— Ils la trouvent surtout incroyablement noire.

David me jeta un regard interloqué.

— Et alors ? demanda-t-il.

— Et alors ? répéta Christopher en écho.

D'un geste infiniment tendre, David effleura la joue du bébé.

— D'où vient-elle, Jane ?

En quelques mots, je lui résumai ma rencontre avec Emma.

— Et que comptes-tu faire d'elle ? demanda Christopher, toujours pragmatique.

— Mais... la garder ! m'exclamai-je, sur la défensive.

— Et comment ! renchérit David.

— Bon, bon... Si vous êtes d'accord tous les deux..., bougonna Christopher, avec l'air de dire : « Je vous aurai prévenus. »

— Parfaitement, dis-je, en croisant les bras dans une attitude de défi. Où est le problème ?

— Les choses ne sont pas aussi simples que vous avez l'air de le croire. Imagine que la mère vienne réclamer son bébé ? Qu'un témoin te dénonce ? Que les services sociaux te fassent poursuivre pour rapt et séquestration d'enfant ? Que feras-tu ?

Il exprimait à voix haute ce que je redoutais en silence depuis le premier jour.

— Tu as raison, le risque existe, mais cette enfant a besoin d'un foyer. Il faut qu'un adulte responsable l'aime et en prenne soin.

— Oh. Et tu penses être cette personne ?

Je regardai Christopher, prête à sortir mes griffes. A ma grande surprise, son expression n'avait

rien d'ironique ou de méprisant. Il paraissait tout simplement curieux.

— Oui. Je suis celle dont elle a besoin.

Aussi surprenant que cela puisse paraître — y compris pour moi-même — j'avais répondu avec sincérité. J'étais celle qu'il fallait à Emma.

— C'est drôle..., dit David, pensif. Elle a quelque chose de toi,

— Pardon ?

— Regarde-la. Même façon de froncer les sourcils, même petite moue déterminée... C'est rare, chez un bébé, une expression aussi résolue. Qui s'amuserait à chercher des noises à une personne qui a cette mine-là ?

— Il aurait affaire à moi, répliquai-je.

— Et à moi, marmonna Christopher.

— Et à moi, renchérit David.

Je les regardai tous les deux, penchés au-dessus du berceau, bienveillants et protecteurs. Ma fille avait désormais deux bonnes fées pour veiller sur elle.

Le 25 décembre,
un peu plus tard
dans la journée

— Tu te doutes bien, Jane, que nous finirons par devoir déclarer l’existence de ce bébé. Tu ne pourras pas indéfiniment dissimuler Emma.

Nous étions le jour de Noël, les services sociaux étaient fermés, le collègue de Tolkien d’astreinte ce jour-là ne répondait pas (et pour cause : nous ne l’avions pas appelé)… En un mot, la Providence, ou peut-être le Dieu des femmes faussement enceintes, nous accordait un répit.

Nous venions de nous réveiller d’une brève sieste, le couffin d’Emma toujours entre Tolkien et moi.

— Mais…, voulus-je objecter.

— Mais nous ne sommes pas obligés de le faire tout de suite. Evidemment, je ne te promets pas que les autorités seront ravies d’apprendre que nous n’avons pas réveillé tout le pays le matin de Noël simplement pour ne pas les déranger…

— Je ne voudrais pas que tu te mettes dans une situation délicate à cause de moi, dis-je en prenant soudain la mesure des risques qu’il était prêt à courir pour moi.

C’était une chose d’assumer mes propres incohérences, c’en était une autre d’en faire payer le prix à Tolkien.

— Ne t’inquiète pas, dit-il d’une voix apaisante. Nous verrons bien ce qui se passe le moment venu.

Ce que nous risquions, à mon avis, c’était que ces maudits services sociaux m’enlèvent Emma aussi vite que la vie me l’avait offerte. Cependant, comme cela n’était pas pour tout de suite, nous consacrâmes la journée à faire la connaissance d’Emma.

Dans l’ensemble, elle passait son temps à dormir, boire et salir ses couches. Ce jour-là, elle prit le biberon une douzaine de fois, jusqu’à ce que je m’aperçoive que si elle pleurait, ce n’était pas systématiquement parce qu’elle avait faim. Chaque fois que je m’étendais près elle, elle s’arrangeait toujours pour se lover dans mon giron.

Ce n’est qu’un peu plus tard dans la soirée que je compris ce qu’elle cherchait. Je m’étais allongée à côté d’elle après avoir pris ma douche, sans avoir eu le courage de me rhabiller. Avant que j’aie eu le temps de deviner ce qu’elle faisait, Emma avait tourné sa tête vers moi et mordu mon sein avec appétit.

On pourrait trouver choquant qu’un bébé tète le sein d’une femme qui n’a pas de lait — au moins autant que l’on trouve émouvant un bébé qui tète une femme qui a du lait. Question de point de vue. Pour ma part, je considérai que c’était le premier jour d’Emma dans ce vaste monde. Si cela pouvait l’aider à s’y sentir plus à l’aise, il n’était pas question de la priver de ce réconfort. De toute façon, elle n’allait pas le faire jusqu’à sa majorité !

Pour voir les choses en face, il était même possible qu’elle n’ait plus jamais l’occasion de le faire…

— J’ai peur que tu ne trouves pas grand-chose par là, ma fille, lui dis-je avec douceur, espérant atténuer sa déception.

Puis, à Tolkien :

— Pourrais-tu aller chercher sur mon bureau un livre qui s’intitule **A quoi s’attendre quand on attend un bébé** et me l’apporter ? Il doit être dans le deuxième tiroir à droite.

J’avais à peine achevé ma phrase que Tolkien apparut sur le seuil de la porte, l’ouvrage demandé à la main.

— Vous êtes magnifiques, toutes les deux.

Je me sentis rougir. Voilà des mois que Tolkien ne m’avait pas vue déshabillée.

— Ne t’affole pas, dis-je, c’est seulement l’effet Madone à l’enfant. Donne-moi ce bouquin,

s'il te plaît.

J'avais investi dans cette bible à l'usage des futures mamans à l'époque de ma prétendue grossesse afin d'avoir l'air de savoir de quoi je parlais.

Je tournai les pages jusqu'au chapitre consacré à l'allaitement. Quelques minutes plus tard, je refermai le livre, assailli par une violente culpabilité. Pourquoi ne pouvais-je pas réellement allaiter Emma ?

— Tu savais, demandai-je à Tolkien, que les enfants nourris au sein trouvent dans le lait maternel tout un tas d'anticorps qui les gardent en bonne santé ? Et ce n'est pas tout ! Ils ont aussi un coefficient intellectuel supérieur de huit pour cent à celui des autres !

Je baissai les yeux vers ma fille, qui continuait de téter avec énergie.

— Je n'ai pas le droit de priver Emma de ces huit points, dis-je. Imagine qu'il ne lui manque que cela pour devenir un génie au lieu d'une citoyenne lambda ?

— D'un point de vue strictement physiologique, tu ne peux pas lui donner le sein, Jane. Il faudrait que tu l'aies portée, ce qui n'est pas le cas.

— Comment, je ne peux pas ? Et là, à ton avis, qu'est-ce que je fais ?

— Tu n'as pas de lait. Cela dit, il y a d'autres choses importantes à offrir à un enfant.

— Par exemple ?

— De la chaleur.

— Facile. Quoi d'autre ?

— Le bon exemple.

— Là, ça risque d'être coton. Et sinon ?

— De l'humour.

— Je devrais avoir ça en rayon.

— Tu ne trouves pas que les gens vivent dans l'obsession de faire ce qu'il faut, uniquement à cause de ce que pourraient penser les autres ?

— Je ne suis pas certaine de comprendre ce que tu dis.

— Moi non plus. Ce que je voulais dire, c'est que j'ai l'impression que la vie est une sorte de grand concours, dont le gagnant serait celui qui réussit le mieux à faire comme dans les livres.

— Sur ce point, ne t'inquiète pas pour moi. En général, quand j'essaie de suivre le mode d'emploi, j'obtiens le résultat inverse.

— Miaou !

Kick le Chat, la peluche grise et blanche que j'avais adoptée pour remplacer l'horrible Punch après le départ de Trevor, venait de bondir sur le lit. Je l'avais complètement oublié.

— Où étais-tu, le chat ?

— Miaou !

— Pardon ?

— Il dit qu'il est allé rendre visite à la reine, traduisit Tolkien.

— Oh, je vois. C'était le grand bal annuel des souris dans Kensington Gardens ?

— Miaou.

— Super. Au fait, je te présente Emma. Elle va rester avec nous pendant quelque temps.

Pendant que Tolkien s'éloignait pour remplir la gamelle du chat, l'animal vint renifler Emma, toujours fermement accrochée à mon sein.

— Sois gentil, Kick. Elle est encore plus petite que toi. Enfin, pour l'instant.

Lorsque Tolkien revint, je lui demandai :

— Tu crois que la présence d'un chat près d'Emma peut poser des problèmes ?

— Non. Il y a des tas de gens qui ont un bébé et un chat, et, à ma connaissance, la cohabitation se passe bien. D'ailleurs, Kick n'est pas agressif. Il faut juste éviter de s'asseoir sur lui ou de manger dans sa gamelle, mais tu ne le fais pas.

Une douleur fulgurante me traversa.

— Aïe ! Il m'a mordu !

— Le chat ?

— Non, le bébé !

— Elle n'a pas de dents, Jane. Comment veux-tu qu'elle te morde ?

— Avec ses gencives. Et, détrompe-toi, je ne VEUX pas qu'elle le fasse !

— Tu tiens vraiment à lui donner le sein ?

— Oui.

— Alors change-la de côté.

Ce que je fis, avant de reprendre ma lecture. Tout compte fait, ce bouquin était plus instructif que je ne l'aurais cru. J'appris par exemple que le réflexe de succion était extrêmement puissant chez le nouveau-né.

Je découvris aussi, mais cela, c'était du vécu, que les femmes qui ne renonçaient pas à allaiter après la première heure de torture méritaient une médaille.

Après avoir mis mes seins à l'abri de la voracité de ma fille, j'appelai Tolkien pour qu'il lui donne un biberon bien mérité. Puis je repris Emma contre moi et lui offrit à téter l'articulation de mon petit doigt, qu'elle accepta avec enthousiasme. Prodigeux. Le roi Arthur découvrant le Saint-Graal sur son plateau de petit déjeuner n'aurait pu manifester plus de satisfaction. Le bonheur tient parfois à peu de chose !

C'était le moment de faire preuve d'un peu de courage, contrairement à mes habitudes. Je levai les yeux vers Tolkien.

— Comment est-ce que cela s'est passé, pour toi, ces derniers mois ?

Je le vis prendre une profonde inspiration, laisser échapper un soupir, puis détourner le regard, comme pour me dissimuler son trouble. Manifestement, le sujet était aussi sensible pour lui que pour moi.

— Ça a été l'enfer, dit-il avec une sobriété qui lui faisait honneur. Et pour toi ?

— La même chose. A quelques variantes près, je suppose.

J'aurais pu évoquer les souffrances que j'avais endurées après notre séparation, les doutes qui m'avaient taraudée, ainsi que la profonde solitude que j'avais ressentie, mais, pour une fois, je restai modeste. Pas question de m'apitoyer sur mon sort. Après tout, j'avais fait toute seule mon propre malheur... ainsi que celui de Tolkien.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, dit-il, comme à contrecœur. Et je n'ai jamais compris pourquoi, même si tu portais l'enfant d'un autre, tu ne voulais pas de moi. Je savais que tu m'aimais.

— Je t'aimais, dis-je.

« Et je t'aime toujours », eus-je envie d'ajouter.

— Alors quand j'ai compris qu'il n'y avait jamais eu de véritable obstacle à ce que tu m'épouses...

— Tu t'es senti trahi.

Il acquiesça d'un imperceptible hochement de tête.

— Et, maintenant, tu me détestes.

Un éclair de surprise passa dans son regard, puis je vis un sourire triste étirer ses lèvres.

— J'aimerais bien, dit-il. Ce serait plus facile.

Je n'irais pas jusqu'à dire que j'aimais entendre cela, mais, du moins, je le comprenais.

— Et, aujourd'hui, que ressens-tu pour moi ?

Il tourna les yeux vers Emma. Elle dormait. Il pouvait dire ce qu'il voulait.

— Pas la moindre idée, répondit-il dans un souffle.

Ses paroles me firent l'effet d'une gifle.

— Je vois.

— En revanche, il y a une ou deux petites choses dont je suis certain, dit Tolkien, en prenant mon menton entre ses doigts pour m'obliger à le regarder. Je veux que ce bébé soit aimé et soigné comme il faut. Je refuse qu'il soit envoyé dans un foyer où personne ne se souciera de lui. Je suis persuadé que tu l'aimes et que tu t'en occuperas bien. Et je sais que je veux t'aider à prendre soin d'elle.

A une époque, Tolkien avait cru en moi. Réussirais-je à regagner sa confiance ? Pour l'instant, je devais me contenter de la caresse de sa main sur ma joue. Une véritable torture, mais je l'avais bien cherché.

Janvier,
le premier mois

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais dans les séries télé, lorsqu'un enfant apparaît, c'est le cataclysme absolu. Je vous assure que ça marche à tous les coups ! Amusant, tout de même, comme l'irruption d'une vie toute nouvelle peut être présentée comme la fin du monde...

Pour ma part, j'ai toujours pensé que, quand les scénaristes en viennent à une telle extrémité, c'est qu'ils ont épuisé toutes les ressources de leurs personnages. « Les gars, on n'a plus rien à tirer de nos personnages. Pourquoi ne pas leur jeter un bébé dans les pattes ? Ça ne coûte pas grand-chose et ça nous fera bien une saison de plus... »

En général, ce vieux truc du **sitcom** ne résout rien. Soit, les scénaristes ayant pris la mesure de leur erreur, le public ne revoit jamais le bébé et se demande pendant des semaines où il a bien pu passer (« Cindy et Jordan ont **vraiment** eu un bébé où c'était juste dans leurs fantasmes ? Sais pas. Fais passer les chips. ») Soit chaque épisode est exclusivement centré sur la chère tête blonde, et, à mesure de la diffusion, on voit les personnages se transformer plus ou moins rapidement en gentils papas/ mamans/mamies/voisins de palier/meilleure amie de la tatie par alliance au second degré, tous plus niais les uns que les autres. Dans tous les cas, la venue de l'enfant prodige est le signe que votre série préférée est en état de mort cérébrale.

Pour ma part, je vous donne ma parole que je n'avais pas l'intention de me laisser avoir. Le syndrome **Sept à la maison** ne passerait pas !

Dans l'un de ses ouvrages, Martin Amis fait une remarque qui m'a toujours semblé des plus étranges. Selon lui, je cite : « Dès l'instant où vous êtes parent, vous pardonnez instantanément tout à vos parents. » Je me souviens avoir pensé, à la lecture de cette phrase, que ce type avait une curieuse conception de la psychologie humaine et des règles de composition stylistique.

En ce qui me concernait, je n'allais pas commencer à voir la vie en rose layette pour la seule raison que j'avais eu un enfant, ou plus exactement, que j'avais **hérité** d'un bébé. Bien entendu, l'arrivée d'Emma apportait dans ma vie une touche de tendresse bienvenue, mais je restais lucide. Je n'allais pas me débarrasser comme par magie des dysfonctionnements relationnels qui, tel le crissement des ongles de Cher sur un tableau noir, avaient perturbé toute mon enfance.

Réflexions qui nous conduisent, aussi sûrement que toutes les routes mènent à Rome, à... (roulements de tambours, s'il vous plaît !) : ma mère.

Je l'attendais justement ce jour-là, à l'une des tables de Viande ! Viande ! **VIANDE** !, recouverte de papier d'emballage pour boucherie. Je parle de la table, non de ma mère.

Celle-ci m'avait appelée un peu plus tôt dans la matinée pour me donner rendez-vous.

— Jane, il faut absolument que nous ayons une conversation au sujet de... **ce bébé**. Je dois être à 11 heures chez le coiffeur et, à 13 heures, j'ai rendez-vous pour une manucure. Pas moyen d'avoir les deux rendez-vous à la suite dans ce maudit salon. J'ai un créneau entre 12 et 13, arrange-toi pour te libérer.

Quand on vous le demande aussi gentiment, comment refuser ?

— Retrouve-moi au restaurant de David, avait-elle ajouté d'un ton comminatoire.

Aussi étrange que cela puisse paraître, ma mère, qui avait toujours détesté tous mes amis avec une constance qui forçait l'admiration, ne tarissait pas d'éloges sur David.

— Il est tout simplement... oh ! je ne sais pas comment dire... tant de choses à la fois ! Il y aurait beaucoup à dire à son sujet.

Par chance, elle n'avait pas la moindre idée de ce que lui avait à dire à **son** sujet.

Elle fit son entrée dans le restaurant, la tête coiffée d'un casque blond cendré — brandissant son sac à main comme Schwarzie sa mitraillette — et traversa la salle d'un pas martial pour se laisser

tomber sur le siège en face du mien.

— Tes ongles sont affreux, déclarai-je sans même prendre le temps de les regarder.

Autant donner tout de suite le ton. Et, puisque la meilleure défense était encore l'attaque, j'avais jugé sage de frapper fort dès le début.

C'était méconnaître les capacités de riposte de l'adversaire.

— Tu as une tache de lait sur ton chemisier, rétorqua aussitôt ma mère.

— Ils ont encore forcé sur la laque. On dirait que tu portes une perruque.

— Ta jupe est trop courte, ça fait mauvais genre.

— Tu ne devais pas arrêter la cortisone ?

— Il y a des gens à qui on ne devrait pas confier un enfant.

— Si tu parles de toi, je tiens à te rassurer. J'ai renoncé à porter plainte.

— Puis-je prendre votre commande ? demanda Christopher, feignant de ne rien entendre de notre passe d'armes.

David l'avait rencontré à l'époque des travaux du restaurant. Christopher était alors architecte d'intérieur ; c'était à lui que l'on devait l'agencement et la décoration des lieux. Depuis, il secondait David dans son travail en s'occupant du service.

— Un grand steak et un verre de vin encore plus grand, dit ma mère.

— Moi, je prendrai du poisson.

— Personne ne commande de poisson ici, dit ma mère.

— Sauf moi.

— C'est noté ! déclara Christopher avant de s'éloigner.

— A propos de bébés..., reprit ma mère.

— Ce n'est pas de cela que nous parlions.

— Mais si. Où est... ce bébé ?

— Dans les cuisines, sous la surveillance de David. Je ne voulais pas qu'elle entende notre conversation.

— Tu laisses un enfant près des fourneaux d'un restaurant ?

— David l'adore. Quand elle est là, il ne voit qu'elle. A mon avis, c'est plutôt nous qui courons un risque : celui de manger de la viande crue parce qu'il aura oublié de la faire cuire.

Christopher nous apporta à boire et s'éclipsa. Ma mère porta son verre à ses lèvres de cet air pincé qu'elle avait toujours, même quand elle ne buvait pas. Et même quand elle avait bu.

— Tu as bien conscience que tu ne peux pas la garder, Jane ?

— Je ne vois pas pourquoi.

— Parce que ce ne serait pas une bonne chose.

— Pour qui ?

— Pour... ce bébé, bien sûr.

— Elle s'appelle Emma. Et je sais que je vais très vite regretter de t'avoir posé la question, mais j'aimerais bien savoir ce qui te permet de l'affirmer.

— Enfin, c'est évident ! Tu n'as pas la moindre idée que ce que c'est que d'être noir.

— Ce qui compte, c'est que je l'aime, non ?

Elle leva les yeux au plafond artistiquement orné de taches couleur d'hémoglobine. Christopher n'avait-il pas poussé le raffinement un peu loin ? me demandai-je en suivant le regard de ma mère.

— L'amour, l'amour ! Si tu crois que ça résout tout !

— En tout cas, ça aide. Quand on est capable d'en avoir.

Elle ne parut pas saisir l'allusion.

— Pour être une bonne mère, il ne suffit pas d'aimer.

— Que faut-il faire ?

— Il faut... Eh bien...

Je la vis hésiter, le regard soudain vide.

— Il faut transmettre une tradition, dit-elle. Quelles valeurs vas-tu donner à... ce bébé ?

Je songeai à l'héritage culturel et intellectuel des Taylor, et je frémis. Il était clair que cela ne ferait pas l'affaire...

— J'improviserai, dis-je.

Notre commande arriva à cet instant. A ma grande surprise, les plats étaient cuits. David avait dû s'arracher à la contemplation d'Emma au moins trois minutes. Pas une de plus, si j'en jugeais à la disposition des légumes qui semblaient avoir été jetés au hasard dans nos assiettes.

— Sans compter qu'ils ne parlent pas comme nous, dit ma mère en baissant la voix.

— Qui ?

— Les Noirs.

— Seulement s'ils ne viennent pas du même pays, maman.

Je la vis réprimer un geste d'agacement.

— Et ils... je ne sais pas, moi... ils utilisent d'autres produits pour les cheveux.

— Ah. Voilà en effet une bonne raison d'abandonner un enfant.

— Ce que je veux dire, Jane, et, crois-moi, je fais des efforts pour ne pas être désagréable, c'est que je pense que tu n'as aucune idée des difficultés qui t'attendent. Ce ne serait pas correct pour... ce bébé de vouloir la garder à tout prix. Il y a des orphelinats très bien, maintenant. Sois raisonnable, tu n'es pas la mère qu'il lui faut. Tu ne peux pas être noire.

Je posai ma fourchette et regardai ma mère droit dans les yeux.

— Ah, tu crois ça ? dis-je d'un ton de défi.

Pas de panique ! Je n'envisageais pas, après m'être fait passer pour une femme enceinte pendant presque un an, de me glisser dans la peau d'une Noire pour pouvoir ensuite relater mon expérience dans un livre. D'autres l'avaient fait avant moi, c'était bien suffisant.

J'avais répondu ainsi pour le simple plaisir de contrarier ma mère, mais, en vérité, je songeais à autre chose. Même si elle m'avait convoquée sous le prétexte officiel de parler d'Emma et que c'était effectivement ce que nous faisions, j'avais la nette impression qu'elle avait autre chose à me dire, mais qu'elle ne pouvait s'y résoudre.

Je ne sais ce qui m'avait mis la puce à l'oreille. Une certaine indécision dans son regard ? Sa façon de ramener la conversation sur moi chaque fois que je lui parlais d'elle ?

Quoi qu'il en soit, elle devait avoir changé d'avis car mes efforts pour lui faire dire ce qu'elle avait sur le cœur demeurèrent vains.

Comme aucun cri d'Emma ne jaillit des cuisines, que je refusai de continuer de parler d'elle et que ma mère ne se décidait pas à aborder le sujet qui semblait lui tenir à cœur, notre repas se termina dans un calme inhabituel.

* * *

J'étais toujours en congé maternité, et bien contente que Churchill & Stewart continue de me considérer comme une jeune maman. Après tout, mon employeur aurait pu me virer pour mensonge pathologique.

Je n'avais toujours pas décidé si je retournerais ou non au bureau. J'avais rendu mon manuscrit, *Le Bébé de chiffon*, à Alice Simms, qui était convaincue que nous tenions un succès de librairie. Elle en était même tellement persuadée qu'elle m'avait proposé de signer un contrat pour un nouveau livre, mais, comme je n'envisageais pas de poursuivre dans la voie de la schizophrénie et que je ne me sentais pas encore mûre pour aborder une œuvre de fiction pure, il n'y avait aucune urgence à en choisir le sujet.

Bref, j'avais du temps devant moi. Emma en occupait la majeure partie, mais il m'en restait assez pour faire une intéressante constatation.

Celle que **ma mère** — Dieu que je déteste écrire ces mots ! — **avait raison**.

Naturellement, elle avait résumé la situation à sa manière, c'est-à-dire la plus désagréable possible, et elle se trompait du tout au tout sur mes capacités de mère par procuration. Pour le reste, elle avait vu juste sur le point essentiel : je devais transmettre à ma fille des valeurs et un héritage moral... dont je n'avais pas la moindre idée.

Il était urgent que je m'intéresse à la culture africaine, et, pour cela, que je rencontre des Noirs. Mais, dans mon panel d'amis, collègues ou simples relations, il y avait très peu de gens de couleurs et de religions différentes.

Comme je le disais, je suis blanche, je suis allée dans une école presque exclusivement fréquentée par des têtes blondes et j'ai travaillé dans une entreprise dont le personnel était monochrome tendance caucasienne, comme disent nos amis (et même nos ennemis) américains. Je n'avais donc guère eu l'occasion de nouer des relations parmi la communauté noire.

Certes, je ne nourrissais aucune illusion. Cette dernière se fichait bien de mon existence, et la vie aurait pu se poursuivre ainsi longtemps, sans que nos chemins se croisent.

Eh bien, cela allait changer ! Désormais, au lieu de m'en remettre aux hasards du destin pour élargir mon cercle de relations, j'allais prendre les choses en main et élargir mes horizons dans un esprit de diversité culturelle.

Soyons lucides, même s'il était peu probable qu'on me fasse mauvais accueil, on n'allait pas non plus se jeter dans mes bras. Personne ne m'attendait ; personne n'était impatient de me rencontrer (pour être honnête, moi-même, j'éprouvais parfois quelques réticences à me fréquenter).

Mais vous commencez à me connaître : il en faut plus pour me décourager.

Ne restait qu'une question : où rencontrer des Noirs ?

La réponse m'apparut quelques jours plus tard : à des obsèques. N'était-ce pas la façon la plus naturelle de procéder ? Vous l'avouerez, il est toujours délicat de faire du porte-à-porte pour se trouver de nouveaux amis, et pratiquement impossible de s'inviter à un mariage auquel on n'a pas été convié. En effet, les deux principaux intéressés sont là, bien vivants, tout prêts à vous désigner d'un doigt accusateur en vous traitant d'affreux pique-assiette. Dans le cas de funérailles, l'invité d'honneur n'est plus en état de contester la légitimité de votre présence.

Afin de choisir une cérémonie, je consultai le journal à la page des avis de décès. Avec un peu de chance, j'y trouverais ce qu'il me fallait. Je m'étais assise à la table de la cuisine devant une part de pizza décongelée au micro-ondes — J'étais une **mère** ! Je faisais la **cuisine**, à présent ! — et je tenais Emma dans mes bras pour lui faire faire son rot, le journal ouvert près de mon assiette.

Je commentais ma lecture à voix haute car les spécialistes sont formels : il faut parler à son bébé. Or le sujet de conversation du moment était la rubrique funéraire.

— Un Pakistanais..., ça ne fait pas l'affaire, marmonnai-je. Rupert Hampstead-Hyde. Ça ne va pas non plus, celui-là doit être blanc.

Puis mon regard fut attiré vers un alinéa.

Mary Johnson, mère. Elle était noire, j'en voulais pour preuve irréfutable l'adresse indiquée en bas de la notice, ainsi que le nom de l'église où devait se dérouler la cérémonie, et pour preuve encore moins réfutable la photographie de la défunte.

Je lus les quelques lignes à Emma. Soixante-trois ans, décédée en paix dans son sommeil le 10 janvier. Employée de UK Entretien depuis trente ans, Mary senior laisse derrière elle cinq enfants, John, Paul, Luke, Matthew et Mary junior, ainsi que douze petits-enfants. Le service aura lieu à l'église baptiste revivaliste Shakespeare. Ni fleurs ni couronnes ; la famille préfère, à la place, des dons à l'association Enfants de la guerre pour les petites victimes des conflits armés dans le monde.

Je fus d'abord un peu surprise par cette dernière précision. Pourquoi ne pas avoir demandé plutôt des donations à une œuvre pour les malades ou à l'Eglise revivaliste... à l'Eglise baptiste... à son église ? Puis je compris que j'étais victime de mes propres préjugés. Au nom de quoi une femme de ménage noire de soixante-trois ans n'aurait-elle pas de conscience sociale ? Après tout, Mary Johnson Sr semblait être morte, si j'ose dire, en excellente santé ; elle n'avait donc aucune raison de s'intéresser aux associations pour les malades. Alors pourquoi n'aurait-elle pas fait un geste en faveur des enfants qui souffrent dans le monde ?

J'élevai Emma devant moi et posai doucement mon front contre le sien.

— Est-ce que maman serait raciste sans le savoir ? Si c'est le cas, il va falloir que tu m'aides à changer cela.

— Agueu...

Je préparai un chèque de cinquante livres pour la quête afin d'expié à l'avance toute culpabilité que je pourrais ressentir par la suite, et j'appelai un taxi.

Moi qui voulais aller à la rencontre de l'autre, élargir mes horizons socioculturels — et, en passant, savoir ce que c'était que d'appartenir à une minorité —, j'avais trouvé l'endroit idéal. Aux obsèques de Mary Johnson Sr, j'étais en minorité absolue, si le terme existe pour désigner une minorité constituée d'une seule et unique personne.

L'église baptiste revivaliste Shakespeare ressemblait à la plupart de celles que j'avais déjà vues, à la différence que l'entrée était littéralement tapissée de portraits du grand William et du non moins grand Jésus, ce qui me convenait très bien.

Je ne sais pas exactement ce que j'espérais de cette démarche si singulière. Avec le recul, je suppose que, tout comme j'étais allée rôder autour d'un dispensaire pour femmes enceintes quelques mois auparavant — afin de m'informer et de voler quelques preuves de grossesse pour assouvir la curiosité de mes collègues fouineurs —, j'étais en train de chercher des idées sans savoir exactement lesquelles.

L'office fut très beau et émouvant. Le révérend (prêtre ? père ? rabbin ? muezzin ? Je découvrais à ma grande honte l'étendue de mes lacunes en matière de religion en général et de culte baptiste en particulier) parla si bien de Mary Sr, et en termes si élogieux, que j'en vins à regretter de ne pas l'avoir réellement connue.

A la fin de la cérémonie, je rejoignis la file des gens qui venaient présenter leurs condoléances à la famille. Ayant fermement calé Emma au creux de mon coude gauche, je commençai à serrer la main des enfants de Mary Sr.

Il y avait là quatre hommes qui devaient être John, Luke, Paul et Matthew, âgés d'une trentaine à une quarantaine d'années, ainsi qu'une femme, que je ne pouvais pas très bien distinguer car elle était tout au bout de la rangée.

Je tendis la main au premier homme en murmurant « Toutes mes condoléances », mais avant que j'aie pu finir ma phrase, il baissa les yeux vers Emma et eut un mouvement de recul.

Je le vis lever les bras dans une attitude défensive.

— Oh ! C'est votre bébé ?

Voilà quelque chose que je n'avais pas prévu. Une femme blanche se présentant à un enterrement avec un bébé noir dans les bras et aucun homme à ses côtés ne pouvait être là que pour une seule raison : accuser quelqu'un de quelque chose.

Bien entendu, je ne pensais pas un seul instant que la ville était peuplée d'hommes noirs incapables d'assumer des paternités plus ou moins désirées, mais il fallait voir les choses telles qu'elles se présentaient. J'étais blanche, mon enfant, noire, et aucun individu mâle ne m'accompagnait. Tout me désignait comme étant celle par qui le scandale arrive.

En tout cas, c'était ce que je pouvais lire dans le regard méfiant de l'homme qui me faisait face. Ignorant délibérément le premier fils de Mary Sr, je me tournai vers le second... pour être accueillie de la même manière. Sourire figé, mouvement de recul, bras levés au ciel.

Comme si je braquais sur lui un fusil mitrailleur.

— Oh ! C'est votre bébé ?

Le frère numéro trois ne dérogea pas à la règle :

— Oh ! C'est votre bébé ?

De même que le numéro quatre.

— Oh ! C'est votre bébé ?

L'impression qui m'envahit alors était assez semblable à celle que l'on doit ressentir lorsqu'on fait basculer le premier d'une série de dominos debout l'un contre l'autre.

— Je vous en prie ! m'écriai-je. Je ne suis pas ici pour chercher un père pour mon enfant. Je suis venue présenter mes respects à madame votre mère.

Je le reconnais, ce n'est pas un gage de tact et d'éducation que de se mettre à hurler dans une église au moment d'un enterrement, mais il faut comprendre ma colère et ma déception. Personne ne voyait donc que mes intentions étaient pures... ou, à tout le moins, qu'elles n'étaient pas si sournoises que le laissaient supposer les apparences ?

Je me détournai, pressée de quitter ces gens qui me jugeaient avant de me connaître, lorsque la femme au bout de la rangée s'approcha de moi. J'aurais été incapable de dire quel apôtre avait donné son nom à chacun des quatre frères, mais, dans son cas, je n'avais aucun doute : elle ne pouvait être que Mary Jr.

Elle était très jolie, avec son teint chocolat et ses pommettes hautes à faire pâlir d'envie Naomi Campbell. Sa veste, en revanche, ne la flattait pas. Tombante aux épaules, trop large à la taille, elle semblait avoir été coupée pour quelqu'un de bien plus corpulent.

Lorsqu'elle s'approcha de moi, je pus faire deux autres constatations. **Primo**, elle était bien plus jeune que ses frères, peut-être de mon âge, ce qui me laissait deviner qu'elle était la plus jeune des enfants de Mary Sr. **Secundo**, elle aussi portait un bébé dans ses bras. Il me vint tout à coup à l'esprit que sa veste devait dater de sa récente grossesse.

— Je suis Mary Jr, dit-elle avec chaleur. Vous êtes... ?

Je pris avec gratitude la main qu'elle me tendait. Tout en elle attirait la sympathie.

— Jane Taylor, dis-je. Et voici Emma.

— Oh ! s'exclama-t-elle, d'une voix dont les accents feutrés n'étaient pas sans rappeler, en plus doux, ceux de ses frères. C'est votre bébé ?

— Oui, dis-je en lui retournant son sourire. Elle s'appelle Emma.

— Et voici Martha, dit-elle en me montrant son enfant.

Malgré les larmes qui avaient cerné ses yeux et fait couler son rimmel, un sourire rayonnant de

fiercé maternelle éclaira son visage. Nous fîmes risette à nos bébés pendant quelques instants.

— Vous deviez beaucoup aimer maman, dit Mary Jr, pour venir ici aujourd'hui.

— Eh bien... Oh oui ! Je l'adorais.

* * *

— Nous avons attendu trop longtemps, Jane, déclara Tolkien. Il va falloir...

Il était rentré au moment où je revenais de l'enterrement, c'est-à-dire avant que j'aie eu le temps de retirer mes vêtements de deuil.

Je le vis s'interrompre d'un air intrigué.

— Quelqu'un est mort ? demanda-t-il.

— Tout le monde doit mourir un jour, répondis-je dans l'espoir de décourager sa curiosité. Pour répondre à ta question, la réponse est **non**.

Ou, plus précisément, la réponse était : « Non, personne que je connaisse », mais je n'avais pas l'intention d'avouer à Tolkien ce que je venais de faire. Aussi louables que fussent mes intentions, je savais qu'il n'aurait pas approuvé un projet impliquant le décès d'une inconnue.

— Dans ce cas, peux-tu m'expliquer pourquoi... ?

— Je ne sais pas vraiment, répondis-je en regardant ma tenue, noire de la tête aux pieds. Ça doit être la **dépression post-partum**.

Je couchai Emma pour qu'elle fasse une petite sieste avant son biberon du soir, déposai un baiser sur son front et mit la bouilloire sur le feu.

— Qu'est-ce que nous avons attendu trop longtemps ? demandai-je, peu encline à poursuivre notre débat sur la couleur de mes vêtements.

Il toussa pour éclaircir sa gorge, comme quelqu'un qui s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle.

— Le moment de prendre contact avec les autorités.

— Déjà ? Nous avons le temps !

— Au contraire. Imagine que quelqu'un de ton entourage ait soudain l'idée de te dénoncer ? Tu serais dans de beaux draps ! Crois-moi, il vaut mieux prévenir le risque en prenant toi-même l'initiative.

— Et, ensuite, que se passera-t-il ?

Il ramena ses cheveux en arrière dans un geste las.

— Comme je te l'ai dit ; elle sera prise en charge et confiée à un foyer d'accueil. On te fera les gros yeux pour ne pas l'avoir signalée plus tôt, mais puisqu'elle est en bonne santé...

— C'est moi qui l'ai trouvée. Je veux la garder.

— Tu comprends bien que n'est pas un argument pour eux. Ils suivront la procédure habituelle et la remettront aux services sociaux.

— On ne peut rien faire pour éviter cela ?

— J'ai peur que non...

Il s'absorba dans ses pensées quelques instants.

— A moins que tu ne connaisses quelqu'un qui possède le savoir-faire et l'équipement technologique d'un espion professionnel ?

* * *

Plus coupable que je ne l'avais jamais été à l'époque de ma fausse grossesse, je traversai les bureaux de Churchill & Stewart en portant Emma dans mes bras, osant à peine croiser les regards lourds de reproches que dardaient sur nous les membres du personnel, en particulier Louise.

En réalité, il est possible que **seule** Louise nous ait observées de la sorte, mais elle le faisait avec une telle intensité qu'il me semblait affronter toute une assemblée de collègues haineux.

Je frappai à une porte que j'avais toujours soigneusement évitée dans la mesure où je le pouvais — celle de l'individu que je considérais comme mon ennemi numéro un.

— Entrez, si vous y tenez vraiment ! grommela Stan de la compta.

Je n'y tenais pas autant que cela, mais Stan, roi du gadget high-tech, était mon dernier recours. S'il ne pouvait rien pour moi, personne ne le pourrait. Et, comme Tolkien nous avait pris rendez-vous avec M. Triplecorn dans les locaux des services sociaux juste après ma visite chez Churchill & Stewart, Stan allait devoir trouver très rapidement une idée de génie.

— Jane Taylor ? s'écria-t-il en levant vers moi un regard stupéfait.

Il était toujours aussi détestable, avec son look de bureaucrate mesquin et son regard de fouine derrière ses lunettes cerclées de métal. Comment pouvais-je faire appel à un individu aussi infect ? La réponse était simple.

— Stan, j'ai absolument besoin de ton aide.

La déco de ce bureau était aussi sinistre que son occupant. Seuls les accessoires utilitaires avaient droit de cité dans ces lieux, à l'exception des photographies de la mère de Stan, de ses nombreuses sœurs et de ses innombrables nièces, qui toutes affichaient le même sourire un peu niais dans leurs cadres de plastique.

— Pourquoi devrais-je t'aider ? demanda-t-il en contournant le bureau pour s'approcher de moi. Et, d'abord, qu'est-ce que j'ai à y gagner ?

Vous voyez à présent ce que je veux dire ?

— Je veux garder Emma.

Un rire de mépris lui échappa.

— Ma pauvre Jane, si tu crois que tu peux faire une bonne mère !

A cet instant, Emma laissa entendre un léger gazouillement. Je ne connaissais rien au monde de plus émouvant que ce minuscule cri qui s'élevait parfois de sa poitrine de moineau, mais Stan, lui, semblait décidé à y rester parfaitement insensible.

— Elle a besoin de moi, Stan. Si je la rends aux services sociaux, ils la placeront dans un foyer où personne ne l'aimera vraiment.

— Parce que tu t'imagines qu'elle a besoin d'une mère psychopathe et affabulatrice capable de s'inventer une grossesse imaginaire ?

Emma fit de nouveau entendre sa petite voix et, une fois de plus, Stan se raidit.

— Ecoute, tu as peut-être raison, mais je n'ai pas le temps d'en discuter pour le moment. Il faut que tu m'aides. J'ai rendez-vous là-bas dans une heure, et, si nous ne faisons rien, ils vont me la prendre.

Pour la troisième fois, le doux gazouillis de ma fille résonna dans le bureau. Cette fois-ci, Stan baissa les yeux... et tendit une main timide vers elle.

— Elle a une bonne bouille, cette petite friponne, dit-il en posant un doigt sous son menton.

— Oui, dis-je, et elle mérite mieux que la vie qu'elle aura si on l'abandonne une deuxième fois.

Stan secoua la tête d'un air désabusé.

— Comme si, **toi**, tu avais mieux à lui offrir !

— Absolument ! répondis-je, résolue à tenir mes positions même si la situation paraissait

désespérée.

Pour Emma, j'étais prête à me battre jusqu'au bout.

Comme pour me donner raison, elle choisit cet instant précis pour laisser échapper un dernier gazouillis et tourner sa tête vers moi en fermant les yeux dans un petit soupir de contentement, avant de s'endormir, comme si elle était la créature la plus heureuse du monde.

— Pincez-moi ! murmura Stan d'un ton incrédule. On dirait qu'elle t'aime !

— Bien sûr, elle m'aime. Elle s'est... comment dire... attachée à moi — tu sais, comme les oies de Conrad Lorenz ? Crois-le ou non, elle me considère comme sa mère.

Stan nous observa de longues secondes sans mot dire puis, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, il me regarda comme soudain frappé par l'idée que je puisse être, finalement, un être humain.

Plus impressionnant : il me sembla soudain que lui aussi était, finalement, un être humain.

— Comment veux-tu que je t'aide ?

En quelques mots, je lui résumai la situation. La découverte d'Emma la nuit de Noël, mon silence vis-à-vis de M. Triplecorn, des services sociaux, et l'incompréhensible suggestion de Tolkien selon qui seul quelqu'un doté de connaissances technologiques de pointe pouvait nous aider. Je n'avais toujours pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire par là, mais, par chance, Stan décrypta tout de suite le message.

— Bref, tu me demandes de pénétrer dans les fichiers informatiques des services sociaux, résuma-t-il.

C'était donc cela ?

— Voilà, dis-je d'un ton assuré.

— Et tu voudrais que je te fasse figurer sur la liste de familles d'accueil en attente d'enfant homologuées par leurs soins.

Quelle idée de génie !

— Tu pourrais faire ça ?

Pour toute réponse, il se télétransporta derrière son bureau (du moins, c'est ce qui me sembla ; jamais je n'avais vu quelqu'un se déplacer aussi rapidement) et commença à pianoter sur son ordinateur.

— Ne dis à personne que j'ai été sympa, marmonna-t-il, ou c'est moi qui te dénonce.

— Tu veux dire que tu peux réellement le faire ? Je veux dire, forcer le système des services sociaux...

Il me lança un regard brillant de fierté derrière ses hublots cerclés de métal.

— Et comment... Je pourrais m'introduire dans le système informatique de Dieu lui-même si je le voulais, mais personne ne me l'a demandé. Bon, on y va... Le temps que tu arrives là-bas, tout devrait être réglé.

— Je ne sais pas comment te remercier, Stan.

Un peu mal à l'aise, je traversai la pièce, m'approchai de lui et déposai un baiser sur son front, à la lisière de ses cheveux lissés au gel.

Il rougit.

— Fous le camp, bougonna-t-il en essuyant sa tempe.

Inutile de me le dire deux fois. Une seconde plus tard, ma fille et moi-même avions quitté l'antre de la bête.

Stephen Triplecorn était sans conteste l'homme le plus beau que j'eusse jamais rencontré (si, si ! il méritait bien un imparfait du subjonctif).

Lorsqu'on pense chef des services sociaux, on pense en général grosse dame à frisettes en tailleur bleu marine et collants de contention, avec lunettes attachées à une chaînette autour du cou. Pas beau gosse athlétique aux yeux couleur Pacifique moulé dans un jean de marque si étroit qu'il ne laisse rien ignorer de son viril équipement.

Le beau Stephen était doté d'une telle perfection plastique qu'il ne pouvait qu'être gay, du moins fut-ce mon idée jusqu'à ce que je voie Tolkien se présenter et lui serrer la main. Aussitôt, l'atmosphère se tendit d'un cran, et même de plusieurs, comme si, soudain, il y avait un mâle de trop dans cet espace vital.

— Tout de même ! s'exclama Triplecorn.

Précisons-le d'emblée : il était aussi l'homme le plus grincheux que j'aie jamais connu.

En moins de temps qu'il n'en faut à Tom Cruise pour ruiner son image en sautant sur un canapé, ses yeux couleur d'océan avaient pris une nuance tempête de force dix qui ne me disait rien qui vaille. Mal à l'aise, je parcourus la pièce du regard. Pas étonnant que cet homme soit aussi mal luné, songeai-je en prenant la mesure du désordre qui régnait dans ce bureau. Si je devais passer mes journées dans un endroit aussi déprimant, moi aussi, je haïrais la terre entière.

— Voilà plus d'une semaine que j'attends de vos nouvelles ! reprit-il d'un ton excédé. Vous me laissez un message pour me dire que vous avez trouvé un bébé et plus moyen de vous joindre. Sans compter que tout ce que ces messieurs de Scotland Yard trouvent à me répondre quand j'essaie de vous contacter, c'est que vous êtes en mission et qu'il faut attendre que vous vous manifestiez !

— En effet, confirma Tolkien, sans s'émouvoir de son accusateur.

— Et ça, c'est l'enfant ? demanda Triplecorn en désignant Emma d'un geste du menton.

— Oui, dis-je, en serrant plus fort ma fille dans mes bras.

— Parfait.

Il s'approcha de moi et fit mine de me prendre Emma.

— Vous ne pouvez pas me l'enlever ! protestai-je.

— Vous ne pouvez pas la garder ! répliqua-t-il sur le même ton. Et, d'abord, qui êtes-vous ?

— Elle s'appelle Jane Taylor, intervint Tolkien. C'est elle qui a trouvé Emma.

— Parce qu'en plus vous lui avez donné un prénom ! Vous n'espérez pas qu'elle va le garder, tout de même ? A moins que les cigognes ne vous l'aient délivrée avec un certificat de naissance ?

Je secouai la tête négativement et lui expliquai dans quelles circonstances j'avais vu une silhouette déposer le couffin sur les marches d'une église avant de s'enfuir. En revanche, j'omis soigneusement de préciser que je me trouvais alors au neuvième mois d'une grossesse fictive.

— Et vous croyez qu'on va vous laisser l'adopter, comme s'il s'agissait d'un chien perdu sans collier ! grommela Triplecorn en guise de conclusion de mon récit.

— Pas du tout. Je ne mets pas sur le même plan un enfant et un...

— Ecoutez, m'interrompit Tolkien, nous sommes parfaitement conscients que vous allez faire tout votre possible pour retrouver la mère biologique...

— Ah bon ? m'écriai-je.

— ... mais vous n'avez aucune assurance d'y arriver, et, en attendant, rien ne s'oppose à ce que Mme Taylor garde ce bébé.

Stephen Triplecorn lui jeta un regard effaré.

— Enfin, vous perdez la tête ! Il n'est pas question de confier cet enfant à cette... personne. Nous devons suivre la procédure ! Cela vous arrive d'appliquer les règles, vous autres, au Yard ? Vous vous croyez au-dessus des lois ?

— Ce n'est pas en nous insultant que nous résoudrons le problème, dit Tolkien.

Une expression de lassitude passa sur le beau visage bronzé de Triplecorn.

— Vous devez bien comprendre, l'un comme l'autre, qu'il faut respecter le protocole, dit-il en plaçant des majuscules sur toutes les lettres du mot **protocole**. Avez-vous seulement une idée du nombre d'enfants que ce bureau est chargé de placer en familles d'accueil, chaque année ? La reine gagne peut-être des fortunes, mais, à votre avis, qui fait tout le boulot ?

A ces mots, j'eus un éclair d'illumination. Pourquoi un individu aussi gâté par dame Nature supportait-il de faire un tel travail dans un tel bureau ? Il n'y avait qu'une seule réponse. Parce qu'il était investi d'une mission sacrée.

— La procédure réglementaire..., reprit-il.

Et, entre nous, son cas semblait grave. Cet homme se prenait pour un saint. Ou pour l'inspecteur Javert, ce qui est peut-être pire.

— D'accord, d'accord ! dit Tolkien en levant les mains en signe d'apaisement. Cela dit, je ne vois pas où est le problème. Mme Taylor a sa place dans la procédure réglementaire.

— Ah oui ? s'étonna Triplecorn.

— Ah oui ? m'étonnai-je à mon tour.

— Bien entendu, affirma Tolkien, en me lançant un regard complice. Elle figure sur la liste des foyers d'accueil en attente d'enfant.

Dans ma nervosité à la perspective qu'Emma me soit enlevée par Triplecorn — qui à mes yeux incarnait la bureaucratie dans toute son horreur et tout ce qui pouvait faire obstacle à mon bonheur — j'avais oublié ce dernier point.

Pendant notre trajet jusqu'aux locaux des services sociaux, j'avais résumé à Tolkien mon entretien avec Stan et la promesse de celui-ci. Au moins une fois dans ma vie, la technologie aurait été une alliée et non une adversaire... à condition, bien sûr, que Stan ne se soit pas vanté un peu trop rapidement.

— Absolument, m'empressai-je de renchérir en relevant le menton, de l'air de celle qui n'a rien à cacher.

— Alors là, j'aimerais bien voir ça, ironisa Triplecorn en me détaillant d'un regard sans aménité. Si c'était le cas, je m'en souviendrais.

— Ce n'est pas moi qui vous le reprocherai, notez, fit remarquer Tolkien d'un ton compatissant. Une charge de travail énorme pour un salaire minable... Je connais la chanson. Avec tout ce que vous avez à gérer, je ne vois pas comment vous pourriez être au courant du moindre détail. On est des humains, pas des machines !

Triplecorn parut saisi d'un doute. Je le vis froncer les sourcils d'un air à la fois inquiet et contrarié, retourner s'asseoir à son bureau et faire pivoter l'écran de telle façon que nous puissions le voir. Puis, en quelques clics, il ouvrit une page sur laquelle s'inscrivaient, en gras et en corps soixante-douze, les mots « Foyers d'accueil en attente d'enfant — Familles ayant reçu l'habilitation ».

Le cœur battant la chamade, je le regardai suivre la liste du bout du doigt. Stan avait-il pu tenir sa promesse ?

— Vous voyez ? dit Triplecorn, manifestement rassuré. Pas de Jane Taylor dans mon fichier.

Je m'approchai en plissant les yeux, Tolkien sur mes talons.

— Ce n'est pas normal, dis-je en serrant Emma contre moi. Mon nom **devrait** se trouver sur cette liste.

Seulement, il n'y figurait pas.

Maudit Stan. Il n'avait pas tenu parole. Voilà ce qui arrivait quand on remettait l'avenir de son

enfant entre les mains d'un minable petit comptable coincé !

Je tentai de protester.

— Il y a une erreur.

Le fonctionnaire fit tourner son fauteuil afin de pouvoir me regarder dans les yeux.

— On me paie pour qu'il n'y en ait pas, madame, dit-il d'un ton glacial. Je vous l'ai dit, vous êtes inconnue de nos services. Je m'en doutais, d'ailleurs. Votre nom ne me disait rien.

Il fallait gagner du temps. Je ne saurais dire d'où me venait cette intuition, mais elle s'imposait à moi comme une certitude absolue.

— Vous ne pouvez pas connaître le patronyme de tous les habitants de Londres, protestai-je.

— Non, mais je connais ma liste. Et, puisque vous n'en faites pas partie, et que le simple fait de trouver un bébé ne vous donne aucun droit à en réclamer la garde...

Derrière lui, je vis soudain un mouvement à l'écran. Enfin !

— Là ! m'écriai-je.

Réprimant un hurlement de triomphe, je tendis un doigt vers le moniteur, sur lequel mon nom venait d'apparaître.

— Pardon ? demanda Triplecorn.

Je fis pivoter son fauteuil pour qu'il puisse constater par lui-même que je figurais bien sur sa fichue liste.

— Vous voyez ? Jane Taylor, dans Knightsbridge. C'est moi.

J'avais pu louer un appartement dans ce quartier chic à l'époque où les prix étaient encore abordables et j'étais en mesure de continuer de payer mon loyer grâce à l'avance que m'avait versée Quartet Books Limited pour mon manuscrit, *Le Bébé de chiffon*.

Une expression de dépit déforma les traits du beau Stephen.

— Mais... mais... il n'y était pas il y a une seconde !

— Fatigue oculaire due au surmenage, diagnostiqua Tolkien d'un air désabusé. Depuis quand n'avez-vous pas pris de congés ?

— Je vous dis que ce nom n'était pas sur ma liste il y a trois secondes, protesta Triplecorn.

— Peu importe, puisque maintenant, il y est. Bien, maintenant que tout est en ordre, nous allons vous laisser.

D'un geste, Tolkien m'invita à le suivre hors du bureau. Nous allions franchir le seuil lorsque Triplecorn nous arrêta d'un cri.

— Eh, minute ! hurla-t-il.

Nous nous retournâmes d'un même mouvement.

— Le fait que le nom de Mme Taylor soit soudain apparu sur ma liste ne change rien à l'affaire. Elle est en attente d'un enfant, mais, puisqu'elle n'est pas prioritaire, rien ne dit que l'on doive lui confier celui-ci en particulier.

Catastrophe ! Il me sembla que tout s'effondrait autour de moi. Pourquoi n'avais-je pas pensé à spécifier à Stan que mon nom devait impérativement apparaître en haut de cette fichue liste ?

Je regardai Emma, refusant d'admettre que malgré tous nos efforts, on allait nous l'enlever. Un instant, je fus tentée de m'enfuir avec elle. Je renonçai pourtant. Je devais impérativement protéger ma fille, mais mon refus d'être séparée d'elle ne justifiait sans doute pas que je l'entraîne dans un exil vers le Guatemala ou la Patagonie, voire jusqu'aux confins de la banlieue est.

Une vague de désespoir me submergea. Comment allais-je supporter qu'on me la prenne ? Je ne la connaissais que depuis une semaine, mais je n'imaginai déjà plus la vie sans elle.

C'est alors que Tolkien prit la parole.

— Vous avez l'occasion de faire quelque chose de merveilleux, Triplecorn. Enfin, vous allez pouvoir accomplir votre mission : donner un foyer aimant à un enfant abandonné. Regardez-les, toutes les deux. Voyez comme Emma est heureuse avec Jane. Etes-vous vraiment persuadé que ce serait agir dans l'intérêt de ce bébé que de l'arracher aux bras de la seule mère qu'elle ait jamais connue ? Sans compter que ce serait pour la confier à quelqu'un qui ne l'aimerait probablement pas autant...

— Mais la procédure...

— Et alors ? Vous n'allez pas vous laisser dicter votre conduite par l'ordre tout à fait aléatoire de noms sur une liste !

— Je...

— Ecoutez, Triplecorn, nous sommes entre nous, poursuit Tolkien d'un ton complice. Voyez-vous quoi que ce soit que je puisse faire pour vous rendre la vie plus facile ?

Stupéfaite, je vis Triplecorn rougir, hésiter, puis ouvrir le tiroir de son bureau, dont il sortit une épaisse pile de petits papiers. Des contraventions.

— Vous pouvez m'aider à régler ce problème ?

Tolkien les lui arracha dans un sourire de triomphe.

— C'est comme si c'était fait.

Cette fois-ci, nous pouvions partir. Alors que nous franchissions la porte, Triplecorn nous lança :

— Ne vous réjouissez pas trop vite, tous les deux ! Nous allons rechercher la mère biologique, et nous gardons de toute façon un œil sur vous. Quelle que soit la conclusion que vous espérez pour cette histoire, vous faites probablement erreur.

* * *

Toc ! toc ! toc !

Après avoir confié Emma à la garde de Tolkien, j'étais montée à l'étage du dessus et frappai à la porte de David et Christopher. Le battant s'ouvrit, révélant les visages anxieux de ces derniers.

— Alors ? demanda David.

— J'ai besoin de votre aide.

— Tout ce que tu voudras, Jane.

— Il faut que tu ailles chez Smith m'acheter un exemplaire de *A quoi s'attendre la première année*.

J'eus exactement la même impression que celle que l'on ressent lorsque les nuages s'écartent et que le soleil se met à briller.

— Vraiment ? demanda David, rayonnant.

— Puisque je te le dis.

Je me jetai dans les bras de mon meilleur ami.

— Nous avons un bébé à élever !

* * *

D'après la bible en la matière, mon enfant était supposée, à la fin de ce premier mois — nous y étions déjà ! — relever la tête en s'appuyant sur les mains lorsqu'on la posait à plat ventre (elle y arrivait !) et fixer son regard sur un visage (elle y arrivait aussi !).

J'étais définitivement séduite par sa façon de me dévorer des yeux comme si j'étais sa trouvaille la plus chouette depuis sa découverte de la tétine en silicone et, toute satisfaction de mon ego mise à part, je prenais cela comme une éclatante confirmation de mon intuition : je faisais très bien mon job de mère.

A la rubrique des exploits qu'Emma était supposée réaliser figurait la capacité à réagir au son d'un carillon (je n'avais pas essayé, non seulement parce que je ne disposais pas d'un carillon à la maison, mais surtout parce que je ne voyais pas l'intérêt d'un test aussi inepte).

Dans la catégorie des aptitudes en cours de développement, il s'en trouvait deux qu'elle pratiquait avec un art consommé : émettre d'autres sons que le cri, tel le gazouillement (elle gazouillait à donner des complexes au fameux rossignol de l'Empereur), et répondre à mon sourire par un autre sourire (quand elle faisait cela, je n'étais plus moi-même).

Enfin, dans la liste des talents spécifiques aux nourrissons de compétition — ce qu'elle était à mon avis —, ma fille n'était pas en retard. Même si elle ne parvenait pas encore à lever la tête selon un angle de quatre-vingt-dix degrés ou à tenir sa tête levée très longtemps — et même si, chaque fois que je tentais de lui faire suivre des yeux un arc de cercle à cent quatre-vingts degrés en plaçant ma main à une distance d'une vingtaine de centimètres de son visage (mais où les spécialistes vont-ils donc chercher des tests aussi alambiqués ?), elle se contentait de me regarder d'un air amusé —, elle était capable de réunir ses deux mains, de sourire spontanément, d'éclater de rire et de pousser des cris de joie.

En un mot, si l'on mesurait nos progrès à l'aune du talent pour le bonheur, Emma et moi méritions les félicitations du jury.

Février,
le deuxième mois

— Eh bien, on dirait que Tolkien et toi filez de nouveau le parfait amour ?

C'était David qui me posait la question, et la scène se déroulait dans son appartement, un dimanche après-midi. Nous avons fini notre repas et Emma dormait dans son couffin.

Tout comme chez Tolkien, l'élément principal du salon de David et Christopher était un lecteur de CD dernier cri, assorti de toute une collection de disques. A l'inverse de chez Tolkien, l'endroit était élégant et accueillant.

David avait toujours eu du talent pour la décoration intérieure (bien plus que moi), et, même avant que Christopher ne s'installe chez lui, son **home** ressemblait à un vrai **sweet home**. L'arrivée de ce dernier, architecte décorateur de profession, n'avait fait que renforcer l'atmosphère chaleureuse qui régnait dans ces lieux.

Tous deux s'étaient dit « oui » pour la vie quelques semaines seulement auparavant, mais on aurait pu croire qu'ils vivaient ici depuis des années, tant l'ambiance était cosy. Le canapé recouvert de velours écru vous tendait les bras, promesse de longues heures de lecture, de paresse ou de câlins. La sélection de reproductions qui ornaient les murs était à l'image des propriétaires : éclectique, joyeuse et harmonieuse. Quant à la table autour de laquelle nous étions assis, elle était joliment dressée, comme toujours, avec des serviettes de tissu (ce qui, je suppose, n'est pas un problème pour qui possède un restaurant).

L'atmosphère ainsi créée vous donnait le sentiment de pouvoir tenir de vraies conversations, d'une teneur plus profonde que « passe-moi le sel » ou « attention, c'est chaud ».

Mais revenons à la remarque de David.

— Je ne vois pas ce qui te permet d'affirmer cela, répondis-je, en me levant pour débarrasser la table.

— Le fait qu'il soit chez toi presque tout le temps, dit David.

— Et qu'il y dorme chaque nuit, ajouta Christopher.

— Bien qu'il n'y soit pas à l'instant présent, reprit le premier.

— Probablement parce qu'il est d'astreinte aujourd'hui, précisa le second.

— Oui, il travaille. Et non, nous ne filons pas le parfait amour.

— Vous formez pourtant un joli couple, tous les deux.

— Je suppose que ce n'est pas l'avis de Tolkien.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je l'ai blessé ? demandai-je en guise de réponse. Parce qu'il n'a pas envie que je lui fasse encore plus de mal ?

Puis, après quelques instants de silence :

— Vous n'avez pas bien compris la situation. Il n'a dormi chez moi que le mois dernier, et pour une raison bien précise : parce qu'il n'avait aucune confiance en moi.

Je haussai les épaules, agacée.

— Comme si j'allais lancer Emma par la fenêtre ou lui faire manger du steak tartare !

— Et à présent ? demanda David.

A présent... Je me souvins de la première nuit que j'avais passée seule avec Emma. Tolkien, sans me prévenir, m'avait dit :

— Le moment est venu, Jane.

— Pardon ?

— Tu peux très bien te débrouiller sans moi. Tu es une bonne mère pour la petite.

— Et toi ?

Il avait esquissé un sourire triste.

— Moi ? Je ne suis pas son père.

— Elle est persuadée que tu l'es.

— C'est possible.

— J'avais pensé que nous aurions pu...

— Quoi ? Recommencer une relation ?

Je n'avais pas répondu, trop consciente qu'un tel espoir était de la folie.

— Ecoute, Jane, je préfère être honnête. Je ne sais plus ce que je ressens pour toi. Je ne t'ai pas pardonné la façon dont tu as mené tout le monde en bateau... Moi compris.

D'un regard, je l'avais invité à poursuivre.

— Mais maintenant que je te vois t'occuper si bien d'Emma...

— Oui ?

Il avait secoué la tête, comme incapable de faire le tri dans ses sentiments.

— Je ne sais plus.

Je l'avais alors vu prendre son sac — il avait dû faire ses bagages pendant que je m'occupais d'Emma — et se diriger vers la porte.

— Tu vas très bien t'en sortir, Jane. Je reste ton ami ; je serai toujours là pour t'aider, quoi que tu me demandes. Mais c'est ton enfant. Ce serait lui mentir que de lui laisser croire que je serai à tes côtés pour la voir grandir.

Et il était parti.

Cette nuit-là avait été terrifiante. Bien plus que la première, lorsque nous avons ramené Emma à la maison et que j'avais eu si peur de l'écraser dans mon sommeil, ou de ne plus la retrouver à mon réveil.

Pourtant, elle et moi étions toujours là. Pour un être aussi minuscule, elle possédait une force phénoménale. Je m'efforçais de prendre modèle sur elle et d'avancer, un pied devant l'autre, un pas après l'autre, sans réfléchir au lendemain.

David et Christopher me regardaient, attendant ma réponse.

— A présent ? Nous sommes amis.

Après le mal que j'avais fait à Tolkien, comment s'étonner que ses sentiments envers moi se soient émoussés ? A sa place, moi aussi, j'aurais pris la tangente...

— Exactement comme avec vous deux, ajoutai-je.

Leur expression disait assez clairement le peu de crédit qu'ils accordaient à ces dernières paroles, mais ils eurent la délicatesse de ne pas insister.

— Et ton travail ? demanda Christopher.

— Quel travail ?

— Enfin, Jane... Ne me dis pas que tu n'as pas l'intention d'y retourner ?

— Parce que vous croyez qu'élever un bébé, c'est une sinécure ? J'aimerais bien vous y voir !

— Je suis sérieux, Jane, dit David en apportant le dessert.

— Pas autant que moi.

J'attaquai ma part de moelleux au chocolat avec voracité. Si je faisais une overdose de sucre, je sombrerais peut-être dans une sorte de coma hyperglucidique qui me délivrerait de la nécessité de prendre des décisions existentielles ?

— Guélichieux, commentai-je, la bouche pleine.

— Jane ? dit David, de ce ton qu'il adoptait en général pour me rappeler à l'ordre.

— Je ne sais pas, moi, dis-je en gémissant. Tu n'as qu'à décider pour moi !

— Tu lui demandes de te dire si tu dois ou non reprendre ton travail ? s'écria Christopher.

— Pourquoi pas ?

— Admettons. Mais de quel travail parlons-nous ? Employée chez Churchill & Stewart ou auteur de romans ?

— De mon job de salariée, bien sûr. Ecrivain, on l'est jusqu'au jour de sa mort, même si on n'a écrit qu'un seul livre. C'est un état, pas un statut.

Je dois dire que je n'étais pas peu fière de cette dernière tirade, du Martin Amis tout craché — provocante, hermétique et, je vous l'accorde, probablement fausse.

— Je pense que tu devrais retourner chez Churchill & Stewart, dit David.

— Mais pourquoi ? me lamentai-je.

— Dis donc, intervint Christopher, je croyais que tu voulais qu'il prenne une décision à ta place ?

— Oui, mais pas celle-là.

— Tu dois reprendre ton poste parce que c'est mieux pour toi et pour Emma.

— Je ne vois pas en quoi.

— Cela te permettra d'être une personne plus carrée.

— Il veut dire que ta vie tournera plus rond, précisa Christopher, avant de goûter une cuillerée de moelleux.

— Vous pensez que j'ai besoin d'apprendre à arrondir les angles ? résumai-je.

S'ensuivit une brève digression psycho-géométrique, après laquelle David reprit :

— Tu t'occuperas mieux d'Emma s'il y a autre chose qu'Emma dans ta vie...

— Emma n'est pas une chose, et je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de mieux qu'elle dans ma vie ! grommelai-je.

— ... et, de son côté, Emma appréciera plus le temps que tu lui consacres si elle peut vivre d'autres expériences, poursuivit David en ignorant ma remarque. De plus, cela lui évitera d'avoir peur des gens qu'elle ne connaît pas ou de vivre dans l'angoisse de te perdre.

Pour un homo qui n'avait jamais eu d'enfants, il était doté d'un bon sens maternel qui me laissait sans voix.

— Mais... elle ne pourra pas savoir combien je l'aime, si je ne suis pas tout le temps avec elle ! protestai-je faiblement.

— Ce n'est pas la quantité qui compte, mais la qualité, décréta David.

— Tu veux dire que je vais devoir la confier à des **étrangers** ? Il n'en est pas question !

Je dois reconnaître, au passage, que mon nouveau statut de mère révélait de façon criante l'aspect le plus strident de ma personnalité vocale, en particulier lorsque je me faisais du souci pour Emma. Ma conversation n'avait jamais été aussi riche en points d'exclamation.

— Nous ne sommes pas des étrangers, dit David.

— Certainement pas, approuva Christopher.

— Non, mais vous travaillez tous les deux ! Vous avez un restaurant à tenir !

Oui, j'abusais vraiment des points d'exclamation. Il était temps de me ressaisir.

— Et alors ? Nous pourrions laisser George prendre en charge le déjeuner et n'arriver au restaurant qu'à 17 heures, proposa David, faisant allusion à son second en cuisine.

— Ou bien jouer sur nos heures de présence, suggéra Christopher.

— Tu veux dire que nous ne travaillerions plus ensemble ? lui demanda David.

— Pourquoi pas ? De cette façon, l'un de nous serait toujours présent ici pour Emma, répondit Christopher, en évitant le regard de son conjoint.

— Es-tu certain que ce serait une bonne chose pour notre relation ?

— Oui. C'est comme pour Jane et Emma : ce n'est pas bon d'être toujours l'un avec l'autre. Il faut se renouveler, ne jamais s'installer dans ses habitudes.

— C'est possible, admit David.

— D'ailleurs, ajouta Christopher, en s'adressant à moi, de plus en plus de gens pratiquent le télétravail, au moins une partie de la semaine. Il me semble qu'avec la sortie prochaine de ton livre, et son probable succès, Churchill & Stewart ne demandera pas mieux que de te garder dans son équipe, même à temps partiel.

Ils avaient pensé à tout. Renonçant à discuter, je laissai échapper un soupir de résignation.

— Je suppose que vous avez raison.

— Tu supposes bien.

— La seule question, c'est de savoir si on voudra vraiment de moi chez Churchill & Stewart.

* * *

L'appartement de Dodo n'avait pas changé depuis la dernière fois que j'y étais allée, quelques mois auparavant. C'était toujours la tour d'ivoire façon *Architectural Digest* d'une princesse triste et solitaire. Beau comme un musée, et aussi exempt de vie. Il aurait fallu la présence d'un homme ou, à défaut, de n'importe quel compagnon pour le réveiller, mais ni l'un ni l'autre ne se profilait à l'horizon.

Bien sûr, la rencontre amoureuse, ou, à défaut, l'adoption à la SPA, n'est pas toujours la panacée, mais, pour Dodo, cela aurait été la solution. Il fallait faire entrer un peu de vie dans cet appartement. En dépit des éclairages tamisés, des jetés de canapé en velours frappé et des tapis d'Orient, en dépit des nombreux livres choisis avec soin qui s'alignaient dans les rayonnages d'acajou, des brassées de roses et de pivoines provenant du fleuriste le plus chic de Londres, l'endroit restait définitivement sinistre. Ou alors, c'était juste la table basse de verre fumé qui me déprimait.

J'étais installée sur le confortable canapé tendu de velours vert mousse, exactement au même endroit que la dernière fois, à l'exception du fait que, cette fois-ci, je n'avais plus un faux bébé fixé sous mes jupes.

Lorsque j'avais appelé Dodo pour lui proposer de passer lui dire bonjour, j'avais précisé que j'amènerais Emma avec moi. Vous voulez la vérité ? Je n'avais pas le courage de l'affronter seule. Je l'avais bien plus trahie que les autres, dans la mesure où elle s'était investie dans ma grossesse bien plus que les autres.

Dire que je me servais d'Emma comme bouclier ! Si un train déraillait un jour devant moi, je ferais comme n'importe quelle mère : je pousserais mon enfant hors de sa trajectoire et je me ferais écraser à sa place. Mais essuyer la colère d'une Dodo blessée...

Tout au long de ma visite, je pris soin de garder Emma entre nous.

— Donc, tu te sens prête à reprendre le travail, résuma Dodo, en me versant une tasse de thé.

— Tu m'avais dit avant que je parte que je pourrais revenir une fois mon congé maternité terminé.

— Oui, et je t'avais aussi promis que tu serais responsable de collection, puisque Constance est à présent mon assistante.

— Exact, dis-je avec circonspection.

— Bien entendu, dit-elle, en tournant sa cuiller dans sa tasse, c'était avant que j'apprenne que ce congé maternité était un peu... particulier.

— J'en suis bien consciente, Dodo, mais il me semblait avoir déjà expliqué...

— Quoi ? Que c'est pour mon bien que tu as persisté dans ton mensonge ?

— Non, bien entendu. Enfin, pas exactement. Je l'ai fait parce que j'avais peur de te blesser en t'avouant la vérité, après tout ce que tu avais fait pour moi. Disons que, d'une certaine façon, oui, c'était pour ton bien.

— Ce qui ne m'a pas empêchée d'apprendre la vérité.

— En effet.

— Et de souffrir.

— J'en suis désolée.

— Malgré cela, tu voudrais revenir travailler avec moi ?

— Ahreu...

Là, c'était Emma.

— Oui, répondis-je, en câlinant distraitement ma fille.

— Et, pourtant, tu...

— Ahreu...

Emma, de nouveau.

— Pourtant, tu...

— Ahreu...

— Tu...

Dodo tourna alors son regard vers Emma et je vis son visage s'éclairer.

— Dieu qu'elle est jolie ! Je n'ai jamais vu un aussi beau bébé !

— Moi non plus.

— Je peux la prendre dans mes bras ?

— Bien sûr.

Dodo prit l'enfant avec précaution, tout en la couvant d'un regard émerveillé.

— Le plus important, c'est de bien soutenir sa tête, dis-je.

— Entendu. C'est vraiment le nourrisson le plus adorable que j'ai jamais vu, Jane.

— Merci, dis-je en rougissant.

Je n'aurais pas été plus fière d'Emma si j'avais été pour quoi que ce soit dans sa beauté.

— David dit qu'elle a mon expression déterminée.

Dodo m'observa quelques instants en plissant les yeux.

— Il a raison.

Puis elle tourna de nouveau son attention vers Emma, dont elle caressa la joue du bout du doigt en gazouillant avec ravissement.

— Es-tu sûre de savoir ce que tu fais, Jane ?

— A quel sujet ?

— Au sujet d'Emma, voyons. Tu ne penses pas qu'il vaudrait mieux qu'elle soit élevée par une femme qui appartient à la même culture, à défaut d'être sa mère biologique ?

— Ah, non, pas toi !

Elle leva les yeux vers moi d'un air surpris.

— On t'a déjà fait cette réflexion ?

Je hochai la tête affirmativement.

— Beaucoup de gens ?

— Une seule personne, dis-je, mais elle constitue une catégorie à elle toute seule.

— A savoir... ?

— Ma mère.

— Oh.

Elle s'absorba dans ses pensées, visiblement déconcertée par ma réponse.

— Je ne suis pas certaine de vouloir appartenir à cette catégorie-là, dit-elle.

— Alors change de discours.

— Très bien, mais que veux-tu que je te dise ? Je suis persuadée qu'un enfant a tout intérêt à grandir dans la culture dont il est issu.

— Celle qui a mis Emma au monde l'a abandonnée, Dodo. Alors les discours sur la mère biologique et l'instinct maternel, à d'autres !

— D'accord, mais...

— Et, moi, je l'aime.

— Je comprends, mais...

— Au lieu de me dire de l'abandonner une deuxième fois, aide-moi plutôt à lui donner ce qu'elle mérite.

— Oui, mais comment ?

— En m'expliquant ce que je dois apprendre, au lieu de me rappeler que je ne sais rien.

— Apprendre ? Dans quel domaine ?

— Eh bien, la nourriture, la musique, tout ce qui concerne sa culture d'origine.

— Très bien, mais de laquelle s'agit-il ?

— Je dirais qu'il faut chercher du côté des Caraïbes. Trinidad, je suppose. Ses ancêtres doivent venir de ce coin du monde.

— Qu'est-ce qui te permet de l'affirmer ?

— Je ne sais pas... Mon intuition. Les statistiques.

J'étais certaine d'avoir lu quelque chose à ce sujet dans un magazine.

— Si je comprends bien, tu me demandes de faire des recherches sur la cuisine et la musique des Caraïbes, parce que tu estimes que cela peut être bon pour Emma ?

— En tout cas, cela ne peut qu'apporter de la diversité à la vie que j'ai à lui offrir. Qu'y a-t-il d'autre dans l'existence que la nourriture, la musique et l'amour ?

— Le langage ? suggéra Dodo.

— Ça, je devrais pouvoir m'en occuper.

— Alors je me charge du reste. Les recherches, ça me connaît, affirma Dodo.

— Je n'en doute pas un instant.

— Je suppose que tu me demanderas de temps en temps de la garder ? Après tout, ce sera moi, la spécialiste en nourriture et musique caribéennes.

— Ni Emma ni moi ne voudrions qu'il en soit autrement.

— Quand penses-tu reprendre le travail ?

— Alors tu veux bien que je revienne ? lançai-je, n'osant croire à mon bonheur.

— C'est tout de même toi qui as découvert Mona Shakespeare, non ?

Elle parlait de l'auteur américaine, aussi brillante que déjantée, à qui je l'avais convaincue de donner sa chance, à l'époque de ma grossesse fictive.

— Exact. Eh bien, disons que je pourrais revenir le mois prochain.

Je caressai l'autre joue d'Emma, songeuse. Dodo était vraiment quelqu'un de bien.

— Pour l'instant, ajoutai-je, j'ai encore du mal à envisager de la quitter, même pour quelques heures.

Je lui expliquai les dispositions que nous avions prises avec David et Christopher pour la garde

de la petite, ainsi que leur suggestion que je travaille à domicile une partie de mon temps, idée qu'elle s'empressa d'approuver.

Emma choisit cet instant pour recracher un peu de lait, mais il en fallait plus pour assombrir l'humeur radieuse de Dodo. Celle-ci tamponna délicatement la bouche d'Emma avant d'essuyer son luxueux chemisier de soie sauvage.

— Bien entendu, il te faudra une assistante, dit-elle.

— Ah oui ?

— Evidemment. Il n'y a pas de responsable d'édition sans assistante.

Dodo se mit alors en tête de donner une fête en l'honneur d'Emma. Certes, il y en avait déjà eu une, organisée par ma mère à l'époque de ma fausse grossesse, mais, sans vouloir jouer les ingrates, cela n'avait pas été une partie de plaisir. Lorsque je tentai de la décourager, Dodo s'exclama :

— Mais, à l'époque, tu n'étais pas enceinte ! Maintenant que tu as un vrai bébé, il faut célébrer l'événement !

Manifestement, Dodo prenait très à cœur son nouveau rôle d'ambassadrice culturelle. Après tout, pourquoi lui refuser ce plaisir ? D'autant qu'avec la finesse qui la caractérisait elle avait compris que jamais ma mère ne penserait à donner une seconde fête pour l'arrivée d'Emma. Quand à Sophie, chaque fois qu'elle s'était trouvée dans la même pièce que Dodo, j'avais perçu entre elles une insidieuse bataille de blondes qui me laissait entrevoir qu'elles s'intimidaient mutuellement, et j'en déduisis que Dodo ne décrocherait jamais son téléphone pour proposer à ma sœur de préparer cette fête à sa place.

* * *

Dodo étant ce qu'elle était, les choses furent faites comme il faut. Elle loua un salon de thé, non loin de son appartement. C'était un peu exagéré ? On peut se poser la question. Selon moi, Dodo préférerait payer pour les dégâts que pourraient causer un groupe d'adultes et un ou deux bébés dans un lieu public, plutôt que voir son musée... pardon, son appartement, saccagé par la meute hurlante.

De crainte, sans doute, de m'imposer ses vues sur les invités, elle me consulta avant de dresser sa liste.

— Qui voudrais-tu avoir, du bureau ?

A l'autre bout de la ligne, il me sembla voir ses yeux briller d'excitation, tandis qu'elle élevait son Mont-Blanc au-dessus de son calepin à la couverture de cuir.

— Eh bien... toi.

— D'accord, mais tu as sûrement envie d'inviter Constance, Louise, Minerva...

— Et Stan de la compta, bien entendu.

— Vraiment ?

Non, songeai-je, **pas vraiment**. En vérité, je n'avais envie de voir aucun d'entre eux, mais Dodo déployait tant d'efforts et de bonne volonté pour organiser une fête parfaite que je n'avais pas le cœur de la décourager.

— Eh bien, pourquoi pas ?

Elle poussa un soupir de résignation.

— C'est ta fête, après tout...

Je l'imaginai en train de noter le nom de Stan sur sa feuille en secouant la tête d'un air navré. Je réprimai un rire.

— Merci, Dodo.

— Pas de quoi. Je présume que nous aurons aussi David, Christopher, Tolkien...

— Bien entendu.

J'appréciais qu'elle ait compris combien ce dernier comptait pour moi, même si je n'avais parlé à personne de notre relation (sans doute parce que je n'en étais pas très sûre, moi).

Elle marqua une pause. J'étais certaine qu'elle était en train de tapoter ses ongles laqués sur sa table basse, les yeux plissés, plongée dans une profonde réflexion.

— Il y a aussi ces femmes que j'ai rencontrées à ta première fête de naissance...

— Surtout pas !

Elle faisait allusion au groupe de mères dont Sophie avait fait la connaissance pendant ses cours de préparation à l'accouchement.

— Il y a un problème avec elles ? demanda Dodo, manifestement surprise par la vivacité de ma réaction.

— Oui. Je n'ai pas envie de quitter ma fête enduite de goudron et de plumes.

— Elles avaient pourtant l'air gentilles.

— Avec toi, **tout le monde** a l'air gentil. Je suis sûre que tu trouvais même Margaret Thatcher sympathique.

Elle ne releva pas et poursuivit :

— Il faut inviter ta mère, Sophie, bébé Jack, le Tony de Sophie s'il est libre...

— C'est obligatoire ?

— Ils seraient vexés s'ils apprenaient que tu as donné une fête sans les convier.

— Oui, dis-je, sans savoir si l'idée m'attristait ou me réjouissait.

— Bon, récapitulons. Cela nous fait, en nous comptant toutes les deux, sept femmes, cinq hommes et deux bébés, en supposant que tout le monde vienne. On pourra presque faire un plan de table parfait. Une femme, un homme, une femme...

— Génial, dis-je, en essayant de montrer un peu d'enthousiasme.

Après tout, elle n'avait que de bonnes intentions.

* * *

Le jour J, nous nous retrouvâmes dans le salon de thé, chez Wilson. Il me semblait qu'une salle capitonnée et insonorisée aurait mieux convenu à l'assortiment hétéroclite de personnalités mises en présence, mais la décoration florale était parfaite, et les plateaux de sandwiches avaient l'air plutôt appétissants.

— On n'a pas déjà organisé une fête pour toi ? demanda ma mère.

Elle était de si mauvaise humeur qu'il me semblait voir un gros nuage noir flotter au-dessus de sa tête.

— Si, dit Dodo en s'approchant pour neutraliser l'ennemi, et, d'après Jane, c'était très réussi. Seulement, il m'a semblé que, comment dire, cela lui ferait plaisir d'être entourée par ceux qu'elle aime.

— Quelle bonne âme ! s'exclama Stan de la compta.

Je le vis passer devant ma mère sans un salut avant de jeter sur la console destinée aux cadeaux un paquet emballé à la va-vite et dénué de toute carte.

Il se pencha ensuite vers moi pour murmurer à mon oreille :

— C'est une couverture en fourrure avec un motif de vache et des nœuds en satin rose ; mes nièces adorent ce genre d'horreur. Ne dis à personne que c'est moi qui l'ai offert.

Puis, à voix haute :

— Et alors, il n’y a pas de bière, là-dedans ? demanda-t-il en parcourant du regard la table où avait été dressé le couvert.

Comme personne ne lui répondait, il traversa la pièce en se pavanant et ajouta :

— Alors c’est quoi, comme fête ?

David et Christopher arrivèrent à cet instant.

— Nous avons des pyjamas pour le petit ange !

Puis ce fut le tour de Tolkien.

— Un mobile de Winnie l’Ourson à accrocher au-dessus de son berceau !

— Une sélection de livres d’Elmer l’éléphant et de la famille Souris pour quand elle saura lire ! s’exclama Minerva.

De la part de Constance, qui venait de hisser sur la console un énorme carton, au risque de faire tomber tout le reste.

— Un mois de couches-culottes, pour quand elle... enfin, vous m’avez comprise !

— Des chaussettes, renchérit Louise.

Dodo s’empressa de prendre la parole, sans doute dans le louable but de meubler le silence qui avait suivi ces interventions. Elle prit un paquet dont l’emballage luxueux représentait de petites vaches sautant par-dessus la lune et me le tendit.

— Une couverture Winnie l’Ourson, pour aller avec le mobile de Tolkien ! s’exclama-t-elle d’une voix exaltée. Nous nous étions donné le mot, lui et moi !

J’étais de plus en plus furieuse.

— Mais vous êtes infernaux, tous autant que vous êtes ! Vous ne pouvez pas attendre que j’ouvre mes paquets et que je découvre moi-même les cadeaux, au lieu de me dire de quoi il s’agit ?

Sophie choisit cet instant précis pour faire son entrée. Elle passa devant moi comme si je n’existais pas, traînant dans son sillage un Tony un peu pincé et un bébé Jack hilare. Intriguée, je vis le premier faire passer le second d’un bras à l’autre pour fouiller dans la poche de son pantalon, dont il sortit une enveloppe froissée qu’il déposa sur la console.

— De la part de Sophie et de ta mère, expliqua-t-il d’un air gêné. Elles disent que puisque c’est tout ce que tu as offert à ta propre sœur...

Je suppose que j’aurais dû en ressentir une certaine contrariété, et sans doute fut-ce le cas l’espace de quelques secondes, mais l’idée qui s’imposa alors à moi était qu’elles avaient raison. Lors de la fête de naissance de bébé Jack, j’avais offert à Sophie un chèque-cadeau pour une boutique d’articles de puériculture — le type même de présent impersonnel que l’on pardonne de la part d’un collègue de travail célibataire et sans enfants, mais pas d’une sœur, supposée être proche de vous et à l’écoute de vos aspirations profondes.

Il faut dire qu’à cette époque je n’avais pas la moindre idée de l’enjeu affectif et symbolique des cadeaux de naissance, d’autant qu’en ce qui me concernait je n’avais pas établi de relation bien claire entre le coussin de chiffons qui gonflait mes vêtements et la venue au monde d’un petit être tout neuf et plein de vie.

Pourtant, malgré ma piètre prestation ce jour-là, ma mère avait organisé chez elle une fête pour la naissance de mon bébé à venir, à laquelle Sophie et ses amies avaient assisté. Celles-ci s’étaient montrées charmantes envers moi ce jour-là — aussi charmantes que peuvent l’être les femmes de ma famille —, mais je suppose qu’avec le temps la blessure de l’amour-propre s’était infectée.

Je regardai l’enveloppe, mal à l’aise. Le temps de payer pour mes fautes passées était venu. Fichues fêtes de naissance !

Bien décidée à crever l'abcès, je me dirigeai vers ma sœur. Après tout, je n'allais pas attendre toute ma vie que les autres prennent l'initiative d'aborder les questions qui fâchent.

Sophie se trouvait devant le buffet, occupée à régler son sort au plateau de minisandwichs au concombre.

— L'allaitement..., marmonna-t-elle en enfournant un canapé dans sa bouche déjà pleine... ça vous donne un de ches appétits...

— Ah oui ? Dis, il faudrait qu'on parle, Sophie.

Elle mastiqua quelques instants, le regard vide.

— Tu plaisantes ?

— Eh bien... non.

— De quoi veux-tu qu'on parle ? demanda-t-elle en essuyant sa bouche avec délicatesse.

— Je ne sais pas, avouai-je, ce qui était la stricte vérité. De nous ? De nos relations ?

Elle leva les yeux au plafond d'un air agacé.

— Tu plaisantes, répéta-t-elle, cette fois d'un ton convaincu.

Je réprimai un soupir de lassitude. Pourquoi m'entêtais-je à vouloir communiquer avec elle malgré l'énergie qu'elle déployait à résister à mes tentatives, alors que j'aurais pu être de l'autre côté de la pièce en compagnie de Tolkien, David et Christopher, qui semblaient plongés dans un passionnant débat — probablement sur la meilleure méthode pour plier artistiquement une serviette de table ou mettre la main sur un **serial killer** ? Ou alors j'aurais pu discuter boulot avec Louise (non sans une certaine hostilité), Minerva (non sans une certaine prudence) ou Constance (non sans un certain effarement). Ou encore, j'aurais pu causer football avec Tony, gazouiller avec bébé Jack, remercier Dodo pour son immense générosité... voire trouver quelque chose à dire à ma mère ?

Tout à coup, Sophie se pencha vers moi, l'œil brillant de malice, et murmura d'une voix de conspiratrice :

— Ah, si. Il y a un sujet dont je voulais te parler depuis quelque temps, Jane.

— Oui ?

— Je crois que mère a une liaison.

* * *

Il y avait eu une époque où je me tournais vers David dans les moments de crise, majeure ou mineure. Celle-ci était révolue. Mon meilleur ami était à présent un homme marié, et Tolkien m'avait dit de l'appeler si j'avais le moindre souci.

« Décroche, Tolkien », le suppliai-je en silence, tout en tapotant sur ma table basse d'une main impatiente. « Tu vas décrocher ce fichu téléphone, oui ? »

— Allô ?

Quand même !

— Le test d'Apgar ! m'écriai-je.

— Plaît-il ?

— Le test d'Apgar. Je viens de consulter **A quoi s'attendre...** à la rubrique « Votre nouveau-né », et il y a un encadré intitulé « Le test d'Apgar ». Il paraît qu'on y soumet les nourrissons tout de suite après leur naissance. Tu ne l'as pas fait, le jour où nous avons trouvé Emma.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est un test qu'on fait passer aux bébés.

— J'avais bien compris, mais quel genre de test ?

— Aucune idée. Je n'ai lu que le titre de l'encadré et la première ligne.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Hum. Bon. Et si tu me lisais la suite, Jane ?

Je pris le livre ouvert devant moi et en résumai le contenu à Tolkien.

— D'après le bouquin, les résultats, qui sont fondés sur un certain nombre d'observations, évaluent l'état général du nourrisson selon cinq critères bien précis et le notent sur une échelle allant de un à dix. De sept à dix, l'enfant est en bonne santé et ne nécessite que les soins de routine. Entre quatre et six, il va bien, mais doit être surveillé. En dessous de trois, il exige une intervention rapide.

Je marquai une pause, effarée.

— Tu te rends compte que nous n'avons rien vérifié de tout cela ?

— Si j'ai bien compris, ce test a lieu dans l'heure qui suit la naissance. A ce moment-là, tu n'avais pas encore trouvé Emma. Ecoute, Jane...

— Je n'arrive pas à croire que nous ayons été aussi négligents !

— Jane ?

— C'est bien simple, c'est à la limite de la maltraitance !

— Jane !

— Hum ?

— Va voir Emma, s'il te plaît.

— Tout de suite ?

— Immédiatement.

J'obtempérai sans discuter. Emma dormait comme un ange dans le couffin bleu et blanc que Tolkien et moi avions trouvé à la hâte, sans doute un objet manufacturé aux USA, si j'en jugeais l'avertissement imprimé en lettres capitales sur une pièce de tissu cousue à l'intérieur, et sur laquelle on pouvait lire quelque chose qui disait à peu de choses près : « ATTENTION ! Un usage non conforme de cet article peut entraîner la MORT. »

Tous les soirs, lorsque nous couchions Emma dans son couffin, elle tournait la tête du côté où se trouvait l'inscription. Tolkien et moi nous adressions l'un à l'autre un regard attendri et l'un de nous disait : « Tiens, Emma lit ses consignes de sécurité. » A présent, je me contentais de le penser toute seule et de m'attendrir en solitaire, sans Tolkien auprès de moi.

Elle était donc dans son couffin, dormant à poings fermés, le visage tourné vers l'avertissement, et était si belle que j'en eus, une fois de plus, le cœur serré.

— Jane...

Jamais je ne me lasserai de la voir. Elle était si émouvante, avec ses petites mains, son petit nez...

— Jane ?

Comment avais-je pu vivre sans elle toutes ces années ? Depuis qu'elle était entrée dans ma vie, je...

— Jane !

— Hum ?

— Eh bien, comment trouves-tu Emma ?

— Superbe.

— Et son teint, comment est-il ?

Je regardai son petit visage d'ébène, si serein dans le sommeil.

— Magnifique.

— Tu vois ? Elle va très bien. Même si quelque chose nous a échappé avant, maintenant, elle va

bien.

Quelque chose nous avait échappé ?

Je m'arrachai à la contemplation de ma fille et, calant le téléphone entre mon oreille et mon épaule, je rouvris ma bible.

— Il y a un autre point important, dis-je en tournant les pages. Nous aurions dû vérifier ses réflexes.

— Jane...

— Sais-tu ce qu'est le réflexe de Moro ?

— Jane ?

— Ou celui de Babinski ?

— Jane !

— Hum ?

— Tu ne crois pas que tu devrais te contenter de lire ce livre à doses homéopathiques ?

Cher Tolkien. Il n'y avait que lui pour formuler les choses de façon aussi diplomatique ! C'était là une suggestion pleine de bon sens et, bien entendu, je n'avais pas un seul instant l'intention de la suivre.

* * *

Tiens, j'en ai une bien bonne : quelle est la différence entre une Jane Taylor demandant à sa sœur Sophie de l'accompagner à sa première visite chez le pédiatre et une candidate au suicide ?

Réponse : il n'y en a pas.

D'accord, d'accord, D'ACCORD ! Je suis pleinement consciente que c'était de la folie de ma part, étant donné l'état de nos relations, que de faire appel à ma sœur dans un moment de détresse, mais je vous le demande : quel autre choix avais-je ?

S'il n'est pas trop tard pour cela, je me permets de préciser que j'ai toujours eu une peur panique des médecins. La preuve : m'avez-vous une seule fois entendu évoquer une consultation chez un praticien que je n'aurais pas inventé de toutes pièces ? Même à l'article de la mort, j'aurais refusé la présence d'un homme en blouse blanche à mes côtés.

A présent, la donne avait changé. J'avais un bébé. Et les bébés ont besoin d'un suivi médical, du moins pendant la première année de leur vie.

J'avais déjà raté la visite du premier mois, si l'on fait exception du rapide check-up effectué par Tolkien lorsque nous avons ramené Emma à la maison. Même si, en apparence, elle était un superbe bébé en excellente santé — touchons du bois —, il n'était pas question de prendre le moindre risque, d'autant que personne, dans mon entourage, n'avait été capable de m'expliquer ce qu'était le réflexe de Babinski. En bon auteur et responsable d'édition, j'aurais facilement pu chercher dans un dictionnaire ou sur Internet, mais justement : cela aurait été trop facile.

Le problème était que mes plus proches amis — Tolkien, David, Dodo — devaient travailler pour gagner leur vie. J'aurais pu avouer ma phobie des médecins pour convaincre l'un d'entre eux de m'accompagner pour cette visite, mais il y avait une limite à ce que j'étais en droit de leur demander.

Ciel ! Est-ce bien moi qui écris cela ? J'avais bien changé. Que m'arrivait-il ?

Quoi qu'il en soit, et quelle qu'en soit la raison, même la plus déraisonnable, j'éprouvais des réticences à faire appel une fois de plus aux trois personnes qui comptaient le plus pour moi, ce qui ne me laissait que le choix entre, *primo*, ma mère (plutôt mourir) et, *secundo*, ma sœur.

Sophie avait accepté avec un enthousiasme suspect. Je n'étais pas dupe : elle n'aurait raté pour rien au monde l'occasion de faire étalage de sa supériorité.

Quant à moi, je n'aurais raté pour rien au monde l'opportunité d'en savoir plus sur la fameuse liaison de ma mère, car Sophie et moi avions été interrompues avant qu'elle ait pu me fournir de plus amples détails.

— Tu as pensé à amener le bébé ? me demanda-t-elle lorsque je la retrouvai en bas de l'immeuble du docteur Khouri.

— Très drôle.

Je remontai la couverture d'Emma sur son visage pour la protéger du vent glacial de février.

— Bon, on rentre ou on attend de se transformer en stalagmites ?

Elle entra dans le hall de l'immeuble et me tint la porte pour que je fasse passer le couffin. En dépit des rafales qui mugissaient, en provenance directe du cercle polaire, ses cheveux étaient toujours aussi parfaitement coiffés, blonds et droits comme des épis de blé, notai-je en la suivant à l'intérieur.

— Merci. Bébé Jack n'est pas avec toi ?

Elle me répondit par un petit reniflement hautain, qui chez elle pouvait se traduire par : « Tiens, tu te souviens de son existence ? » Au moins, nous évitions les paroles inutiles...

— Un cabinet de pédiatrie, m'expliqua Sophie du ton de celle qui sait tout, est le dernier endroit sur terre où il faut venir avec un bébé. Enfin, si on peut l'éviter.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est la plupart du temps une véritable usine à microbes, même chez les médecins qui ont une salle d'attente séparée pour les enfants contagieux. Crois-moi, les gens en bonne santé n'ont rien à faire dans les cabinets médicaux.

Pour une fois, j'étais plutôt de son avis. Je me gardai bien de le lui dire, toutefois. A quoi bon commencer à céder du terrain à l'ennemi avant l'engagement des hostilités ?

Je signalai notre arrivée à la secrétaire et me tournai vers ma sœur.

— Je commence à me demander pourquoi je t'ai demandé de m'accompagner.

Elle éclata d'un rire aussi joyeux qu'inattendu.

— Parce que tu avais besoin d'être rassurée, répondit-elle en tapotant mon bras dans un geste qui se voulait manifestement chaleureux.

C'était bien ce que je craignais, me dis-je. Quelle idée saugrenue avais-je eue de croire que Sophie pourrait se montrer rassurante ?

Nous nous installâmes dans la salle d'attente parmi un groupe de gens supposés être en bonne santé. A mesure que le temps passait, mon anxiété augmentait.

— Que va-t-on lui faire ? demandai-je à Sophie.

— Pour sa visite du deuxième mois ? demanda l'experte en scrutant Emma.

Emma était un tout petit nourrisson le jour où je l'avais trouvée, et deux mois s'étaient écoulés depuis lors. Sophie en avait logiquement déduit que nous étions ici pour cette fameuse consultation.

— La totale, dit-elle.

— La totale ? répétai-je, non sans une certaine inquiétude.

— La totale, affirma-t-elle avec assurance. On va te demander comment elle mange, si elle dort bien, quels progrès elle fait... Tu devras aussi expliquer qui la garde dans la journée et quelle organisation tu prévois pour les mois à venir. Ensuite, on procédera aux prises de mesures habituelles : poids, taille, circonférence crânienne... enfin, le rituel, quoi.

— Quelle drôle d'idée !

— Il paraît que c'est essentiel. En tout cas, les pédiatres ne jurent que par ça. D'après eux, tout doit grandir au même rythme. Bien entendu, on va comparer ces chiffres avec ceux de la visite du premier mois pour estimer ses progrès.

— Mais personne ne m'a dit qu'il fallait prendre son tour de tête à la naissance ! Tolkien et moi n'avons jamais...

— Emma Taylor ? appela l'assistante du médecin en entrant dans la salle d'attente.

C'était la première fois que j'entendais quelqu'un prononcer à voix haute son prénom et mon nom. Certes, elle n'était pas légalement ma fille — pas encore —, mais quel autre patronyme aurait-elle pu porter ?

En me levant, j'entendis Sophie murmurer :

— Tu n'as qu'à inventer les chiffres, pour le tour de tête et tout le reste. Après tout, les bobards, c'est ta spécialité, non ?

La remarque était blessante, mais elle était juste, songeai-je en quittant la salle d'attente, le couffin à la main.

Le docteur Khouri, une Indonésienne toute menue, fit tout ce que Sophie avait annoncé. Arriva enfin le moment que je craignais le plus : les prises de mesures. Croyez-moi, c'était nettement moins amusant que chez le tailleur.

Lorsqu'elle me demanda la taille et le poids de naissance d'Emma, je lançai des chiffres au hasard, en m'inspirant de ceux que j'avais entendus à propos de bébé Jack et des rejetons des amies de Sophie. La question du tour de tête, en revanche, s'avéra plus problématique. Au jugé, il me sembla que cent ferait un beau chiffre bien rond. Toutefois, de peur de passer pour une vantarde, je n'annonçai que quatre-vingt-douze.

Le docteur Khouri me jeta un regard interloqué.

— Pardon ? Vous dites que votre fille est née avec une circonférence crânienne de près de un mètre ? Vous devez vous tromper.

— Ou alors, renchérit Sophie, elle aurait la tête aussi grosse qu'une citrouille !

— Alors cinq, rectifiai-je au hasard.

Le médecin tourna vers Sophie un regard interrogateur, mais ma sœur se contenta de hausser les épaules dans un geste qui disait clairement : « Maintenant, vous voyez de quoi Jane est capable ? »

— Vous n'avez pas l'air très au courant du dossier médical de votre enfant, dit le docteur, en posant de nouveau les yeux sur moi.

Je songeai au rapide check-up qu'avait effectué Tolkien le jour où j'avais trouvé Emma.

— Elle est née le soir de Noël, dis-je sur une inspiration. Vous savez ce que c'est, tout le monde avait la tête ailleurs.

Alors, le docteur Khouri effectua une nouvelle batterie de tests.

— Que faites-vous ? demandai-je, sans dissimuler mon inquiétude.

— Elle regarde si Emma tient correctement la tête, expliqua Sophie, avec cette élocution prudente que l'on réserve aux simples d'esprit.

Puis, à l'intention du médecin :

— Il paraît que toute règle a son exception. En ce qui concerne l'instinct maternel, l'exception, c'est Jane ! ajouta-t-elle, visiblement ravie de son bon mot.

C'était bien ce que je craignais. J'avais commis une erreur monumentale en proposant à ma sœur de m'accompagner. Qu'était-il advenu de la Sophie chaleureuse qui tapotait mon bras en riant ?

Puis le pédiatre auscultait Emma pour évaluer sa capacité à utiliser sa main, ainsi que sa vision et son audition.

— Et en ce qui concerne les interactions sociales d’Emma ? demanda-t-elle. Comment cela se passe-t-il ?

— Remarquablement bien ! s’écria Sophie. Surtout si l’on considère par qui elle est élevée.

Le docteur Khouri haussa les sourcils comme si elle se demandait tout à coup laquelle, de Sophie ou de moi, était la plus bizarre.

Puis je la vis ouvrir une boîte et s’emparer d’une seringue.

— Que faites-vous ? demandai-je, en serrant ma fille contre moi pour la protéger de la manœuvre barbare qui se préparait.

— Elle a deux mois, dit Sophie. Elle doit recevoir sa première injection de Pentacoq.

— Pinta... quoi ?

— Un vaccin qui la protégera de la diphtérie, du tétanos et de... je ne sais plus quelle maladie.

— La coqueluche, dit le médecin.

— Exact ! s’exclama Sophie du ton d’un animateur de jeu télévisé.

Il ne manquait que les applaudissements du public, songeai-je, consternée.

— Tu ne voudrais pas, ajouta ma sœur à mon intention, qu’Emma attrape ces saletés de virus, n’est-ce pas ? Ni qu’elle contamine un autre enfant innocent ?

Evidemment, présenté de cette façon...

— Je suppose que non, dis-je avec réticence. Mais il me semblait que...

Trop tard. Déjà, la praticienne brandissait sa seringue vers nous.

— Ouiiiiiin !

C’était la première fois que j’entendais Emma pousser un tel hurlement. Je croyais connaître sur le bout des doigts la gamme de ses cris — le cri de faim, le cri de sommeil, le cri de chagrin —, mais un tel mélange de détresse, d’effroi et de douleur était tout à fait inédit pour moi.

Mon cœur de mère se serra. C’était également la première fois que je me sentais aussi désemparée devant une souffrance qui n’était pas la mienne.

Il me fallut chanter tout mon répertoire de berceuses — à vrai dire fort réduit — pour calmer Emma, pendant que Sophie discutait avec le docteur Khouri des effets secondaires possibles après la vaccination.

Enfin, ma fille se rendormit dans mes bras, son minuscule front encore barré d’une ride de contrariété.

— Pas d’autre question ? demanda le médecin en se tournant vers moi. Y a-t-il eu des réajustements conflictuels dans votre cercle familial, ou souhaiteriez-vous évoquer d’autres sujets ?

A ces mots, Sophie faillit s’étrangler. Je la vis se lever, puis me tirer par le coude pour m’obliger à l’imiter.

— Vous plaisantez, docteur !

Le médecin lui jeta un regard perplexe.

— Avec Jane, reprit ma sœur, en me poussant vers la sortie, c’est toute la famille qui doit gérer des conflits relationnels en permanence depuis trente ans !

Et, sans un mot de plus, elle m’entraîna dans le couloir, me laissant tout juste le temps de prendre mon sac et mon manteau.

— Ce n’était pas très fair-play de ta part, Sophie, dis-je quelques instants plus tard.

Après avoir rhabillé Emma, payé la consultation et pris rendez-vous pour la visite du quatrième mois, nous nous sommes retrouvées sur le trottoir en bas.

Ma sœur m’adressa un sourire radieux.

— Allons, déride-toi un peu ! Tu es toujours tellement sérieuse !

Je ravalai un hurlement indigné. C'était elle qui me disait cela ?

— Imagine que j'aie eu d'autres questions à poser au médecin ? demandai-je en grommelant.

— A quel sujet ? Emma va très bien.

— Hum... Enfin, ce qui est fait est fait. Dis-moi, Sophie, je peux te poser une question ?

— Dis toujours.

— D'où viennent ces perpétuels changements d'humeur ? Un instant, tu es une vraie peste et, la seconde d'après, tu ressembles à... à...

— A quoi, Jane ?

— A une vraie sœur.

— Oh, ça.

Elle sourit.

— Oui, dis-je avec gravité. **Ça**.

— C'est l'allaitement. Pire que neuf mois de syndrome prémenstruel ! On a les hormones en pagaille et les seins qui pèsent une tonne. D'ailleurs, il faut que je me sauve, ça va être l'heure de la tétée.

Puis, levant soudain le bras pour héler un taxi qui passait à notre hauteur :

— Taaaxiiii !

Dix secondes plus tard, elle s'était engouffrée dans le véhicule, qui avait redémarré dans un nuage de gasoil.

Les oreilles encore bourdonnantes du cri perçant de Sophie, et les poumons pleins de particules hautement cancérigènes, je me fis une promesse solennelle.

Pour la visite du quatrième mois d'Emma, je me passerais de la présence rassurante de ma sœur.

Quelques jours plus tard, je demandai à Dodo si elle voulait bien m'accompagner pour une séance de shopping pendant l'heure du déjeuner. Une expression de ravissement se peignit sur son visage.

— Tu me demandes **mon** avis ? demanda-t-elle en posant une main sur sa poitrine dans un geste d'exquise modestie.

Sa surprise aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Pour ce qui était du goût vestimentaire, Dodo aurait pu donner des leçons aux rédactrices de mode de **Vogue**.

— Eh bien ? dit-elle en me prenant par le bras alors que nous sortions des bureaux de Churchill & Stewart, nos sacs en bandoulière, telles deux **serial shoppeuses** se mettant en chasse. Pour quoi as-tu besoin de mes conseils ? Tu changes les meubles de ton salon ? Tu remets ta cuisine au goût du jour ?

Je pilai net sur le trottoir.

— Il y a un problème avec ma déco ? demandai-je, un peu vexée.

Dodo se mordit la lèvre d'un air gêné.

— Au contraire. Elle est délicieusement... **vintage** ! Ne change rien chez toi. Dans dix ans, tu auras quinze ans d'avance sur la tendance du moment.

Pendant que j'effectuais un rapide calcul mental destiné à déterminer si je devais ou non m'offusquer de sa remarque, Dodo s'empara de nouveau de mon coude pour m'entraîner :

— Viens, ne perdons pas de temps. Et dis-moi ce que nous allons acheter.

Cela aussi aurait dû m'alerter. Elle avait prononcé le mot **acheter** d'un ton si gourmand que c'en était inquiétant.

— Des vêtements pour Emma.

J'avais reçu d'adorables petites affaires pour elle lors de mes deux fêtes de naissance, mais cela ne suffisait pas à lui constituer une garde-robe complète. D'autant que depuis quelque temps, elle ne rentrait plus dans ses tenues de naissance.

— Je n'ai plus rien à lui mettre. Elle grandit à vue d'œil ! me plains-je, de ce ton que prennent les mères qui attendent un compliment sur la bonne santé de leur progéniture.

— Alors je connais l'endroit idéal ! s'écria Dodo en appelant un taxi.

En descendant du véhicule un quart d'heure plus tard, je constatai que l'endroit idéal n'était autre que...

— Harrod's ?

Mal à l'aise, je regardai le magasin à l'enseigne verte familière. Je n'en avais plus jamais franchi le seuil depuis mon cinquième mois de grossesse, à l'époque où, étant venue acheter des vêtements de maternité, j'avais été alpaguée par le vigile qui m'avait surprise en train de voler l'un de ces coussins de chiffon que l'on accroche à la taille des futures mamans encore minces pour simuler une silhouette de femme enceinte.

— Il n'est pas question que j'y remette les pieds ! protestai-je. Ils doivent avoir placardé ma photo sur des avis de recherche à tous les étages.

— Ne dis pas de bêtises, dit Dodo, en me tirant par le bras. C'était il y a des mois, plus personne ne se souvient de toi. De toute façon, nous n'allons pas au même endroit. Au rayon enfants, on ne te connaît pas.

— D'accord, mais Harrod's... Je suis venue acheter quelques vêtements pour bébé, pas dépenser l'équivalent d'un paiement cash pour un yacht de quinze mètres de long.

— Pas de panique, dit Dodo, en m'entraînant le long des allées. Je croyais que tu ne voulais pas qu'Emma porte les habits que l'on voit sur tous les enfants ?

J'avais été assez sotte pour affirmer une chose pareille, dans le taxi qui nous avait amenées ici. Pour être précise, j'avais dit que je ne voulais pas que ma fille ressemble à ces mijaurées déguisées en poupées, bardées de nœuds roses et de volants à pois. Mon Emma aurait un style bien à elle, cool et sans chichis.

Une fois de plus, j'avais parlé sans réfléchir.

A présent que, les bras tendus devant moi, je réceptionnais les tenues que Dodo y jetait à mesure que nous arpentions les rayons, je commençais à mesurer mon erreur. Mon compte en banque lui aussi aurait bientôt un style bien à lui, cool et sans chichis.

D'un autre côté, force m'était de reconnaître que Dodo avait choisi le bon magasin. Tout ici n'était que luxe et volupté.

— Là, Dodo ! m'écriai-je pour la dixième fois, tout en désignant un exquis petit ensemble de lin parme pour le printemps suivant. Il est trop COOOOL !

Ici, pas de cols Claudine, pas de bloomers bleu marine, pas de volants ni de nœuds-nœuds ridicules. Ma fille ne porterait que des couleurs COOL — mandarine, jaune marguerite, vert pomme, voire une touche de noir.

— Là, Dodo ! hurlai-je en avisant un délicieux T-shirt noir à manches longues orné d'une minuscule citrouille, qui serait parfait pour l'automne.

Le T-shirt rejoignit la pile que je portais à bout de bras, suivi d'une salopette de jean adorablement COOL, d'une combinaison de molleton supercool qui semblait si confortable que j'en aurais volontiers pris une pour moi si elle avait existé dans ma taille, puis d'un petit chapeau jaune

chartreuse qui était le summum de la cool attitude.

J'étais une mère comblée.

— Emma aura une classe folle, m'assura Dodo en examinant la pile d'un œil satisfait.

J'acquiesçai en roucoulant et tendis ma carte de crédit à la caissière, en évitant soigneusement de regarder le montant qui s'affichait sur l'écran.

— Je suis vraiment ravie de t'avoir aidée, ajouta mon amie. On rentre au bureau ?

— En fait, j'avais un autre service à te demander.

D'accord, d'accord. C'était même là l'objet principal de notre virée shopping, habilement dissimulé sous le prétexte de rhabiller Emma des pieds à la tête. Est-ce que cela faisait de moi un monstre ?

— Je t'écoute, dit Dodo.

— Voilà. Quelle tenue porterais-tu si tu voulais... comment dire... séduire un homme sans avoir l'air de vouloir le séduire ?

Dodo arqua les sourcils d'un air amusé. Elle n'était pas dupe.

— Tu parles de Tolkien ?

Depuis la fête de naissance organisée par Dodo, j'avais dû affronter les questions de ma famille et de mes collègues sur la place qu'occupait réellement Tolkien dans ma vie. On commençait à s'interroger sur ce « très bon ami » qui était déjà venu à ma fête du 1^{er} janvier.

Aussi avais-je avoué à tout le monde, y compris à Stan de la compta, notre passé torride, notre présent erratique et notre avenir incertain. Une telle franchise sur les affres de ma vie sentimentale a sans doute de quoi surprendre, mais il est des situations où le besoin de dire la vérité est plus fort que tout.

Cependant, il me restait assez de pudeur pour ne pas apprécier qu'on se mêle de trop près de mes amours.

— Enfin, Dodo ! dis-je, faussement offusquée.

— Simple hypothèse, dit-elle d'un ton léger. Tu comprendras que je sois plus disposée à t'aider si tu es honnête avec moi ?

— Oui, bien entendu.

J'ai bien conscience que certains s'interrogeront sur ma clairvoyance. Dodo l'éternelle célibataire était-elle la mieux placée pour me donner des conseils en matière de séduction amoureuse ? A ceux-là je répondrai que Dodo n'avait aucun problème pour ce qui était d'attirer les hommes. Son souci était de les garder, ce qui était surprenant si l'on considérait son apparence. Pour ma part, si j'avais appartenu au genre masculin, je l'aurais...

— Jane ?

— Hum ?

— Cesse de me dévisager comme ça, tu me mets mal à l'aise.

— Désolée.

Sans un mot, je pris mes deux grands sacs remplis de vêtements et la suivis vers le rayon femmes. Comme j'aurais dû m'en douter, Dodo mit directement le cap vers l'article qu'elle avait en tête.

— Un col roulé noir ? m'écriai-je. Je ne vais pas cambrioler une banque !

— Ce n'est pas un col roulé noir, déclara-t-elle en plaquant le vêtement sur moi. C'est un col roulé noir moulant.

— Génial. Je vais passer ma soirée à me demander si j'ai grossi et s'il s'en est aperçu.

Dodo ignore ma remarque acide.

— Il faut l'assortir à ceci, dit-elle.

Stupéfaite, je regardai la minijupe à carreaux rouges qu'elle me tendait.

— Je vais ressembler à une collégienne ! glapis-je, horrifiée par cette perspective.

— Exactement.

— Ce n'est pas du tout le style qui fait fantasmer Tolkien.

Elle leva les yeux au plafond de l'air excédé de la conseillère en relooking expliquant à une cliente particulièrement obtuse la différence entre un tailleur Armani et un jogging vert pomme.

— C'est le style qui fait fantasmer tous les hommes.

Puis, après un coup d'œil en direction de mes jambes :

— Tu porteras l'ensemble avec des bas noirs et des talons hauts, précisa-t-elle.

— Es-tu sûre que ce soit une bonne idée ? demandai-je sans dissimuler mon scepticisme.

— Certaine. Sur toi, ce sera...

Elle eut alors un regard qui ne devait pas être fondamentalement différent de celui que j'avais eu pour elle quelques instants auparavant.

— Dodo ?

— Hum ?

— Cesse de me dévisager comme ça, tu me mets mal à l'aise.

— Désolée.

* * *

J'avais beau m'exhorter à la patience et me répéter qu'il fallait attendre que Tolkien revienne vers moi de lui-même, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'un petit coup de pouce au destin serait le bienvenu. Et, puisque la situation n'évoluait pas assez vite à mon goût, je décidai de prendre les choses en main, si vous me passez l'expression.

Ayant confié Emma à la garde attentive de David, et après avoir prié pour que Tolkien se trouve bien à son bureau ce jour-là, je me mis en route pour Scotland Yard. C'était la première fois que je me rendais dans cette fameuse institution. Bien sûr, j'étais souvent passée devant les locaux du siège de la police britannique, mais, n'ayant jamais été arrêtée pour délit majeur, je n'avais pas eu l'occasion d'en pousser les portes.

Je faillis d'ailleurs ne pas les franchir cette fois-ci non plus car, ayant misé sur l'effet de surprise, je n'avais pas prévenu Tolkien de mon arrivée. Un agent en uniforme m'intercepta et, après m'avoir soumise à un interrogatoire qui faisait honneur à la célèbre maison, entreprit de fouiller le panier de pique-nique que j'avais apporté. Au cas où j'aurais dissimulé des explosifs entre les sandwiches saumon-mayonnaise et la mousse au chocolat, je suppose.

— J'ai l'air si dangereuse que ça ? demandai-je sans cacher mon irritation.

L'homme observa mes escarpins à talons hauts, mes bas noirs, ma minijupe rouge et mon col roulé une taille trop petit, avant de hocher la tête d'un air approbateur.

— Définitivement, m'assura-t-il.

— Il n'y a qu'un simple casse-croûte dans ce panier, déclarai-je.

— Et de la mousse au chocolat, dit-il d'un air gourmand, tout en soulevant deux coupes de porcelaine protégées par un torchon.

— Il faut bien manger.

— Superbe argenterie, ajouta-t-il en examinant les cuillers d'argent que j'avais apportées pour le dessert.

— Merci. Je l’astique une fois par semaine. Le secret, c’est de les emballer ensuite dans un papier d’aluminium.

— Ah oui ? Chez ma grand-mère, on les mettait plutôt dans...

Il s’interrompt et toussota d’un air contrarié.

— Hum. Donc, reprit-il, vous affirmez avoir rendez-vous avec l’inspecteur Donald ?

— Je n’ai jamais dit que...

— Mieux vaut l’appeler pour vérifier, dit-il en prenant son téléphone.

Je le vis composer un numéro, les sourcils froncés par la concentration.

— Inspecteur Donald ? J’ai là une Miss Taylor qui prétend avoir rendez-vous avec vous, mais elle ne figure pas sur ma liste... Hu-hum... Hu-hum... Oui, très bien.

Il raccrocha, de l’air satisfait de l’homme qui a fait son devoir.

— L’inspecteur Donald affirme n’avoir aucun rendez-vous avec vous...

— Je n’ai jamais dit que...

— ... mais il accepte tout de même de vous recevoir.

Renonçant à le convaincre que je n’avais jamais affirmé ce qu’il prétendait que j’avais déclaré (vous me suivez ? tant pis, je continue), j’écoutai ses indications pour trouver le bureau de Tolkien, le remerciai de son aide et m’éloignai en essayant de me convaincre qu’il ne regardait pas mes jambes.

Le bureau de Tolkien était encore plus impersonnel que son appartement, si cela était possible. Pas la moindre trace de la présence de vie humaine, pas de chaîne hi-fi, pas de photo de l’inspecteur Donald fait chevalier par Sa Gracieuse Majesté pour services rendus à la nation ou serrant la main de Tony Blair, pas le moindre gadget futuriste incitant à la méditation.

Pour toute décoration, la pièce était ornée d’une grande carte de la ville piquée de punaises de couleurs qui ne m’évoquaient rien — mais qui, je l’espère, avaient du sens pour l’occupant des lieux — et d’un gros ordinateur planté au milieu d’un bureau qui disparaissait sous les piles de dossiers.

— Jane, dit Tolkien en se levant à mon arrivée, tu n’aurais pas dû dire à l’agent de garde que tu avais rendez-vous avec moi alors que ce n’était pas le cas.

— Je n’ai jamais dit que...

Il était d’une beauté à couper le souffle dans son costume noir. Il peut sembler difficile de croire qu’un costume noir soit de nature à couper le souffle, mais c’est bien ce qui m’arriva. Sur certains hommes — des types comme Stan de la compta, par exemple — le costume n’est rien de plus que l’extension logique d’une personnalité coincée. Sur d’autres, il devient au contraire un accessoire vestimentaire follement sensuel.

C’était le cas de Tolkien.

Si je n’avais pas déjà été raide dingue de lui, ce moment aurait été pour moi comme celui où Elizabeth Bennett, dans *Orgueils et préjugés*, pose pour la première fois les yeux sur M. Darcy.

— Je n’ai jamais dit que j’avais rendez-vous avec toi, dis-je en reprenant mon souffle, mais seulement que je venais te voir. C’est ce type à l’entrée qui s’est mis en tête que je...

— Peu importe, m’interrompt Tolkien. Que se passe-t-il ?

Je montrai mon panier, un peu inquiète à l’idée d’une rebuffade.

— On déjeune ? demandai-je timidement.

— Au cas où tu ne l’aurais pas remarqué, je travaille.

Il avait prononcé ces paroles d’un ton calme qui démentait leur sévérité.

— D’accord, répondis-je, encouragée par son manque d’animosité, mais il faut bien que tu

t'alimentes, et, comme j'ai cru comprendre que tu allais encore passer la journée enfermée dans ton bureau pour faire de la paperasse, je me suis dit que tu apprécierais de ne pas avoir à sortir pour chercher quelque chose à manger, et...

— C'est bon, m'interrompit-il de nouveau, à mon grand soulagement car je ne savais comment conclure ma phrase. Qu'as-tu apporté ?

D'un geste triomphal, j'exhibai les sandwichs et les coupes de mousse au chocolat.

— J'ai pensé que ça te changerait de la dinde et du cheddar.

— Qui t'a dit que c'était ce que je prenais tous les jours ?

— Tu n'as pas une tête de mangeur de charcuterie. On s'installe où ?

Je balayai du regard le bureau encombré de papiers. Impossible de pique-niquer là. Pour rien au monde je n'aurais pris le risque de bouleverser le système d'organisation — parfaitement hermétique à mon regard profane — qui régnait sur cette table et de m'attirer, ce faisant, les foudres du maître des lieux.

Remarquant mon hésitation, Tolkien ouvrit un placard et en sortit l'une de ces couvertures de lainage bleu marine que l'on voit sur les épaules des victimes d'accidents, aux actualités.

— Ce n'est pas le plaid idéal pour un pique-nique, déclara-t-il en l'étalant sur la moquette, mais je n'en ai aucun à carreaux rouge et blanc. Il me sert pour les soirs où je reste dormir au bureau.

L'imagination aussitôt enflammée par l'image de Tolkien étendu — nu ? — sous cette couverture, je m'y assis, avec autant de grâce que me le permettait ma tenue de collégienne effrontée. Je déballai notre repas, en songeant que malgré l'absence désespérante de romantisme qui se dégageait de ce plaid, j'aurais tout donné pour y dormir avec son propriétaire.

Tolkien s'empara d'un sandwich et y mordit avec une voracité typiquement masculine, mais néanmoins extrêmement troublante.

— Eh bien ? dit-il après avoir avalé une bouchée. De quoi voulais-tu me parler ?

Lui parler ? C'était donc nécessaire ?

— Tu n'as pas fait tout ce chemin pour le simple plaisir de m'apporter des tartines ? insista-t-il devant mon silence.

— Pourquoi pas ?

Il secoua la tête d'un air désabusé.

— Tu es forcément venue pour parler de quelque chose. C'est le moment. Je t'écoute.

Je réprimai un soupir de déception. Moi qui avais cru que ce déjeuner improvisé était une bonne idée et qu'il constituait une fin en soi, j'en étais pour mes frais... Il allait falloir que je trouve un sujet de conversation, maintenant.

Je repliai mes jambes sur le côté — très la Petite Sirène sur son rocher dans le port de Copenhague, la queue de poisson en moins et les escarpins en plus — et je réfléchis intensément.

— Tes parents ! m'exclamai-je soudain.

— Oui ? demanda poliment Tolkien.

— Eh bien, ne prends pas cet air surpris. Tu ne m'as pas donné de leurs nouvelles depuis que nous nous sommes revus, il y a deux mois.

Une expression d'incompréhension se dessina sur les traits de Tolkien.

— Rien à signaler de ce côté, dit-il. Ils vont très bien.

— Ils n'ont fait aucun commentaire quand nous nous sommes séparés ?

En posant la question, je pris conscience que j'étais diablement curieuse d'en connaître la réponse.

— Si, dit Tolkien, qui semblait avoir perdu un peu de son appétit. Ils ont dit que c'était

dommage et que tu étais la fille la plus délirante que je leur avais présentée.

J'aurais souri, car un tel compliment de la part de personnes aussi excentriques que les parents de Tolkien était un véritable plébiscite, si je ne m'étais aperçue que celui-ci semblait mal à l'aise.

— Bien entendu, ajouta-t-il, je ne leur ai pas donné la raison de notre rupture.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Peut-être parce que je n'avais pas envie de leur donner une mauvaise image de toi.

Je n'en revenais pas. Après tout le mal que je lui avais fait, il continuait de me protéger. Je pensai à tous les hommes que j'avais fréquentés avant lui, jusqu'à (et y compris) Trevor. Pas un seul d'entre eux n'aurait résisté au plaisir de casser du sucre sur mon dos, surtout si cela pouvait les aider à préserver leur petit ego devant leurs amis et leur famille. D'ailleurs, comment les en blâmer ? La plupart des gens, en cas de rupture sentimentale, n'ont qu'une priorité : sauver la face, quel qu'en soit le prix.

— Alors que leur as-tu dit ?

Il esquissa un geste évasif.

— Que nous ne nous entendions pas assez.

— Mais maintenant que nous nous voyons de nouveau ? insistai-je, incapable de réprimer ma curiosité.

— Ils ne sont pas au courant.

— Pourquoi ? demandai-je de nouveau.

— Parce que je ne sais pas comment les choses vont se passer. Parce qu'ils attendaient beaucoup de toi. De nous.

Il me lança un regard dur.

— Ils étaient très attachés à toi, Jane. Je n'ai pas envie de leur laisser croire que notre relation pourrait avoir une conclusion qui n'est pas celle qu'ils espèrent.

Que répondre à cela ? C'était la première fois qu'il me parlait avec une telle franchise et ses paroles n'étaient pas agréables à entendre. D'un autre côté, malgré les sentiments contradictoires qu'il éprouvait pour moi, il ne m'avait pas encore envoyée sur les roses.

Pour l'instant.

En dépit de l'inquiétude qui me serrait le cœur, j'étais heureuse d'être de nouveau seule avec lui. J'avais beau adorer Emma et ne plus vivre — presque — que pour elle, cela faisait un bien fou de parler d'autre chose que de couches et de biberons.

Je finis mon sandwich et m'efforçai de sourire en me penchant vers le panier pour y prendre le dessert.

— Je comprends. Je suppose qu'il n'y a pas d'urgence à prendre une décision sur ce point.

Au même instant, on frappa à la porte et le garde qui m'avait arrêtée dans le hall passa sa tête par l'entrebâillement.

Il posa les yeux sur moi, agenouillée sur le plaid, une coupelle de mousse au chocolat à la main, et un sourire idiot éclaira son visage.

— Faites excuse, chef. Je venais juste m'assurer que tout allait bien. Devriez vous méfier de cette citoyenne, ajouta-t-il en me désignant d'un coup de menton entendu.

* * *

J'appuyai sur la sonnette et attendit, Emma dans les bras. Puis je consultai ma montre d'un geste

nerveux. Je n'étais attendue que dans dix minutes. C'était bien la première fois que j'étais en avance à un rendez-vous !

Le battant s'ouvrit et je vis Mary Jr, tenant contre elle la petite Martha.

— Tu as trouvé ! s'exclama-t-elle joyeusement. Entrez, entrez, toutes les deux !

Lorsque, un mois auparavant, je m'étais invitée aux funérailles de sa mère, Mary Jr m'avait demandé où j'avais connu la défunte, à qui j'avais prétendu vouer une grande affection. Me souvenant fort à propos de la profession de Mary Sr, je m'étais exclamée :

— Au travail ! Elle travaillait au même endroit que moi, mais pas aux mêmes horaires, bien sûr.

Elle était tellement... enfin, je n'ai pas besoin de vous dire comment était votre maman. Nous l'aimions vraiment beaucoup. Pour nous, elle était plus une proche parente que quelqu'un qui fait le ménage après votre passage.

— Oui, pour moi aussi.

— Bien sûr, puisqu'elle était une proche parente. Très proche, si j'ose dire, avais-je répondu, envahie par la désagréable sensation de m'enfermer dans une nouvelle galère.

— Tout de même, c'est étrange...

— Oui ?

— Vous êtes la seule à vous manifester aujourd'hui, alors qu'elle devait connaître tant de monde...

— Oh, vous savez comment sont les Blancs !

— Non, pas vraiment.

— Eh bien... je pense qu'ils auraient eu l'impression de déranger ou, en tout cas, de ne pas être à leur place. C'est une réaction assez normale, j'imagine.

Elle m'avait jeté un regard perplexe.

— Vous êtes consciente que vous êtes blanche, n'est-ce pas ?

— Absolument, mais...

J'avais doucement tourné Emma vers elle.

— Où est son père ?

Impossible de discerner s'il s'agissait d'une véritable demande ou bien d'une question polie, façon de me montrer qu'elle respectait les formes même si elle me prenait pour une parfaite cinglée.

— Je ne sais pas, avais-je répondu.

Ce qui était la plus stricte vérité.

— Voulez-vous dire que vous ne savez pas où il se trouve en ce moment même, dans le sens de « Il est peut-être parti faire les courses, ou sorti avec des amis », ou que vous l'avez définitivement perdu de vue, dans le sens de « Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il peut être en ce moment » ?

— Les deux.

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

— Puisque la seconde hypothèse est la bonne, la première l'est nécessairement. Je ne sais pas s'il est à Londres, en Angleterre ou sur la planète Mars. Par conséquent, je ne sais pas s'il est en train de faire des courses ou de boire un pot avec des copains. C'est peut-être le cas, mais je n'ai aucun moyen de le savoir.

— Ah, avait-elle dit, pensive. C'est un de ces types...

Puis la conversation avait dévié vers un terrain plus stable : notre progéniture. Sa fille, Martha, était son premier enfant, et elle avait un mois de plus qu'Emma. Mary Jr aussi était mère célibataire, et elle devait reprendre son job incessamment.

Avant que j'aie eu le temps de lui demander ce qu'elle faisait dans la vie, l'un de ses frères était venu la chercher. Je suppose que j'avais épuisé mon temps de parole et que je pouvais déjà m'estimer heureuse qu'elle m'ait consacré de si longues minutes alors qu'elle ne me connaissait pas.

Alors qu'elle se détournait, je l'avais rappelée.

— Excusez-moi...

— Oui ?

— Je ne sais pas si... enfin, c'est-à-dire... vous comprenez, je ne connais pas de personnes noires, surtout depuis que votre maman n'est plus là...

— Vous connaissez le père d'Emma.

— Certes, mais, comme je crois vous l'avoir expliqué, je ne sais pas où il se trouve. Or, je ne voudrais pas priver Emma des traditions culturelles qui sont les siennes de par sa naissance...

— Et la famille du père ?

— Je ne la connais pas.

— Quel dommage. Les anciens ont tant à partager avec nous !

J'avais songé à ma mère, et au peu qu'elle avait à partager avec moi — ou, plus exactement, au peu que j'avais envie de recevoir d'elle. Mary Jr n'aurait pu trouver une interlocutrice plus mal disposée à la suivre sur ce terrain, mais le lieu était mal choisi pour entamer un débat de fond sur mon cercle familial.

— Tout à fait d'accord, mentis-je, mais j'avais pensé... comment dire... qu'il serait bon qu'Emma établisse des relations ludiques avec des enfants de sa culture d'origine.

Mary Jr m'avait de nouveau lancé un regard sceptique.

— Vous voulez parler d'un groupe de jeux ?

— Voilà, appelons ça comme ça.

Faisant passer son nourrisson sur son bras gauche, elle avait sorti de son sac à main un bloc-notes et un stylo, et griffonné quelques lignes en s'appuyant sur son genou levé. C'est fou tout ce que les mères savent faire d'une seule main.

— Tenez, avait-elle dit en me tendant le papier. Appelez-moi à ce numéro. J'ai constitué un groupe avec quatre autres mamans. Nous nous retrouvons chez moi, le samedi matin parce que nous travaillons toutes. Chacune apporte quelque chose à manger et un jouet pour les enfants.

Puis elle m'avait laissée pour aller discuter avec d'autres personnes présentes aux obsèques.

Il m'avait fallu plusieurs semaines pour vaincre ma nervosité et trouver le courage de la rappeler, mais, enfin, j'étais chez elle.

Tandis qu'elle me faisait entrer dans son appartement, je lui demandai quelle était sa profession.

— Secrétaire chez un avocat, répondit-elle en fermant la porte derrière moi.

Je parcourus du regard la pièce dans laquelle je me trouvais et réprimai avec peine une expression désolée. Que c'était triste ! Et petit ! Une chambre de bonne dans Brixton, avec le lit et un coin cuisine dans le même espace, la douche et les toilettes sur le palier.

Mary haussa les épaules d'un air fataliste.

— Je n'ai pas dit que c'était un grand avocat.

Sur une petite table placée devant la fenêtre, je vis plusieurs portraits des frères de Mary Jr et de sa mère. Il y avait aussi une jeune fille aux grands yeux tristes, que je ne me souvenais pas avoir vue à l'enterrement.

— Elle est très jolie. Qui est-ce ?

Mary Jr laissa échapper un soupir plein de tristesse.

— Ma nièce, Sarah. C'est l'une des filles de Luke. Elle a disparu. Nous sommes sans nouvelles

d'elle depuis plusieurs mois ; c'est la dernière photo que nous avons d'elle.

Puis on sonna à la porte et je fis la connaissance de Jade, Chantelle, Marisa et Charmaine, ainsi que de leurs bébés.

Je notai avec surprise qu'elles ne semblaient pas se formaliser de ma présence : Mary Jr avait dû les avertir de ma visite. J'aurais été curieuse de savoir comment elle m'avait présentée, mais il n'y avait pas moyen de le deviner, et aucune façon polie de le demander.

Sans doute avait-elle annoncé ma venue dans des termes qui devaient ressembler à quelque chose comme : « Au fait ! Il y aura aussi une dénommée Jane Taylor. J'ai été accostée par cette Blanche un peu désaxée aux funérailles de maman. Elle a un bébé noir et veut savoir si nous sommes très différents des Blancs. J'espère qu'elle ne vous cassera pas trop les pieds. »

Très rapidement, mes appréhensions s'envolèrent, et je discutai à bâtons rompus petits rots et couches-culottes avec mes nouvelles amies. Puis la conversation prit un tour plus personnel, et j'écoutai les inquiétudes de Charmaine, de Marisa ou de Mary Jr à propos de l'avenir de leurs enfants.

Au fond, nous étions exactement pareilles.

Mon empire pour une cigarette ! faillis-je m'écrier en refermant la porte derrière moi, laissant Mary Jr et ses amies jusqu'à la semaine suivante.

J'aurais tout donné pour en griller une... Tout, sauf Emma, Tolkien, David, Dodo, et même Kick le Chat et Christopher dans leurs bons jours. J'étais une fumeuse invétérée depuis l'adolescence, et une bonne buveuse également. Ces déplorables habitudes de vie remontaient *grosso modo* à l'époque où j'avais dérobé du schnaps à la mère dans le bar de maman, et que j'avais sciemment et sournoisement soûlé Sophie (belle allitération n'est-il pas ?). Habitudes qui avaient perduré pendant ma prétendue grossesse, fournissant à David un argument commode pour affirmer que je n'avais pas l'étoffe d'une mère.

Bien entendu, David avait exagéré. Personne n'aurait pu m'accuser d'avoir **abusé** de l'alcool ou de la nicotine pendant mes neuf mois de maternité factice. Je m'accordais juste une cigarette par jour (en cachette dans les toilettes), histoire de ne pas me désaccoutumer trop vite. Cinq cigarettes quotidiennes étaient le signe d'une mauvaise journée au bureau. Dix, c'était que j'avais trop bu et perdu le compte.

A ce sujet, n'allez pas en déduire que j'étais une alcoolique. Je sais, c'est ce que disent **tous** les alcooliques, mais, parole de scoute, je n'en étais pas une. Je m'accordais un verre de vin une fois de temps en temps au dîner, j'en partageais quelques-uns avec mes amis dans les soirées, et je m'enivrais en compagnie de David les soirs de déprime. Bref, rien que de très normal.

D'accord, on a assez dénoncé dans les médias les déplorables habitudes de bien des femmes d'un certain âge (le mien) en matière d'addiction à l'alcool, aux cigarettes, ainsi qu'au shopping. Selon les spécialistes en la matière, ce serait le signe d'un vide intérieur, qu'elles chercheraient ainsi à combler.

Laissez-moi rire.

Je précise que je n'ai jamais été une **serial shoppeuse**. Cela dit, j'applaudis des deux mains celles qui le sont. Sans elles, comment marcherait l'économie du pays ? Et, pour ce qui est de boire et de fumer, je ne vois pas l'intérêt d'en faire des vices diaboliques. Il y a tout de même pire ! Pensons aux assassins, aux violeurs, aux chefs d'Etat qui racontent n'importe quoi. Ces gens-là ne vous semblent-ils pas plus dangereux pour l'humanité qu'une modeste fumeuse comme moi ?

On s'en doute, l'arrivée d'Emma dans ma vie avait quelque peu modifié ma façon de voir les

choses. Loin de moi l'envie de devenir une donneuse de leçons, mais, le jour où j'avais ramené ma fille à la maison, j'avais jeté sans remords mon dernier paquet de cigarettes à peine entamé. Je ne dis pas que cela avait été facile, mais je ne me voyais pas souffler ma fumée chargée de goudrons dans ses petits poumons tout neufs.

De toute façon, elle ne m'en aurait pas laissé le temps.

Un bébé ne vous laissait de temps pour rien — pas même celui d'avoir une vie sexuelle, même en solitaire...

Je songeai avec un frisson d'angoisse à ce que devaient ressentir les femmes qui devaient prendre en charge l'arrivée dans la maison d'un nouveau-né qu'elles avaient elles-mêmes mis au monde, avec tout ce que cela comporte d'heures de contractions sous les ordres d'une sage-femme sadique, de déchirures mal placées, d'épisiotomies recousues à vif et autres réjouissances **post-partum**, sans parler de la montée de lait et des premières mises au sein, dont la seule description dans **A quoi s'attendre...** m'avait presque fait tourner de l'œil.

Tout ce que j'avais fait, avant d'avoir Emma, c'était de rester enfermée chez moi à pleurer sur mon sort, d'aller faire un tour et de trouver un nourrisson sur les marches d'une église. Et j'avais le culot de me plaindre !

Sans doute un jour viendrait où je pourrais de nouveau boire et fumer à ma guise. Pour l'instant, la santé d'Emma me forçait à une sobriété digne d'un mormon. Cela faisait-il de moi une autre Jane ?

— Ce serait trop beau ! murmurai-je en regardant ma fille, qui venait de s'endormir dans mes bras.

Non, je n'étais pas une nouvelle femme. J'étais toujours cette bonne vieille Jane, un bébé en plus.

Je venais de déposer Emma dans son couffin — chouette, du temps libre ! J'allais pouvoir faire une machine à laver ! — lorsque le téléphone sonna. Je décrochai à la vitesse supersonique, prête à incendier le malotru qui m'appelait pour me vendre un appareil portable ou une assurance vie dont je n'avais que faire.

— Stephen Triplecorn.

Et voilà. C'était toujours quand les choses commençaient à aller bien que les choses commençaient à aller mal. (Pardon ? La formule est maladroite ? Tant pis ! Je n'étais pas au bureau ; je formulais mes pensées comme ça me plaisait !)

— Vous avez retrouvé la mère biologique d'Emma ? demandai-je dans un souffle.

Il me semblait que mon cœur s'était arrêté de battre. Peut-être était-ce effectivement le cas car il repartit dans un douloureux hoquet lorsque j'entendis la réponse du responsable des services sociaux.

— Non. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, notez, mais, pour l'instant, nous n'avons aucun élément sur cet enfant. Ce qui m'inquiète plus, c'est qu'il en va de même pour vous. Pas une trace de vous dans nos archives.

— Peu importe, puisque je suis là.

— Pour moi, vous n'êtes nulle part. Votre nom ne figure pas dans mes dossiers... Tenez, je n'ai même pas de fiche d'enquête de personnalité ! Je vous le dis : vous n'existez pas.

Je refoulai une envie de lui demander s'il pensait parler à un fantôme ; quelque chose me disait qu'il n'aurait pas apprécié ma remarque.

En fait, quelque chose me disait qu'il ne m'appréciait pas, quoi que je dise ou ne dise pas.

— Comment se fait-il que je n'aie pas de fiche d'enquête de personnalité ? insista-t-il d'un ton rogue.

— Alors là, si vous n'êtes pas fichu de ranger vos affaires, ce n'est pas mon problème. Et,

d'abord, de quoi s'agit-il ?

Il laissa échapper un soupir d'exaspération.

— C'est le dossier d'évaluation personnelle rempli par nos services. Situation familiale, profil psychologique, renseignements financiers, passé politique... votre vie est passée au peigne fin. Ensuite, on prend le témoignage de vos collègues et de vos proches pour faire des recoupements. A côté de nous, les gars de **Mission impossible** sont des enfants de chœur.

Très mauvais, cela. Très, très mauvais, ne pus-je m'empêcher de songer.

— Je suppose que c'est l'un de vos subalternes qui fait le sale boulot... je veux dire, le travail ?

— D'habitude, oui, mais, pour vous, je m'en chargerai personnellement.

Il n'avait pas assorti sa réponse d'un ricanement sardonique, mais c'était tout comme.

— Eh bien, je ne saurais que vous féliciter de votre zèle. C'est rare, un employé de la fonction publique qui prend sa mission autant à cœur.

— N'essayez pas de m'amadouer, ou je vous recale pour tentative de corruption.

D'après **A quoi s'attendre...**, Emma était en plein dans le mille. Non seulement elle exécutait tout ce qu'elle était censée savoir faire, mais elle pouvait saisir un hochet du premier coup et fixer son attention sur du raisin sec (l'ouvrage précisait « du raisin sec ou tout autre objet de petite taille », et j'étais allée acheter des raisins secs, que je détestais, dans le seul but de m'assurer que le développement de ma fille correspondait à la norme).

Elle pouvait également dire **arheu**, ainsi que d'autres combinaisons voyelle-consonne telles que **agha** et **mam mam**, ce qui dénotait de solides aptitudes au langage.

Qui songerait à s'en étonner, avec une mère bavarde comme la sienne ?

Mars,
le troisième mois

— Non mais dites donc, vous vous croyez dans un moulin ?

Mon retour dans les bureaux de Churchill & Stewart commençait sous de mauvais augures.

La personne qui venait de m'alpaguer aussi gracieusement était la nouvelle réceptionniste — je le déduisis en constatant qu'elle occupait le fauteuil situé derrière le bureau de l'accueil. Sans doute elle et moi ne partagions-nous pas la même notion de l'accueil, pensai-je en poursuivant mon chemin vers la pièce qu'occupait Dodo.

Je me souvenais à présent que celle-ci m'avait annoncé l'arrivée dans notre équipe d'une dénommée Hilda, venue remplacer Constance. Ce qu'elle avait oublié de préciser, c'était qu'Hilda avait de son job à peu près la même conception qu'un doberman peut s'en faire : elle était là pour montrer les crocs et décourager les intrus, catégorie dans laquelle entraient tous ceux à qui elle n'avait pas été personnellement présentée.

Ce cerbère en jupons avait à peu près l'âge de Constance, mais là s'arrêtait toute ressemblance. Tout en m'aboyant dessus, elle n'avait cessé de saisir je ne sais quel courrier sur son ordinateur, à la vitesse approximative de mille mots à la minute — parfaitement orthographiés, comme je le découvris plus tard — et sans regarder son clavier.

Je songeai avec nostalgie à l'époque des notes internes commises par Constance et truffées de mlj/,,sqjhfpamnjvq juuyn. Ce temps semblait bel et bien révolu...

Hilda avait des cheveux blonds coiffés à la garçonne et des seins coniques, à moins que ce ne soit son soutien-gorge qui lui donnait cette silhouette à la Jean-Paul Gaultier dans sa période Madonna. Les hommes n'avaient-ils pas peur de s'y empaler, s'ils la serraient d'un peu trop près ? Même un mâle doté des pectoraux de Schwarzie devait hésiter avant de s'approcher d'elle...

Reculant d'un pas — avait-elle l'habitude de flairer les nouveaux venus ? — je lui répondis que j'étais Jane Taylor et que les moulins étaient accessibles à tout le monde.

— Ah, dit-elle sans lever les yeux du courrier manuscrit qu'elle saisissait, vous êtes la cinglée partie en faux congé maternité. Vous pouvez passer. Ne faites pas attendre Dodo plus longtemps.

— Je ne fais pas att...

— Jane ! Entre donc, je t'attendais !

En me retournant, je vis Dodo qui me faisait signe, un grand sourire aux lèvres. Je la rejoignis à la hâte, ravie de m'éloigner de cette sauvage blonde.

Sur le mur du fond du bureau de ma chef de service étaient affichées, en grand format, des reproductions des couvertures des ouvrages dont elle était le plus fière. Un jour, me promis-je, j'aurais moi aussi un aussi joli tableau de chasse.

Après m'avoir résumé les projets de Churchill & Stewart et cité les manuscrits dont elle envisageait d'acheter prochainement les droits, elle me demanda des nouvelles du **Bébé de chiffon**, mon propre roman.

— Tu connais les délais dans l'édition, répondis-je. Il est prévu pour l'office d'octobre.

— Est-ce que tu retravailles ton texte avec Alice ?

— Oui, et je t'assure que cela fait un drôle d'effet d'être de l'autre côté du bureau. D'habitude, c'est moi qui dis ce qu'il faut améliorer.

— Je suis sûre que cela ne peut qu'affiner ton sens du texte, qui est déjà remarquable, dit-elle, toujours positive et professionnelle. C'est une expérience qui doit être très enrichissante.

Je songeai à l'avance scandaleusement élevée que m'avait versée Quartet Books Limited et dissimulai un sourire carnassier.

— En tout cas, elle rend modeste.

Dodo sourit.

— Maintenant, parlons de ton assistante.

— Aurai-je mon mot à dire pour son recrutement ?

Une ombre voila le beau visage de Dodo.

— C'est-à-dire que...

Au même instant, des coups furent frappés à la porte.

— Entrez ! répondit Dodo.

Le battant s'ouvrit, comme poussé par un pied réticent, et je vis Louise apparaître sur le seuil, les bras croisés dans une attitude butée, les traits contractés par une expression d'indicible contrariété.

— Hum... Jane ? dit Dodo. Voilà justement ta nouvelle assistante.

* * *

L'inquisition... pardon, la visite à mon domicile de Stephen Triplecorn n'était plus qu'une question de minutes. Afin d'apaiser ma nervosité, j'effectuais sur Internet quelques recherches concernant la situation des orphelins, les foyers d'accueil et, but ultime que je n'osais encore envisager, les procédures d'adoption.

D'après les statistiques des services sociaux, cinquante-six bébés abandonnés, en moyenne, étaient découverts chaque année. Les nourrissons noirs n'étaient jamais placés dans des familles blanches, ce qui ne m'arrangeait guère et me choquait beaucoup, et pas uniquement à cause de notre cas personnel, à Emma et à moi. En revanche, notai-je avec soulagement, mon statut de célibataire ne semblait pas représenter un obstacle majeur. Et, dans tous les cas de figure, l'adoption, si elle était envisageable, prendrait plusieurs années.

En ouvrant la porte à Stephen Triplecorn, je vis qu'il portait toujours un de ces jeans ultra-moulants qu'il semblait affectionner — et qui ne laissait rien ignorer de son anatomie personnelle — ainsi qu'une chemisette rayée à manches courtes. Pas de pull ni de veste.

— Je sais que tout le monde attend le printemps avec impatience, dis-je, mais vous n'avez pas remarqué qu'il fait un froid de canard, aujourd'hui ?

Aussitôt, une sirène d'alarme retentit dans mon esprit. Cela n'était pas la bonne entrée en matière avec l'homme qui tenait entre ses mains ma vie et celle d'Emma.

— Une tasse de thé pour vous réchauffer ? ajoutai-je de mon ton le plus aimable.

— Non merci. Très mauvais pour la circulation.

— Je vois. Entrez donc.

— A vrai dire, je préférerais commencer par vos voisins. Vous les avez prévenus de ma visite ? Je hochai la tête, mal à l'aise.

Une heure plus tard, il était de retour, son bloc-notes sous le bras.

— Alors ? demandai-je d'une voix plus anxieuse que je n'aurais voulu.

— Les deux homos de l'étage au-dessus n'ont pas tari d'éloges sur vous, au point que c'en est presque louche. L'Israélien est votre meilleur ami, n'est-ce pas ?

— Oui, mais si vous croyez que ça l'empêche de me dire mes quatre vérités...

— Son compagnon et lui affirment avoir régulièrement la garde du bébé pendant que vous êtes au travail. Vous confirmez ?

— Cela pose un problème ? demandai-je, sur la défensive.

— Pas du tout. En fait, ils ont l'air plus équilibrés que vous.

— Merci.

— Pas de quoi, c'est gratuit.

Une expression dubitative se peignit alors sur son visage.

— En revanche, pour ce qui est des Marcus, de l'étage du dessous... Ils boivent, non ?

Je le regardai avec stupeur.

— Je ne m'étais jamais posé la question. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Ils ont l'air un peu déconnectés de la réalité. Ils affirment par exemple que le père du bébé est blanc.

— Intéressant.

— A votre avis, que dois-je en déduire ?

— Eh bien... qu'ils boivent ?

— Bonne réponse. Quoi qu'il en soit, dans l'ensemble, les gens de l'immeuble sont unanimes : l'enfant n'a pas l'air de souffrir de vos soins.

Il se tourna vers Emma, comme pour confirmer cette opinion, et la petite le gratifia d'un sourire angélique. Comment ne pas voir que ma fille était heureuse et épanouie ? Il suffisait de la regarder : elle était un rayon de soleil à elle toute seule !

— Hum, grommela-t-il. Pas d'erreur, cette gamine a l'air heureuse et épanouie.

On aurait dit que cela l'ennuyait. Bon sang, pourquoi cet individu en voulait-il tellement aux gens pour qui tout allait bien ? Sa vie privée était-elle un tel désastre ?

Malgré mon agacement, je ne pus retenir un sourire de triomphe.

— Mais n'allez pas en déduire que tout est réglé, ajouta-t-il d'un ton de satisfaction maussade.

J'eus envie de l'envoyer au diable, mais je ravalai ma réplique. Quelque chose me disait qu'il y était déjà allé.

* * *

Il y avait maintenant plusieurs semaines que je me rendais le samedi chez Mary Jr. Ce rendez-vous hebdomadaire était important pour chacune d'entre nous, mais certaines avaient parfois des emplois du temps surchargés et ne pouvaient se libérer. Ce matin-là, nous n'étions que trois.

— Excuse-moi, mais j'ai un trou de mémoire, me dit Charmaine. Où m'as-tu dit que tu avais fait la connaissance de Mary Jr ?

— Tu sais bien, répondit cette dernière, elle est venue aux funérailles de maman.

— Oh, oui. Mary Sr travaillait dans ton bureau, c'est bien ça ?

Je hochai la tête, vaguement embarrassée de voir mon mensonge revenir sur la table.

— Où était-ce, au fait ? demanda distraitement Mary Jr.

Avant d'avoir Emma, je me serais offusquée d'un manque d'intérêt aussi criant pour ce qui me semblait un élément déterminant de mon identité : mon travail.

Depuis, j'avais compris que, si vous mettez une demi-douzaine de jeunes mamans avec leur progéniture dans une pièce, la conversation aura plus de chance de rouler sur le sujet des petits pots et des ateliers d'éveil que sur celui du cours de l'euro face au dollar ou de la situation au Proche-Orient.

N'y voyez aucune condescendance de ma part ! A notre modeste façon, nous accomplissions, nous autres mères, une œuvre essentielle, indispensable à la survie de l'humanité.

Nous élevions nos enfants.

— Oh ! m'exclamai-je, prenant le premier prétexte pour détourner la conversation. Vous avez vu

ce que Martha vient de faire avec son pied ?

Le visage de Mary Jr s'éclaira de fierté maternelle.

— Oui, elle est très en avance pour son âge.

* * *

Nous étions huit autour de ma table.

Un peu serrés, certes, mais nous étions tout de même huit. Et pas n'importe lesquels...

A présent qu'il en avait terminé avec mes voisins, Stephen « six pieds de long » (et ne voyez là rien d'autre qu'une allusion à son visage) Triplecorn n'allait pas tarder à s'en prendre à ma famille et à mes collègues de travail.

Je n'ignorais pas la lenteur proverbiale des services sociaux, mais, pour une fois, je ne m'en plaignais pas. Cela allait me permettre de prendre les devants.

Aussi avais-je invité mes proches pour un petit **briefing**, dans l'espoir de m'assurer de leur collaboration, ou, à tout le moins, d'éviter qu'ils ne fournissent des réponses telles que : « Jane Taylor ? La mythomane qui a fait semblant d'être enceinte pendant neuf mois ? »

Pour mettre toutes les chances de mon côté, j'avais chargé David de concocter le repas. Au menu : salade d'herbes folles, petites choses au **bruschetta** accompagnant un gibier non identifiable, suivies d'un dessert au chocolat qui portait à son **summum** tout ce que peut exprimer la graine de cacao. David s'était surpassé.

C'est au café que les choses se gâtèrent.

— Qu'as-tu derrière la tête, Jane ? demanda ma mère.

J'avais à plusieurs reprises essayé de la coincer pour aborder la question de ses mystérieuses amours, mais elle avait chaque fois déjoué mes tentatives en se réfugiant parmi le groupe, en tablant sur le fait que je n'aborderais pas en public une question privée, au risque de me déconsidérer un peu plus aux yeux des autres.

— Derrière la tête ? répétais-je, bien consciente que personne n'était dupe de mes airs innocents.

— Tu ne nous as pas invités pour nous faire découvrir les talents culinaires de David, insista Sophie.

— C'est pour nous lire tes dernières volontés ? demanda Constance avec une pointe d'excitation. J'ai toujours rêvé d'assister à la lecture d'un testament, confortablement installée dans un salon.

— Ceci n'est pas un salon, et nous ne sommes pas confortablement installés, maugréa Stan de la compta.

— Et, d'ailleurs, personne n'est mort, ajouta Louise d'un ton de regret.

— Qu'est-ce qui nous permet de l'affirmer ? interrogea Dodo, dans un louable effort d'apaisement.

— Bien entendu ! répondis-je, non sans un brin d'agacement. Personne n'est mort ! Où es-tu allée pêcher une idée pareille, Louise ?

— Avec toi, tout et n'importe quoi peut arriver, fit remarquer Stan. Surtout n'importe quoi.

Allez savoir pourquoi, l'impression fugace me traversa qu'il s'agissait d'un compliment. Qu'était-il arrivé à Stan ?

— Il a raison, approuva Minerva de la publicité. Tu me fais un peu penser à l'Épître de saint Paul aux Corinthiens, Jane.

— Celui qu'on cite dans les mariages, et qui parle de l'amour, de la foi et de l'espoir ? ricana Louise.

— Celui-là même. Est-ce qu'il reste un peu de ce délicieux gâteau au chocolat ?

— Il n'y a aucun point commun entre Jane et saint Paul, marmonna Louise.

— Si tu veux, concéda Minerva. Je reprendrais bien un peu de ce gâteau au chocolat.

Je lui en servis une part.

— Il n'y a aucun cadavre dans mes placards, assurai-je à la cantonade. En revanche, il y a...

Je marquai une pause, ne sachant comment formuler mon problème.

— Oui, Jane ? m'invita gracieusement Dodo.

— Crache le morceau ! grommela Stan.

— Nous t'écoutons, Jane, dit ma mère d'un ton pincé.

— ... il y a un fonctionnaire des services sociaux un peu trop zélé à mes trousses.

Comme tout le monde me regardait d'un air perplexe, je repris :

— Stephen Triplecorn, le responsable des services de l'enfance qui s'occupe de mon dossier, va probablement vous interroger à mon sujet.

— Tu sais très bien ce que je pense de ton projet de garder ce bébé, dit ma mère.

Je ne m'y habituerai jamais ! songeai-je. Pas une seule des personnes noires que j'avais rencontrées n'avait exprimé le moindre doute sur les capacités d'une femme blanche à élever une petite fille noire, mais ma mère, elle, continuait de camper sur ses positions.

— La question ne porte pas sur l'aspect socioculturel de cette histoire ni sur votre avis personnel à propos de l'adoption interracial, rappelai-je. Elle est de savoir si vous estimez que je suis une bonne mère pour Emma.

De l'autre côté de la table, Louise faillit s'étrangler avec son vin.

— Tu nous demandes de parler en ta faveur ? demanda-t-elle dans un éclat de rire incrédule.

L'atmosphère s'allégea un peu à partir de ce moment-là, mais permettez-moi de le préciser : l'effet fut très subtil.

Un peu plus tard, alors que mes invités prenaient congé, Stan s'approcha de moi.

— Il y a quelque chose qui m'intrigue, Jane, me dit-il à mi-voix.

— Je t'écoute ?

— Voilà un an que tu as commencé à nous jouer ta petite comédie.

— Onze mois, rectifiai-je.

— Peu importe, ce n'est pas là que je voulais en venir.

— Et où voulais-tu en venir ?

— Au fait qu'une personne capable de déployer une telle énergie, avec une telle constance, pour feindre une grossesse est nécessairement ambivalente sur son désir d'enfant. Je serais curieux de savoir ce qui a changé en toi, pendant ces onze mois, pour que tu te sentes aussi sûre de toi en tant que mère ?

Je le regardai, abasourdie. C'était bien la première fois qu'il me tenait un tel langage. Si je m'étais attendue à le voir ainsi jouer les psys de service !

— Eh bien... j'ai trouvé Emma.

— Tu es sûre que cela explique tout ?

Je réfléchis à sa question, tout en continuant de m'étonner de son intérêt pour les changements psychologiques qui s'étaient opérés en moi.

— Oui, dis-je finalement. Je n'étais pas prête pour la maternité jusqu'à ce que je la trouve. Maintenant, je le suis.

Comme le disait ma mère une fois par an lorsque j'étais enfant : « Je suppose que même Jane a droit à un anniversaire. Autant faire quelque chose pour marquer le coup. »

J'étais on ne peut plus d'accord avec elle. Seul hic : le jour J était venu, mais personne n'était là pour marquer le coup avec moi. Et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, une pluie déprimante tombait depuis le matin.

David était au restaurant, Christopher était parti se livrer à une quelconque activité d'ex-architecte ou autre (au demeurant, il ne me serait pas venu à l'idée de faire quoi que ce soit seule avec lui), ma mère ne s'était plus jamais souciée de fêter l'événement depuis que j'avais quitté la maison, de même que ma sœur. Et puisque j'avais travaillé à la maison ce jour-là, il n'était même pas possible d'organiser un pot d'anniversaire au bureau, avec gâteau industriel au glaçage fluo et mousseux tiède dans des flûtes à champagne en plastique.

— Tant pis ! dis-je en prenant Emma dans mes bras et en m'asseyant sur le canapé.

Je repoussai Kick le Chat qui essayait de s'asseoir sur mes genoux et élevai ma fille devant moi.

— Maman a trente ans aujourd'hui, mais tout le monde s'en fiche. C'est pourtant facile à se rappeler : 30 mars, trente ans ! Enfin, je suppose que pour toi, tout ça ne veut pas dire grand-chose. Tiens, j'ai une idée ! On va aller chercher du lait et un cake. Toi, tu prendras le lait, et moi...

Toc, toc, toc !

Nous allâmes tous les trois ouvrir la porte, Emma, Kick et moi.

C'était Tolkien, ruisselant de pluie. Je ne l'avais pas revu depuis ma visite à l'improviste au Yard. Il continuait de m'appeler chaque soir pour prendre des nouvelles d'Emma, mais j'estimais avoir fait le premier pas lors de notre pique-nique sur moquette, et j'attendais qu'il effectue le second.

Manifestement, il s'était enfin décidé.

— Tu ne demandes jamais « qui est là ? » avant d'ouvrir ta porte ?

— Emma et moi adorons les surprises.

J'ouvris le battant en grand pour le laisser passer.

— ... et, de toute façon, les Marcus jettent le mauvais œil à tous les gens qui passent. Nous ne risquons rien.

Il fit un pas dans la pièce, qu'il parcourut du regard comme s'il s'attendait à trouver plus de monde que nous trois — Emma, le chat et moi.

— Tu avais rendez-vous avec quelqu'un ? demandai-je, plus sarcastique que nécessaire.

Il rougit.

— Non, mais, depuis le palier, il m'a semblé entendre une voix.

Ce fut mon tour de rougir. Je balbutiai quelques explications confuses sur les recommandations des auteurs de **A quoi s'attendre**, qui insistaient sur l'importance de parler aux très jeunes enfants, sur le fait que cela facilitait l'acquisition du langage, et l'aide que cela leur apportait dans leur rapport au monde.

— Bref, conclus-je, à court d'arguments et consciente du ridicule de mes justifications embrouillées, je suis devenue un vrai moulin à paroles. L'ampoule qu'il faut changer, la façon de faire cuire un œuf, l'œuvre de Chaucer... tout y passe, pourvu qu'Emma baigne dans un univers de langage, comme on dit dans ce bouquin.

Tolkien me couvait d'un regard indéchiffrable. Manifestement, il n'était pas convaincu.

— Tu crois que j'en fais trop ? demandai-je, inquiète.

Je le vis secouer la tête comme s'il sortait d'un abîme de réflexion.

— Non, pas du tout. Je me disais seulement que... Qu'est-ce que je me disais, au fait ? Enfin, peu importe. Tiens, je t'ai apporté ça.

Il me tendit un bouquet de fleurs.

Cela n'avait rien d'extraordinaire, ce n'était pas le genre de bosquet luxuriant transporté à grands frais depuis l'autre côté de la planète, ni l'incontournable douzaine de roses rouges qui fait toujours son petit effet, mais une simple brassée de fleurs des champs, un peu fripées à cause de la pluie. Pourtant, aucun bouquet ne m'avait jamais fait autant plaisir.

— Que me vaut l'honneur... ?

— Ce n'est pas ton anniversaire ?

— Comment t'en es-tu souvenu ?

— Tu ne te rappelles pas, à l'époque où on sortait ensemble ?

Puis, mettant un terme à notre échange d'interrogations sans réponses, il ajouta :

— On s'était tout dit : nos plats préférés, notre série télé favorite, les chansons des Beatles qu'on aimait le plus...

— ... nos livres cultes, les pays qu'on aimerait visiter, poursuivis-je.

— ... et nos dates de naissance ! avons-nous conclu en chœur.

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— En fait, dit-il, pendant qu'Emma et moi allions chercher un vase, je savais que tu adorais les pivoines, mais la fleuriste m'a dit que ce n'était pas la saison.

Une expression d'extrême embarras se peignit sur son visage.

— Bref. Ensuite, j'ai appelé à ton bureau, mais la nouvelle réceptionniste, cette Helga...

— Hilda, rectifiai-je.

— C'est ça. Un vrai dragon, soit dit en passant. Enfin, elle m'a dit que tu travaillais chez toi aujourd'hui, alors me voilà.

— Avec des fleurs.

— Oui, je...

Il dansa d'un pied sur l'autre, se mordit la lèvre, renonça à finir sa phrase.

— Assieds-toi, proposai-je. On va boire quelque chose.

— Merci, je ne veux pas te déranger.

— Au contraire. Ecoute, Emma et moi partions justement acheter un cake et du lait. Allons-y tous les trois !

D'un signe, il m'indiqua de ne pas insister.

— Il vaudrait mieux que je ne m'impose pas. Vous allez bien, toutes les deux, on dirait ?

— Oui.

— Je vois...

Il eut un sourire dont je n'aurais su dire s'il était triste ou gai.

— Tant mieux, Jane. Emma et toi, vous méritez d'être heureuses. Tu t'en sors à merveille, avec elle.

— Je te remercie, mais je ne vois pas en quoi cela t'interdit de rester avec nous.

— Il faut que je me sauve, dit-il tout à coup.

Il se pencha vers moi pour déposer sur mon front un baiser aussi fugace qu'un frôlement d'aile de papillon.

— Prends bien soin d'elle, dit-il.

Puis, se tournant vers Emma :

— Je te la confie, murmura-t-il en me désignant d'un coup de menton.

Un dernier baiser à chacune de nous deux sur la joue, et il était parti.

Emma soulevait à présent la tête facilement, suivait des yeux « un objet en mouvement selon une courbe semi-circulaire » quelle que soit la façon dont elle était censée le faire selon mon livre, et elle modulait des trilles dignes d'un soprano. Si on m'avait dit qu'un simple gazouillis d'enfant me procurerait un jour une joie aussi délirante !

Avril,
le quatrième mois

Louise ne savait plus que faire pour me contrarier.

J'avais failli tomber à la renverse le jour où Dodo m'avait annoncé qui serait mon assistante. A quoi pensait-elle ? J'étais la personne que Louise haïssait le plus au monde, sa meilleure ennemie, son pire cauchemar !

Lorsque celle-ci avait quitté son bureau, d'aussi mauvaise grâce qu'elle y était entrée, Dodo avait tenté de se justifier.

— Dexter Shlager a été formel, Jane, il n'est pas question de recruter une nouvelle assistante pour l'instant. L'un des directeurs de collection devait partager la sienne avec toi. Il fallait donc choisir entre Louise ou Constance, et tu comprends bien qu'à ce stade de ma carrière j'ai besoin de quelqu'un à plein temps.

Dodo avait donc obtenu de Dexter qu'il persuade le chef de Louise de me « prêter » celle-ci à mi-temps.

— Qui sait, Jane ? avait-elle ajouté avec un sourire qui se voulait sans doute encourageant. Si tu te montres aussi brillante dans ton nouveau poste que je le crois, Dexter Shlager verra vite l'intérêt d'investir dans le recrutement d'une collaboratrice pour toi.

D'ici là, les poules auraient des dents et Louise, un cœur !

— Es-tu consciente que Louise n'a aucune envie de travailler avec moi ? Elle fera tout ce qu'elle pourra pour me mettre des bâtons dans les roues.

— Il y a des situations plus dramatiques, non ?

Certes. J'aurais pu être **sous les ordres** de Louise.

Réprimant un frisson d'horreur à cette perspective, j'avais souri bravement. Après tout, il était difficile d'en vouloir à Louise de m'opposer une si mauvaise volonté. A sa place, j'en aurais fait autant. Comment aurais-je réagi si Louise, qui était entrée chez Churchill & Stewart au même niveau hiérarchique que moi, avait été promue responsable éditoriale et que l'équipe de direction m'avait désignée comme sa nouvelle assistante ?

La réponse est simple : n'importe quoi.

J'aurais avalé une cartouche de toner en comptant sur les effets du cyanure pour abrégier mes souffrances, crevé mes yeux à coups de stylo à bille pour ne plus contempler mon malheur et tailladé mes poignets à l'aide du coupe-papier d'Hilda affûté comme un scalpel.

Et, si j'avais survécu à cet accès de mauvaise humeur, j'aurais donné ma démission pour aller voir chez la concurrence si la moquette était plus verte.

Pour une raison qui m'échappait (mais, avec elle, **tout** m'échappait), Louise avait pris une autre option. Elle avait choisi de rester dans cette situation intenable, faisant de sa vie, et par conséquent de la mienne, un enfer à côté duquel celui de Dante n'était qu'une aimable promenade de santé.

J'avais besoin d'une précision sur le manuscrit Parker ? Louise m'envoyait par e-mail un memo à propos du Drew. Je lui demandais de transmettre à Drew un courrier résumant les modifications à apporter à son texte ? Elle formulait sa lettre de façon si odieuse que je devais passer une demi-journée au téléphone à rassurer un auteur furieux et menaçant de dénoncer son contrat. Et tout était à l'avenant...

Je n'osais plus lui demander de m'apporter un café, de peur qu'elle n'y verse de l'arsenic ou, moins radical, mais plus facile à se procurer, quelque puissant laxatif.

Un enfer, vous dis-je !

Même si je parvenais à persuader Dodo et Dexter Shlager que Louise et moi ne pourrions jamais travailler en tandem, ce qui n'était pas gagné d'avance, qu'arriverait-il ? Première hypothèse, on me conseillerait gentiment mais fermement d'aller me faire salarier ailleurs. Seconde hypothèse,

Dodo se verrait contrainte de partager avec moi son assistante... et elle serait furieuse contre moi. Non seulement je risquais d'y perdre ma meilleure alliée dans la place, mais il n'était pas certain que mon équilibre mental, ou ce qui m'en tenait lieu, résisterait à cette ordalie suprême : avoir Constance comme collaboratrice.

Avoir Constance comme collaboratrice.

L'abomination de la désolation.

Une série d'images de ce futur aussi effrayant qu'improbable se dessina dans mon esprit. Moi, annotant consciencieusement une pile de manuscrits à la recherche de la perle rare, du jackpot éditorial qui ferait de moi la directrice de collection la plus recherchée de Londres, et, dans le bureau d'à côté, Constance piochant dans une montagne de dossiers tout en chantant **am stram gram**, et attendant que sa bague magique, en changeant de couleur, désigne le prochain best-seller des éditions Churchill & Stewart.

Moi, éliminant impitoyablement les romans qui ne répondraient pas aux critères littéraires les plus exigeants, et Constance essayant de me vendre d'improbables sagas truffées de réincarnations et de pierres de guérison en louant leur « potentiel commercial et leur puissance karmique » !

Moi, m'évertuant à... mais à quoi bon continuer de dérouler cette liste déprimante ? Bien sûr, Louise et moi, ce n'était pas ça. Ce ne serait jamais ça. Malgré tout, aussi détestable qu'elle fût, Louise, sur le plan de l'intelligence, était à Constance ce que le requin était à l'amibe.

Une vertigineuse avancée dans l'évolution des espèces.

* * *

A ma grande surprise, Sophie pensa à m'appeler pour m'informer que Stephen Triplecorn s'appêtait à lui rendre visite, ainsi qu'à notre mère.

— A vrai dire, je me demande pourquoi je te préviens, me dit-elle. Je ne sais toujours pas quoi penser de ta démarche.

Je songeai à la Sophie de mon enfance. A peine un an de plus que moi, mais à des années-lumière de moi. Aussi coincée que j'étais délurée, aussi gentille que j'étais vilaine, aussi Barbie que j'étais Tortue Ninja. Une exaspérante sainte-nitouche, doublée d'une insupportable donneuse de leçons...

Pourquoi se préoccupait-elle soudain de moi ?

La Sophie d'autrefois n'avait qu'une motivation : me mettre face à mes échecs. Elle avait raison sur tout, et n'aurait jamais admis qu'il en aille autrement.

Pendant ma fausse grossesse, ma sœur avait eu la bonté de me gratifier d'un semblant d'intérêt. Après tout, puisque nous allions pouponner de conserve... Elle m'avait même donné des conseils, au demeurant peu remarquables par leur finesse psychologique (« Pas de bêtises, n'est-ce pas, Jane ? »).

Il faut dire à sa décharge qu'elle m'avait réellement crue enceinte. Depuis que la vérité avait éclaté au grand jour, j'avais observé un net refroidissement de nos relations diplomatiques, à l'exception de deux brefs éclairs de solidarité, le premier lors de notre visite chez la pédiatre, le second le jour où elle m'avait laissé entendre que, je cite, **mère avait une aventure**.

Depuis, c'était le silence radio.

Je pouvais reprocher bien des choses à Sophie, surtout si je considérais les vingt-neuf années précédentes, mais je ne pouvais pas lui en vouloir d'être fâchée contre moi, après que je lui avais menti pendant neuf mois.

Le temps était venu pour moi de faire un effort pour améliorer nos rapports. Cependant, je ne m'expliquais toujours pas la raison de son coup de téléphone. Voulait-elle réellement me prévenir d'un danger imminent ou n'agissait-elle que pour la forme, comme cela était sa spécialité ?

Impossible de le deviner.

Tout ce dont j'étais sûre, c'était que j'aurais eu tort de me montrer trop optimiste. Même avec le soutien de Sophie, mon dossier auprès des services sociaux ne résisterait pas à l'épreuve de l'entretien avec ma mère.

Quoi qu'il en soit, Sophie avait été assez touchée par mon cas pour se fendre d'un appel, non seulement **avant** la visite de Stephen Triplecorn, mais aussi **après**, afin de me dresser un procès-verbal détaillé du débat.

— Mère a commencé par lui dire que tu ne t'étais jamais bien occupée de tes poupées, quand tu étais petite.

— Oh.

— Alors j'ai dit que même si tes poupées avaient de drôles de métiers — tu sais, il y en avait une qui était strip-teaseuse dans un bar fréquenté par des marins — tu n'avais jamais abandonné une seule d'entre elles.

— Bien vu.

— Puis mère a dit que tu n'avais pas été une enfant facile, et que tu ne t'étais jamais très bien entendue avec elle, ni avec moi, d'ailleurs.

— Et ?

— Et j'ai dit que cela n'avait aucun rapport avec ta capacité à être une bonne mère aujourd'hui, et que tu serais probablement plus attentive et responsable aujourd'hui si tu n'avais pas eu autant de défis à relever dans ton enfance.

— C'est gentil de ta part.

— Je t'en prie. Ensuite, elle a commencé à expliquer que tu avais trompé tout ton monde...

— Oh, non !

— Pas de panique. Je lui ai donné un coup de coude et j'ai dit que bébé Jack pleurait et la réclamait, ce qui était faux puisqu'il ne sait pas encore dire « mamie », et que, de toute façon, elle ne supporterait pas d'être appelée comme cela. En tout cas, ça a marché. Elle est partie comme une flèche vers la chambre.

— Bravo. Triplecorn a posé des questions ?

— Il m'a demandé à quoi elle avait fait allusion, alors je lui ai donné ma version des faits.

Il me sembla que mon cœur s'arrêtait de battre.

— A savoir ? m'entendis-je demander d'une voix blanche.

— A savoir que tu nous avais tous pris de court en prouvant que tu étais une excellente mère, alors que personne n'aurait parié un kopeck sur toi dans ce domaine.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Tu lui as dit ça ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est mon avis.

— Vraiment ?

— Puisque je te le dis ! Il suffit de voir Emma pour comprendre que tu es ce qui pouvait lui arriver de mieux. Je ne sais pas si cette situation est idéale ; tu es blanche et elle est noire, et ça ne sera sans doute pas facile de l'élever, mais, les choses étant ce qu'elles sont, cette petite fille a bien

de la chance de t'avoir trouvée. Je veux dire, que tu l'aies trouvée. Je ne vois pas au nom de quoi on te refuserait le droit d'être sa mère ; tu l'as amplement mérité.

Je ne sus que répondre — ce qui, d'ailleurs, aurait été inutile. Le naturel de Sophie était déjà revenu au triple galop.

— Pas de bêtises, Jane. m'avertit-elle d'un ton acide. Ne fiche pas tout en l'air !

Je retrouvais ma sœur ! Pourtant, je ne m'offusquai pas de ses paroles. Au fond, elle avait raison. C'était l'avenir d'Emma qui était en jeu.

— Promis, dis-je, plus émue que je n'aurais voulu. Au fait, qu'a répondu Triplecorn ?

— Rien, je ne lui en ai pas laissé le temps. De crainte que mère ne revienne pour saboter tous mes efforts, j'ai prétendu que c'était l'heure de la tétée de bébé Jack et que, s'il voulait rester, il devrait y assister avec nous, car mère, qui ne nous a pas nourries, toi et moi, adorait être présente quand j'allaitais mon bébé.

— Tu n'as pas fait ça !

— Et comment ! Il a détalé comme un lapin ! J'avais à peine ouvert mon chemisier qu'il était déjà à la porte. Pour un type supposé s'occuper toute la journée de mères et d'enfants, il avait l'air sacrément effrayé par mes seins. Ou alors, il a eu peur que je voie dans quel état cela le mettait. Ce type m'a l'air plutôt coincé.

— Tiens, tu as remarqué, toi aussi...

— Et comment !

* * *

David avait décidé de prendre ce qu'il appelait un « congé de chef », ce qui signifiait que, pour une fois, il ne ferait pas la cuisine. Aussi étions-nous attablés dans son restaurant chinois favori, attendant que l'on nous apporte ses **nems** et mes **ha kao**. (C'est vrai, nous ne pensions qu'à manger. Je plaide coupable.)

Christopher était une fois de plus parti se livrer à je ne sais quelle distraction sportive dans le coup — du disc-golf, peut-être, quoique, la nuit étant tombée, cela me parût peu probable — et Emma se trouvait sous la garde de Dodo pour la soirée. Lorsque je les avais laissées toutes les deux, cette dernière fredonnait une chanson de l'île de la Trinité pendant qu'un plat trinidadien mijotait sur sa gazinière Aga en fonte.

— Je sais qu'Emma ne peut pas en manger, avait expliqué Dodo en époussetant d'un geste machinal son tablier de lin immaculé brodé main, mais elle en sent les arômes. La culture, ça s'absorbe aussi par l'odorat, non ?

J'avais répondu d'un haussement d'épaules évasif. Je n'en avais aucune idée, mais, après tout, pourquoi pas ?

David paraissait soucieux. D'un geste méticuleux, il rectifia le parallélisme de ses baguettes sur la nappe. La vue de l'assiette de **nems** bien dorés que le serveur venait de déposer devant lui ne semblait pas le réjouir autant que d'habitude.

— Alors, la forme ? demandai-je d'un ton enjoué, espérant lui arracher un petit sourire.

Raté.

Sans un mot, David tapota du bout de ses baguettes la feuille de salade qui décorait son plat, puis repoussa son assiette dans un soupir de lassitude.

— Bof... Je peux faire mieux que ça.

— Je sais, David. Tu es le roi des cuistots. Si tu me disais ce qui ne va pas ?

— C'est Christopher, dit-il, avant de soupirer de nouveau.

De stupeur, je laissai tomber ma fourchette (je n'ai jamais su manger avec des baguettes de toute façon).

— Christopher ? Il est malade ?

Moi qui n'ai jamais été très croyante, je me surpris à penser : « Eh, le Barbu, là-haut ! Faites qu'il n'arrive rien de grave à Christopher... ni à David ! »

— Non, dit-il, personne n'est atteint physiquement.

— Je préfère ça.

— Enfin, je sais qu'il y a dans le monde des tas de gens qui ne vont pas bien, mais ni Christopher ni moi n'en faisons partie.

Je pris sa main pour la serrer dans la mienne.

— Alors que se passe-t-il, David ?

— Je crois qu'il n'est pas heureux avec moi.

Cette fois-ci, j'éclatai d'un rire incrédule.

— Tu plaisantes ? Ce n'est pas possible !

J'étais sincère. Depuis que je connaissais David, c'est-à-dire depuis des années, je ne comptais plus le nombre de fois où j'avais regretté que nos orientations sexuelles nous tiennent à distance l'un de l'autre. Si seulement il avait été hétérosexuel ! Ou moi, homo, mais du sexe masculin ! Ou bien... enfin, quelle que soit la configuration, si seulement nous avions pu vivre une relation amoureuse et sentimentale dans toute sa plénitude !

Le destin en avait voulu autrement. Je l'aimais plus que quiconque sur cette planète, à l'exception, désormais, d'Emma et de Tolkien, et je savais qu'il éprouvait pour moi un amour tout aussi entier, mais cette affection était vouée à rester platonique. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, je ne supportais pas de le voir aussi malheureux. Comment celui qu'il avait élu pouvait-il se détourner de lui ?

— Il faut croire que je ne le rends pas heureux, dit David d'un air triste qui ne lui ressemblait pas.

— Je suis sûre que tout va bientôt s'arranger. C'est un passage à vide. Tous les couples en sont victimes. Ça nous arrivait tout le temps, à Trevor et moi.

— Exact, dit David. Et regarde où ça vous a menés.

— D'accord, l'exemple n'est pas très bien choisi.

Puis, après un silence :

— Qu'est-ce qui te fait penser que ses sentiments ont changé ? ajoutai-je.

— Le fait qu'il ait accepté que nous n'allions plus travailler au restaurant en même temps. Au début, j'ai pensé que c'était pour t'aider à garder Emma.

— Moi aussi.

— En fait, il a saisi la première occasion pour ne plus être au restaurant en même temps que moi. Il n'a jamais aimé ça.

— Pourquoi ?

— Il dit que c'est mon territoire, que c'est moi le boss et pas lui.

— Il y a du vrai là-dedans.

— C'est tout de même lui qui a fait les plans du restaurant ! Il en a été l'architecte, non ?

— Tout à fait exact.

David me jeta un regard déconcerté.

— Tu es d'accord avec lui ou avec moi ?

— Avec tous les deux. Chacun à votre façon, vous avez raison. Personne ne supporte qu'un autre vienne marcher sur ses plates-bandes, même si on les a tracées avec lui. Tiens, regarde ce qui se passe dans mon boulot...

— C'est une ruse pour changer de sujet, où une simple ellipse avant de revenir à mon problème ? demanda David d'un ton méfiant.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce qu'au fil des années j'ai remarqué ta manie de ramener les choses à toi, et que je ne suis pas dupe. Je suis d'accord pour parler de toi à condition que ce soit une façon de parler de moi. J'espère que je me fais comprendre.

— Je te reçois cinq sur cinq.

— Alors je t'écoute.

— Voilà. Depuis mon retour chez Churchill & Stewart, tout l'organigramme est chamboulé, sans parler de l'équilibre des pouvoirs. Comment peut-on sérieusement considérer Constance comme une assistante d'édition ? Comment Louise peut-elle accepter que Constance soit son égale dans la hiérarchie ? Comment Louise peut-elle supporter que je sois sa supérieure ? Comment Dodo peut-elle voir en moi une responsable d'édition crédible ? Et je ne parle pas de l'autre chef de service de Louise, qui partage celle-ci avec moi !

D'un coup, le drame de ma situation m'apparut dans toute son intensité.

— Bref, c'est la catastrophe, dis-je, submergée par une vague d'angoisse.

Je portai mon verre à mes lèvres et but une gorgée de vin chinois, ce qui ne fit qu'aggraver mon état de détresse.

— Mon cas est encore plus douloureux que celui de Constance, dis-je, morose, puisque je dois assumer le ressentiment de Louise.

David tapota le bord de mon verre comme s'il cognait à ma porte.

— Jane ?

— Hum ?

— En quoi cela se rapporte-t-il à mon problème ?

— Ton problème ? Ah, oui. Eh bien, comme je te le disais, tout est une question d'équilibre des pouvoirs. Ce restaurant, c'était d'abord ton projet. Tu as engagé Christopher pour en dessiner les plans, ce qui a fait de lui ton subordonné, puisque c'est toi le boss. Seulement, ce n'est pas évident d'être le chef d'un architecte. Ils sont tous tellement indépendants, tellement...

Je baissai ma voix de deux octaves et poursuivis d'une voix de baryton :

— ... Moi, je suis un bâtisseur... Je construis des tours, des immeubles !

Puis, reprenant mon timbre normal :

— Au fond, tu as le même problème que les Français avec ce Chinois qui leur a construit la pyramide du Louvre.

— Ieoh Ming Pei ?

— Voilà. Ils voulaient du néoclassique pour caser Mona Lisa et il leur a vendu l'Égypte des pharaons. Avoue que c'est fort ! De toute façon, il aurait pu faire ce qu'il voulait : c'était lui qui décidait. Comme tous les architectes, d'ailleurs. Tous des tyrans, si tu veux mon avis.

— Pour ma part, j'ai fini par m'y habituer.

— A vivre avec un individu tyrannique et capricieux ?

— Non, à la pyramide du Louvre. J'aime bien les triangles.

— C'est ta figure géométrique préférée, non ?

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Eh bien, le fait que...

— Oui ?

— Enfin, peu importe. Pour en revenir à Christopher, vous êtes dans une situation délicate. Deux chefs pour une seule entreprise, ce n'est pas viable.

— Je te rappelle que c'est lui qui m'a proposé de m'aider au restaurant.

— Uniquement par amour pour toi, mais c'est une motivation qui ne peut pas durer éternellement. Au bout de quelques mois, l'un des deux finit par s'en lasser...

— ... et il part jouer au disc-golf un soir sur deux, conclut David, maussade. En d'autres termes, tu es en train de m'expliquer que j'ai castré Christopher sur le plan professionnel.

— Je ne l'aurais pas formulé comme ça.

— Mais c'est l'idée générale.

— Oui. Tu sais de quoi Christopher a besoin ?

— Je t'écoute.

— De se trouver une pyramide à construire.

* * *

Confortablement installée dans mon nouveau fauteuil de responsable éditoriale (c'est une image ; Dexter Shlager avait refusé ma demande de nouveau mobilier), les pieds sur la table, je regardais le mur de mon bureau, que n'ornait encore aucune couverture de mes succès éditoriaux, en me demandant comment booster ma carrière.

Dodo occupait le terrain depuis si longtemps — et elle l'occupait si bien ! — que les agents littéraires avaient pris le réflexe de s'adresser à elle en priorité. Pour ma part, j'étais trop nouvelle dans la profession pour qu'ils me fassent confiance.

Il fallait que ça change.

Depuis que j'avais repris le travail, Dodo avait eu la bonté de me transmettre deux manuscrits acceptables, le Drew, et un autre dont j'oubliais toujours qui était l'auteur. Ah oui, le Parker. Je lui en étais infiniment reconnaissante, mais ce n'était pas avec ces brouilles que j'allais me faire un nom dans le métier. Certes, j'avais été à l'origine de la publication du roman de Mona Shakespeare, mais la gloire en revenait à Dodo, qui avait réalisé tout le travail éditorial pendant mon congé maternité.

Ce qu'il me fallait, à présent, c'était un manuscrit que je dénicherai moi-même, que j'éditerai moi-même, et dont je tirerai seule tout le bénéfice. Alors, les gens se diraient : « Ah ! C'est Jane Taylor qui a fait celui-ci ! Essayons de lui proposer celui-là ! »

Mais où allais-je trouver cette perle rare ?

A court d'idées, j'allumai mon ordinateur et partis flâner sur le web. Même si je revenais bredouille, je pourrais toujours en profiter pour vider ma boîte aux lettres.

A part les habituelles offres commerciales me promettant un plus gros pénis (comme si j'avais besoin de ça...) et une série d'appels au secours de Constance (comme si j'avais besoin de ça !), aucun message intéressant ne m'attendait.

Je me connectai donc sur la lettre de Market Smackerel, un site d'informations sur l'actualité de l'édition : signatures de contrats importants, droits cinématographiques retenus, transferts de directeurs de collection d'une maison à une autre... Inutile de préciser que ma récente promotion n'avait fait l'objet d'aucune info, pas même d'un entrefilet, dans Market Smackerel.

Je fis défiler les pages et scrutai les nouvelles, tel un monstre aux petits yeux cruels, tapi dans

l'ombre, guettant sa proie. Bientôt, l'un des auteurs dont les noms apparaissaient sur mon moniteur figurerait à mon tableau de chasse !

Enfin, quelque chose d'intéressant s'afficha à l'écran.

Fait rare, Simon Smock, de l'agence littéraire du même nom, a vendu les droits d'un roman anonyme (on sait seulement que l'auteur est de nationalité britannique) à des maisons d'édition française, allemande, hollandaise et suédoise. L'ouvrage, dont on ne connaît pas le titre et que Smock qualifie de « récit truculent d'une partie carrée », est présenté en quatrième de couverture comme « une histoire digne de Kurosawa avec quatre amantes et un crime sexuel ». A la question de savoir à quel livre il comparerait cet ouvrage, Smock répond : « Il ne ressemble à rien de ce que vous avez jamais lu, mais, si vous voulez absolument une formule pour le résumer, je dirais que c'est un croisement entre Histoire d'O et Les Divins Secrets des petites Ya-Ya . » Ce qui autorise Market Smackerel à s'interroger. Si l'ouvrage a déjà été vendu dans quatre pays et qu'il est signé par un auteur britannique, quand ses droits seront-ils achetés sur le sol national ?

L'article se concluait, comme c'était l'usage, par l'adresse internet de la source de l'information, en l'occurrence, l'agence littéraire Simon Smock.

En moins de temps qu'il ne vous en faut pour vous exclamer : « Je suis prêt(e) à coucher pour avoir ce bouquin où tout le monde couche avec tout le monde ! », j'avais expédié à ce M. Smock un message le priant de m'adresser un exemplaire de son manuscrit chez Churchill & Stewart, non sans lui préciser que j'étais la géniale dénicheuse de talent à qui le monde éditorial devait la découverte du roman de Mona Shakespeare, dont on avait dit tant de bien dans la presse spécialisée, et dont la parution était prévue pour la fin de l'année.

Je suppose que l'idée centrale de Père, impair et passe, dont l'héroïne devait choisir parmi une dizaine de prétendants le meilleur père pour son enfant, avait frappé les imaginations. Dans ce monde sanglant et sans pitié, un peu de frivolité, même un brin déjantée, était la bienvenue. J'assurai M. Smock que Churchill & Stewart soignerait la promotion de l'ouvrage de son client anonyme avec la même libéralité que celle qui devait présider au lancement du premier roman de la susnommée Mona Shakespeare. Puis j'appuyai sur la touche « envoi », tout en adressant une prière au dieu des Rastignac de l'édition.

Je m'adossai à mon siège, rêveuse. Et si le gros coup littéraire que j'entrevois me rapportait la reconnaissance de ma direction ? Et une assistante (une vraie, pas une allumée aux cheveux roses et aux yeux orange) rien qu'à moi ? Et un nouveau fauteuil digne de ce nom ? Je voyais déjà, en surimpression, les couvertures de mes best-sellers s'afficher sur mon mur. Simon Smock avait intérêt à ne pas me décevoir...

Au fait, qui était celui-ci ? Smock était un vieux schnock, du genre à qui l'on n'apprend pas à faire la grimace. Tout le monde vous le dira, les agents littéraires sont de vieux singes ! On trouve parmi eux des schnocks à lunettes, sérieux mais un peu poussiéreux, des schnocks vaniteux, qui se parent de la gloire d'un unique best-seller et oublient les dizaines de flops qu'ils traînent dans leur sillage telles autant de casseroles éditoriales, des schnocks baudelairiens, abonnés aux paradis artificiels et autres substances illicites, des schnocks aux dents longues, comme Alice Simms, ma collègue de chez Quartet qui m'avait fait signer pour Le Bébé de chiffon, et des schnocks au ventre

mou (n'insistez pas, je ne citerai pas de nom).

Simon n'appartenait à aucune de ces catégories. Il était le Grand Schnock, pardon, le grand Smock, unique, magnifique, monumental — un dandy de l'édition dont la silhouette de Beau Brummel replet, toujours munie d'une canne à tête de lion et drapée d'une longue cape sombre, apparaissait parfois dans la presse, intimidant l'aspirant agent littéraire et donnant des sueurs froides à la future coqueluche de l'édition (moi).

On ne s'improvisait pas chasseuse de grands fauves du jour au lendemain, mais je n'avais pas de temps pour les états d'âme. Smock avait quelque chose que je voulais. J'allais donc devoir l'affronter dans sa tanière... ou plus exactement, si j'en croyais le message qui venait tout à coup de s'afficher sur mon écran, au bar du Connaught, l'un des établissements les plus sélects de Londres,

Ce qu'il y a de bien, avec internet, c'est que si vous avez envoyé votre e-mail à la bonne adresse et au bon moment, et que son destinataire n'est pas du genre à remettre aux calendes grecques ce qu'il peut faire aujourd'hui, vous recevez une réponse en moins de temps qu'il ne vous en aurait fallu pour vous faire éconduire par une standardiste normalement antipathique.

Un message venait donc de me parvenir, signé — ô joie ! — de Sa Majesté Smock soi-même.

« Chère Mme Taylor,

» Je suis à l'étranger pour encore quatre semaines.

» Il se trouve que je parcours le Nouveau Monde afin de rencontrer des éditeurs au sujet de l'ouvrage que vous citez en objet. Plutôt que de vous faire parvenir une copie de celui-ci, toutefois, je préférerais vous ajouter à la liste des éditeurs anglais que je dois rencontrer à mon retour. Je vous propose un rendez-vous au Connaught ; nous pourrions prendre un verre au lounge, dans l'un de ces délicieux fauteuils Windsor de velours cramoisi. Et pourquoi ne pas dîner sur place ? Il y a dans la salle un Turner, ou assimilé, dont je ne me lasse pas.

» Appelez mon secrétaire pour le rendez-vous.

» Littérairement vôtre,

S. Smock. »

L'infect crapaud gonflé de vanité !

Je m'empressai de répondre que ses désirs étaient des ordres, puis j'éteignis mon ordinateur, prise d'une soudaine inquiétude. Allais-je devoir l'embrasser pour qu'il se transforme en agent charmant ?

C'est alors que Tolkien m'appela pour me proposer un rendez-vous.

Je ne sais pas exactement comment il en était venu à prendre cette décision — la complicité née de nos instants d'émerveillement au-dessus du berceau d'Emma ? Le bon accueil que je lui avais réservé lors de son apparition surprise le soir de mon anniversaire ? A moins que ce ne soit sa rencontre inopinée avec David (celui-ci m'avait tout raconté) chez Marks & Spencer, et le discours de ce dernier sur le thème « Jane est la fille la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée » ? — mais toujours est-il que j'étais ravie de cette bonne fortune, et bien décidée à saisir ma chance.

Au téléphone, il s'était montré très nerveux, comme si c'était la première fois que nous sortions ensemble.

— Jane ?

— Oui ?

— Est-ce que tu... ?

— Oui.

— Nous pourrions...

— Oui.

— Alors c'est oui ?

— Oui.

Ce qui se traduisit par un dimanche après-midi au Round Pond, le bassin rond situé juste en face de Kensington Palace. Là, Tolkien étendit sur l'herbe un plaid à carreaux où nous nous assîmes, lui, Emma et moi, pour regarder les enfants jouer au cerf-volant ou faire flotter leurs voiliers, avant de prendre le pique-nique qu'il avait apporté.

C'était lui qui avait insisté pour qu'Emma soit de la fête. On pourrait penser que la présence d'un bébé de quatre mois à un « premier » rendez-vous amoureux manquait de glamour, mais, en ce qui me concernait, j'y voyais surtout, pour Tolkien, un garde-fou contre tout excès de romantisme.

Comme s'il avait une peur bleue de tomber de nouveau amoureux de moi.

Entre nous, cela me convenait parfaitement. Même si c'était moi qui avais rompu notre relation, puis pris l'initiative de renouer, je n'avais pas seulement brisé le cœur de Tolkien : j'avais aussi joyeusement piétiné le mien.

Moi non plus, je n'avais plus envie de souffrir.

Emma nous offrait un sujet de conversation rassurant, à défaut d'être torride, mais je m'en contentais avec joie. Tout échange verbal représentait un progrès incontestable vers le dégel de nos relations et la reprise de négociations sur un plan plus amical, voire franchement charnel.

Je saisis donc l'occasion pour parler à Tolkien du groupe que je fréquentais les samedis matin.

— Comment as-tu rencontré ces femmes ? N'y vois aucune critique, bien au contraire...

Devais-je avouer que j'avais fait la connaissance de Mary Jr en m'invitant aux obsèques de sa mère, que je n'avais jamais vue ? Jamais ! La seule solution était de ne rien dire du tout.

— Au supermarché, en attendant à la caisse, mentis-je.

— Et ensuite ? Tu t'es tournée vers elle et tu lui as dit : « Excusez-moi, mais mon enfant aussi est noire, que diriez-vous de constituer un groupe ? »

Je hochai la tête.

— Pas tout à fait, mais c'est un peu l'idée, oui.

Puis, avant qu'il ne se montre plus curieux à propos de Mary Jr, je lui parlai de mes soucis à propos d'Emma, de mes espoirs et de mes rêves pour elle.

Là aussi, j'ai bien conscience que si j'avais été une autre, j'aurais évoqué mes espoirs et mes rêves pour **MOI**, ou plutôt pour **NOUS**, mais, malgré ma naïveté, j'étais tout de même capable de voir que Tolkien avait besoin de temps. A quoi bon tout gâcher par précipitation ? Le plus sage, pour l'instant, était de m'en tenir à ce qui nous réunissait : l'avenir d'Emma.

— Je l'inscrirai à la danse, dis-je. J'ai toujours eu envie de danser, quand j'étais petite.

— Tes parents n'étaient pas d'accord ?

— Si, mais il fallait porter un tutu rose. J'ai préféré renoncer plutôt que de me ridiculiser en public.

Entre nous, je n'avais pas besoin d'un tutu rose pour me ridiculiser en public, mais, dans une entreprise de séduction amoureuse, on évite de s'attarder sur ce genre de considérations.

— Oh ! Et si Emma n'a pas envie d'être danseuse ?

Je regardai ma fille qui jouait avec ses pieds, couchée sur le plaid, dans un rayon de soleil.

— Ça n'a absolument aucune espèce d'importance, dis-je.

C'est alors qu'il m'embrassa.

Ce ne fut pas un vrai baiser de cinéma, juste un frôlement de ses lèvres sur les miennes, l'espace d'un instant, mais je m'en moquais bien.

C'était un de ces baisers qui contiennent en eux tous les rêves dont nous autres, pauvres fous qui ne faisons que passer sur cette Terre, sommes tissés.

Un baiser d'éternité.

— Tout compte fait, tu n'es pas devenue quelqu'un de différent, dit Tolkien, pensif. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse changer du tout au tout. J'ai plutôt l'impression que tu es une autre toi-même. Comme si tu laissais s'exprimer une part de toi que tu n'avais pas encore explorée jusqu'à présent.

Il scella cette réflexion d'un nouveau baiser.

Deux pauvres fous échangeant leurs rêves au son des gazouillis d'Emma...

Emma était un bébé si exceptionnel qu'il était difficile de résister à la tentation de la comparer au bébé lambda d'A quoi s'attendre... A la fin du quatrième mois, elle réussissait tous les exploits indiqués dans la rubrique *Est peut-être capable de*. Elle poussait sur ses petites jambes potelées si on la maintenait debout, restait assise sans support (une demi-seconde), protestait énergiquement si on lui prenait son jouet favori et se tournait dans la direction d'une autre voix que la mienne ; elle semblait d'ailleurs apprécier particulièrement celle de Tolkien.

Déjà se manifestaient les prémices d'une vive intelligence...

Mai,
le cinquième mois

Stephen Triplecorn s'apprêtait à commencer ses visites auprès de mes collègues de travail, afin d'entendre ce que pensaient de moi des gens à qui je n'étais liée ni par le sang ni par l'amitié.

— Argh !

Désolée, c'est sorti tout seul. La panique a ceci de particulier qu'elle transforme en fauve sanguinaire la personne la plus civilisée. Alors imaginez-moi, qui n'ai jamais été un modèle de retenue, en train de **paniquer**...

Lorsqu'il m'avait appelée pour mettre tout cela au point, il m'avait communiqué la liste de celles et ceux qu'il comptait voir, en précisant qu'il les rencontrerait tête à tête : Constance, Minerva de la publicité, Dodo, Stan de la compta et Louise.

— Il va vous falloir toute la journée ! m'étais-je exclamée.

— La journée ? J'en ai pour environ cinq mois.

— Vous n'êtes pas sérieux !

— Aussi sérieux qu'un service au budget indigent. Trop de dossiers, pas assez de personnel : je travaille en pointillé sur chaque affaire.

— Pas étonnant que les enfants restent si longtemps en foyer avant d'être placés dans les familles.

— A votre place, je ne m'en plaindrais pas. Plus il me faudra de temps pour étudier votre situation, plus le séjour d'Emma chez vous se prolongera.

Des menaces, à présent ? J'avais ravalé la riposte qui me venait aux lèvres, de crainte d'aggraver mon cas.

Il était maintenant là, dans le bureau d'accueil de Churchill & Stewart, cuisiné par une Hilda en pleine forme.

— ... par conséquent, si vous n'êtes ni un agent littéraire, ni un auteur, ni un client, ni le type que j'attends pour la réparation de cette saleté de photocopieuse, ni...

— C'est bon, Hilda, l'interrompit alors Dodo de sa voix feutrée aux inflexions mélodieuses.

Elle tendit sa main aux doigts fuselés en direction du nouvel arrivant.

— Vous devez être Stephen Triplecorn. Jane m'a tellement parlé de vous ! Je suis Lana Lane.

Tiens, j'avais oublié que c'était son vrai nom.

Triplecorn serra la main qu'elle lui tendait, avec peut-être un brin de réticence, mais il répondit tout de même à son geste...

Et le temps suspendit son vol.

Cette poignée de main fut aussi colossale que le geste de Moïse séparant les flots de la mer Rouge, aussi grandiose que le fracas de la foudre s'abattant sur le château de Frankenstein, aussi phénoménale que... Bon, vous voyez l'idée.

En un mot, elle fut cataclysmique.

Médusée, je les regardai tous deux, la plus belle femme du Royaume-Uni — blonde, élégante, racée — et le plus beau mâle du pays — poil noir et œil bleu marine, sans parler de son splendide... hum... équipement personnel — face à face dans cette minuscule pièce, dont la température semblait soudain avoir monté d'une cinquantaine de degrés.

C'était le choc des titans. King Kong rencontrant Godzilla, en version plus glamour. Antoine levant les yeux pour la première fois sur Cléopâtre. Le roi Salomon tombant aux pieds de la reine de Saba...

— En revanche, elle ne m'a jamais parlé de vous, répondit Triplecorn, m'arrachant à ma rêverie. Je croyais que son chef s'appelait Dodo.

— C'est moi. Jane m'a dit que vous deviez venir nous interviewer, mais en tant que

responsable...

Responsable ? Mais c'était Dexter Shlager, le grand chef !

— ... je ne peux pas vous laisser enquêter auprès des gens qui travaillent sous mes ordres sans être présente lors de vos entretiens. Je suis sûre que vous me comprenez.

D'un geste élégant, elle indiqua son bureau.

— Si vous voulez bien entrer... Je vais faire appeler Constance.

Tout en refermant la porte sur eux, Dodo croisa mon regard et m'adressa un clin d'œil. Qu'avait-elle donc derrière la tête ?

J'eus la réponse à cette question environ une heure plus tard, lorsqu'elle raccompagna Stephen Triplecorn à la porte de son bureau avant de le saluer avec chaleur (« A dans un mois, Stephen ! ») et de me faire signe d'entrer à mon tour.

— Je serais curieuse de savoir...

— Pourquoi j'ai fait cela ? m'interrompit-elle en me faisant signe de m'asseoir et en reprenant sa place. Pour t'aider. Si tu crois que j'allais laisser cette gourde de Constance...

— Tu ne m'as pas dit que Constance était plus intelligente que nous le pensions et que c'était pour cette raison que tu l'avais choisie comme assistante ?

Dodo laissa échapper un soupir de lassitude.

— Avons-nous vraiment besoin d'y revenir ? Combien de fois faudra-t-il expliquer que j'ai recruté Constance — qui d'ailleurs a montré de sensibles... enfin, de légers signes d'amélioration ces derniers temps — parce que tu en arrivais à ton huitième mois de grossesse, que tu allais partir en congé de maternité, même si à l'époque aucun de nous ne savait qu'en réalité...

— D'accord ! m'écriai-je en levant la main pour interrompre son flot de paroles. D'accord, d'accord, d'accord ! Reprenons.

— Comme je le disais, si tu crois que j'allais laisser cette gourde de Constance, ou d'autres qui t'ont toujours détestée, comme Stan de la compta, parler de toi à tort et à travers à un homme qui tient entre ses mains l'avenir d'Emma, tu te trompes !

Que répondre à cela ? Je hochai la tête en l'invitant à poursuivre.

— En assistant à ces entretiens, je peux prévenir les dégâts, ou au moins te dire sur quels points préparer ta défense.

Je m'assis en face d'elle et me penchai sur la table.

— A propos, comment ça s'est passé ?

— Oh ! dit-elle, soudain évasive. Tu connais Constance...

— Tu veux dire qu'elle a gaffé ?

— En quelque sorte, oui.

— Eh bien, raconte ! la suppliai-je, consciente de l'accent désespéré de ma voix.

Je tentai de me rassurer. Après tout, Stephen Triplecorn ne m'avait pas passé les menottes en sortant de son entrevue avec Constance (la loi ne le lui permettait d'ailleurs pas, ce qui expliquait peut-être sa mauvaise humeur chronique).

— Hum... c'est-à-dire... voilà, commença Dodo. Elle a pris un de ces airs exaltés dont elle a le secret et elle s'est écriée : « La grossesse de Jane, ça a été un moment tellement incroyable, et... enfin, Jane est tellement maternelle avec ce bébé noir ! »

— Elle n'a pas dit ça ?

— J'ai bien peur que si, répondit Dodo.

— Comment Triplecorn a-t-il réagi ? Tu as pu rattraper le coup ?

— J'ai fait sortir Constance du bureau aussi vite que possible. Encore une minute et elle lui

racontait tes visites chez ta prétendue sage-femme qui tire les tarots, persuadée de te rendre un fieffé service !

— Il n'a pas posé de questions ?

— Je ne lui en ai pas laissé le temps. Dès qu'elle est partie, j'ai croisé mes jambes comme ça...

Tout en parlant, elle leva haut une jambe qui aurait fait pâlir d'envie Cyd Charisse.

— ... et j'ai évoqué le drame personnel de Constance, reprit Dodo. Ses parents qui l'ont laissée tomber sur la tête quand elle était bébé, son enfance dramatique, son arrivée chez nous après sa cure de désintoxication... J'ai expliqué que tu avais été une mère pour elle et que sa référence à ta grossesse n'était qu'une confusion métaphorique de sa part, car, à ses yeux, tu représentais l'idéal maternel, et que, dans sa représentation du monde, tu ne pouvais qu'être enceinte, *ad vitam aeternam*...

— Tu n'as jamais songé à écrire des romans ? demandai-je, admirative.

— Merci, j'en corrige toute la journée.

— Tout de même, tu as de l'imagination à revendre. Le beau Stephen n'a pas bronché ?

— Tu parles ! Il était trop occupé à regarder mes jambes.

Entre nous, si j'avais été un homme... A ce sujet, une question me vint soudain à l'esprit.

— Au fait, tu n'as pas remarqué quelque chose d'inhabituel, chez lui ?

— Eh bien, maintenant que j'y pense, si.

Je me penchai de nouveau sur le bureau.

— C'est fou, non ? murmurai-je. Moi, je n'avais jamais vu un aussi gros...

— Il possède le regard le plus expressif que j'aie jamais croisé, poursuivit Dodo sans m'entendre. Au premier abord, on pourrait croire que cet homme est froid, mais, si on prend le temps de l'observer, on s'aperçoit qu'il est incroyablement intelligent et qu'il s'investit à fond dans ce qu'il fait. C'est un passionné.

— Ce qui ne t'a pas empêchée de lui mentir.

— Si peu ! répondit Dodo en haussant les épaules avec une charmante nonchalance. Constance a toujours été un peu à l'ouest ; je n'ai fait que résumer son *curriculum vitae* à ma manière. Je te rappelle que c'était pour t'aider.

— Et je t'en remercie. Pour revenir à Stephen Triplecorn, tu n'as pas remarqué qu'il a...

— Le bégain pour toi ? Bien sûr que si !

— Pardon ?

— Ne fais pas l'étonnée ! Pourquoi étirerait-il son enquête sur plusieurs mois, sinon ? Et pour quelle raison ne délègue-t-il pas le travail à ses subordonnés, comme il doit le faire d'habitude ?

— Il m'a dit qu'il manquait de personnel.

— C'est certainement le cas, concéda Dodo, mais cela n'explique pas tout. Je suis persuadée qu'il y a autre chose. Tu l'intéresses beaucoup, Jane.

* * *

L'année précédente, j'avais agrandi mon cercle d'amies... Non, n'exagérons rien. Disons que j'avais agrandi mon cercle de relations plus ou moins fréquentables, en faisant la connaissance des futures mères avec qui Sophie s'était liée d'amitié (pour de bon, elle) lors de ses cours de préparation à l'accouchement.

Il y avait Peg, dite la Parfaite, qui aurait été capable de brûler une carotte en l'accusant de

sorcellerie (à cause de sa couleur orange, je suppose), Trudy, jamais en panne de remarques acides, Stakhano Helena, qui ne vivait que pour son travail, Dora, pleine de zèle, à défaut d'être pleine de grâce, Elizabeth, alias Miss Pomponnée, notre experte en cosmétiques, et enfin Patty, à peine sortie de l'adolescence, qui devait avoir à peu près l'âge de Marisa, la cadette du club des mamans de Mary Jr.

En apprenant que j'avais fraternisé avec ce dernier groupe, Sophie m'avait invité au sien, pour me faire « changer un peu d'air ».

— Peux-tu me dire en quoi ton cercle d'amies est si différent du mien ? avais-je demandé.

Sophie avait paru embarrassée.

— Je ne sais pas... Nos enfants sont un peu plus âgés qu'Emma. Cela te donnera une idée de ce qui t'attend.

Tolkien ne m'avait-il pas dit que j'avais changé depuis qu'Emma était entrée dans ma vie, ou, plutôt, que la présence de ma fille avait révélé une part de moi jusqu'alors en sommeil ? Je ne me souvenais plus de ses paroles exactes, mais toujours est-il que je n'étais plus tout à fait la même (mais pas tout à fait une autre, n'exagérons rien).

En d'autres termes, non seulement je n'avais pas envoyé Sophie se faire cuire un œuf, mais j'avais accepté son invitation.

Je rejoignis donc son cercle d'amies — avec une demi-heure de retard car Emma avait recraché son biberon sur moi au moment où nous franchissions le seuil de mon appartement —, mue par le vague espoir que celles-ci, elles non plus, ne seraient plus exactement telles que je les avais connues.

En vérité, je ne saurais dire à quoi je m'attendais précisément. Peut-être à ce que Peg ait mis en veilleuse l'inquisiteur qui sommeillait (d'un œil seulement) en elle. Ou à ce que les zygomatiques de Trudy aient enfin trouvé le mode d'emploi du sourire (lequel mobilise tout de même, selon les spécialistes, dix fois plus de muscles que la grimace). Ou à ce que Miss Pomponnée se soucie un peu moins de son mascara et un peu plus de son moi véritable.

Quoi qu'il en soit, j'avais tout faux.

Elles étaient exactement les mêmes.

Voilà plus de six mois que je ne les avais pas revues, mais rien n'avait changé en elles : ni leur apparence, ni leur façon de s'exprimer, ni leur manie de ne pas rater Trudy... ni, surtout, leur façon de me regarder comme si elles s'apprêtaient à brandir une gousse d'ail et une croix d'argent pour m'éloigner de leur progéniture.

Ce en quoi on pouvait les comprendre, si l'on considérait que Sophie devait leur avoir révélé la vérité sur ma prétendue grossesse et mon acharnement à élever le nourrisson noir que j'avais trouvé par le plus grand des hasards sur les marches d'une église.

Je ne sais pas en quels termes exactement elle avait présenté ma situation, car elle s'est toujours refusée à me le révéler, mais elle s'était montrée assez persuasive pour qu'elles m'accordent un dernier essai d'intégration dans leur club très fermé.

Quoi qu'il en soit, j'allais encore devoir parler crevasses aux seins et tests comparatifs de couches-culottes.

Contrairement aux amies de Mary Jr, elles arrivèrent toutes munies de leur exemplaire personnel de **A quoi s'attendre...** dûment annoté.

Il m'arrivait de nourrir quelques doutes sur mon intuition maternelle — moi qui le consultais pourtant religieusement chaque soir —, mais je sursautai lorsque Peggy, comprenant que je n'avais pas le mien dans mon sac à main, me demanda d'un ton doux :
— Et que faites-vous si...

Je la vis dégainer son manuel de la mère irréprochable et feuilleter les pages d'un geste expert.

— ... si Emma tire sur son oreille ?

— Je lui demande d'arrêter ? répondis-je, du ton du candidat malheureux d'un jeu télévisé commençant à soupçonner qu'il ne reviendrait pas en troisième semaine.

Peggy secoua la tête d'un air sévère.

— J'attends de rentrer à la maison et je consulte le livre ?

Manifestement, ce n'était pas non plus la bonne réponse.

— Vous l'emmenez aux urgences séance tenante, car il peut s'agir d'une otite infectieuse fulgurante, récita Peggy. Imaginez que votre fille reste sourde à vie à cause de votre négligence ? Hein ?

Je baissai la tête, penaude. Manifestement, on allait me faire payer cher mon droit d'entrée dans le club.

Dans le groupe de Mary Jr, toutes les femmes considéraient comme une évidence qu'elles devaient allaiter leur bébé, mais aucune n'avait tenté de me culpabiliser en voyant que ce n'était pas mon cas, ni de savoir pourquoi je nourrissais Emma au biberon.

Ici, changement de tonalité. Toutes les cinq minutes en moyenne, l'une des nourrices dénudait son sein et propulsait un téton autoritaire en direction des lèvres de son nourrisson. Et, chaque fois qu'Emma émettait ne fût-ce qu'un gazouillement, on me jetait un regard atterré en me demandant :

— Pourquoi ne la mettez-vous pas au s... Ah, j'oubliais ! Vous ne **pouvez pas**.

Moi qui croyais avoir fait depuis longtemps mon deuil de l'allaitement d'Emma, chacune de ces remarques me donnait un peu plus le sentiment de mon incompetence. Au nom de quoi, me disais-je alors, cette petite couineuse de Peg junior (dans sa modestie, Peggy avait donné son propre prénom à sa fille) aurait-elle droit à huit points de quotient intellectuel de plus que mon Emma ?

Fallait-il le préciser ? Aucune d'entre ces mères labellisées ne semblait me juger capable d'élever correctement ma fille.

— Vous êtes dans une situation... comment dire... inhabituelle, dit Patty.

— Ce doit déjà être assez dur d'élever seule votre enfant, ajouta Elizabeth.

— Si en plus elle est... enfin, vous ne pensez pas qu'elle serait mieux avec des **gens de couleur** ? interrogea Helena en baissant la voix et en regardant autour d'elle (au cas où des Black Panthers auraient été tapis derrière les rideaux, un poignard entre les dents ?).

— Ce serait mieux pour elle, approuva Dora.

— Dites-moi, Jane... Vous êtes bien consciente que votre fille est **noire** ? demanda Trudy.

— Si vous voulez mon avis, tout ça n'est pas naturel, décréta Peggy, à qui personne n'avait demandé son avis.

— Mais..., tentai-je de protester pour prendre ma défense, et celle d'Emma.

— Jane, m'interrompt Sophie, est une excellente mère. Aucune d'entre nous n'aurait fait mieux qu'elle. Maintenant, si vous le voulez bien, parlons d'autre chose, ou alors restons-en là pour aujourd'hui.

Je regardai ma sœur, abasourdie. Avais-je bien entendu ? Était-ce Sophie, la peste au visage d'ange, qui venait de prendre ma défense ? Non seulement cela semblait être le cas, mais les autres paraissaient l'avoir entendue comme moi, car pas une de ces dames ne fit mine de s'offusquer de ce rappel à l'ordre.

Après cet épisode, l'ambiance devint un peu moins agréable, et, si personne ne me manquait de politesse, la chaleur humaine n'était décidément pas au rendez-vous.

Je n'étais pas près de revenir dans ce groupe, où chacune dardait à présent un œil glacial sur sa voisine... quand ce n'était pas sur son propre enfant.

Chez Mary Jr... Je sais, je vous rebats les oreilles avec le cercle d'amies de celle-ci, comme s'il s'agissait d'un lieu utopique, ce qui en vérité n'était pas le cas, mais, croyez-le ou non, les relations y étaient autrement plus conviviales !

Chez Mary Jr, donc, les bébés semblaient encore faire corps avec leurs mères — un peu à la façon de chatons jouant entre les pattes de mères tendres et aimantes. Ici, ils paraissaient plutôt être des accessoires destinés à mettre en valeur leurs génitrices. Ils représentaient, en somme, un investissement, au même titre qu'un sac à main ou des escarpins en croco.

Au moment de partir, j'embrassai ma sœur avec reconnaissance pour le geste qu'elle avait eu, mais je savais que je ne reviendrais pas dans son groupe.

* * *

Le suspense était insoutenable.

Il y avait à présent plusieurs mois que Sophie m'avait annoncé un scoop sur la vie sentimentale de notre mère, mais, depuis, silence radio. Il faut dire que je n'avais guère eu l'occasion d'en reparler avec elle, et que pour rien au monde je n'aurais posé la question à la principale intéressée.

Aussi, dévorée par la curiosité, et ayant appris que celle-ci avait prévu de sortir ce samedi soir, je fis ce qu'aurait fait à ma place toute fille normalement constituée : je confiai Emma à la garde de l'une de ses bonnes fées pour quelques heures et m'introduisis subrepticement dans la demeure maternelle.

N'allez pas en déduire que j'entrai par effraction ! Depuis que j'avais quitté la maison, une dizaine d'années auparavant, j'avais conservé un double de la clé. Il ne m'était jamais venu à l'idée de m'en servir, et, si ma mère avait compris que je le détenais toujours, elle m'aurait sommée de le lui rendre ou aurait fait changer les serrures. Par chance, ce n'était pas le cas.

Voilà comment je me faufilai par une nuit sans lune (en vérité, je ne jurerais pas que l'astre lunaire était noir ce soir-là, mais l'image est si romanesque que je ne résiste pas) dans l'allée plantée d'ifs tordus qui menait au manoir sur la lande balayée par les vents... pardon, mon imagination m'emporte, dans l'allée bordée de thuyas qui menait au pavillon de banlieue qu'occupait ma mère.

Une fois dans la place, je songeai que je me donnais beaucoup de mal pour percer ce mystère. Sans doute pensez-vous aussi qu'il aurait été plus simple de poser franchement la question à ma mère, mais avez-vous noté l'état de mes relations, ou plutôt de mon absence de relations, avec elle ? Nous fonctionnions, elle et moi, comme deux armées en manœuvre, chacune évitant avec soin toute rencontre frontale avec l'autre, sans cesser pour autant de la poursuivre.

Je refermai derrière moi la porte d'entrée et me dirigeai dans l'obscurité vers la salle de séjour. Je n'étais plus revenue ici depuis la fête de naissance que ma mère avait donnée quelques mois auparavant, lorsqu'elle me croyait encore enceinte.

A cette lointaine époque — avant l'arrivée d'Emma — la maison était encore exactement la même que du temps de papa, comme si le temps s'était arrêté avec la mort de celui-ci (à l'exception des biberons, hochets et autres couches-culottes king-size en carton rose et bleu que maman, pour l'occasion, avait jugé de bon goût de suspendre sur des cordes à linge).

Je regardai la pièce dans laquelle je venais d'entrer en clignant des yeux. M'étais-je trompée de maison ? Je ne reconnaissais plus rien ! Ni le canapé de cuir chocolat qui trônait à la place du vieux sofa de velours bleu roi, ni les estampes japonaises qui avaient remplacé les biches au bois dans

leurs cadres dorés, ni le kilim déroulé sous mes pieds là où aurait dû se trouver le tapis mité rouge et or de mamie Taylor.

Puis mes yeux se posèrent sur les photos de famille rassemblées sur la table basse du salon. J'ai toujours eu du mal à croire que mère, Sophie et moi puissions faire partie d'un groupe appelé famille, mais le fait était là, comme le confirmaient les clichés nous représentant toutes les trois au pied du sapin de Noël devant une montagne de paquets-cadeaux, ou bien soufflant des bougies d'anniversaire fichées dans des pièces montées dégoulinantes de glaçage rose, ou encore en maillot de bain, une bouée en canard autour de la taille, sur fond de station balnéaire.

Toutes les trois... comme si mon père n'avait jamais existé.

Mon cœur se serra à cette idée. Je n'ai jamais nourri un grand amour pour mon clan, qui n'en avait que les apparences, mais mon père avait toujours tenu une place à part dans le groupe disparate qu'il était convenu d'appeler ma famille. Il était mon champion, mon héros, mon prince charmant. Il était mort lorsque j'étais très jeune, aussi ne savais-je plus très bien si le temps et la douleur avaient embelli mes souvenirs, ou bien s'il était vraiment l'homme que je voyais en lui.

Il me semblait tout à coup qu'il était mort une seconde fois. Pourtant, rien ne le ferait tomber de son piédestal, surtout pas la censure dont il était soudain la victime, comme à la grande époque stalinienne de la retouche photographique politiquement correcte.

Refusant de m'apitoyer sur cette double perte, au sens littéral et au sens métaphorique, je me dirigeai vers la cuisine. Un petit verre de cette infâme piquette que mère gardait toujours dans sa cuisine me remettrait le moral d'aplomb.

Décidément, la révolution était en marche ! A la place de l'habituelle bouteille de gros rouge fermée par un capuchon de plastique mal revissé s'alignaient trois élégants flacons millésimés, dont les étiquettes à la calligraphie fleurie indiquaient des noms de grands crus dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Et, bien entendu, tous les trois étaient bouchés. Pas moyen de m'en verser un petit verre, histoire de boire... pardon, de voir si leur contenu était à la hauteur de leurs promesses ! songeai-je, dépitée.

Avec qui mère comptait-elle les partager ? Le mystère s'épaississait. Aussi furieuse qu'assoiffée, je pris la direction de sa chambre à coucher.

Je m'arrêtai devant la porte, consciente de commettre un sacrilège — jamais je n'avais été autorisée, enfant, à fouler le sanctuaire de la chambre parentale —, mais il fallait que je sache. Animée d'un désagréable pressentiment, je poussai le battant et pressai l'interrupteur.

Là aussi, changement de décor.

Je me sentis soudain aussi déstabilisée que les trois ours après le passage de Boucle d'Or, à la différence que celle-ci était partie, et que j'étais toute seule à arpenter la maison, allant de surprise en surprise.

La chambre de mère, autrefois un cauchemar rose bonbon entre quatre murs — je m'étais souvent demandé comment mon père y avait survécu (mais n'était-elle pour rien dans sa disparition prématurée ?) —, semblait à présent sortir d'un reportage d'Architectural Design.

Disparu, le lit blanc et or recouvert d'une bonne douzaine de coussins de satin couleur framboise écrasée et d'un gros chat maussade aux griffes fermement plantées dans l'édredon ! Arrachée, la moquette ornée de roses-choux si joufflues qu'elles semblaient gonflées à l'hélium ! Envolés, les rideaux de chintz où s'entrechoquaient joyeusement toutes les nuances impliquant du rouge et du blanc ! Volatilisée, la coiffeuse nappée d'un flot de dentelles roses tellement kitch qu'elles auraient donné la nausée à Barbie !

Sous mes yeux médusés se déployait une chambre simple et chic, très Nouvelle-Angleterre avec

son parquet ciré bien brillant qui me donnait des envies de glissades en chaussettes, son lit de chêne clair recouvert d'un patchwork aux élégantes tonalités ciel et beige, ses stores de lin écru et son bureau aux lignes sobres.

Je n'aurais pas fait mieux si j'avais eu carte blanche pour relooker cette pièce ! me dis-je, partagée entre la stupeur, l'admiration et, je l'avoue, une pointe de jalousie. J'en étais là de mes réflexions lorsque mon regard se tourna de nouveau vers la table. Au fait ! Qui disait bureau disait écrire, et qui disait écrire disait... **révélations top secret défense**.

Deux secondes chrono plus tard, j'avais déniché l'agenda que ma mère avait rangé dans le tiroir central.

Evidemment, me dis-je en chassant un vague sentiment de culpabilité, il ne s'agissait pas d'un journal intime ; je ne violais donc en rien l'intimité d'autrui. D'ailleurs, qu'allais-je trouver dans ce carnet, sinon des notes aussi croustillantes que Dentiste à 14 heures, Planter les oignons de tulipes, ou encore Ne pas oublier de marquer le coup pour l'anniversaire de Jane ?

Rassérénée, j'ouvris l'agenda et le feuilletai à rebours à partir de la date de ce jour-là. Tiens ? Aucune mention de tulipes ni de dentiste. En revanche, trois lettres revenaient avec une régularité de métronome sur les pages du samedi et du dimanche.

Vic.

Vic à la maison. Week-end chez Vic. Vic à la maison... Bon sang, qui était ce Vic ?

Je me laissai tomber sur le lit, choquée, et surprise d'être aussi choquée. Après tout, Sophie m'avait prévenue. Mère avait une aventure. Jusqu'à présent, cela n'avait été qu'une phrase. Tout d'un coup, c'était une réalité.

Mère avait une aventure.

Avec un dénommé Vic. Chaque week-end, elle allait chez lui ou le recevait ici. D'un bond, je me levai du lit.

A présent, je savais où ma mère se trouvait ce soir-là. Chez Vic.

* * *

— Suis-je vraiment la plus qualifiée pour élever Emma ?

La question venait de moi, et les regards perplexes venaient de Mary Jr, Chantelle et Marisa. En compagnie de nos bébés, nous nous étions installées pour l'après-midi dans un terrain de jeux non loin de l'appartement de Mary Jr, dans Brixton.

— Qui pourrait être la personne la plus désignée pour élever ta fille, sinon toi ? me demanda celle-ci, parlant manifestement au nom des deux autres.

— Je ne sais pas... Une femme originaire de la Trinité ?

— Quelle drôle d'idée ! s'exclama Chantelle dans un rire mélodieux. Pourquoi ta fille aurait-elle besoin de ça ?

— Parce que... Elle... Oh, je ne sais pas pourquoi je dis cela, bafouillai-je, me souvenant tout à coup que, pour elles, j'étais la mère biologique d'Emma.

Mes trois interlocutrices ouvrirent des yeux ronds de surprise devant ce lamentable exercice de rétropédalage verbal.

— A vrai dire, poursuivis-je sans savoir où mes paroles me mèneraient, je ne connais pas les origines exactes de son père, mais ce n'est pas une raison pour la priver d'une culture qui lui revient de droit. Si elle était élevée par une Trinidadienne...

Je m'enfonçais, je le voyais à leurs regards effarés. Bravement, je conclus :

— Eh bien, ma petite Emma saurait qui elle est et d'où elle vient.

Marisa secoua la tête d'un air péremptoire.

— De toute façon, personne ici ne vient de la Trinité.

— Pardon ?

— Elle dit que personne ici ne vient de la Trinité, répéta Mary Jr en articulant posément.

Je la regardai, incrédule.

— Comment, vous ne venez pas de la Trinité ?! D'où êtes-vous, alors ?

J'avais l'impression d'avoir été flouée.

— De Tobago.

— De Tobago ?

Elle hocha la tête.

— Toutes les trois ?

Trois hochements de tête me répondirent.

J'étais effondrée.

— Sauf Charmaine, précisa Marisa, du ton que l'on prend pour consoler un enfant.

De fait, je me sentais comme un gamin qui a commandé une luge trois vitesses au Père Noël et trouve les œuvres complètes de la Comtesse de Ségur dans ses chaussons. On m'avait trompée sur la marchandise.

Ou, plutôt, je m'étais trompée. Toute seule, comme une grande.

— Pourquoi t'es-tu mis en tête qu'Emma était originaire de la Trinité ? me demanda Mary Jr.

C'était exactement la question que j'étais sur le point de me poser.

— Aucune idée, répondis-je. A cause des statistiques, je suppose.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Les Noirs vivant en Grande-Bretagne sont majoritairement issus de l'île de la Trinité, dis-je comme si je récitais ma leçon.

— Ce qui ne signifie pas que, considérés individuellement, ils soient tous trinitadiens, répliqua Marisa.

Je regardai Emma, qui jouait à plat ventre sur un plaid.

— Alors elle pourrait venir d'un autre pays ? murmurai-je, décontenancée.

— De beaucoup d'autres pays, précisa Chantelle en insistant sur le **beaucoup**.

Je songeai à Dodo, avec ses chansons et ses recettes trinitadiennes. Je fermai les yeux, consternée. Pas question de lui avouer que je l'avais une fois de plus roulée dans la farine. D'ailleurs, à quoi bon ? Nous n'avions peut-être aucun moyen de savoir si nous donnions ou non à Emma l'héritage culturel de ses ancêtres, mais, au moins, nous lui en donnions un. C'était mieux que rien.

Le mieux, au point où nous en étions, était de laisser Dodo continuer de jouer des épices et des percussions, en espérant qu'Emma en retirerait tous les bénéfices possibles pour son développement psychoaffectif, comme le conseillaient les doctes auteurs de **A quoi s'attendre...**

— Il craint un peu, ce parc, non ? demanda soudain Chantelle, m'arrachant à mes réflexions moroses.

Je levai les yeux et regardai autour de moi. De fait, la pelouse tenait plus de la pampa que du gazon anglais et les aires de jeux étaient sales et mal entretenues. Quant aux balançoires, elles étaient si rouillées qu'on n'en aurait pas voulu dans une déchetterie.

— Il faut reconnaître, dis-je en essayant de rester positive, que c'est un peu...

— Craignos, insista Chantelle.

De fait, l'endroit n'était pas aussi riant qu'on aurait pu le désirer. Je renonçai à tout optimisme déplacé.

* * *

— Tu l'as dit, acquiesçai-je en me levant.

Churchill & Stewart avait eu la bonté de me laisser dépenser une petite fortune au Connaught, dans l'espoir qu'en contrepartie j'arracherais notre prochain best-seller aux griffes de la concurrence.

Voilà pourquoi, par une belle journée de printemps, je me retrouvai installée sur une chaise de style Queen Anne, un chapon dans mon assiette (nom d'une banane en fleur ! Par quelle face attaquer ce monument ?), révisant à la vitesse de l'éclair mes cours d'histoire de l'art afin d'aider Smock à décider si son Turner en était bien un.

— Le plus simple, suggérai-je en priant intérieurement pour ne pas passer pour une parfaite idiote, serait que l'un de nous aille examiner la signature.

— Ach ! s'exclama-t-il dans une assez convaincante imitation de l'accent teuton. Che ne fois bas où zerait l'indérêt !

Estimant qu'il s'agissait-là d'une expression de son sens de l'humour personnel, je jugeai bon d'émettre un rire entendu.

Simon Smock en chair et en os était exactement tel que le représentaient les portraits de lui, avec un peu plus de chair et un peu moins d'os. Il possédait effectivement une canne à tête de lion, portait effectivement une cape pourpre qui frappait au visage ceux qui le croisaient à moins de un mètre et ressemblait effectivement à un Truman Capote en plus replet, avec en option la crinière de Salvador Dali et la moustache de Zorro.

Si l'individu avait été un livre, les bibliothécaires auraient eu bien du mal à déterminer sur quel rayonnage le classer.

Avant notre rendez-vous, j'avais tenu avec Dodo une conférence au sommet afin de tenter de percer le mystère qu'il entretenait autour de l'ouvrage dont j'espérais négocier les droits.

— Tout de même, vendre à l'étranger un roman signé par un Anglais **avant** de le faire éditer en Grande-Bretagne, c'est un peu raide, non ?

— Exact, avait confirmé Dodo en tapotant ses lèvres laquées de rouge d'un ongle tout aussi rutilant, mais ce ne serait pas la première fois.

— Ah ?

— Non, avait-elle dit en s'adossant à son fauteuil de cuir. Voilà comment je vois les choses... L'auteur figure dans les listes des auteurs à succès, sans plus : elle n'est pas au top. Elle a eu quelques bonnes critiques, se vend plutôt bien, mais on ne se l'arrache pas. Et voilà qu'elle écrit quelque chose qui sort du lot. Smock pressent qu'il tient peut-être un gros coup. Seulement, s'il essaie de placer le manuscrit sous le nom de cette femme...

— Une femme, vraiment ?

— Dix contre un que c'en est une. Donc, s'il se contente d'affirmer que c'est son meilleur livre, les éditeurs lui riront au nez. Ils consulteront les chiffres de tirage de ses précédents bouquins et lui diront : « Merci bien, mais elle fait dix mille exemplaires par titre. Je ne vois pas comment elle atteindrait les cent mille sur celui-ci ! » et ils iront chercher ailleurs la nouvelle Mary Higgins Clark.

J'avais enfin commencé à comprendre.

— Il essaie de faire monter les enchères ! Au lieu de caser son manuscrit comme n'importe quel produit milieu de gamme, il le promène à l'étranger, lance des rumeurs, insiste sur l'anonymat de l'auteur. Et ça marche !

— Il n'y a qu'à entendre les éditeurs et leurs attachées de presse dans les dîners en ville, confirma Dodo en souriant. « Ça ne serait pas Joyce Carol Oates, par hasard ? » « Plutôt Stephen King s'essayant à un nouveau style ! » « Moi, je dirais que Martin Amis a eu envie de voir si on reconnaîtrait sa patte derrière un roman écrit au féminin... » Et patati, et patata...

— Le pire, c'est que tout le monde tombe dans le panneau. Je ne connais pas un éditeur qui ne soit pas prêt à casser sa tirelire pour acheter la pochette-surprise de Smock.

— Exactement, avait dit Dodo. C'est comme au poker : on paie pour voir.

— Alors que faisons-nous ?

A ces mots, j'avais vu le sourire de Dodo s'évanouir.

— On paie, bien sûr.

A présent que j'étais assise face à mon dandy rondelet à l'improbable moustache, je commençais à douter. Était-il réellement si machiavélique ?

Il était temps d'entrer dans le vif du sujet, d'autant plus que je commençais à me lasser de nos spéculations sur son maudit Turner, ou assimilé.

— Si nous parlions un peu de ce mystérieux roman ? proposai-je sans transition.

En guise de réponse, il sortit d'une sacoche — sans doute restée jusqu'à présent dissimulée dans les plis de sa cape — un manuscrit épais de plusieurs centaines de pages, qu'il me tendit. A peine l'avais-je saisi que mon interlocuteur se leva brusquement.

L'avais-je froissé ? Je n'eus pas le temps de lui poser la question. Je le vis pivoter sur lui-même en faisant voler autour de lui la cape infernale dans un vrombissement de bombardier passant à l'attaque. Dans un réflexe salvateur, et instruit par l'expérience, le serveur eut tout juste le réflexe de plonger pour éviter l'impact.

— Vous ne prenez pas de dessert ?

Pas ma meilleure réplique, j'en conviens, mais qu'auriez-vous dit à ma place ? « Chouette, j'adore les mille-feuilles » ?

— Pas le temps. Sam Peters, de Willow Press, m'attend pour le café à...

Je m'attendais à le voir consulter une montre-gousset qu'il aurait sortie de la poche de son gilet, s'écrier : « Ciel je vais être en retard ! » tel le lapin d'Alice, puis s'éloigner d'un bond, mais il n'en fit rien.

— Et puis flûte ! s'exclama-t-il. Qu'il attende !

Puis, après avoir tapoté sa sacoche d'un air satisfait :

— Deux semaines, ajouta-t-il en levant le pouce et l'index. Je donne à tout le monde deux semaines à compter d'aujourd'hui pour me faire une offre.

Et il s'éloigna en trotinant, martelant le sol de sa canne à tête de lion, sa cape claquant dans son sillage.

* * *

Emma refusait obstinément de rouler sur le dos.

Saletés de bouquins qui vous disent tout le temps à quoi vous attendre !

Dès février, soit à la fin du deuxième mois d'Emma, j'avais vu apparaître pour la première fois

l'exaspérante injonction, tout à la fin de la rubrique **Est aussi capable de** : « Rouler sur le dos (uniquement dans ce sens). »

Huit mots qui avaient transformé en combat de tous les instants nos séances de jeu des trois derniers mois, pour un résultat proche du néant. Nous arrivions au 31 mai, soit le dernier jour du cinquième mois d'Emma, et l'alinéa maudit s'était à présent hissé au sommet de sa liste, dominant sa rubrique tel un vautour aux yeux injectés de sang, juste en dessous du titre **A la fin de ce mois, votre bébé doit être capable de.**

J'avais pourtant tout essayé.

J'avais installé Emma à plat ventre avant de me placer du côté opposé à celui où elle regardait, puis de l'appeler en chantant ou en claquant des doigts afin d'attirer son attention et de l'obliger à chercher de mon côté, ce qui l'aurait déséquilibrée et fait rouler sur le dos. La rusée coquine se contentait de pivoter la tête avec douceur sans perdre un instant son équilibre.

J'avais aligné ses peluches (en particulier Lapin Salinge, une sorte de belette malade en feutrine rose à laquelle elle vouait un inexplicable attachement) pour attirer son attention et lui donner envie de l'attraper, dans l'espoir de la faire basculer pendant la manœuvre. La petite peste souriait au lapin en gazouillant sans tenter la moindre approche.

J'avais tenté de mettre Kick le Chat dans le coup, mais ce traître était déjà trop occupé à rouler sur lui-même — un spectacle qui arrachait à Emma des petits cris de joie, mais ne l'incitait en rien à imiter les exploits du satané félin.

En désespoir de cause, j'avais promis à ma fille une décapotable et un mois à la Costa del Sol pour ses dix-huit ans si elle daignait rouler sur le dos, comme on le lui demandait.

Rien n'y faisait : Emma refusait d'obtempérer.

Désespérée, je finis par appeler David à l'aide.

— Je travaille, Jane ! me répondit-il dans un concert de lames de couteau heurtant un billot de boucher.

Je l'imaginai, le combiné calé entre l'épaule et l'oreille, découpant un quartier de bœuf.

— Tu as des soucis ?

— Moi, non. C'est Emma.

Aussitôt, les coups de couteau s'interrompirent.

— Que lui arrive-t-il ?

— Elle ne roule pas sur le dos.

— Pourquoi veux-tu que ta fille roule sur le dos ?

— Parce que mon livre dit qu'à cinq mois révolus elle doit savoir le faire ! Et nous sommes le dernier jour de son cinquième mois ! Si ce soir à minuit elle n'a pas roulé sur le dos, j'appelle les urgences !

— Tu ferais mieux de jeter ce satané bouquin à la poubelle.

— Certainement pas. Comment savoir ce que mon enfant doit savoir faire ?

— Quel besoin as-tu de le savoir ?

— Tu as de ces questions ! C'est essentiel pour son développement psychoaffectif !

David me répondit par un éclat de rire, puis j'entendis les couteaux reprendre leur **staccato** sur le billot. **Tac tac tac ! Tac tac tac !**

— Ecoute, Jane, ma mère a eu cinq garçons. Si tu crois qu'elle passait son temps le nez dans un bouquin à gémir : « **Poï poï poï !** Et Benjamin qui n'a pas encore attrapé un raisin sec ! »

Enfer. Jamais je n'aurais dû parler à David de l'épisode des raisins secs !

— Tu as un frère qui s'appelle Benjamin ? dis-je pour dévier la conversation.

— Je te l'ai déjà dit, Jane. Il y a Benjamin, Jacob, Seth, Moshe et moi-même.

— Enchantée.

— Personne n'a jamais donné de mode d'emploi à notre mère pour nous élever tous les cinq, mais ça ne nous a pas empêchés de savoir découper correctement un quartier de bœuf.

— Mes félicitations à ta maman. Vous formez une sacrée famille.

— Merci. Maintenant, Jane, rends-moi service, et à toi aussi par la même occasion. Cesse de te faire du souci pour des choses qui n'en valent pas la peine. Et, si tu as vraiment besoin de t'épancher, adresse-toi à Tolkien.

Il ponctua sa dernière phrase d'un **tac tac tac** définitif, puis j'entendis le dé clic du combiné qu'il éteignait. Je coupai à mon tour la connexion, pensive.

Au fond, David avait raison.

C'était Tolkien qu'il fallait appeler.

Notre conversation commença exactement comme celle que je venais d'avoir avec David, à ceci près que Tolkien ne me rappela pas d'un ton acide qu'il travaillait (sous entendu, lui), et qu'aucun bruit de couteau ne rythmait notre échange. Elle prit cependant un tour différent au moment où je lançais mon ultimatum.

— Si ce soir à minuit elle n'a pas roulé sur le dos, j'appelle les urgences !

— Allons, Jane, tout ira bien.

— Pardon ?

— Je te dis que tout ira bien, répéta Tolkien avec calme.

Inexplicablement, le ton posé de sa voix eut sur moi un effet apaisant.

— Tu es sûr ? demandai-je, n'osant croire que l'on puisse impunément s'affranchir des recommandations des spécialistes **ès** bébés.

— Mais oui ! Moi-même, j'ai roulé très tard sur le dos.

— Toi ?

— Mais oui ! Ma mère était folle d'inquiétude.

— Je n'arrive pas à imaginer Galadriel... je veux dire, Claire en train de s'affoler.

— Mais oui ! Elle était comme toutes les jeunes mamans...

A chacun de ses **Mais oui !** prononcés de sa voix grave si rassurante, ma tension nerveuse s'atténuait d'un cran.

— Si tu veux mon avis, poursuivit-il, les nouveau-nés ne peuvent concentrer leur énergie que sur une chose à la fois...

Tout en me laissant bercer par ses paroles, je laissai mon regard dériver vers Emma qui, à plat ventre sur le lit, observait Kick le Chat en fronçant les sourcils.

— ... tu comprends, ils doivent traiter une telle quantité d'informations à la fois ! On leur en demande déjà beaucoup, alors...

Emma adressa à Kick l'un de ces sourires radieux dont elle avait le secret.

— ... tu dois bien admettre qu'étant donné ses incroyables dispositions sur le plan verbal elle...

— Ah ? Tu penses qu'elle est douée dans ce domaine ?

— Emma ? Elle sera une sacrée bavarde, fais-moi confiance ! Comme je te le disais, étant donné ses incroyables...

Emma tendit le bras, mais le chat sauta au bas du lit. Emportée par son mouvement, elle bascula.

— ... dispositions verbales, il ne faut pas s'étonner que ses performances physiques aient un

petit temps de décalage. Je t'assure que...

Et elle roula sur le dos !

Une seconde plus tôt, elle était dans son habituelle posture de limace (à plat ventre et toute baveuse), et, l'instant d'après, elle était sur le dos !

— ... le développement de ton bébé est plus que satisfaisant...

— Ça y eest ! exultai-je dans un hurlement triomphal.

— Tu dis ?

— Emma ! Elle vient de rouler sur le dos !

— Pendant que nous parlions ?

— A l'instant même, sous mes yeux !

Calant le combiné entre mon épaule et mon oreille, je me penchai pour prendre ma fille dans mes bras.

— Bravo, Emma. Tu es la meilleure !

Puis je me laissai tomber sur le lit, vaincue par les émotions. Ce fichu bouquin était mauvais pour mes nerfs. Qu'allais-je devenir lorsque nous aborderions la date butoir à laquelle Emma devrait savoir ramper ?

Dans le combiné, Tolkien me parlait toujours.

— Elle s'est vraiment retournée pendant qu'on parlait ?

— En direct live.

Il me sembla entendre Tolkien sourire à l'autre bout de la ligne.

— On forme un sacré tandem, toi et moi, murmura-t-il d'une voix vibrante de fierté.

Emma progressait à pas de géante, si vous me passez l'expression. Elle savait maintenant tenir la tête bien droite lorsqu'on la maintenait assise, arrivait à se pencher pour attraper un objet qu'on lui tendait (de préférence Lapin Salinge), pouvait faire passer un cube d'une main à l'autre, avait le réflexe de chercher un objet tombé à terre, parvenait à prendre un raisin sec dans sa main — incroyable l'importance que le raisin sec avait pris dans mon quotidien — et, victoire !, était capable de rouler sur le dos (uniquement dans ce sens).

En outre, elle babillait en cadence, en associant des voyelles à des consonnes. Et, croyez-le ou non, lorsqu'elle associait des m et des a en babillant ma-ma-ma-ma en rythme, j'étais au septième ciel.

Juin,
le sixième mois

David était parti au restaurant, laissant Christopher seul à l'appartement. C'était le moment idéal pour jeter les bases de mon grand projet **Il faut sauver le couple de David**. Emma dans mes bras, je montai à l'étage du dessus pour une petite visite amicale.

— J'ai peur d'avoir mal compris, résuma Christopher quelques instants plus tard, après que je lui eus présenté mon idée. Tu veux que je dessine les plans d'une aire de jeux pour enfants ?

— Pas n'importe quelle aire de jeux. Celle-ci, dis-je en lui tendant les clichés que j'avais pris du terrain situé près de chez Mary Jr, dans Brixton.

Devant son air indécis, j'insistai :

— C'est l'endroit où mes amies et moi emmenons nos enfants jouer, le samedi matin.

A contrecœur, Christopher prit le paquet de photographies. Une expression atterrée se peignit sur son visage.

— J'ai vu des décharges mieux entretenues ! s'exclama-t-il.

— Oui, je suppose que l'on pourrait déjà tondre l'herbe. Mais cela ne suffirait pas...

— Franchement, il n'y a rien à sauver ! Il faut tout raser et recommencer de zéro.

— C'est un peu ce que je craignais. Après tout, pourquoi se contenter d'ajouter trois bancs et une table à pique-nique si c'est pour laisser ces vieux bidules dangereux continuer de rouiller sur place ? David dit toujours qu'il faut aller au bout de ses projets.

— Bon, mais il y en a tout de même pour une certaine somme. Qui voudra payer pour engager des travaux ? Pas les habitants du quartier, je suppose. S'ils avaient les moyens de le faire, ils iraient s'installer ailleurs.

— De toute façon, ce n'est pas à eux de financer des équipements collectifs. Je vais voir du côté des services municipaux. David dit toujours que je déborde d'énergie : autant la faire déborder du bon côté. Je suis sûre que je peux les convaincre.

— Et s'ils refusent de t'écouter ?

Je songeai à la somme rondelette que m'avait rapportée mon contrat pour **Le Bébé de chiffon**.

— Je trouverai une solution. David dit toujours...

— Oh, ça va ! s'écria-t-il en levant la main pour me faire taire. David ceci, David cela... Tu es venue parler de lui ou de ton projet ?

Je le regardai, presque choquée. Jamais je n'avais entendu Christopher parler de David autrement qu'avec respect et adoration. D'ailleurs, **tout le monde** (y compris ma mère, ce qui n'est pas un mince exploit) parlait de David avec respect et adoration. La seule personne au monde à être restée imperméable à ses qualités humaines était Trevor, l'ex-futur père de mes enfants, mais l'opinion de Trevor sur David n'avait jamais compté à mes yeux, y compris à l'époque où nous étions fiancés.

— Eh bien, maintenant que tu le dis... J'ai cru comprendre que tu n'étais pas heureux au restaurant ?

— Evidemment, je ne suis pas heureux au restaurant ! tonna-t-il.

Il se mordit la lèvre, comme s'il était le premier surpris de cette explosion de colère, avant de répéter d'une voix brisée par l'émotion :

— Evidemment, je ne suis pas heureux au restaurant... C'est très bien d'aider celui qu'on aime à réaliser son rêve, mais, à présent, le rêve de David est une réalité.

De fait, **Viande ! Viande ! VIANDE !**, le restaurant qu'avait ouvert David, connaissait un franc succès. Depuis que Kevin Spacey s'y était attablé (et bien que je le soupçonne d'y avoir commandé du filet de sole), la jeune garde du théâtre londonien en avait fait sa cantine, sans compter quelques

célébrités de la critique cinématographique.

— Il n'a plus besoin de moi, ajouta Christopher d'un ton désespéré. Et, pour être honnête, je n'ai plus rien à faire au restaurant.

— C'est tout à fait mon avis.

Il me jeta un regard stupéfait.

— Tu es d'accord avec moi ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si étrange.

— Juste le fait que tu n'as jamais été d'accord avec moi, même quand il s'agit de savoir si *La Leçon de piano* est un navet ou non.

— *La Leçon de piano* est un film magnifique.

— Je t'en prie ! Tu as vu la coiffure de Sam Neill ?

— Tout le monde s'en moque ! Ce qui compte, c'est la beauté de... enfin, peu importe. Tu te trompes sur ce film.

— J'aimerais bien savoir en quoi...

— Et tu te trompes aussi sur quelque chose d'essentiel, l'interrompis-je. Il y a un autre point sur lequel nous sommes d'accord, en dehors du fait que tu n'as plus rien à faire au restaurant.

— Lequel, je te prie ?

— David.

D'un haussement de sourcils, Christopher m'invita à poursuivre.

— Nous l'aimons tous les deux.

Une expression douloureuse se peignit sur son visage.

— C'est vrai, dit-il dans un souffle.

— Ce qui signifie que pour sauver votre relation, nous devons t'aider à mettre fin à une situation qui ne peut que vous dresser l'un contre l'autre, et à reprendre une activité dans laquelle tu puisses t'épanouir.

Christopher marqua un long silence, comme s'il lui fallait du temps pour accepter mes paroles. Puis un sourire étira ses lèvres.

— Tu as raison, Jane.

Je ne m'aventurai pas à commenter ma surprise de le voir, pour une fois, abonder dans mon sens, de peur de nous engager de nouveau dans un débat stérile.

— Il est temps pour moi de réaliser mes rêves, reprit Christopher.

Puis, baissant les yeux vers le paquet de photographies qu'il tenait toujours entre ses mains :

— Mais, tout de même, un terrain de jeux pour enfants ? ajouta-t-il, dubitatif. Ce n'est pas exactement le Louvre...

Je lui adressai un clin d'œil complice.

— Non, mais tu sauras bien en faire ta pyramide.

* * *

C'était à présent le tour de Minerva de la publicité de se faire cuisiner par Triplecorn. Par chance, Dodo était toujours résolue à jouer les anges gardiens envers les témoins... ou, plus exactement, envers moi.

Je ne soupçonnais pas Minerva de nourrir de noirs desseins à mon encontre, du moins, pas dans le sens où Louise ou Stan de la compta auraient pu me vouloir du mal — la première en vertu du

principe selon lequel, quand on hait, c'est pour la vie, et le second parce que, comme disent les botanistes, il était « revenu au type ». A la suite de la vaine tentative de greffe que j'avais opérée sur lui (prouvant au passage que le *Stanus comptabilis* ne survit pas sans ses épines dans son milieu naturel) et après m'avoir apporté son soutien en forçant le système informatique de Triplecorn, Stan avait recouvré son hostilité coutumière et ses ricanements d'hyène.

En revanche, ma principale crainte à l'égard de Minerva était son indifférence absolue à toute forme de diplomatie. A sa façon, elle était comme moi : un électron libre. Capable de pencher de n'importe quel côté, selon l'humeur du moment, la phase de la lune ou le degré d'hygrométrie ambiante... Bien malin qui pouvait prédire quel parti elle prendrait !

Une seule chose était sûre : elle ne se censurerait pas.

Que savais-je d'elle, qui aurait pu m'inquiéter ou me rassurer ? En tout cas, ses lunettes en ailes de papillon ne signifiaient rien, sinon que les goûts et couleurs ne se discutent pas.

Tout d'abord, je ne lui connaissais pas de haines ni de préjugés particuliers. Ensuite, pour une raison qui me restait obscure, elle avait opposé un refus définitif à **toutes** mes demandes de publicité pour des auteurs dont on m'avait confié les manuscrits. Enfin, elle n'ignorait rien de mes neuf mois de fausse grossesse.

En un mot, je ne disposais d'aucun élément déterminant.

Après ce qui me parut une éternité d'attente anxieuse, Dodo me fit appeler pour m'annoncer, mi-figure miraisin, que « l'on ne pouvait vraiment rien reprocher à Minerva, qui après tout avait fait preuve d'un certain bon sens ».

Je retins un gémissement de frustration. Elle ne s'imaginait tout de même pas que j'avais attendu une heure et demie en me rongant les ongles pour entendre cela !

— Très bien, Dodo, mais que suis-je supposée comprendre exactement ?

Elle tourna sur elle-même dans son fauteuil d'un air triomphant.

— Que j'ai tout réglé.

— Réglé quoi, au juste ?

Elle se pencha sur le bureau et passa aussitôt du mode **Je suis la meilleure** au mode **J'ai un scoop, mais garde-le pour toi**.

— Minerva a dit, murmura-t-elle en me lançant un regard pétillant de malice, que tu étais l'employée la plus inventive de la maison.

— Ce n'est pas un mauvais début, répondis-je en adoptant la même posture.

— Non. C'est ensuite que ça s'est dégradé.

Elle regarda autour d'elle comme si des oreilles indiscretes pouvaient nous entendre.

— Quand elle a commencé à énumérer la liste de tes créations personnelles.

— Aïe.

— Je dirais même aïe aïe aïe ! Elle a commencé par évoquer le jour où tu as légèrement gonflé les chiffres de vente sur le précédent ouvrage d'un de tes auteurs pour justifier une augmentation de son budget publicité.

— Je ne faisais que mon devoir ! Un cercueil pour deux était un excellent bouquin qui aurait dû faire de meilleurs chiffres...

— Tout à fait d'accord, Jane, mais là n'est pas la question, dit Dodo d'un ton conciliant. Si tu permets, je continue.

J'acquiesçai d'un hochement de tête.

— Ensuite, elle a raconté à Stephen Triplecorn comment tu avais prétendu être invitée à la

semaine royale d'Ascot en juillet parce que tu avais déjà utilisé tous tes congés de l'année et que tu voulais prendre huit jours de vacances en Provence avec Trevor.

— Enfin, Dodo, la Provence ! Ça ne se refuse pas !

Elle leva les yeux au plafond.

— Mais Ascot, en juillet ! Tout citoyen britannique sait qu'Ascot a lieu en juin !

— Tu sais, les habitudes sont faites pour être changées.

— Il aurait été plus simple de dire la vérité, Jane.

— Oui, ce n'est pas la première fois qu'on me dit ça.

— Enfin, il y a prescription. Ce qui m'a un peu plus chiffonnée, c'est lorsque Minerva a terminé son réquisitoire en rappelant à Triplecorn l'une de tes dernières trouvailles. Ton utérus rétroversé.

— Oh, non !

A l'époque de ma prétendue grossesse, et dans la louable intention d'attirer la sympathie de Minerva afin qu'elle m'alloue un meilleur budget publicité pour le dernier titre de Colin Smythe, je m'étais inventé quelques soucis du côté de ma plomberie personnelle.

— Et si, dit Dodo, accablée.

— Et alors ?

— Alors ? Aux grands maux, les grands remèdes ! J'ai déployé l'artillerie lourde.

Tout en parlant, elle se pencha de façon à offrir une vue imprenable sur son décolleté, qui vu sous cet angle était digne de la double page centrale d'un magazine pour adultes avertis. L'artillerie lourde ? C'était le mot juste. Sous mes yeux admiratifs se profilait une paire d'obus que la Royal Air Force n'aurait jamais osé imaginer même dans ses rêves les plus débridés.

Ravalant un soupir de dépit, je détournai le regard.

— Je ne suis pas sûre de comprendre, dis-je. En quoi tes seins peuvent-ils intéresser Minerva ?

— Mais on se fiche de Minerva ! s'impacienta Dodo. C'était pour détourner l'attention de Triplecorn !

— Oh, je vois. Et quel effet ces... hum, cela a-t-il eu sur lui ?

— L'effet escompté. Il est devenu tout rouge et il s'est mis à tousser comme s'il était en train de s'étrangler.

Rien que de très normal, étant donné la plastique explosive de mon ange gardien, me dis-je avec reconnaissance. D'un autre côté, j'étais un peu gênée aux entournures quant à l'aspect déontologique des méthodes de diversion utilisées par celle-ci. En jouant ainsi de sa séduction, Dodo avait-elle conscience qu'elle piétinait allègrement des années de combat féministe ?

A la réflexion, je préférerais voir dans son geste un acte de rébellion. Sa troublante beauté lui avait valu tant de jalousie de la part des femmes et tant de méfiance de la part des hommes qu'elle s'était sans doute accordé, pour une fois, le droit d'en user en toute impunité... et, surtout, pour une juste cause.

— J'ai pris un air innocent et lui ai proposé d'aller dans le bureau d'accueil demander un verre d'eau à Hilda. Le temps qu'elle lui rappelle qu'aucun alinéa dans sa fiche de poste ne faisait mention de l'obligation de désaltérer les pékins venus enquiquiner les gens qui travaillent, j'ai eu tout le loisir de proposer un marché à Minerva.

Je la regardai, incrédule.

— Tu veux dire que tu as essayé d'acheter Minerva ?

— J'ai essayé de sauver les meubles, rectifia Dodo d'un ton vertueux. Les tiens, en l'occurrence.

— Oui, bien sûr... Je serais curieuse de savoir ce qui peut bien appâter Minerva.

— Je lui ai promis que, pendant un an, je veillerais personnellement à ce qu'on ne lui demande de promouvoir que des auteurs qui en vaudraient la peine.

— Elle a mordu à l'hameçon ?

— Avec voracité. Minerva adore son job, à condition qu'elle n'ait pas l'impression de se prostituer. Tu aurais dû voir son visage s'éclairer ! On aurait dit que je venais de lui offrir tout Garcia Marquez sur un plateau.

— Mais **Cent ans de solitude** ne figure pas dans notre catalogue !

Dodo esquissa un geste évusif.

— On s'en fiche. Ce qui comptait, c'était de la motiver. D'ailleurs, depuis que tu lui as « apporté » miss Shakespeare, elle a repris goût à son travail. Mona n'est pas l'immense Gabriel, mais c'est un début...

— J'ai compris le principe. Et ensuite ?

— Ensuite, Stephen est revenu. Minerva s'est levée en déclarant que, malgré ta créativité débordante, elle voyait en toi une force au service du bien dans un monde de brutes puis elle est partie.

Puis elle posa les pieds sur son bureau, en une manœuvre qui se serait révélée désastreuse pour quiconque n'était pas dotée de son anatomie. Qui, sinon elle, serait restée chic et sexy les jambes en l'air, en jupe courte et talons aiguilles ?

— Comme je te le disais, conclut-elle, on ne peut vraiment rien reprocher à Minerva, qui après tout a fait preuve d'un certain bon sens.

— Félicitations. Et que feras-tu quand elle viendra te réclamer du Gabriel Garcia Marquez ?

Dodo posa ses pieds par terre et me jeta un regard perplexe.

— Aucune idée.

Puis son visage s'éclaira et je la vis s'adosser dans son fauteuil, auquel elle imprima une poussée pour le faire pivoter d'un tour.

— Où en es-tu, avec Smock ?

* * *

Le téléphone dans une main, une tasse de café dans l'autre, j'attendais que Sa Majesté Smock prenne la communication, mais celui-ci paraissait décidé à me laisser mijoter jusqu'à cuisson complète.

J'avais sous les yeux le millier de pages reliées par un élastique sur lequel tous les éditeurs du pays fantasmaient. Titre : **sans titre**. Auteur : **anonyme**. Calibrage : cent vingt mille mots, ce qui me semblait beaucoup pour parler de sexe. Cela dit, le sujet n'étant plus pour moi qu'un lointain souvenir, mon avis sur la question n'avait que peu d'intérêt.

J'avais consciencieusement lu ces cent vingt mille mots, avant de proposer en comité éditorial l'achat des droits. On ne m'avait guère opposé de résistance, grâce au battage mené autour de l'ouvrage en question, et bien qu'aucun de ceux qui l'avaient lu chez Churchill & Stewart n'ait été capable d'en résumer l'intrigue.

La seule voix discordante avait été celle de Stan de la compta.

— Vous voulez rire ? On va balancer le budget de fonctionnement annuel de la Couronne d'Angleterre pour acheter une histoire de draps froissés qui ne remboursera même pas l'avance sur droits versée à un auteur qui n'a pas le courage de dire son nom ? C'est payer un peu cher pour faire la nique à la concurrence, vous ne trouvez pas ?

J'avais été sur le point de prendre la défense du roman, que Stan avait assez bien résumé, lorsque Dexter Shlager lui-même était intervenu. Le fait était assez rare pour être souligné, car Dexter ne disait pas grand-chose en réunion, et, de toute façon, personne ne l'écoutait.

Je l'avais vu darder sur Stan un regard meurtrier.

— Qu'est-ce que c'est, votre job ? avait-il demandé d'un ton polaire. Ici, on fait de l'édition. Vous savez en quoi ça consiste ?

— Sais pas, avait marmonné Stan. A pondre des bouquins ?

— Mauvaise réponse.

— A faire du fric ?

— Aucun rapport. Etre éditeur, c'est affirmer son pouvoir sur les autres.

La petite voix flûtée de Constance s'était alors élevée.

— Excusez-moi...

Comme chaque mardi, jour de comité éditorial, elle portait de sages lentilles de couleur marron, dans un louable effort pour paraître crédible que rendait parfaitement vain son piercing au sourcil dont l'anneau carré proclamait *Ecrire libre ou mourir*.

— Excusez-moi, mais l'édition n'est-elle pas la quête infiniment romantique du roman idéal répondant à une double exigence littéraire et didactique ?

Une expression où se mêlaient l'ahurissement et le désespoir était soudain passée dans le regard de Dexter Shlager. Puis, se tournant vers Dodo :

— Qui m'a vendu cette péronnelle comme une assistante d'édition ? avait-il sifflé entre ses dents. On n'a pas besoin de pourfendeurs de moulins à vent, ici.

Avant que la réunion ne dégénère en séance de lancer de noms d'oiseaux, un sport dans lequel excellait notre aimable compagnie, j'avais pris la parole pour proposer une voie de sortie convenant à tout le monde. Nos rivaux, avais-je expliqué, pourraient toujours allonger leur mise : nous n'aurions pas les moyens de suivre indéfiniment. Notre atout résidait ailleurs.

Ayant ainsi obtenu l'attention de mes collègues, j'avais poursuivi en suggérant que si nous voulions réellement rafler le roman que vendait Smock, malgré son absence de titre, d'auteur et même d'intérêt, il fallait proposer à celui-ci plus que de l'argent.

Bien entendu, en brillants stratèges que nous étions, nous avions conclu la réunion par un plan de bataille en bonne et due forme.

— Tout ce qu'il voudra, avait dit Shlager.

— Tout ce qu'il voudra ? avait glapi Stan.

— Tout ce qu'il voudra, avait répété Dexter en frappant du poing sur la table. Si on veut que les autres n'aient pas ce roman, il faut promettre à Smock qu'il aura carte blanche chez nous.

Puis il s'était tourné vers moi.

— Au fait, Taylor, qu'est-ce qu'il vaut, ce bouquin ?

— Eh bien...

J'avais compté sur mes doigts pour énumérer ce qui m'apparaissait comme les qualités majeures de l'ouvrage.

— Il s'agit d'une suite de phrases à peu près cohérentes entre elles, les chapitres sont numérotés dans l'ordre et il n'y a pas trop de fautes d'orthographe. Voilà ce qu'on peut mettre à son actif. Pour le reste...

— Bon. Ça devrait faire l'affaire..., avait grommelé Dexter.

Voilà pourquoi j'étais à présent pendue au téléphone, attendant que Simon Smock daigne se souvenir de mon existence.

— Vous êtes toujours là, Jane ? Excusez-moi de vous avoir fait attendre.

Je tentai de me représenter mon interlocuteur, avec sa crinière de Salvador Dali de comptoir et ses moustaches à la Don Diego de la Vega.

Moi qui depuis bien longtemps désespérais de voir un jour un être capable de donner un peu de relief à la blondeur uniforme qui avait envahi le monde, j'aurais dû me réjouir de l'irruption de ce dandy aux cheveux de jais dans le paysage. Pourtant, une certaine lassitude m'envahissait. La vie n'avait-elle rien de mieux à m'offrir en la matière que des empêcheurs d'éditer ou (d'élever) en rond tels que Simon Smock (ou Stephen Triplecorn) ?

— Bonjour, Simon ! m'exclamai-je en essayant d'insuffler un peu d'enthousiasme dans ma voix. J'ai une offre à vous faire.

— Je suis tout ouïe.

Je lui indiquai le chiffre que m'avait accordé Dexter Shlager. Smock marmonna quelques paroles indistinctes, et je crus comprendre qu'elles exprimaient une certaine déception.

— On m'a proposé mieux que ça, dit-il finalement à voix haute.

— Pour ce nav... pav... livre ?

— Si fait. Il n'y a pas cinq minutes.

Le rat !

— Par conséquent, poursuivit-il, si c'est tout ce que vous avez à me proposer...

— Toutcequevousvoudrez ! criai-je.

— Plaît-il ?

— Tout-ce-que-vous-voudrez, répétei-je en articulant. On me donne entière latitude pour vous accorder ce qui conviendra à votre cliente.

Si on m'avait dit un jour que je prononcerais une phrase pareille...

— Plus d'argent ? demanda Smock d'un ton dubitatif.

— Eh bien... non, pas exactement.

Dexter avait été très clair sur ce point : une livre de plus, et la maison Churchill & Stewart pouvait se déclarer en faillite.

— En revanche, vous pouvez demander n'importe quoi. N'im-por-te-quoi.

Simon émit une série de toussotements et de raclements de gorge qui n'avaient bien sûr pas d'autre but que d'user mes nerfs — une méthode de guerre vieille comme l'humanité, qui ne m'impressionnait pas.

— Ma cliente pose quelques conditions sur l'aspect artistique de son ouvrage.

Nous y étions. Je refusai de songer à cette prétentieuse qui se prenait pour une artiste parce qu'elle pouvait aligner plus de cent mille mots en leur donnant une apparence de sens. Pourquoi me faire du mal ?

— Tout ce qu'elle voudra, assurai-je, plus mielleuse qu'une téléprospectrice espérant vous vendre un abonnement de téléphone portable.

— Elle souhaite dessiner elle-même la première de couverture de son ouvrage.

— Elle a une formation de graphiste ?

— Alors là, c'est le cadet de mes soucis.

Sans doute avait-elle barbouillé des silhouettes en fil de fer sur un fond mauve ou marronnasse, songai-je avec un frisson d'angoisse.

— Accordé, promis-je, refusant de penser à la tête que ferait le directeur artistique de Churchill & Stewart lorsqu'il apprendrait la bonne nouvelle. Autre chose ?

— Elle ne veut aucune contestation à propos du titre de son roman. Il est hors de question que

l'éditeur y mette son grain de sel.

— Pas de problème ! répondis-je. De toute façon, son bouquin sera bien le seul à s'intituler **Sans titre** ! A moins qu'elle n'ait trouvé quelque chose de plus accrocheur ?

— Entre nous, ça m'est totalement équilatéral.

— Vous avez raison. Est-ce tout ?

— Non. Il y a aussi la question de son nom.

— Elle veut publier sous pseudo ?

— C'est le contraire. A présent qu'elle a écrit quelque chose où elle se reconnaît pleinement, elle souhaite le publier sous son vrai nom.

— Qui est... ?

— Pour vous, c'est encore Anonyme.

— Vous voulez que je fasse inscrire Anonyme sur le contrat ?

— Je m'occuperai de ce point avec votre service juridique. En ce qui vous concerne, soyez aimable de veiller à ce que les exigences de ma cliente figurent sur ce document.

A ces mots, mon cœur se mit à battre un peu plus vite.

— Vous voulez dire que nous faisons affaire ? demandai-je, n'osant croire à ma chance.

— Ça vous pose un problème ?

Je coupai la communication quelques instants plus tard, en proie à une soudaine envie de hurler ma joie. Je venais de dépenser dix ans de mon salaire en moins de trois minutes dans le seul but de coiffer la concurrence au poteau, pour un bouquin médiocre signé par une quelconque anonyme qui allait peinturlurer elle-même sa couverture.

Dexter avait raison : l'édition, c'était quand même un métier à part.

* * *

J'étais tellement dévorée par la curiosité pour ce qui concernait la liaison supposée de ma mère — et que ma visite nocturne de son appartement n'avait fait que confirmer — que je décidai de lui téléphoner pour lui poser ouvertement les questions qui m'empêchaient de trouver le sommeil.

La dernière fois que j'en étais venue à une telle extrémité (appeler ma mère) remontait au jour où j'avais composé son numéro dans le but de l'inviter chez moi, environ un an plus tôt, afin de lui annoncer que j'étais enceinte. Elle n'était pas venue, ayant déjà rendez-vous avec sa manucure cet après-midi-là. Quant à ses rares apparitions chez moi depuis l'arrivée d'Emma, elles n'auraient jamais eu lieu si je n'avais d'abord téléphoné à Sophie pour lui suggérer d'appeler mère pour lui proposer de venir avec elle.

D'ailleurs, celle-ci ne se priva pas de me remémorer ce qui précède — à l'exception de sa séance de manucure — une fois qu'elle eut identifié ma voix.

— Merci, maman, je m'en souviens très bien.

Je réfléchis, ne sachant quelle suite donner à notre conversation. Comment lui faire savoir sans manquer de tact ni de délicatesse que j'avais appris qu'elle avait un amant et que je brûlais d'en savoir plus ? Difficile de déclarer de but en blanc : « Je sais que tu dors avec quelqu'un ! » D'un autre côté, il faudrait bien aborder la question d'une façon ou d'une autre... Je regrettai soudain de ne pas avoir pris le temps de préparer mon appel.

— Quoi de neuf ? demanda ma mère.

— Je sais que tu dors avec quelqu'un.

Bon. Pour le tact et la délicatesse, c'était raté. Pour l'efficacité, en revanche... J'entendis un

petit hoquet de surprise à l'autre bout du fil, suivi d'un long soupir d'agacement.

— Qui t'a dit cela ?

— Sophie.

— Oh ! Si c'est Sophie... Eh bien, elle a raison, comme toujours.

De stupeur, je faillis laisser tomber le combiné. Cette fois-ci, c'est moi qui étais bluffée. Comment ! Ma mère ne niait même pas ? Voilà qui était nouveau !

— Tu veux dire...

— Je veux dire que Sophie t'a dit la vérité. Il y a effectivement quelqu'un dans ma vie.

Je n'en revenais pas. Ma mère était capable de me parler sans détour. Nous avions une conversation d'adultes !

— Comment s'appelle cette personne ?

— Vic. Cette personne s'appelle Vic.

De plus en plus fort. Elle répondait franchement à mes questions.

— Très bien. Et quand comptes-tu nous la présenter ?

— Quand le moment sera venu, Jane. Je veux d'abord voir où me mène cette histoire. Tu es bien placée pour comprendre qu'il ne faut rien précipiter, toi qui as commencé, vécu et terminé une relation avec le dénommé Tolkien avant que ta famille ne soit informée de l'existence de ce jeune homme ?

Oh, que je détestais quand elle avait raison !

* * *

J'avais proposé un rendez-vous à Tolkien.

De préférence à Viande ! Viande ! VIANDE !, même si l'endroit était assez bien pour Kevin Spacey, j'avais choisi un restaurant japonais à éclairage tamisé et murs rouge laque.

Il ne s'agissait pas de l'un de ces bouis-bouis dont la déco se résume en général à Jetons un flou artistique sur la nourriture et, tant qu'on y est, réduisons donc la note d'électricité, mais au contraire d'un établissement chic et raffiné, où tout était conçu pour le plaisir des sens.

Vous l'aurez compris, pas du tout le genre d'endroit que je fréquentais d'ordinaire.

J'avais eu la présence d'esprit de réserver la salle privative équipée d'une table au niveau du sol avec fosse pour y loger ses jambes, en faisant le pari que le supplément exigé en vaudrait la peine. A tout le moins, une fois le dîner terminé, Tolkien serait obligé de me donner la main pour m'aider à me lever.

Ce serait toujours ça de pris au rayon Contacts physiques, sans compter qu'avec ma robe chinoise ultra-moulante j'aurais besoin de son aide, ou bien d'un chariot élévateur, pour me sortir sans dommages d'une telle situation.

Depuis qu'il m'avait embrassée sur le front, le jour où nous étions allés pique-niquer au parc, j'avais attendu qu'il me propose de nouveau de sortir ensemble. Puis, constatant qu'aucun rendez-vous ne se profilait à l'horizon, j'avais pris mon courage à deux mains, mon téléphone dans l'autre, et appelé Tolkien en me reprochant d'avoir perdu trop de temps.

J'ai toujours préféré prendre le taureau par les cornes plutôt que la tapisserie par l'aiguille — manière de dire que la patience n'a jamais été mon fort. Cependant, engluée par la routine du quotidien, persuadée qu'il fallait laisser à Tolkien le temps de faire le point et effrayée par la perspective d'un refus de sa part, j'avais reculé de jour en jour le moment de reprendre contact.

Ce moment était venu. Je m'étais lassée des joies de l'attente et je voulais que Tolkien me revienne. De quelle façon ? Cela, je n'en avais aucune idée. Tout ce que je savais, c'était que Super Jane était de retour.

Coup de chance, lorsque Super Jane avait proposé un rendez-vous à GI Tolkien d'une voix étranglée par l'émotion, celui-ci ne l'avait pas envoyée sur les roses.

Il avait dit oui.

A présent que j'étais face à lui, toutefois, j'étais bien en peine de trouver un sujet de conversation qui tienne la route. Avant que nos salades au gingembre n'arrivent sur la table, nous avons épuisé les ressources d'Emma — ses progrès, ses derniers exploits, son nouvel ours en peluche — et de mon job — mes progrès, mes derniers exploits, mon nouveau fauteuil en cuir.

Puis un silence était tombé entre nous.

Que dire... Que dire...?

— Ton boulot ! m'écriai-je soudain.

Dans mon ravissement d'avoir trouvé un thème de discussion, je bondis de la banquette et me heurtai à la table, renversant mon verre de vin rouge sur Tolkien. Celui-ci recula aussitôt et se cogna le genou contre la table en poussant un gémissement de douleur. Confuse, je me levai — dans la mesure où me le permettait ma position entre la table et le banc — et, à l'aide de ma serviette, je tamponnai maladroitement le liquide que j'avais renversé.

— Excuse-moi, murmurai-je en me rasseyant, tout en songeant que je devais être aussi rouge que la tache qui auréolait sa chemise.

— Pas de souci, marmonna-t-il. De toute façon, les contribuables sont persuadés que les inspecteurs du Yard sont tous des poivrots ou des vendus. Autant leur en donner pour leur argent.

Il avait dû voir mon embarras car il continua d'un ton léger :

— Et, pourtant, il paraît que j'ai un métier passionnant.

— Justement ! m'écriai-je de nouveau. Ton travail !

D'un geste rapide, il retint nos verres avant que je ne commette plus de dégâts. J'ouvris mon sac à main pour y prendre ce que je voulais lui montrer.

— Tiens, dis-je en lui tendant une photographie.

Intrigué, il posa les yeux sur le portrait de jeune fille au regard triste que je lui montrais.

— Qui est-ce ?

— Sarah Johnson, la nièce de mon amie Mary Jr. Tu sais, c'est chez elle que se réunit le groupe que je vois le samedi matin avec Emma.

— La jeune femme que tu as rencontrée dans une file d'attente au supermarché ?

— Voilà.

— Sa nièce n'a pas l'air très joyeuse, dit-il en écartant le cliché pour faire de la place aux assiettes que nous apportait le serveur — crevettes **teriyaki** pour moi et steak **tempura** pour lui.

— Garde cette photo, s'il te plaît.

— Que suis-je supposé en faire ?

Je lui parlai de la disparition de Sarah et lui expliquai tout ce que je savais d'elle, et qui se résumait à peu de chose, à savoir qu'à l'époque où avait été réalisé ce portrait elle s'apprêtait à fêter son seizième anniversaire, qu'elle était la fille de Luke, l'un des frères de Mary Jr, et que ses parents étaient sans nouvelles d'elle depuis plus de un an.

Tolkien me jeta un regard méfiant.

— Je suis désolé pour eux, mais...

— Je voudrais que tu la cherches, dis-je.

A ces mots, il éclata de rire.

— Comme si je n'avais qu'à claquer des doigts ! Si c'était si facile, on l'aurait déjà retrouvée.

— Je ne doute pas que la police ait ouvert une enquête au moment de sa disparition, mais, étant donné ses origines modestes et le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle n'a plus donné signe de vie, tu penses bien qu'on n'a pas mobilisé trop d'énergie pour elle...

— Oui, bien sûr, admit Tolkien à contrecœur.

— Si personne ne fait rien alors qu'il est peut-être encore temps, et qu'avec un peu de méthode on pourrait la retrouver..., dis-je sans achever ma phrase.

Tolkien ne répondit pas.

— Je partirais bien moi-même à sa recherche, si je pouvais...

— Tu ne peux pas. Tu dois t'occuper d'Emma, et, de toute façon, tu ne saurais pas par où commencer.

— Toi, en revanche...

Il laissa échapper un soupir.

— Que portait Sarah le jour de sa disparition ? Avait-elle des amis qui pourraient donner des indications ? Fréquentait-elle un garçon ?

Je ne pus retenir un sourire de triomphe. Puis je commençai à expliquer à Tolkien tout ce que j'avais pu apprendre par Mary Jr.

Dodo avait eu l'excellente idée de garder Emma chez elle pour la nuit, au cas où.

Lorsque Tolkien et moi arrivâmes à l'appartement, nous n'avions qu'une idée en tête : nous jeter dans les bras l'un de l'autre pour nous livrer à ce qu'il est convenu d'appeler une folle étreinte.

Je n'avais pas touché un homme depuis notre rupture — une éternité auparavant — et, en ce qui le concernait, j'aurais juré qu'il n'avait fréquenté personne non plus.

En étais-je si sûre, à propos ?

Je ne voulais pas le savoir. D'ailleurs, je ne voulais même pas me poser la question. S'il n'avait pas eu la moindre aventure, je me serais sentie coupable de sa solitude. S'il y avait eu quelqu'un dans sa vie, je ne l'aurais pas supporté.

Quant aux nuits que nous avons passées ensemble sur ce lit après l'arrivée d'Emma, elles avaient été d'une irréprochable chasteté. Non pas par manque de désir de ma part, mais parce que je connaissais les sentiments contradictoires de Tolkien envers moi, et qu'il n'aurait pas été correct de jouer à le séduire. De son côté, lorsqu'il ne tenait pas Emma dans ses bras, Tolkien s'était toujours réfugié dans une attitude polie mais froide, que j'avais alors mise sur le compte de son besoin de prendre ses distances avec moi.

A présent qu'il m'enlaçait fiévreusement tout en murmurant à mes oreilles des promesses à faire rougir Madonna, je comprenais que le temps de la chasteté était terminé...

— Ne te sens obligé à rien, répondis-je en déposant dans son cou une série de baisers. Si tu préfères, on peut aussi jouer au Scrabble...

J'avais bien conscience de lui parler comme à une vierge effarouchée, mais c'était plus fort que moi : je voulais être certaine qu'il avait autant envie de moi que j'avais envie de lui. Il prit mon visage entre ses mains pour me regarder droit dans les yeux et répondit :

— Arrête de dire des bêtises, Jane. Je veux t'entendre me supplier de te faire l'amour. Je vais te faire crier de plaisir jusqu'à l'aube. Je vais te montrer ce que c'est qu'être aimée par un homme, un vrai.

« Ciel ! » s'écrièrent toutes les timides Jane en moi (Jane Austen, Jane Eyre, Jane Fonda pendant sa période Ted Turner). « Mon mec ne m'a jamais tenu un langage aussi cru ! »

Puis Jane l'effrontée reprit la barre — n'y voyez aucune image sulfureuse (ou alors, assumez vos fantasmes).

— Tant mieux, dis-je en détachant la boucle de sa ceinture. Je commençais à me demander si j'étais devenue transparente.

La suite se révéla un peu plus chaotique. Question de synchronisation, j'imagine. Je commençai à me dévêtir avec une lenteur savamment calculée pour attiser son émoi, mais il arracha mes vêtements en gémissant d'impatience — et en déchirant le coûteux soutien-gorge dans lequel j'avais investi pour l'occasion. Puis il entreprit de parcourir mon corps de baisers brûlants, mais, ayant eu la même idée au même instant, j'eus toutes les peines du monde à le plaquer au sol pour parvenir à mes fins, et finis par entrer en collision avec son menton dans un inquiétant claquement de mâchoires. A demi assommée, je me laissai tomber sur son corps mâle, manquant de lui couper le souffle et, plus préoccupant, de mettre à mal sa virilité triomphante.

En dépit de ces préliminaires calamiteux, nos étreintes prirent un tour autrement plus torride lorsqu'il parvint enfin — et Dieu sait que je n'avais rien fait pour l'y aider — à, comme on dit, prendre possession de moi.

Je ne m'étendrai pas sur les délices de cette nuit, mais soyez sûrs que Tolkien se montra à la hauteur de ses promesses.

* * *

Emma savait s'asseoir lorsqu'elle était couchée, se lever lorsqu'elle était assise et prendre un petit objet entre le pouce et l'index. J'ai bien conscience que certains auront du mal à croire qu'elle était aussi douée, mais il suffit de consulter les rubriques **Est même capable de...** de **A quoi s'attendre pour comprendre qu'Emma était définitivement un bébé Est même capable de.**

Mieux, elle maîtrisait à la perfection **Ma-ma-ma-ma** et s'attaquait à plus ardu : **Pa-pa-pa-pa**. Elle utilisait ces phonèmes, je cite, de façon non discriminatoire, ce qui signifie qu'elle appelait indifféremment **mama** son lapin en peluche et **papa** David ou Christopher. D'ailleurs, tout le monde s'en fichait.

En revanche, lorsqu'elle appelait Tolkien **papa**, je voyais bien qu'il était l'homme le plus heureux de la terre.

Juillet,
le septième mois

Ma mère passa un jour me rendre visite.

Elle avait appelé un peu plus tôt dans la matinée pour me dire qu'elle viendrait me voir. Pour prendre la mesure de l'événement, il faut savoir que jamais, depuis que j'habitais cet appartement, elle n'avait manifesté une telle velléité.

Il nous arrivait bien sûr de nous rencontrer, mais toujours en zone neutre, où nous pouvions défendre nos positions respectives, lancer nos offensives et nous replier en cas de défaite, de préférence en présence de témoins susceptibles de nous séparer si l'affaire prenait un tour trop belliqueux.

C'était bien la première fois qu'elle s'aventurait sur mon terrain. Avait-elle décidé de me faire des confidences au sujet du dénommé Vic ? me demandai-je, pleine d'espoir.

Pas le moins du monde, compris-je en la voyant arriver. Elle traversa l'appartement telle une tornade blonde, parcourut ma décoration intérieure d'un regard navré, me lança au passage un paquet-cadeau « pour ce bébé » et fila à la salle de bains.

Elle n'en ressortit que quelques secondes plus tard, mais elle avait manifestement eu le temps de remarquer les signes d'une présence masculine (la seconde brosse à dents, le rasoir, la mousse à raser).

— Qui donc... ? demanda-t-elle sans avoir besoin d'en dire plus.

— Tolkien, répondis-je sans avoir envie d'en dire plus.

Il y avait si peu de temps que celui-ci avait pris ses quartiers chez moi que je n'avais pas osé annoncer la bonne nouvelle autour de moi, de peur de tout gâcher dans ma précipitation.

— Est-ce qu'il... ? reprit-elle, faisant décidément preuve d'un art de l'ellipse que je ne lui connaissais pas.

— Pas officiellement, non.

C'est alors qu'elle me posa la question la plus étrange qui soit — du moins, venant de ma mère.

— Es-tu heureuse ?

Elle semblait attendre ma réponse avec intérêt.

— Oui, dis-je. Je suis très heureuse qu'il soit là.

— Je ne te comprendrai jamais, Jane.

D'une certaine façon, cette réflexion ne me surprit pas. J'étais la première Taylor à vivre avec un homme en dehors des liens du mariage. Rien de bien révolutionnaire là-dedans, mais peu important à ma mère la marche du monde : une Taylor ne couchait pas sans avoir d'abord la bague au doigt. Voilà, en substance, ce que je pouvais lire dans son regard désolé.

J'aurais pu répondre qu'elle était mal placée pour me faire la leçon, elle qui consacrait ses week-ends à un amant qu'elle n'avait même pas présenté à ses filles, mais elle m'aurait répondu qu'il n'y avait, si j'ose dire, aucun rapport. Elle ne voyait Vic que deux jours par semaine, et chacun avait conservé son appartement. Moi, je vivais à plein temps avec Tolkien.

Emma choisit cet instant pour se réveiller de sa sieste, apportant une diversion bienvenue. J'allai la chercher pour lui donner son biberon puis, assise dans le canapé, je lui tapotai doucement le dos pour lui faire faire son rot.

— Tu veux quelque chose ? proposai-je à ma mère. J'ai du raisin sec, si tu veux.

— Hum... merci bien, Jane.

Puis, observant Emma.

— Ce bébé a grandi, fit-elle observer.

— Oui, c'est ce qu'ils font tous, en général.

— Tiens, dit-elle en saisissant le paquet que j'avais déposé sur la table basse du salon et en le

tendant à Emma. Ouvre-le.

— Elle est encore un peu petite.

Je me levai et déposai Emma dans les bras de ma mère.

— Si tu la prenais quelques instants, pendant que je regarde ce qu'il y a là-dedans ?

Ma mère eut un mouvement de recul.

— Est-ce vraiment une bonne idée ?

— Mais oui ! Il faut bien que vous fassiez connaissance, toutes les deux.

Lorsqu'elle referma enfin les mains sur Emma, elle la prit de telle façon que la petite avait les pieds plus haut que la tête.

— Là, dis-je en redressant ma fille.

Puis, regardant ma mère sans dissimuler ma perplexité :

— Tu es sûre que tu as déjà fait ça ? ajoutai-je.

— Je te rappelle que j'ai eu Sophie. Et toi, bien entendu.

— Hum... Enfin, peu importe, dis-je en constatant qu'Emma paraissait s'accommoder de la situation. Les bébés sont des êtres d'une nature incroyablement patiente et généreuse.

— C'est par la suite que ça se gâte, commenta ma mère d'un ton acide. Ils deviennent des grandes personnes et vous jettent à la figure tout ce que vous n'avez pas fait comme ils auraient voulu.

Je ne relevai pas cette pique, qui m'était personnellement destinée. A quoi bon reprendre l'éternel débat qui nous opposait ?

— Tiens, Emma, voyons ce que la maman de maman (instruite par Sophie, je me gardais bien d'appeler **mamie** la grand-mère de ma fille) t'a apporté ! m'exclamai-je en déchirant l'emballage.

Le paquet contenait trois cadeaux. Une robe rose à frous-frous en taille quatre ans, une poupée plus grande qu'Emma avec une étiquette indiquant : « Attention ! Petites pièces risquant d'être avalées. Ne convient pas à un enfant de moins de trente-six mois ! » et un billet de cinq livres accompagné d'un papier sur lequel ma mère avait écrit : « Pour acheter des crèmes glacées. »

Je réprimai un soupir d'exaspération. Apparemment, elle avait fait de son mieux.

— Merci, dis-je. Elle sera ravie d'avoir tout ça dans quelques années.

— Parce que tu crois qu'elle sera encore là ?

— Et pourquoi n'y serait-elle pas ?

— Je ne voudrais pas que tu nourrisses de faux espoirs. D'après ce que m'a dit Sophie, ils recherchent sa vraie mère.

Je regardai Emma, qui commençait à s'agiter (le fait d'être tenue comme un torchon mouillé n'y était peut-être pas étranger).

— Emma et moi aimons bien l'idée que je suis sa vraie mère, dis-je en prenant le doudou préféré d'Emma. Tiens, donne-lui ça pour la calmer. Tu vas te faire une amie pour la vie.

Pour une fois, elle m'écouta et la magie de Lapin Salinge opéra de nouveau. Dans un cri de pur ravissement, Emma chercha le regard de ma mère en battant des mains.

— Au fait, tu ne m'as pas dit pourquoi tu venais me voir ?

— Qui a dit que c'était toi que je venais voir ? demanda distraitement ma mère, les yeux rivés sur Emma.

* * *

Dodo semblait nerveuse. Etait-ce dû à la perspective de son entretien imminent avec Stephen

Triplecorn ? me demandai-je en examinant la tenue qu'elle arborait ce jour-là. Elle était rouge des escarpins jusqu'au rouge à lèvres — un rouge vermillon éclatant, plus lumineux qu'une bannière guerrière.

— Je comprends que les prestations de Constance ou Minerva aient eu de quoi t'alarmer, dis-je, et je ne parle pas de celles de Stan et de Louise, qui sont encore à venir, mais que risques-tu toi-même ? Tu n'auras aucune raison de devoir intervenir pour rattraper le coup, puisque c'est toi qu'il interrogera.

— Justement, s'impatienta Dodo. Avec les autres, tous mes sens sont en alerte. Je sais que certains te détestent, ou qu'ils sont tout simplement timbrés et imprévisibles, alors je ne prends pas le temps de réfléchir. Je pare les coups, les uns après les autres. Un peu comme à Wimbledon, mais sans le filet, tu comprends ?

— Non.

— Stephen Triplecorn va me poser des questions directes et je n'aime pas ça. Tu me connais... Je ne supporte pas de mentir.

— Alors que comptes-tu faire ?

Elle devait avoir longuement peaufiné sa stratégie car je vis son visage s'éclairer.

— Lui proposer un rendez-vous.

— Un rendez-vous ?

Pour quelqu'un qui n'aimait pas les méthodes directes, ça ne manquait pas de punch.

— Oui, je l'inviterai à dîner chez moi. Je suppose que même les travailleurs sociaux doivent s'alimenter de temps en temps ?

* * *

Les parents de Tolkien nous avaient invités à une fête. Celui-ci les avait informés que nous étions de nouveau ensemble, et que j'avais à présent un bébé... ce qui, techniquement, n'était pas faux. Il n'avait pas prétendu que j'avais eu un bébé, mais que j'en avais un, un peu à la manière de ces poupées soudain dotées d'un nouvel accessoire. « Achetez la nouvelle Jane la Cinglée ! Maintenant avec un vrai bébé qui pleure ! » Il avait précisé que cet enfant n'était pas de lui, mais ses parents, étant ce qu'ils étaient, n'avaient pas formulé le moindre commentaire.

C'était la première fois que j'allais les revoir depuis ma rupture avec lui, et je n'étais pas très à l'aise à l'idée de ces retrouvailles. Quel accueil allaient-ils réserver à celle qui avait brisé le cœur de leur fils, et à son bébé à la peau noire ?

Pendant leur période hippie, les parents de Tolkien s'étaient appelés Elrond et Galadriel (des prénoms à connotation un peu incestueuse, la seconde étant, comme chacun sait, la belle-mère du premier, mais cela n'avait pas paru porter ombrage à leur couple).

Par la suite, après avoir fait fortune grâce à quelques placements juteux sur le marché obligataire, ils s'étaient rangés et avaient repris leurs noms civils, Ron et Claire John. Tolkien, qui était né Donald John, était resté Tolkien. Tolkien Donald.

Vous ne suivez pas ? Tant pis pour vous. Je vous avais dit de ne pas poser de questions.

J'étais déjà allée chez eux, à l'époque où Tolkien et moi étions ensemble, mais je n'avais vu de leur propriété que l'entrée et le salon où ils nous avaient reçus. C'était donc la première fois que je voyais le jardin verdoyant de leur propriété.

Celui-ci verdoyait même au-delà du raisonnable. Un jardin, ce parc qui déployait à perte de vue ses roseraies luxuriantes et ses bosquets de chênes centenaires ? D'un autre côté, il fallait bien cela

pour accueillir les « quelques amis » de ses parents (trois cents invités, tout de même) venus pour l'occasion. Au fait, de quelle occasion s'agissait-il ?

— C'est leur fête annuelle du Quatre Juillet, m'expliqua Tolkien.

— Des citoyens britanniques qui célèbrent le jour de l'Indépendance américaine ? m'exclamai-je, renonçant à toute forme de diplomatie. Ils sont un peu bizarres, non ?

— Exact, avait confirmé Tolkien. Ils le sont même complètement.

Devant mon air ahuri, il précisa :

— Ils considèrent qu'il faut savoir faire preuve de fair-play et se réjouir de la joie de son prochain. A la nuit tombée, on allume des pétards.

Je n'osai demander à quelles sortes de pétards il faisait allusion.

— Cela ne choque pas leurs amis ?

— Ils sont habitués. Ils ne sont pas forcément d'accord sur le principe, mais c'est l'occasion de s'amuser et de boire un coup.

La fête battait son plein à notre arrivée. Tout le monde était gai, bavard et... plus blanc que blanc ! Parmi cette foule au teint clair, Emma passait à peu près aussi inaperçue qu'un grain de café dans un bol de riz.

Je tentai de relativiser mon sentiment de malaise en me disant que la situation ne différait pas fondamentalement de ce qui arrivait au quotidien, à la maison, lorsque nous étions entourées de nos amis ou de la famille, mais en vain.

Ici, le changement d'échelle bouleversait la donne.

Emma était si minoritaire que c'en était choquant, mais je commençais à comprendre que cet état de fait se reproduirait bien souvent, si elle devait grandir à mes côtés.

Malgré la chaleur de ce début de juillet, je frissonnai et me serrai contre Tolkien.

— Tu as froid ? demanda-t-il avec sa sollicitude coutumière.

Je n'eus pas le temps de lui répondre.

— Tolkien ! Jane ! Bébé ! Hou-hou !!!

C'était Claire, qui fendait la foule pour voler à notre rencontre, ses cheveux teints au henné relevés en un chignon alambiqué. Ron la suivait du même pas aérien, barbe blanche et cheveux au vent.

Une Marie-Antoinette rousse et un Charlemagne sans ses fleurs, songeai-je, attendrie. Je ne sais s'ils tenaient leur démarche flottante des années où ils se parfumaient au haschich ou bien, noblesse oblige, de leur fulgurante ascension sociale, mais il y avait en eux quelque chose de discrètement aristocratique qui ne manquait pas d'un certain panache.

— Bébé ! Tolkien ! Jane ! répéta Ron.

— C'est tellement gentil à vous d'être venus, ajouta Claire.

Comprenant que je m'étais fait du souci pour rien, je sentis ma tension se relâcher d'un cran.

— Oh ! Le joli petit hobbit ! s'écria Ron en avisant Emma.

— A-t-elle les pieds velus ? s'informa Claire avec sérieux.

Quand je vous dis qu'ils étaient un brin décalés...

— Non, elle...

— Je plaisantais ! m'interrompit Ron, voyant sans doute mon expression déconcertée.

— J'ai l'impression de revoir Tolkien bébé, dit Claire, en mettant une main sur son cœur. Il me semble que c'était hier !

— Là, là ! la réconforta Ron. Notre petit hobbit a grandi, il est maintenant chargé de famille, et

rien de meilleur ne pouvait lui arriver.

Puis, désignant les groupes d'invités qui se pressaient autour du buffet :

— Venez, dit-il. Il est temps de faire les présentations.

Il y avait là un assortiment social des plus disparates. Toutes les connaissances de Claire et Ron semblaient s'être donné rendez-vous ce soir-là, depuis les vétérans de Woodstock à tuniques indiennes et bandeaux dans les cheveux (« Un bébé, ça dégage tellement de bonnes ondes ! ») jusqu'aux rois de la finance, monsieur en Hugo Boss et madame en Armani, qui semblaient débarquer de la garden-party annuelle de la reine (« Et, pour Emma, ce sera Cambridge ou Oxford ? »), en passant par les anciens voisins de la maison de Barcelone (« ¿ Niña habla español ? ») et le clan John au grand complet (« Elle n'a pas pris beaucoup de Jane, mais c'est vraiment le portrait de Tolkien. »).

A force d'entendre cette dernière réflexion, plusieurs fois répétée, je sentis une sourde irritation me gagner. Perspicace, Ron, s'adressant à l'un de ses frères, répondit :

— Ah, oui. Tu veux dire qu'elle a ses oreilles.

— Mais enfin ! ne pus-je m'empêcher de m'écrier. Vous ne voyez pas qu'elle est noire ?

J'avais crié si fort qu'un silence se fit autour de nous. Même l'orchestre marqua une pause.

Dans mon entourage habituel, la première chose que l'on remarquait était la couleur d'Emma. Ici, alors qu'elle était la seule à avoir la peau noire, chacun faisait comme si de rien n'était. Que refusaient-ils de voir ? Etaient-ils devenus aveugles ?

Claire me regarda, interloquée.

— Bien sûr que nous le voyons, répondit-elle avec calme. Qu'est-ce que cela change ?

— C'est ton bébé, renchérit son mari. Et puisque tu es avec Tolkien...

Ron haussa les épaules avec indifférence.

Il me sembla que trois cents personnes haussaient les épaules avec indifférence.

Quant à moi, je n'avais jamais eu, à ce point, conscience de mon propre ridicule.

— Et, au risque de te décevoir, elle tient beaucoup plus de Tolkien que de toi. Je ne parle pas de sa couleur, bien sûr, puisque tu es brune et qu'il est châtain.

Je la regardai, totalement abasourdie.

— C'est la façon dont elle observe les gens, expliqua Ron d'un ton patient. Elle a le même regard que Tolkien.

Tout à coup, je compris ce qu'il disait. Et, qui plus est, je me rendis compte qu'il avait raison.

Quelques heures plus tard, assis sur la pelouse, nous bûmes une coupe de champagne pendant qu'explosaient les feux d'artifice au-dessus des bosquets verdoyants. Le ciel s'embrasait de gerbes roses, bleues et vertes du plus bel effet. Il y eut même une imitation du drapeau américain, qui aurait été étrange en tout autre endroit, mais s'accordait à la perfection au parc de Ron et Claire.

Ceux-ci semblaient prendre un malin plaisir à briser bon nombre de règles... Il y avait bien un flic dans les parages, mais il ne s'en souciait pas un seul instant.

Il était bien trop occupé à m'embrasser.

* * *

Je n'avais pas encore fait la connaissance de l'auteur anonyme de **Sans titre**. Je la fréquentais par manuscrit interposé, puisque j'étais plongée depuis plusieurs semaines dans une relecture attentive de son manuscrit et que j'avais pris des liasses de notes, en prévision du jour où je pourrais

commencer à travailler son texte avec elle, mais je ne l'avais pas encore vue de mes yeux.

Sans titre n'était pas mauvais en soi. J'avais vu pire. Seulement, étant donné la fortune que nous avons gaspillée pour l'achat des droits, il me semblait indispensable de soigner le contenu du roman (autant que sa promotion commerciale, ce qui ne relevait pas de ma compétence et consisterait essentiellement à investir des sommes colossales dans différentes opérations publicitaires).

Une fois arrivée au terme de ma relecture, et un peu frustrée de n'avoir toujours pas échangé un mot avec Mme Anonyme, je décrochai mon téléphone et composai le numéro de Simon Smock. Celui-ci ne m'avait même pas dit comment s'appelait sa cliente ! J'avais bien sûr vu la signature de celle-ci sur le contrat, mais tout ce que j'avais pu déchiffrer ressemblait à **Cake**, ce qui ne pouvait raisonnablement pas être son patronyme.

Par chance, Simon était là.

Par malchance, il opposa à ma requête un non définitif.

— Comment, non ?

— C'est le **n** qui vous pose un problème, Jane, ou le **o** ? La réponse est non. **N-O-N**. Ma cliente, qui a eu par le passé quelques motifs de se méfier des éditeurs, n'est pas prête à vous rencontrer. De toute façon, elle n'est pas disponible. Elle travaille actuellement sur la relecture de son manuscrit.

De mieux en mieux. Non contente de réaliser elle-même sa couverture, elle se chargeait aussi de réviser son texte. C'était à se demander pourquoi Churchill & Stewart versait un salaire à ses employés.

— Oh, dis-je, faute d'une réponse plus éloquente.

— Je peux vous poser une question, Jane ?

— Faites donc.

— Pourquoi désignez-vous ma cliente par le surnom de « **Cake** » ?

Je me disais, aussi...

— Parce que c'est ce que sa signature semble indiquer, répondis-je, soulagée qu'il ne puisse voir que j'avais rougi.

Smock me répondit par un éclat de rire.

— Oui, dit-il une fois qu'il eut repris son souffle, on peut le lire comme cela. A propos, j'ai du neuf.

— Je vous écoute ?

— Elle a finalement trouvé un titre.

— Vraiment ?

Enfin du concret ! Nous progressions !

— Puisque je vous le dis ! Il s'agit d'un acronyme à partir des prénoms des quatre héroïnes.

Je dressai mentalement la liste des prénoms de celles-ci. Tina, Ophélie, Ursula et Rita. Comme me l'avait appris Simon lors de l'un de nos précédents entretiens, l'auteur les avait choisis en l'honneur, je cite, des figures emblématiques de l'Eve future. Tina Turner, Ophélie Winter, Ursula Andress et Rita Hayworth. **T-O-U-R**.

— La Tour ? demandai-je, peinant à cacher ma déception. C'est un peu banal, non ?

Je n'y étais pas du tout.

— **Le Trou**, répondit sobrement Simon.

— Pardon ?

— Le titre est **Le Trou**.

— Vous ne craignez pas que ce soit un peu... hum... racoleur ?

- Non. C'est féministe.
- Vous en êtes bien sûr ?
- En tout cas, c'est l'avis de... Cake.

Génial. J'allais devoir vendre un roman féministe intitulé **Le Trou**. Tout compte fait, je préférerais **Sans titre**.

* * *

Le rendez-vous de Dodo avec Stephen Triplecorn avait été... instructif.

— Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ?

Nous étions attablées, Dodo et moi, dans le petit restaurant chinois au coin de la rue, en bas de chez Churchill & Stewart. Les aliments y étaient d'une origine douteuse, mais l'éclairage parcimonieux voilait les plats d'une pudique obscurité.

— Si nous commençons par commander, Jane ? proposa Dodo en parcourant le menu.

— On verra plus tard. De toute façon, la nourriture est infecte, ici.

— Si tu n'as pas faim, ne dégoûte pas les autres. Je prendrai un **Moo Goo Gai Pan**.

— A tes souhaits ! Et, maintenant, je veux savoir ce qu'il a dit.

— C'est ma vie sentimentale qui te passionne tant, ou ses conséquences pour toi ? demanda-t-elle un peu sèchement.

— Quelle question ! Tu ne t'inquiéterais pas, à ma place, de savoir à quelle sauce tu vas être mangée ?

— Si, bien sûr.

— D'autant plus qu'il s'agit moins de moi que d'Emma...

— Oui, c'est vrai, concéda Dodo avec une pointe d'embarras.

— Ce qui ne m'empêche pas de m'intéresser à tes amours. Comme toujours.

Un brin exagéré, j'en conviens. Lorsque Dodo n'était que mon boss, je me souciais autant de sa vie privée que de l'avenir politique de Tony Blair. Cependant, plus je la connaissais, plus je l'appréciais, et plus je l'appréciais, plus je m'intéressais à ses amours. Par conséquent, mon affirmation n'était pas mensongère à cent pour cent.

— Oui, je sais, Jane, dit Dodo avec un sourire conciliant. De toute façon, c'était moins un rendez-vous qu'une séance de travail.

— Il est tout de même venu chez toi.

— Pas pour me voir. Pour me parler de toi.

On en revenait de nouveau à moi.

— Si tu veux mon avis, murmura-t-elle, ce type fait une fixation sur toi.

— Enfin, c'est ridicule !

— Oui. Je veux dire, non. Quoi qu'il en soit, tout ce que j'ai trouvé pour l'empêcher de se montrer trop curieux a été de le bombarder de questions.

— Personnelles ?

— Professionnelles, répondit Dodo, vertueuse.

— Par exemple ?

— Je lui ai demandé pourquoi ce dossier prenait tant de temps, en lui disant qu'il aurait pu régler en trois jours ce qui lui prenait des mois.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Toujours les mêmes arguments sur les thèmes « Rome ne s'est pas faite en un jour » et « si j'avais un budget »...

— Tu y crois, toi ?

— Et toi ?

— Je ne sais pas, dis-je. D'après ce que j'ai pu lire sur le sujet, les services sociaux manquent effectivement de moyens. D'un autre côté, on ne peut pas dire que ce soit dans l'intérêt des enfants d'allonger autant les délais de placement. Ils sont mieux dans des familles aimantes que dans des foyers d'accueil...

— Bien dit. D'ailleurs, la mère biologique d'Emma ne s'est toujours pas manifestée ; cela devrait inciter Stephen Triplecorn à t'autoriser à adopter légalement la petite. Pourtant, on dirait qu'il s'est mis en tête d'écrire ta biographie. Il veut tout savoir sur toi. Tout, tout, tout !

Je m'agitai sur ma chaise, mal à l'aise.

— Ne t'inquiète pas, dit Dodo, je n'ai rien dit qu'il puisse retenir contre toi.

Ce qui ne laissait pas grand-chose pour alimenter la conversation, songeai-je, vaguement déprimée.

— Que lui as-tu dit, alors ?

— Que je te connaissais depuis plusieurs années et que tu étais une jeune femme intelligente, volontaire et pleine de ressources. Je lui ai aussi dit qu'à mon avis Emma avait bien de la chance d'être élevée par quelqu'un comme toi.

— Tu le penses ?

— Et comment !

— Qu'a-t-il répondu ?

— La même chose qu'aux autres. « Il y a quelque chose de pas clair à propos de cette Jane Taylor et je veux savoir ce que c'est. »

— Que veux-tu objecter à une affirmation pareille ? m'écriai-je, au désespoir.

— Je lui ai dit qu'il était simplement déconcerté par ta forte personnalité, et que nous-mêmes au bureau l'avions été au début. « C'est bien simple, ai-je ajouté, entre collègues, on la surnomme Bagheera. »

— C'est vrai ?

— Non, mais on pourrait.

Je regardai Dodo, songeuse. Mon petit doigt me soufflait qu'elle ne me disait pas tout. Que pouvait-elle bien me cacher ?

— Allez, Dodo, vide ton sac. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle me sourit, mais le cœur n'y était pas.

— Il me plaît, dit-elle dans un soupir.

J'avais dû mal entendre.

— Stephen Triplecorn te plaît ?

— Oui.

Incroyable. Quel charme pouvait-elle bien trouver à ce bellâtre arrogant ? Sans doute avait-elle remarqué — bien qu'elle ne l'eût admis pour rien au monde, même sous la torture — son volumineux... hum... outillage ? A part cela, je ne voyais pas ce que l'on pouvait dire en faveur de Stephen Triplecorn.

— Il est intelligent, bien élevé et se fait une très haute idée de son devoir, dit Dodo.

— Il n'a aucun sens de l'humour.

Elle balaya cette remarque d'un haussement d'épaules indifférent. J'aurais pu répondre que peu

importait, en effet, aux yeux d'une femme qui comme elle manquait également d'humour — quoique sa suggestion de m'appeler Bagheera n'en manquât pas —, mais je préférerais me taire. A quoi bon froisser Dodo, qui se donnait tant de mal pour défendre mes intérêts ?

— De toute façon, dit-elle dans un nouveau soupir de dépit, ce que je pense de lui est sans importance, puisque c'est toi qu'il a dans la peau.

— N'exagérons rien.

— Tu ne peux pas nier qu'il est littéralement obsédé par toi. Est-ce que les grandes passions ne vont pas de pair avec une véritable obsession pour l'autre ?

Stephen Triplecorn, amoureux de moi ? Il n'aurait plus manqué que cela ! Toutefois, que Dodo ait raison ou tort, qu'il soit obsédé par ma personne ou par mon cas clinique, le résultat était le même.

Cela ne faisait pas du tout mes affaires.

* * *

Emma commençait à jouer.

Elle hurlait de rire lorsque David s'écriait **COUCOU !** en jaillissant de derrière un coussin, faisait les marionnettes (croyez-le ou non, c'était ma mère qui le lui avait appris) en chantonnant et adorait dire au revoir d'un signe de la main, y compris à ceux qui venaient tout juste d'entrer dans la pièce.

Il ne me restait qu'à espérer que le jour où elle m'adresserait ce geste serait celui où elle partirait à l'école pour la première fois et non celui où les services sociaux me l'enlèveraient.

Août,
le huitième mois

Christopher avait une surprise pour nous.

— Téléphone à Mary Jr, avait-il dit, et demande-lui de nous retrouver avec ses amies au square en bas de chez elle.

Il y avait seulement deux mois que je lui avais soumis l'idée de relooker le terrain de jeux, et le projet était déjà achevé ! La municipalité l'avait accepté, d'autant plus facilement qu'un généreux donateur, **alias** moi-même, avait amplement subventionné sa réalisation.

J'avais une totale confiance dans le talent de Christopher, mais si j'avais imaginé cela...

— Que c'est beau ! s'écria Mary Jr, d'une voix vibrante d'enthousiasme.

Nous étions réunis dans le petit parc, essayant de ne pas nous évanouir sous la canicule qui s'était abattue sur Londres, en ce mois d'août le plus étouffant que la Grande-Bretagne ait connu depuis bien longtemps.

De fait, Christopher avait accompli un petit miracle !

Je n'essaierai pas de vous faire croire qu'il avait édifié un nouveau Disney World, lequel n'était d'ailleurs pas ma tasse de thé (trop de © et de ™ pour mon goût), mais, dans l'environnement un peu triste de ce quartier défavorisé, ce nouveau terrain de jeux était un véritable petit paradis pour les enfants... et pour leurs mères.

Pour dire la vérité, c'était surtout par les yeux de Mary Jr que je le voyais — Mary Jr qui m'avait appris, sans le vouloir, combien était mince la ligne entre manquer de tout et avoir juste assez.

Et, par son regard, voici ce que je pouvais admirer : une pelouse entièrement refaite et bien tondue, une aire de jeux flambant neuve, solide et colorée, comprenant quatre toboggans de différentes hauteurs, plusieurs sortes de balançoires plus ou moins sportives pour convenir aux tout-petits comme à leurs aînés, un vaste bac à sable avec un rebord assez haut pour s'y asseoir, une cage aux écureuils avec toutes les options possibles et imaginables (filets pour les plus audacieux, dont Emma ferait vraisemblablement partie, roue, tourniquet, pont de singe et autres merveilles pour gymnastes en herbe), sans parler des tables avec bancs et parasols pour surveiller sa progéniture en toute tranquillité.

Un rêve pour les mamans citadines qui ne pouvaient s'échapper à la campagne le week-end...

Pendant que Mary Jr et ses amies s'approchaient un peu timidement de la nouvelle aire de jeux pour en examiner les détails, je retins Christopher par la manche.

— Ieoh Ming Pei peut aller se rhabiller, avec sa pyramide ! lui dis-je, plus émue que je ne l'aurais pensé. **Ça**, c'est du boulot d'architecte qui travaille pour les vraies gens.

Croyez-moi si vous le voulez, il rougit sous le compliment.

— C'est superbe, renchérit David. Je suis fier de toi.

— Et maintenant ? demandai-je. Quelle est la suite du programme ?

Christopher se mordit la lèvre d'un air hésitant.

— Je crois que je vais rouvrir un cabinet d'architecture.

Je vis David prendre sa main dans la sienne.

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir, dit-il.

* * *

Stan de la compta était la prochaine victime annoncée de la tornade Stephen. Ma nervosité avait augmenté à un rythme exponentiel à mesure que la date fatidique s'était approchée.

Enfin, le jour K (comme Katastrophe) arriva.

Assez curieusement, depuis qu'il avait forcé la base de données des services sociaux afin de me faire figurer parmi les familles en attente de placement d'enfant, Stan était redevenu mon ennemi personnel numéro un — *ex aequo* avec Louise. Je dirais même, si la chose était humainement concevable, qu'il paraissait me haïr encore plus copieusement qu'auparavant.

Quand nous étions réunis en comité éditorial, c'est-à-dire toutes les semaines, il opposait un refus catégorique à chacune de mes suggestions. Il semblait n'avoir que le mot « non » à la bouche (avec ses variantes plus ou moins aimables telles que « pas question », ou « manquerait plus que ça. », ou encore « et ta sœur ? » Je vous épargne les plus ordurières), et il ne ménageait pas ses efforts pour convaincre les autres de se ranger derrière sa bannière.

Il avait aussi retrouvé ses bonnes habitudes, qui consistaient essentiellement à émailler ses interventions de blagues impliquant « une blonde avec des gros nénés » [sic], à m'appeler Taylor au lieu de Jane et à s'écrier à propos de tout et de rien : « Ça me rappelle quand Taylor faisait semblant d'avoir un polichinelle dans le tiroir ! »

En un mot, tout cela n'augurait rien de bon pour son entretien avec Triplecorn, qui avait lieu en ce moment même.

Lorsqu'il sortit enfin du bureau de Dodo, il me décocha un sourire d'hyène et partit s'enfermer dans son bureau.

Cela ne me disait rien qui vaille.

Juste sur ses talons venait Stephen Triplecorn. J'entendis celui-ci lancer à Dodo, par-dessus son épaule :

— Très bien. Vendredi, 8 heures.

Puis, s'apercevant de ma présence, il eut un petit mouvement de recul, avant de m'adresser un furtif hochement de tête et de détailler à son tour. Bon sang, que s'était-il dit dans ce huis clos ? Je me précipitai dans le bureau de Dodo, en prenant soin de refermer la porte derrière moi.

— Comment, **vendredi, 8 heures** ! Du matin ou du soir ?

— Du soir, dit Dodo d'un ton las. Il veut encore me parler de toi. Je t'assure que je n'ai jamais vu un homme aussi éperdument amoureux.

Ou éperdument incohérent, si vous voulez mon avis. Triplecorn paraissait aussi épris de moi que, disons, Michael Moore de Georges Bush. C'était tout juste s'il ne crachait pas par terre lorsqu'il me croisait !

Lorsque j'étais petite, mamie Taylor m'avait expliqué que le garçon qui se moquait le plus de moi dans la cour de récré ne se comportait ainsi que pour ne pas me laisser deviner qu'il était amoureux de moi. J'avais eu du mal à la croire sur le moment, mais j'avais fini par admettre la justesse de son analyse.

L'attitude de Stephen Triplecorn à mon égard était-elle la version adulte de ce cas de figure ? Non seulement j'en doutais, mais la seule idée me faisait frémir. Dire que Dodo, si tendre et si naïve derrière son masque d'implacable dominatrice, s'était amourachée de lui !

Était-il possible que, dans la confusion où elle semblait nager dès qu'il était question d'émotions amoureuses, elle ait projeté ses propres sentiments envers Triplecorn sur ceux que ce dernier était supposé nourrir envers moi ? (Vous ne suivez pas ? Tant pis, recommencez un ou deux paragraphes plus haut. On n'a pas que ça à faire.)

Mais tout cela était secondaire. Ce qui comptait pour l'instant, en dépit de l'immense intérêt que je portais à Dodo et à son épanouissement amoureux, c'était d'avoir le fin mot de l'histoire. Stan avait-il été odieux, pénible ou simplement déloyal et, question subsidiaire, comment allions-nous

réparer les dégâts ?

— Stan ? Il a été fa-bu-leux ! roucoula Dodo d'un air extatique.

— C'est ça. Et, moi, je m'appelle Georges, marmonnai-je sans cacher mon agacement. Tu peux me dire la vérité ; je suis une grande personne.

— Je te donne ma parole qu'il a été parfait. Il s'en est strictement tenu à la vérité, même s'il a été sélectif. Il a dit à Stephen...

L'aisance avec laquelle elle me cita alors les paroles de Stan ne me surprit pas outre mesure. Comme la plupart des bons éditeurs, Dodo possédait une redoutable mémoire pour les textes. Elle savait également imiter Garfield et lancer des cacahuètes dans sa bouche dans les cocktails, ce qui expliquait peut-être, par ailleurs, que les hommes ne se bousculaient pas au portillon de sa vie sentimentale.

— ... « Jane et moi, nous ne nous sommes jamais très bien entendus. Non, rayez ça de votre papier. Jane et moi, nous nous détestons cordialement. Quand elle dit oui, je dis non, et inversement. Pas seulement parce que nous n'avons pas le même point de vue, mais parce que nous ne supportons pas d'être d'accord. Vous voyez une pile ? Si vous mettez deux pôles positifs, ou négatifs, ensemble, ça sera peut-être joli, mais ça ne vous donnera jamais de lumière. Jane et moi, c'est la même chose. Il faut qu'on s'oppose pour que l'énergie passe. Cela dit, à part ma mère et mes sœurs, je ne connais pas de meilleure mère. Ici, on l'appelle Bagheera, c'est vous dire ! »

— C'est toi qui lui as dit de dire ça ! m'écriai-je en tendant vers elle un doigt accusateur.

— Oui, je lui avais un peu soufflé son texte. Tu permets que je continue ?

— Parce que ce n'est pas tout ?

Elle secoua la tête.

— Ensuite, Stan a ajouté : « Est-ce que vous imaginez une meilleure mère adoptive qu'une femme qu'on appelle Bagheera ? Entre nous, je n'aime pas du tout cette Taylor, mais, si j'avais un enfant et que je ne pouvais pas l'élever, elle est la seule personne au monde à qui je le confierais. » Et, là-dessus, il s'est levé et il est parti.

J'en étais ahurie.

— Je ne comprends pas, dis-je. S'il s'est donné tant de mal pour plaider ma cause, pourquoi a-t-il eu l'air de ricaner quand il m'a croisée en sortant de ton bureau ?

— Aucune idée, dit Dodo, interloquée. Parce qu'il est amoureux de toi ?

Toc, toc, toc !

— Entrez, si vous n'avez rien de mieux à faire ! maugréa Stan.

N'ayant effectivement rien de mieux à faire, je poussai la porte et pénétraï dans son bureau, avant de refermer derrière moi. Comme chez Dodo quelques instants plus tôt, un peu de confidentialité serait la bienvenue.

— Stan, j'ai une question de la plus haute importance à te poser. Pourquoi m'as-tu jeté ce regard haineux tout à l'heure, en sortant de ton entretien avec Stephen Triplecorn ?

Il fit une moue de dégoût.

— Parce qu'on a toujours fait comme ça, toi et moi, non ?

— Je le sais, mais, dans ce cas, pourquoi avoir pris ma défense au lieu de m'accuser ? C'était le moment idéal pour me descendre en flammes !

Un soupir d'exaspération lui échappa.

— Je l'ai fait, bougonna-t-il, parce que le monde est rempli de garces et de tordues comme s'il en pleuvait ! Les bonnes mères, en revanche, c'est une espèce en voie d'extinction. Chaque fois qu'on en croise une, il faut la protéger, même si elle est insupportable par ailleurs.

Si je m'étais attendue à cela ! Stan avait un faible pour ce qu'il pensait être les bonnes mères et — ô miracle ! — il me faisait figurer dans cette catégorie.

J'aurais été curieuse de savoir quels étaient ses critères personnels définissant une telle perle rare, mais je m'abstins de poser la question. A présent que, contrairement à toute attente, nous avons franchi sans encombre le cap de son entretien avec Stephen Triplecorn, autant éviter les sujets qui fâchent, non ?

Je devais le regarder avec un peu trop d'insistance car je le vis rougir.

— Attention, Taylor. Ne t'imagines pas que, sous prétexte que je t'ai aidée aujourd'hui, je vais arrêter de dire **NON** quand tu diras **OUI**.

— Bien sûr.

— Ni que je vais cesser de dire **OUI** quand tu diras **NON**.

— Bien sûr.

— Et cesse de me sourire de cet air idiot.

— Bien sûr.

Dans l'intérêt de notre nouvelle camaraderie, je cherchai un sujet de conversation plus confortable pour Stan.

— Au fait, as-tu remarqué quoi que ce soit d'inhabituel chez Stephen Triplecorn ?

— Tu parles ! s'exclama-t-il, soudain rêveur. Ce type possède le plus bel engin de tout le Commonwealth !

Dans le mille. Mon sujet était même si confortable pour Stan que c'en était indécent.

* * *

Décidément, la roue tournait. Ma mère m'avait téléphoné moins de quinze jours après sa visite chez moi et **pas une seule fois** elle n'avait songé à m'adresser des reproches.

Cela était tout à fait contraire à nos habitudes. N'étions-nous pas supposées espacer le plus possible nos rencontres afin de réduire au minimum les risques de querelles ? Enfin, je pouvais caresser l'espoir que nous allions ressembler à une vraie famille !

Fallait-il attribuer ce miraculeux revirement à Emma et à l'instinct maternel, ou plutôt « grand-maternel », qu'elle éveillait en elle ? Je n'aurais su le dire, mais le résultat était là. D'une voix tout à fait chaleureuse, bien qu'un peu tendue, elle m'avait proposé un rendez-vous dans un bar sélect appelé Tarquin's.

Pour me présenter son fameux Vic.

— Tu peux compter sur moi ! avais-je répondu avec un mélange d'enthousiasme et de nervosité.

Et si je ne m'entendais pas avec le monsieur ? Si sa présence devait créer un nouveau sujet de conflit entre ma mère et moi ? Si une nouvelle période de guerre froide devait s'ouvrir, alors que j'entrevois tout juste une grande réconciliation nationale ? Je n'avais même pas voulu y penser.

— Il y a quelque chose que tu dois savoir au sujet de Vic.

Nous y étions, avais-je songé. De quelle tare était affligé le malheureux ? Il était d'une laideur repoussante ? Il votait conservateur ? Il possédait l'intégrale d'Elton John ? Au diable la mesquinerie ! J'étais prête à tout accepter...

— Oui ? dis-je en essayant d'imprimer une note optimiste à ma voix.

— Oh, peu importe.

Ma note avait clairement manqué d'optimisme.

— On se retrouve chez Tarquin's, avait conclu ma mère avant de raccrocher.

* * *

Tarquin's était un établissement chic pour clientèle BCBG, tout à fait le genre d'endroit que pourrait fréquenter votre mère, ou, en tout cas, la mienne. Tout en observant la déco et le personnel, je pris place sur un confortable siège d'acajou et de cuir rouge.

Pas de doute, l'endroit était un cran plus stylé que La Vallée de la Peur, le pub miteux où j'avais mes habitudes, non loin de chez moi. Outre des reproductions délicieusement rétro sur le thème du cricket et du polo, on pouvait voir des photos en noir et blanc de la propriétaire des lieux serrant la main à quelques célébrités, parmi lesquelles j'identifiai cette Nicole Kekchose qui jouait dans *Eyes Wide Shut*, Jennifer Lopez (ou bien était-ce Penelope Cruz ? Je les confondais toujours), et l'immense Emma Thompson.

C'était le genre d'endroit qui me donnait l'envie de commander une Suze, mais, comme je n'avais aucune idée de ce qu'était la Suze, je me rabattis sur un verre de vin d'Alsace et attendis, le regard tourné vers la porte.

Ma mère entra la première. Tandis qu'elle adressait par-dessus son épaule un sourire à son compagnon, dont la silhouette floue se profilait derrière elle, elle me parut soudain bien plus jeune que je ne l'avais jamais imaginé. Puis elle pénétra dans la salle, suivie de...

La plus belle cinquantenaire que j'aie vue jusqu'alors.

De stupeur, je faillis renverser mon gewurztraminer sur mon chemisier. Comment n'avais-je rien deviné ?

Vic s'appelait en réalité Victoria.

Ma mère était amoureuse d'une autre femme.

Je ne parlai à personne de cette ahurissante révélation. Mes propres sentiments étaient si confus que je préférerais la taire, y compris à Tolkien. Il me fallait du temps pour accepter cette idée.

Lorsque Tolkien s'était installé chez moi, notre premier réflexe avait été d'acheter un nouveau lit. Le mien avait derrière lui quelques années de bons et loyaux services, et je refusais de le partager avec Tolkien après y avoir dormi avec Trevor. Il me semblait que cela aurait été aussi risqué que de porter deux fois la même robe de mariage. Je n'étais pas superstitieuse, mais on ne savait jamais...

Nous avons choisi un élégant modèle à colonnes, très haut sur pieds, qui avait beaucoup plu à Emma car elle pouvait ramper dessous et s'y cacher.

Paresseusement étendue sur ce lit, appuyée sur un coude, je caressais la mâle poitrine de mon amant tout en m'évertuant, avec les pires difficultés, à suivre ses paroles.

Il faut dire à ma décharge qu'il était 2 heures du matin, que Tolkien était nu comme Adam et que je ne m'étais toujours pas habituée à ce miracle chaque jour — et chaque nuit ! — renouvelé : nous étions de nouveau ensemble. Il me semblait que jamais je ne me lasserais de contempler son corps viril...

— Si tu veux, on en parlera plus tard ? l'entendis-je proposer.

— Excuse-moi.

Au prix d'un effort surhumain, je détournai le regard de son torse musclé.

— Tu me parlais de ton enquête pour retrouver Sarah ?

Il s'était glissé près de moi pendant mon sommeil et m'avait réveillée en murmurant à mon oreille qu'il avait du neuf à m'annoncer.

— Oui, répondit-il. Je crois que je tiens une piste.

Il avait parlé d'un ton si enthousiaste que j'en oubliai aussitôt mes idées frivoles. Momentanément.

— Je t'écoute ! dis-je en m'asseyant sur le lit, les draps sagement remontés sur ma poitrine.

— Tu te souviens que je devais interroger quelques-uns des amis de Sarah ?

— Ceux à qui la police avait déjà posé des questions.

— Exactement. Il semble qu'ils n'aient pas dit tout ce qu'ils savaient. Sarah avait un petit ami, mais aucun d'eux n'y avait fait allusion, et, par ailleurs, sa famille n'en avait jamais entendu parler. Elle avait gardé le secret. Or, ce garçon a disparu à peu près à la même époque...

— Alors ils se seraient enfuis ensemble ?

Puis, sans lui laisser le temps de répondre :

— Comment se fait-il que personne n'ait pensé à rapprocher les faits ? ajoutai-je. Deux adolescents qui s'évanouissent dans la nature au même moment ! Il avait plusieurs années de plus qu'elle, n'allait plus au lycée et vivait seul. Et comme ses copains n'ont rien dit...

Il secoua la tête d'un air navré.

— C'est toujours la même chose, dans les cas de fugue d'adolescents. Les gamins confondent la loyauté et le silence. Pas moyen de leur faire comprendre que la meilleure façon d'aider leur ami, c'est de donner le plus de renseignements possible sur lui. Quitte à trahir un secret sans importance...

— Tu as une idée de là où ils pourraient être partis ?

— Pas pour l'instant, mais, au moins, j'ai une base de travail.

— Mary Jr va être tellement contente !

Je réfléchis, et je repris :

— Tout compte fait, je ne sais pas si c'est une bonne idée de lui dire quoi que ce soit. A quoi bon lui donner de l'espoir tant que tu n'as rien de concret ?

— Sage prudence.

Songeuse, je m'étendis contre lui et repris mes caresses avec douceur.

— Tolkien... Je peux te poser une question ?

— Hum ? demanda-t-il d'un ton distrait.

— Est-ce que je suis quelqu'un de mauvais ?

Il se tourna vers moi et me souleva le menton pour plonger son regard dans le mien.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que je t'ai demandé de retrouver la nièce de Mary Jr plutôt que de partir à la recherche de la mère biologique d'Emma.

— Je vois...

Il posa sa joue sur le sommet de ma tête dans un geste protecteur.

— Non, Jane, tu n'es pas quelqu'un de mauvais. Tu es humaine. Qui pourrait t'en vouloir de ne pas rechercher activement celle à qui la garde d'Emma revient de droit ? C'est le travail des services sociaux de retrouver cette femme, en admettant que ce soit possible, et ils ne peuvent pas te reprocher d'entraver leur enquête. Ce n'est pas ta responsabilité.

— Je suppose...

— Et, d'ailleurs, crois-tu que ce serait une bonne chose pour Emma qu'une étrangère vienne maintenant la réclamer ?

A cette idée, un frisson d'inquiétude me parcourut. Non, ce ne serait pas une bonne chose. Ni pour moi ni, surtout, pour Emma.

— Je me fais du souci pour Emma.

Je me trouvais chez David et Christopher, à qui j'avais décidé de confier mes inquiétudes. Depuis que le second avait repris le chemin de sa planche à dessin et que le premier lui avait donné sa bénédiction, leur appartement était de nouveau ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : un havre de paix et de joie de vivre.

Pas plus qu'à Tolkien, je ne leur avais parlé de la révélation concernant ma mère. Ils étaient sans doute les mieux placés pour m'aider à faire le tri parmi les sentiments contradictoires qui luttaient en moi, mais le temps n'était pas encore venu.

— Allons bon, marmonna David. Comme la fois où elle ne roulait pas assez vite sur elle-même ?

— Aucun rapport, répliquai-je sans dissimuler mon agacement.

Quel besoin avait-il de me rappeler ce ridicule épisode ?

— Je pense qu'Emma a besoin de religion.

David tourna les yeux vers Emma, qui jouait à quatre pattes sur le tapis du séjour. Je le vis humer l'air avec méfiance.

— D'une couche propre, je ne dis pas, mais de religion...

Je voulus me lever pour la changer, mais Christopher m'avait devancée.

— Je m'en occupe, dit-il en allant prendre le nécessaire qu'ils gardaient chez eux en permanence.

Pendant qu'il étendait une serviette sur le tapis pour y coucher Emma et la changer (elle gigotait à présent avec une telle énergie que la table à langer avait pris depuis quelque temps de dangereuses allures de trampoline), David et moi reprîmes notre discussion.

— Ne crois-tu pas, Jane, qu'il serait temps de jeter au vide-ordures ce bouquin qui te dicte ta conduite en permanence ? me suggéra David d'un ton perfide.

— J'ai besoin de conseils pour élever Emma. Etre mère, ça ne s'invente pas !

— Admettons. Je serais curieux de connaître les arguments de ces messieurs de la faculté. Pour quelle raison Emma a-t-elle besoin d'être élevée dans la religion ?

— Parce que c'est ce que tout le monde fait.

— Tout le monde ?

— Enfin, David ! Rappelle-moi d'où tu viens ?

— D'Israël.

— Merci, je le sais très bien.

— Dans ce cas, pourquoi me poses-tu la question ?

— Parce que tu n'as pas l'air de comprendre ce que je veux dire !

— Non, dit Christopher en remontant le pantalon d'Emma. Pour la bonne raison que c'est incompréhensible. Si tu nous expliquais tout ça ?

Réprimant un soupir d'exaspération, je repris depuis le début.

— Vous n'avez pas remarqué que lorsque les gens ont des enfants, ils reprennent le chemin de l'église ?

— Pas tous, objecta Christopher.

— Exact, dit David. Il y en a qui vont à la synagogue.

— Ou à la mosquée.

— Ou au temple.

— D'accord, d'accord ! m'écriai-je. On ne va pas couper les cheveux en quatre ! Ce que je veux dire, c'est qu'en devenant parent on ressent le besoin de fréquenter un lieu de culte, quel qu'il

soit.

— C'est vrai, dit Christopher. L'arrivée d'un bébé a tendance à rendre les gens hypocrites.

— Vous le faites exprès, c'est ça ? Pourquoi refusez-vous de comprendre ce que je vous dis ?

— Parce que c'est tellement contraire à ce que tu as toujours affirmé que ç'en est suspect, et que je trouve tes paroles très hypocrites de la part de quelqu'un qui ne manque pas une occasion de clamer que les gens n'ont pas besoin d'appartenir à une religion tant qu'ils sont capables de régler leurs différends autrement qu'en assassinant leur prochain.

— Oui, il me semble que j'ai déjà dit ça.

— Dans ce cas, tu conviendras que ce serait assez hypocrite de ta part de vouloir emmener Emma à l'église.

— Ou à la synagogue.

— Ou à la mosquée.

— Ou au temple.

— Permettez-moi de désapprouver respectueusement vos propos.

Une expression de surprise un peu hautaine se peignit sur les traits de Christopher.

— Tiens ? Elle est nouvelle, celle-là.

J'ignorai superbement sa remarque.

— Je ne suis pas du tout de votre avis, repris-je, et je regrette que vous ne partagiez pas mon point de vue. Je reste persuadée qu'emmener régulièrement Emma assister à un service, quel qu'il soit, serait une très belle façon de lui donner un enracinement dans une communauté.

— De combien de communautés a-t-elle besoin exactement ? demanda David en comptant sur ses doigts. Elle nous a, nous deux. Elle a tes amis. Elle a tes collègues. Elle a ta famille. Elle a Mary Jr et son groupe de mamans. Sans parler de toi — une communauté à toi toute seule — et de Tolkien. Tu es sûre que ça ne lui suffit pas ?

— Elle a besoin d'appartenir à une communauté religieuse.

— Pour y apprendre quoi ? ricana Christopher. L'étroitesse d'esprit et le communautarisme ?

— En toute honnêteté, demanda David, crois-tu vraiment qu'Emma ait besoin de faire partie d'un groupe religieux pour être solide sur le plan moral ?

— Et que tu es chargée du salut de son âme ? ajouta Christopher.

— Si c'est de ça qu'il s'agit, on peut toujours lui faire écouter du Mozart, dit David.

— Ou du Jeff Buckley, suggéra Christopher.

— Je ne sais pas ! m'écriai-je, exaspérée de les voir si obtus. Peut-être parce que je voudrais que des moments comme Noël représentent un peu plus pour elle que des guirlandes dans le sapin et des cadeaux dans ses chaussons ! Parce qu'elle appréciera peut-être un jour de pouvoir se recueillir dans une église !

— Ou dans une synagogue.

— Ou dans une mosquée.

— Ou dans un temple.

— C'est juste, dis-je, frappée par une idée soudaine. Il n'y a pas une mais **des** religions. Comment allons-nous choisir la meilleure pour Emma ?

— Ne me regarde pas comme ça, dit Christopher. De toute façon, j'appartiens à l'Eglise anglicane ; nous n'avons pas besoin d'aller à l'église. La reine y va, ça suffit.

Mentalement, je rayai l'Eglise anglicane de ma liste, puisque, si j'avais bien compris, il n'était pas nécessaire de s'y rendre — du moins, pas jusqu'au prochain mariage d'un membre de la famille royale.

— Très bien. Et toi, David ?

— Enfin, je suis juif !

A l'entendre, cela ne résolvait pas tous les problèmes, loin de là. Je rayai la synagogue de ma liste.

— Et toi, Jane ? demanda Christopher. A quelle église appartiens-tu ?

— Je ne sais pas. Adventiste du septième jour ? Non, disons plutôt anglicane, comme tout le monde.

— Episcopale ou presbytérienne ?

Je le regardai, interloquée. Que voulait-il que j'en sache ?

— Aucune idée. Disons... épiscopale ?

* * *

Emma comprenait à présent le mot **non**, même si elle tentait avec obstination de me persuader du contraire. Elle savait se lever et avait également découvert les joies de la marche, qu'elle pratiquait en se tenant aux meubles de l'appartement.

En la regardant ainsi déambuler de sa démarche encore chancelante, je commençais à entrevoir que le destin d'un enfant, biologique ou adopté, était de s'éloigner de sa mère par étapes successives, et que, dans les années à venir, mon job consisterait essentiellement à veiller à ce qu'Emma continue de prendre son indépendance — si possible en savourant au maximum chacune des étapes qui l'éloigneraient de moi.

Septembre,
le neuvième mois

Tolkien et moi avions prévu de sortir ensemble.

Vous dites ? Nous avons déjà eu un premier rendez-vous ? Alors, là, vous n'y êtes pas. Nous en avons eu deux. Et d'ailleurs, il s'agissait de tout autre chose...

Comme l'avait souligné Tolkien, je n'avais pas passé une nuit sans Emma depuis l'arrivée de celle-ci dans ma vie.

— Pas du tout ! avais-je rétorqué. Il y a eu le soir où Dodo l'a gardée.

Grâce à quoi, avais-je songé sans oser le formuler à haute voix, nous avons vécu des moments d'une rare intensité érotique — de ces instants de complicité torride qui vous forgent la légende d'un couple dans de l'acier trempé.

Tolkien avait dû se faire la même réflexion car je le vis prendre l'air penaud d'un gamin surpris les doigts dans le pot de Nutella.

— Justement, dit-il, une lueur égrillarde au fond des yeux. Si on remettait ça ?

— Tu as de ces termes ! Je ne vois pas en quoi le fait qu'Emma passe la nuit chez Dodo nous permettrait de faire plus que... ce que nous faisons déjà quand elle dort dans la pièce d'à côté ?

Tolkien le voyait bien, lui, et il ne se priva pas de me faire part de ses suggestions, qu'il murmura à mon oreille d'une voix très tendre.

Ciel ! Tout ce que la décence me permet de vous en dire, c'est que son plan consistait à jouer au détective de Scotland Yard arrêtant une suspecte et la soumettant à un interrogatoire très particulier, menottes à l'appui.

— Je vois, avais-je dit. Le genre d'activité récréative où l'on n'aime pas être interrompu...

Il avait approuvé d'un hochement de tête ravi et m'avait proposé un terrain de jeux : son ancien appartement, qu'il avait gardé après s'être installé chez moi.

J'aurais pu prendre ombrage de ce qu'il ait ainsi conservé une solution de repli stratégique, mais, si l'on considère mes tergiversations passées, on comprendra qu'il avait des raisons de rester prudent.

Quant à la perspective d'une destination aussi peu exotique que son appartement sans âme (il en avait encore moins depuis que Tolkien en avait enlevé son lecteur CD et sa collection de disques pour les installer chez moi), elle n'écornait en rien mon enthousiasme. J'allais jouer au détective de Scotland Yard avec un vrai détective de Scotland Yard !

Le théâtre de nos ébats étant trouvé, ne restait plus qu'à dénicher un ou une baby-sitter pour Emma.

L'affaire se montra moins simple qu'elle pouvait le paraître de prime abord. David était retenu au restaurant, qui connaissait une affluence sans précédent. Les projets de Christopher occupaient celui-ci à plein temps. Dodo avait une fois de plus rendez-vous avec Triplecorn pour l'une de ces entrevues sur la nature desquelles je commençais à nourrir de sérieux doutes. Sophie était au chevet de bébé Jack pour cause de varicelle. Quant à ma mère, elle aurait pu annuler son rendez-vous avec Vic, mais elle avait bien trop peur de prendre « une telle responsabilité » (je parle de garder Emma, pas de reporter sa soirée).

— Est-ce que nous sommes vraiment obligés de faire ça ce samedi ? demandai-je à Tolkien en raccrochant le téléphone après un dernier appel infructueux.

— Oui. C'est maintenant ou jamais, déclara-t-il d'un ton grave. Quelque chose me dit que si je ne peux pas t'avoir une nuit entière pour moi tout seul maintenant, je vais devoir attendre qu'Emma entre à l'université.

A ces mots, mon cœur se serra.

— Elle va devoir s'en aller pour aller à l'université ?

Bien entendu, répondit une petite voix tout au fond de moi. Même Jane Taylor devait pouvoir comprendre cela !

Mais cela était une autre histoire...

Quoi qu'il en soit, devant la pénurie de baby-sitters qui sévissait, il ne nous restait plus que...

* * *

— C'est géant, ce que tu as fait dans cet appart' depuis la dernière fois que je suis venue !

Oui, vous l'avez reconnue. En désespoir de cause, nous nous étions rabattus sur Constance, le seul adulte (individu ? être vivant ?) disponible ce soir-là.

— Mais rien n'a changé depuis ta précédente visite, Constance, dis-je en refermant la porte derrière la créature aux yeux fluorescents qui venait de faire son entrée. La seule différence, c'est que le lit d'Emma est dans le séjour et que les CD de Tolkien sont dans ma bibliothèque.

— C'est bien ce que je dis, répondit-elle en tapant dans ses mains, ce qui lui donnait un vague air de cousinage avec une otarie savante. Tu as trouvé de la place pour ton bébé et pour l'homme de ta vie. Géant !

Une soudaine culpabilité monta en moi lorsque je songeai que j'allais laisser Emma tête à tête avec cette illuminée toute la nuit, sentiment bientôt remplacé par un inavouable soulagement à la perspective de quitter la place au plus vite en compagnie de Tolkien.

D'ailleurs, les bébés n'ont pas nos préjugés. Qui sait ? Emma et Constance allaient peut-être se révéler les meilleures amies du monde ? Regardez le miracle qu'Emma avait accompli avec ma mère ! Je n'excluais pas que, à l'instar des oiseaux qui voletaient dans le sillage de Constance lorsque celle-ci marchait dans la rue, ma fille ne tombe elle aussi sous le charme de notre spécialiste en pierres de guérison et autres agents de transformation karmique.

— Sauvez-vous, les tourtereaux ! s'écria celle-ci en prenant Emma dans ses bras. Nous, on reste entre filles. Qu'est-ce que tu dirais d'une pyjama-party, Em' ?

Nous venions de franchir le seuil de l'appartement de Tolkien lorsque le téléphone sonna.

— C'est pour toi, dit-il en me tendant le combiné. Constance.

— Oui, Constance ?

— Je me demandais... Emma a soif et je voulais lui donner son lait. Combien de temps fais-tu bouillir la bouteille ?

— Qui serait assez idiot pour faire bouillir une bouteille de lait ? Retire-la du feu avant qu'elle n'explose !

Constance éclata de rire.

— Je ne l'ai pas mise sur le feu ! J'allais la placer dans le micro-ondes. Je règle sur une minute ? Deux ?

— Tu ne la mets pas non plus dans le micro-ondes. Tu prends le lait tel qu'il sort du réfrigérateur et tu le verses dans le biberon.

— Tu veux dire... froid ?

— Exactement.

— Moi, je bois toujours mon lait...

— D'accord, Constance, mais Emma le préfère froid. Pas d'autre question ?

— Non. On s'éclate comme au Palace, Em' et moi !

Je raccrochai en refusant de songer à ce qu'elle entendait par là... d'autant plus que, pendant que j'étais au téléphone, Tolkien, en garçon pratique, avait pris de l'avance sur notre programme.

Tout en parcourant mon cou de baisers, il avait ouvert mon chemisier, dégrafé mon soutien-gorge et s'apprêtait maintenant à...

Driiing !

— C'est encore Constance, dit Tolkien en passant ses doigts dans ses cheveux avec impatience.

— J'écoute ?

Je dois admettre que c'était une étrange impression que de discuter avec une collègue de travail, les seins nus, même si nous n'étions qu'au téléphone.

— Je me demandais... Est-ce qu'elle aimerait du steak pour le dîner ?

— Emma ?

— Bien entendu, pas moi. Tu sais que je suis végétarienne.

— Emma ne mange pas de steak.

— Quelle coïncidence ! Elle est végétarienne, elle aussi ?

— Emma est un bébé, Constance. Un bé-bé.

— Oh. Et les bébés ne mangent pas de steak ?

— Non, Constance. Il y a des petits pots pour elle dans le placard de la cuisine. Son préféré est la purée de courgettes aux vermicelles.

Une série de bruits me parvint depuis l'autre bout de la ligne. Le placard de la cuisine que l'on ouvrait. Un petit pot que l'on dévissait. Un renflement surpris.

— Mais ça pue ! s'écria Constance trois octaves plus haut que d'habitude.

— Personne ne te demande d'en manger. C'est pour Emma et elle adore.

— Comme tu voudras ! Ciao Ciao !

Ces derniers mots, prononcés à toute vitesse, donnaient quelque chose comme tchowe-tchowe, ce qui m'aurait fait rire si la langue que promenait Tolkien entre mes seins ne m'obligeait pas à mordre mes lèvres pour retenir un gémissement de volupté.

C'était donc cela, les interrogatoires au Yard ? me demandai-je en renversant la tête en arrière pour ne rien perdre de la technique dont faisait preuve mon détective préféré. Si on me l'avait dit plus tôt !

Driiing !

Cette fois-ci, je décidai de gagner du temps en décrochant moi-même.

— Oui, Constance ?

— Je me demandais... Je vais donner son bain à Emma. Est-ce que je mets quelques gouttes de parfum dans l'eau ?

— Certainement pas !

— Moi, je prends mon bain...

— J'ai dit non, Constance. Emma est un bébé. Il y a du savon surgras sur le rebord de la baignoire.

— Ça m'ennuie de te dire ça, dit Tolkien une fois que j'eus coupé la communication, mais je ne sais même plus où nous en étions. A ce rythme, je vais finir par me demander ce qu'on est venus faire ici. Tu sais ce qu'il y a, ce soir, à la télé ?

— Non, et je ne veux pas le savoir, répondis-je en arrachant la télécommande de sa main pour la lancer sur la table basse. Tiens, j'ai une meilleure idée...

Quelques instants plus tard, je lui avais fait oublier le Match of the Day, sur BBC One. Inversant les rôles, j'entrepris de le questionner à ma manière, qui était tout aussi efficace. Il était sur le point de passer aux aveux lorsque...

Driiing !

— Quoi, encore. Constance ?

— Tu n'es pas obligée de prendre ce ton pincé, dit celle-ci d'un ton pincé. J'essaie de faire de mon mieux.

— Je m'en rends compte. Qu'y a-t-il, cette fois ?

— Je me demandais... Il y a un super film d'horreur, ce soir. Un classique du genre, dit-elle d'une voix vibrante d'excitation. Tu sais, cette histoire qui commence au Moyen Age avec un type emmuré vivant, et depuis des siècles, toutes les nuits de pleine lune, il y a du sang sur les murs de la ville, et, à l'aube, on retrouve des vierges étranglées et... Enfin, je me disais que, pour préparer Emma à la cruauté de la vraie vie, je pourrais...

— Non, non et non !

— Tu ne penses pas...

— C'est toi qui ne penses pas. Les DVD d'Emma sont rangés près du lecteur. Celui qu'elle préfère, c'est celui avec un gros dinosaure idiot sur la jaquette. Sinon, il y a les aventures de ces quatre Australiens qui chantent tout le temps. Si tu tiens absolument à regarder la télévision avant qu'elle s'endorme, choisis dans ceux-là.

A l'autre bout du fil, j'entendis Constance ouvrir le meuble de la télévision et fouiller parmi les DVD.

— Celui-là ? demanda-t-elle.

— Constance, je ne **VOIS PAS** ce qu'il y a dans ta main.

— Il y a quatre types en bermuda. Je veux dire, sur la jaquette. Entre nous, je ne sais pas si c'est une bonne idée de montrer ça à Emma. Ils ont l'air tellement... sensuels !

Je passai ma main dans mes cheveux, imitant sans le vouloir le geste des hommes impatientes. Maintenant, je comprenais pourquoi ils faisaient tous cela.

— Constance...

— Je veux dire, celui en chemise rouge ouverte sur son torse est particulièrement...

— Constance ?

— Mais si tu penses vraiment qu'Emma apprécie ce genre de...

— Constance !

— Oui ?

— Sois gentille, passe-moi Emma.

— Je ne suis pas certaine qu'elle soit déjà apte à tenir une conversation au téléphone.

— Passe-moi Emma, c'est un ordre !

— A-gueu ?

— Salut, Emma. Tout se passe bien ?

— A-gueu !

— Tu t'amuses bien avec tatie Constance ?

— A-gueu !!!

— Super. Gros bisous, ma puce. A demain. Tu me passes Constance ?

— Oui ? dit Constance.

— J'ai l'impression qu'elle t'apprécie.

— Tant mieux ! s'exclama-t-elle avec un soulagement manifeste. Au fait, comment le sais-tu ?

— Je l'entends à sa voix. Elle n'aurait pas répondu comme ça si elle avait été malheureuse.

— Ah ? Qu'aurait-elle dit ?

— Elle aurait pleuré, Constance. C'est ce que font les bébés quand ils ne vont pas bien.

— Alors elle doit être ravie de sa soirée parce qu'elle n'a pas versé une larme depuis ton

départ. Pas d'autres recommandations ?

— Si. Pas de biberons dans le micro-ondes, pas de parfum dans l'eau du bain, pas de films d'horreur à la télé, et pas de nouveau coup de fil sauf en cas de véritable urgence !

— Ça fait beaucoup de **pas**, marmonna Constance.

— Contente-toi de ne pas faire tous les **pas** et il n'y aura pas de faux pas.

— Es-tu bien certaine que ta phrase soit irréprochable d'un point de vue strictement grammatical ?

Sans souci de paraître grossière, je lui raccrochai au nez. Si je continuais d'observer, ne fût-ce qu'une minute de plus, les règles de la conversation civilisée, je pouvais faire une croix sur toute vie sexuelle, du moins pour les dix années à venir.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, mon manque de politesse se révéla payant. Le téléphone resta muet pour le restant de la nuit, ce qui me permit de me consacrer entièrement à mon enquête.

La pudeur m'interdit de la décrire ici dans le détail, mais sachez que nous écrivîmes ce soir-là, Tolkien et moi, les pages les plus pimentées de notre histoire.

Puis nous nous levâmes, affamés, pour aller dans la cuisine dévorer tout ce qui n'était pas moisi, avant de nous endormir dans les bras l'un de l'autre, épuisés et fous d'amour.

Je me réveillai à l'aube.

N'y voyez pas l'intention romanesque de me donner une fois de plus à mon fougueux amant pendant que le soleil se levait sur Londres endormi : c'était l'heure du biberon d'Emma. J'avais beau ne pas l'avoir mise au monde moi-même, mon horloge interne était calée sur ses horaires...

Je secouai Tolkien pour le réveiller.

— On y va. Emma va bientôt se réveiller.

— J'ai sommeil.

— Tu dormiras plus tard.

— Encore un dernier câlin, alors ?

— Pas le temps ! dis-je en lui lançant son pantalon.

A notre arrivée, je glissai ma clé dans la serrure, tournai la poignée, poussai la porte... et me figeai en entendant une respiration sonore.

Je me tournai vers Tolkien, intriguée.

— Elle en fait, du boucan, pour quelqu'un d'aussi menu !

Ce n'est qu'en entrant dans la pièce que je compris que les ronflements d'ours en hibernation ne provenaient pas de Constance, qui sommeillait dans un fauteuil, mais de Stan de la compta, étendu sur le canapé, Emma sur sa poitrine.

Le bruit de la porte qui se refermait dut réveiller ce dernier car il ouvrit les yeux. En me reconnaissant, il se redressa et me tendit Emma, toujours endormie.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? demandai-je en calant ma fille au creux de mon cou.

— Miss Foldingue m'a appelé à minuit ; elle était dans un état de nerfs indescriptible.

— Pour quelle raison ?

D'un coup de menton, il désigna un boîtier de DVD posé sur la table basse.

— A cause de ces quatre demi-dieux australiens en caleçon, peut-être ? Avec Constance, va savoir...

— En tout cas, merci de ton aide.

— Pas de quoi.

Il regarda Emma, qui dans son sommeil s'était blottie contre moi.

— Elle a du tempérament, la bougresse ! La prochaine fois, oublie l'autre allumée et appelle tonton Stan. Je n'ai pas l'air, comme ça, quand on me voit avec ma calculette, mais les mêmes, ça me connaît. Avec toutes mes frangines qui pendent à tour de bras...

* * *

Quelques jours plus tard, Tolkien, David, Christopher et moi étions assis par terre autour d'une pizza aux fruits de mer (David ne connaissait pas le mot *cashier*), tandis qu'Emma dormait dans un coin de la pièce, Lapin Salinge fermement coincé sous son bras.

Le prétexte officiel de ces festivités était de célébrer l'achat que Tolkien et moi venions de réaliser, un tapis berbère blanc cassé orné de motifs émeraude et grenat entrelacés, investissement qui symbolisait à mes yeux notre désir de vivre ensemble.

En réalité, j'avais organisé cette conférence au sommet pour parler de ma mère et de Vic. Bien des jours s'étaient écoulés depuis notre rencontre chez Tarquin's, et je n'étais pas encore tout à fait au clair avec mes sentiments.

J'avais beau chercher, je ne voyais aucun reproche à formuler à l'encontre de cette Vic. Elle s'était montrée charmante avec moi, presque respectueuse, comme si j'étais la mère de ma mère et non sa fille — bref, une force avec laquelle il fallait compter. Si l'on considère le peu d'estime dans lequel ma mère me tenait, il y aurait presque eu de quoi rire. Presque.

Je dois reconnaître que Vic était une très belle femme. Grande et mince, elle était dotée d'un physique qui semblait dire « j'aurais pu être un top model », mais sans ce visage d'anorexique aux joues creuses que l'on voit si souvent chez les mannequins. Au contraire, son expression était chaleureuse et pleine de vie. Brune, les yeux marron, le teint mat, Vic se passait très bien de maquillage. Avec son sourire éclatant et l'intelligence qui pétillait dans son regard, elle rayonnait d'une telle confiance en elle-même que son apparence, qui aurait pu être agréable, sans plus, était infiniment séduisante.

En outre, elle aurait donné des leçons d'élégance à bien des femmes. Elle était vêtue, lors de notre rencontre, d'un pantalon et d'un chemisier de lin blanc, qui sur moi se seraient instantanément transformés en chiffons, ainsi que d'une veste couleur rouille posée sur ses épaules, qui rehaussait joliment son bronzage. Elle s'offrait même le luxe de porter des sandales à talons et à fines lanières de cuir pour lesquelles je me serais damnée, preuve qu'elle assumait sans complexe sa grande taille.

— Bref, un monstre qui n'a pas sa place dans la société, commenta David sur un ton sarcastique lorsque j'eus fini de la décrire. Je commence à comprendre pourquoi tu te méfies autant d'elle.

— Je n'ai jamais dit que je n'avais pas confiance en elle, protestai-je, mais que je ne savais pas ce que je ressentais à son sujet.

— Peut-être est-ce parce que tu n'aimes pas les homos, dit Christopher en se servant une part de pizza.

— Merci de tes encouragements.

Puis, ses paroles prenant enfin tout leur sens :

— Si je comprends bien, repris-je, sous mes airs de fille à l'esprit ouvert, je suis aussi coincée que les autres et, en définitive, je ne vauds pas mieux que ces gourdes qui parlent à tort et à travers ?

— Il faut reconnaître qu'il t'arrive de t'exprimer sur des sujets que tu ne maîtrises pas à fond, fit observer Tolkien d'un ton diplomate.

— Comme par exemple...? demandai-je, irritée par ses sous-entendus.

— Comme par exemple tout ce foin à propos d'Emma. Le réflexe de Babinski, le retournement

sur le dos...

— Mais le livre disait...

— De toute façon, tout cela n'a rien à voir avec d'éventuels sentiments homophobes de ta part, Jane, dit David.

— Ah non ? demandai-je, rassurée.

— Pas du tout. Je pense que tu as du mal à accepter que ta mère fréquente quelqu'un d'autre que ton père, ce qui est tout à fait compréhensible.

— Quand même... Il est mort depuis si longtemps !

A peine avais-je formulé cette remarque que je m'en voulus. Comme si je pouvais mesurer la diminution de mon attachement pour lui au nombre d'années écoulées depuis sa disparition.

— Et ensuite ? répliqua Tolkien. Tu m'as bien dit qu'il était le seul à avoir pris ta défense dans ta famille.

— Tout concorde, affirma Christopher d'un ton pensif, comme si ce père décédé avait longtemps été pour toi un membre fantôme. Même amputée de ce membre, tu le sens encore et cela brouille tes relations avec les autres.

— Vous parlez d'une brochette de psychanalystes distingués ! grommelai-je.

— Peut-être, mais nous touchons du doigt un point brûlant de ton histoire personnelle, dit Tolkien.

— Tâchez de ne pas vous brûler, eh eh !

— Très drôle.

— En attendant, reprit David, le moment est peut-être venu de t'interroger sur tes relations avec ta mère. Que veux-tu pour elle ?

Quelle drôle de question !

— Ce que je **veux** pour ma **mère** ? dis-je en me levant.

— C'est exactement ce que je te demande.

Je l'entendis à peine : j'étais déjà dans la cuisine, en train de fouiller dans mes placards à la recherche d'un dessert convenable. Je réfléchirais plus tard aux questions idiotes de David.

Je revins quelques instants plus tard avec un paquet de raisins secs.

— Du raisin ? proposai-je à la ronde.

— Non merci, dit David. Et n'essaie pas de détourner la conversation. Je te demandais ce que tu voulais pour ta mère.

Pas moyen d'y échapper. Comprenant que toute résistance serait vaine, je réfléchis à mon histoire avec ma mère, que l'on pouvait résumer à une longue suite de tentatives pour la blesser, non pas de façon frontale, mais toujours par le biais de petites piques savamment dosées. Ce comportement, qui aurait été considéré comme aberrant dans une autre famille, était chez nous le fonctionnement... pardon, le dysfonctionnement normal. En revanche, avais-je vraiment envie que ma mère souffre à cause d'une tierce personne, ou des événements de l'existence ?

Non, compris-je avec stupeur. Je ne le voulais pas.

— C'est dingue, m'entendis-je murmurer, incrédule. Il me semble que je préférerais que ma mère soit heureuse.

Puis me revinrent à la mémoire les paroles que David avait prononcées peu avant son mariage avec Christopher, l'année précédente. Il m'avait dit que tout le monde cherchait l'Amour avec un grand A, mais que bien peu de gens le trouvaient.

Je regardai autour de moi. Emma dans son petit lit, David et Christopher, Tolkien qui m'était revenu... Comment n'avais-je pas compris cela plus tôt ? David avait raison. L'amour était rare et

précieux. Il fallait savoir le prendre là où il se trouvait, et ne jamais s'en détourner.

Je n'avais que des raisons de me réjouir pour ma mère.

— Il y a un point qui m'intrigue, dit alors Tolkien.

— Hum ?

— Tu nous as bien dit que c'était par Sophie que tu avais appris que ta mère avait une liaison ?

— Exact.

— Ta mère lui a-t-elle dit qui est vraiment Vic ?

Voilà une question que je ne m'étais pas posée.

— Ça m'étonnerait. Qui aurait l'idée saugrenue de faire des confidences à Sophie s'il peut l'éviter ?

— L'auteur a reçu votre révision, m'annonça Simon au téléphone.

Je ne savais pas si je devais m'en réjouir ou non. N'ayant toujours aucun nom ni adresse pour communiquer avec Cake, ou quel que soit son patronyme, je lui avais fait parvenir, par l'entremise de Simon Smock, mes conseils et suggestions concernant son texte. Sans grand espoir, en vérité. Cette maniaque semblait vouloir tout contrôler — dire qu'elle voulait dessiner elle-même sa couverture ! Qui sait, elle allait peut-être aussi nous imposer une police de caractères impossible pour la composition de son roman ? En conséquence, j'étais persuadée qu'elle allait jeter au feu les pages de notes que j'avais mis tant de temps à préparer.

— Et...? demandai-je avec tout l'optimisme dont j'étais capable.

— Et elle est enchantée de votre travail.

— Pardon ?

— Absolument. Elle trouve tout comme vous que la séquence onirique ralentit l'action et que le personnage d'Ophélie n'est pas aussi sympathique qu'il faudrait. En revanche, elle n'est pas d'accord sur quelques menus détails...

Nous passâmes en revue la liste des menus détails que contestait l'auteur (une bonne soixantaine, tout de même), pendant que je mâchonnais discrètement mon riz cantonais en priant pour que Simon ne m'entende pas.

Il m'avait appelée alors que je venais d'ouvrir ma barquette encore chaude et j'avais trop faim pour remettre mon déjeuner à plus tard. Euphorisée par l'harmonie qui régnait entre l'Univers et moi depuis quelques jours, j'avais retrouvé un appétit d'ogre... dans tous les sens du terme, car j'avais découvert dans la foulée qu'une envie de manger non satisfaite avait sur moi des effets désastreux. Si je n'avais rien à me mettre sous la dent dès que mon estomac commençait à crier famine, j'étais d'une humeur de dogue.

Au terme d'une demi-heure de conversation-mastication, le score était de cinquante-cinquante. J'avais cédé sur un certain nombre de points et fait valoir mes arguments sur d'autres. Il s'agissait effectivement de détails mineurs, de ces petites choses agaçantes que les éditeurs doivent pourtant signaler jusqu'à ce que l'auteur commence à hésiter avant de dire : « Bon, d'accord, ça ira très bien comme ça. »

Au bilan, j'avais de quoi être satisfaite. L'exaspérante Ophélie allait être revisitée, et le passage du rêve allait passer, comme aurait dit Stan, aux pertes et profits.

— Très bien, dit Simon. J'informe immédiatement ma cliente de ces changements.

— Je suis impatiente de savoir ce qu'en pense Cake.

— Ça vous agace, n'est-ce pas, de ne pas savoir le véritable nom de mon auteur ?

Décidément, au bureau comme à la maison, j'étais entourée de fins psychologues.

— Je ne vous cache pas que ce serait plus facile si je le connaissais.

— Très bien. Je vais vous le dire.

— Ch'est vrai ? m'écriai-je, oubliant que j'avais la bouche pleine.

— Hu-hum. Vous vous souvenez de cette trilogie contant les mésaventures d'une jeune fille au pair galloise ayant des difficultés à acheter des chaussures ?

Il ne voulait pas dire... ?

— Vous ne voulez pas dire... ?

— Si.

— ... que l'auteur est...

— Si.

— ... Gayla Gladstone ?

— Si.

Je n'en croyais pas mon combiné. Gayla Gladstone ! L'auteur phare des dix-huit – trente-quatre ans ! Son portrait faisait régulièrement la une de la presse hebdomadaire, en général pour le marronnier de l'été consacré aux dix romans à glisser dans sa valise pour les vacances, assorti d'un titre à l'humour subtil tel que *Sur la plage, les pavés*.

Gayla Gladstone, dite Gigi dans le monde de l'édition, ne comptait plus ses best-sellers (son banquier s'en chargeait pour elle), était plus blonde que blonde et s'habillait exclusivement de blanc, d'or et de fourrure, ce qui lui valait régulièrement des prises de bec, si je puis dire, avec les amis des animaux. En outre, elle possédait un talent certain pour passer à la télévision — je veux dire par là qu'elle était douée pour se faire inviter sur les plateaux. Ce qu'elle disait n'intéressait personne, mais les présentateurs se battaient pour avoir la blonde à succès dans leurs émissions.

— Je ne suis pas fan de ses fourrures, avouai-je.

Un soupir se fit entendre à l'autre bout du fil.

— Si vous saviez combien de fois j'ai tenté de la persuader d'y renoncer !

J'avais enfin un nom à mettre sur la couverture de mon bouquin. Ô joie ! Eh, mais attendez... Smock ne m'avait-il pas dit que sa cliente ne souhaitait pas publier ce roman sous son pseudonyme ?

— Il y a quelque chose que je ne m'explique pas... Personne ne connaît son vrai nom. Quelle drôle d'idée de vouloir se passer de la publicité d'une signature aussi prestigieuse que la sienne !

Publicité gratuite, soit dit en passant, ce qui aurait fait mon affaire, et celle de Minerva de la pub. Et celle de Stan de la compta. Et celle de Dexter Shlager.

— D'après elle, c'est son ancien éditeur qui l'a obligée à prendre un pseudonyme, au motif que son vrai nom ne tenait pas la route sur le plan marketing et que personne ne l'aurait prise au sérieux. Elle estime qu'à présent qu'elle a fait ses preuves, son lectorat la suivra, quel que soit son nom. Vous savez ce que c'est, avec ces célébrités. Voyez Hillary Rodham Clinton ou l'artiste autrefois connu sous le nom de Prince... une fois qu'ils atteignent une certaine popularité, ils n'ont plus qu'une idée en tête : reprendre leur vrai nom.

Pourquoi toutes ces précautions oratoires ? Où Smock voulait-il en venir ?

— Parfait. Et comment s'appelle en réalité Gayla Gladstone ?

Quelque chose me disait que je n'allais pas aimer la réponse de Smock.

— Son prénom est Cherry, dit celui-ci d'un ton prudent.

Pourquoi semblait-il aussi gêné ?

— C'est charmant ! Franchement, je ne vois pas en quoi il pourrait poser le moindre prob...

— Son nom est Lickme.

Il fallait bien qu'il y ait quelque chose qui cloche !

Je réprimai un soupir de dépit. J'étais désormais l'heureuse éditrice du livre de Cherry Lickme,

Le Trou.

Géant.

* * *

Est-ce une exagération de dire que je n'étais pas surprise ? Les fidèles de l'église que fréquentait ma mère étaient blancs du dernier jusqu'au premier, puisque, comme chacun sait, les premiers, c'est-à-dire les derniers, seront les seconds, à savoir les premiers. Comment, vous ne suivez pas ? **Encore** ? Tant pis, passez au paragraphe suivant. On ne va pas ralentir tout le monde à cause de vous.

Était-ce une église anglicane ? méthodiste ? luthérienne ? Franchement, peu m'importait. Tout ce que je voyais, c'était qu'une fois de plus Emma était en minorité.

Une minorité d'une personne, et encore, toute petite.

Lorsque j'avais appelé ma mère pour lui demander si elle accepterait de nous emmener à l'office avec elle, il m'avait semblé l'entendre faire des bonds de joie.

— J'ai toujours espéré que tu aurais un jour la foi, Jane ! avait-elle dit. En fait, je n'ai jamais compris où était ton problème avec Dieu.

— Je ne voudrais pas te contrarier, mais j'ai peur que ce soit plutôt Lui qui ait un problème avec moi.

Elle n'avait pas polémique, trop heureuse de ma proposition de l'accompagner à l'église avec Emma, et je lui avait demandé si Vic serait de la partie.

— Oh, non ! avait-elle répondu, manifestement touchée par ma question. Vic accepte mal l'aspect conformiste de la religion.

— Mais tout va bien entre vous ?

— Très bien.

— As-tu parlé d'elle à Sophie ?

— Oui.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Tu connais ta sœur.

Certes, mais il m'avait toujours semblé que « ma » Sophie et celle de ma mère n'étaient pas la même personne.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle m'a d'abord expliqué qu'elle était terriblement choquée, puis qu'elle devait de toute urgence aller changer la couche de bébé Jack, et, quand elle a repris le combiné, elle m'a affirmé d'un ton extatique que c'était ce qui pouvait arriver de mieux aux Taylor. Ensuite, elle m'a raccroché au nez.

Ma mère avait laissé échapper un soupir.

— J'avoue que ses sautes d'humeur me laissent un peu perplexe. Elle devrait peut-être cesser d'allaiter ?

L'impression dominante que je garde de notre arrivée devant l'église est la marée de chapeaux qui envahissait les marches. Tout le monde en avait un, y compris ma mère, qui portait un bibi bleu orné d'un galon écru.

— Tiens, dit-elle en sortant de son sac à main assorti à son couvre-chef un bonnet au crochet blanc délicieusement rétro.

— C'est gentil, maman, mais je n'ai pas vraiment une tête à chapeau.

— Ce n'est pas pour toi, Jane, mais pour Emma.

Je ne protestai pas. Emma ne ressemblait à rien sous son filet de dentelle, mais elle ne paraissait pas s'en offusquer, et ma mère paraissait si heureuse qu'il aurait été dommage de la décevoir.

— Comment la trouves-tu ? me demanda celle-ci d'un air radieux.

— Très sorcière de Salem.

Elle regarda avec insistance ma coiffure, qui se caractérisait essentiellement par une absence flagrante de tout projet capillaire.

— Tu parles d'elle ou de toi ?

Il me fallut une bonne seconde pour comprendre que c'était de l'humour.

Vous avez bien lu. Ma mère faisait de l'humour. Abasourdie par cette découverte, je ne sus que répondre.

— Allons, peu importe, dit-elle en nous entraînant dans l'église. Venez, l'office va commencer.

Puis, désignant Emma d'un regard bienveillant :

— Il n'est jamais trop tôt pour prendre le chemin de la rédemption, ajouta-t-elle dans un murmure.

Je refoulai une furieuse envie de lui répondre qu'à mon avis Emma n'avait pour l'instant pas grand-chose à se reprocher, à part peut-être son inexplicable adoration pour ces quatre Australiens en bermuda à fleurs, et que c'était au contraire le reste de la planète qui avait bien besoin de se repentir de ne rien avoir de mieux à lui offrir que le monde tel qu'il était. A quoi bon s'énerver ?

Je ne savais toujours pas à quelle confession était consacré le lieu de culte dans lequel je me trouvais. En revanche, j'avais une certitude : il ne s'agissait pas d'une synagogue ni d'une mosquée, comme en témoignait la présence insistante de la croix, avec ou sans son habituel occupant.

Quoi qu'il en soit, l'industrie de la chapellerie — je parle des chapeaux, pas des chapelles — n'avait pas de souci à se faire. Si tous les offices attiraient autant de têtes coiffées, son avenir était assuré. Il y avait des chapeaux de paille, des chapeaux à fleurs, des chapeaux à ruban et des chapeaux à plume. Des toques, des bérêts, des bibis, des calots, et même un couvre-chef de compétition orné d'un oiseau empaillé qui me donnait, si j'ose dire, la chair de poule, mais qui parut beaucoup plaire à Emma.

A part les chapeaux, il y eut beaucoup de belles paroles de la part du type derrière l'autel — non, pas celui sur la croix, l'autre — ainsi que quelques chants pleins de fausses notes, et de murmures étonnés en direction de moi, qui ne portais pas de chapeau, et de ma petite perle noire.

Je n'avais qu'une envie : prendre la fuite. Non pas à cause d'Emma, qui se montrait fort sage et ne s'agita que lorsque l'officiant (révérend ?) parla des « âmes damnées condamnées à l'Enfer », une catégorie dans laquelle je refusais de la faire figurer, mais à cause de la chaleur étouffante qui régnait dans l'église. De plus, je n'étais pas très à mon aise. Le révérend (prêtre ?) ne risquait-il pas, induit en erreur par ma coiffure de sorcière de Salem, de me condamner au bûcher ?

Une fois la cérémonie achevée, pourtant, ma mère ne parut pas pressée de s'en aller. Apparemment, nous n'en avons pas terminé. Il fallait encore discuter avec l'officiant.

— Maaa-dame Tay-lor, la salua l'homme en noir d'une voix de basse.

— Révérend Pauling.

Elle serra la main qu'il lui tendait avec le sourire qu'elle réservait d'ordinaire au fromager pour lui extorquer une part de cheddar supplémentaire.

— Et voici, je pense, la petite Janie, dit-il en se tournant vers moi pour me gratifier d'une vigoureuse poignée de main.

La petite Janie ? Il me regardait comme si j'étais une connaissance familière, ce qui était

absolument impossible puisque je n'avais jamais mis les pieds dans cette église. Vous pensez bien que je me serais souvenue, au moins, des chapeaux.

— Je vous connais ?

— Non, mais, moi, je vous connais. Votre maman m'a tant parlé de vous !

Voilà une révélation qui ne figurait pas dans le Nouveau Testament. Ma mère parlait de moi aux révérends en m'appelant sa petite Janie.

— Ici, à l'Eglise réformée de théologie divine...

Bon. Au moins, je savais où j'étais.

— ... nous sommes tous très fiers de la générosité avec laquelle vous avez ouvert votre cœur et votre foyer à un enfant de couleur.

— Oh, ce n'est pas exactement...

— Ne protestez pas ! Je suis certain que cela n'a pas été chose facile.

— Ce que je voulais dire, c'est que...

— Sachez que nous sommes là pour vous écouter et vous guider. Bien entendu, vous viendrez avec elle chaque dimanche.

— A vrai dire, non. Je...

— Et, lorsqu'elle sera un peu plus âgée, elle aura sa place dans notre cœur.

Il était temps de l'interrompre. Encore trois phrases et je lui promettais d'enfermer Emma au couvent jusqu'à ses dix-huit ans, rien que pour le faire taire.

— Je suis désolée, révérend Pauling, mais j'ai peur qu'Emma et moi ne puissions devenir membres de l'Eglise théologique de divinité réformée.

— De l'Eglise réformée de théologie divine, rectifia-t-il avec un bon sourire.

— C'est cela. Nous viendrons peut-être pour les grands événements — à Noël, à Pâques ou à la Trinité — mais certainement pas toutes les semaines.

— Puis-je savoir pour quelle raison ?

— Oh. C'est... à cause de... du... des chapeaux.

— Des chapeaux ? s'exclamèrent le révérend et ma mère comme un seul homme.

— Oui, des chapeaux. Ils font terriblement peur à Emma.

— Vraiment ?

Ils tournèrent leurs regards vers Emma qui, pas coopérative pour deux sous, saluait par d'enthousiastes gazouillis le bâtiment taxidermique qui croisait justement dans les parages.

— Comme je vous le dis, affirmai-je avec tout l'aplomb dont j'étais capable. Je ne sais pas d'où cela lui vient, mais elle les associe à quelque chose de très négatif.

— C'est bien la première fois que j'entends une chose pareille, dit ma mère, d'un air si désesparé que, pour une fois dans ma vie, la culpabilité me serra le cœur.

— Oui. Je me demande si ça ne serait pas lié au jour où la baby-sitter a mis un DVD de Hitchcock... Ce devait être **Les Oiseaux**.

Puis je désignai d'un air entendu la dame coiffée du monument à la gloire du monde aviaire. Emma, qui décidément ne m'aidait pas, éclata d'un rire ravi.

— Vous voyez, ma fille est au bord de la crise de nerfs. Il faut vraiment que je l'éloigne avant que ça ne dégénère en hurlements.

Je saluai et m'éloignai rapidement. Je n'avais pas fait trois pas qu'une main se posa sur mon épaule.

Celle de ma mère. Assez curieusement, celle-ci ne paraissait pas en colère.

— As-tu conscience, Jane, que tu es une jeune femme d'une bizarrerie hors du commun ?

Pas de risque : on se tuait à me le rappeler.

— Oui, je le sais, dis-je en répondant à son sourire. Aussi étrange que cela puisse te paraître, je le sais très bien.

* * *

Constance, Minerva, Dodo, Stan de la compta... Stephen Triplecorn avait à présent interrogé mes principaux collègues de chez Churchill & Stewart, à l'exception d'une personne. Le temps était venu pour lui de faire la connaissance de...

Louise.

Depuis le commencement de cette enquête de moralité, une question me tracassait. Prenez les deux premiers crétins venus et faites-leur passer une nuit — ou même trois minutes, douche comprise — ensemble. Si, au terme de neuf mois, un enfant naît de cet échange de fluides corporels, personne, je dis bien **personne**, ne songera à mettre en cause leurs compétences parentales et leur droit de garder ce bébé.

Contestais-je l'utilité de telles enquêtes ?

Bien au contraire ! Selon moi, **tous** les futurs parents, qu'ils soient biologiques ou qu'ils figurent, comme moi, sur les listes d'attente des services de placement, devraient faire l'objet d'un examen. Si la société dans son ensemble se montrait plus attentive envers la petite enfance, on éviterait bien des drames, me semblait-il.

D'un autre côté, je voyais bien les failles de cette idée. Quiconque ayant un ennemi — et qui parmi nous n'en a aucun ? — n'était pas à l'abri d'une dénonciation calomnieuse.

Voilà justement ce qui me terrorisait à présent.

Disons-le tout net, mes inquiétudes préalables aux entretiens de Stephen Triplecorn avec Constance, Stan, Minerva et même Dodo, avec sa fâcheuse manie de dire la vérité (par respect de l'éthique, je vous demande un peu !), n'étaient rien en regard des angoisses qui m'étreignaient alors qu'approchait la date de son rendez-vous avec Louise.

Depuis que j'étais de retour dans les bureaux de Churchill & Stewart, depuis, plus précisément, que celle-ci était mon assistante, nos relations n'avaient connu aucune amélioration significative. Comprenez : elle me vouait toujours une haine féroce. Je dirais même que la situation avait empiré, si la chose était concevable.

Bien sûr, objecterez-vous, j'aurais pu l'enlever pour lui faire subir un lavage de cerveau avant son entrevue avec Stephen Triplecorn, ou tout simplement la menacer des pires sévices si elle parlait. Certes, mais ma conscience m'interdisait tout recours à la violence physique, et les hommes de main étaient introuvables et hors de prix.

Comme j'aurais voulu être une petite souris pour me glisser dans le bureau de Dodo et entendre ce que Louise dirait de moi ! Une fois de plus, j'allais devoir me contenter du compte rendu, certes fidèle au mot près, de mon ange gardien en talons aiguilles et Wonderbra (surtout depuis que Stephen Triplecorn hantait les locaux de Churchill & Stewart).

Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, pour une fois, Louise fut de mon avis.

— Jane devrait être là elle aussi, avait-elle dit en entrant dans le bureau où l'attendaient déjà Dodo et le beau Stephen. Elle est tout de même la première concernée par ce qui va se dire.

Voilà comment je fus convoquée dans la salle de réunion, le bureau de Dodo étant impraticable au-delà de trois personnes à moins que la quatrième, moi en l'occurrence, ne s'asseye sur les genoux d'une autre. (Ceux de Louise ? Vous n'y pensez pas. Ceux de Dodo ? Pour froisser son tailleur de

soie sauvage ? Pas question. Ceux de Stephen ? Là, c'est Dodo que j'aurais eu peur de froisser.)

Avant que Triplecorn ait eu le temps de lui poser une seule question, Louise prit la parole d'un ton qui n'admettait aucune interruption.

— Je vais donc vous parler de Jane Taylor.

On aurait dit qu'elle présentait un exposé, songeai-je avec un désagréable pressentiment. Un exposé qu'elle aurait rédigé avec soin pour que chaque mot fasse mouche, avant de l'apprendre par cœur afin de ne pas en oublier une phrase...

— Jane Taylor et moi-même sommes entrées chez Churchill & Stewart à moins d'une semaine d'intervalle, il y a de cela huit ans. Je ne vous le cacherai pas, nos relations n'ont jamais été cordiales. Jane Taylor est tellement **nature** qu'elle en est insupportable pour tout le monde, ou presque. Et cette manie d'avoir des avis sur tout et de vouloir avoir raison contre tout le monde ! Mais là n'est pas la question qui nous occupe aujourd'hui. En revanche, je suppose que vous serez intéressé par le récit de sa grossesse fictive.

Dodo tenta d'intervenir, en vain. On n'arrêta pas une Louise lancée à pleine vitesse sur les pentes vertigineuses de la Calomnie. (Jolie métaphore, non ? Entre nous, j'en suis assez fière.)

— Tout a commencé en avril de l'an passé, lorsque Jane Taylor a cru être enceinte, avant de s'apercevoir qu'elle ne l'était pas. D'abord, elle a menti à Trevor Rhys-Davies, son compagnon de l'époque, qui depuis a eu le bon sens d'aller voir ailleurs si elle n'y était pas. Je suppose que Jane Taylor espérait qu'une véritable grossesse s'annoncerait enfin et que ce pauvre Trevor serait dupé. Bien entendu, rien ne s'est passé comme elle l'espérait, mais elle a continué de prétendre qu'elle attendait un bébé.

Je risquai un regard en direction de Stephen Triplecorn. Il était livide.

— Au début, elle a essayé de nous faire croire, ici, chez Churchill & Stewart, qu'elle était suivie par l'obstétricien de la princesse Niquie. Puis, comprenant qu'il nous serait facile de démasquer la supercherie, elle s'est inventé une sage-femme tireuse de tarots, une certaine Mme Zora. A mesure que les semaines passaient, Jane Taylor accumulait les privilèges : une journée de congé par-ci, un tabouret pour ses jambes par-là... Bref, tout le monde était aux petits soins pour elle.

Triplecorn avait serré les poings à s'en faire blanchir les articulations des doigts. Je détournai les yeux et me fis toute petite sur ma chaise.

— Puis, s'étant probablement avisée que l'on finirait par s'étonner de voir une femme enceinte prendre si peu de poids, elle a commencé à porter des coussins sous ses vêtements et à marcher en canard en se tenant les reins. Une vraie performance d'actrice, si vous voulez mon avis.

Elle marqua une pause théâtrale.

— Neuf mois ! reprit-elle. Elle a joué la comédie pendant neuf mois et je vous fiche mon billet qu'elle continuerait encore aujourd'hui à nous mentir si le bébé qu'elle a ramassé sur les marches d'une église n'avait pas été un négrillon !

— Louise ! s'écria Dodo, outrée.

D'un geste, Louise demanda le silence.

— Avant de poursuivre cette discussion, j'aimerais vous montrer quelque chose.

Pendant qu'elle se levait et quittait la salle, je glissai un nouveau regard en douce vers Stephen Triplecorn. Si ce n'était pas de la fumée qui sortait de ses oreilles, cela y ressemblait fort.

Louise revint, poussant devant elle un chariot sur lequel se trouvaient un magnétoscope et un poste de télévision. Elle brancha le tout et prit la télécommande. Je vis quelques lignes noires envahir l'écran, puis une image se former, floue mais reconnaissable entre mille.

La silhouette d'une femme vue d'en haut, enceinte jusqu'aux yeux, et offrant une stupéfiante

ressemblance avec une certaine Jane Taylor. Sur l'écran s'affichait la date : le 31 octobre, 14 heures.

Louise avait réussi à convaincre le responsable de la sécurité de lui prêter d'anciens enregistrements de l'entrée des bureaux de Churchill & Stewart ! La bande vidéo me montrait alors que je rentrais de déjeuner. Comme le prouvait l'horaire en surimpression, pour une fois, j'étais scrupuleusement à l'heure. Hélas ! il était à craindre que cela ne suffirait pas à plaider ma cause.

Tout était fini pour moi... et, surtout, pour Emma.

Dodo fut la première à reprendre ses esprits.

— Merci, Louise, dit-elle en congédiant celle-ci d'un geste. Cela suffira.

— Et comment ! s'exclama Triplecorn après le départ de Louise. Je crois que j'en ai assez entendu.

Il fit mine de se lever, mais Dodo l'arrêta.

— Moi pas. Restez assis.

Il obéit. C'est alors que Dodo fit quelque chose que jamais elle n'avait fait, que jamais je n'aurais imaginé qu'elle soit capable de faire.

Elle mentit.

Et de quelle façon !

— Je n'ai jamais dit cela à personne, dit-elle à Triplecorn sur le ton de la confiance. Aussi, je vous demanderai d'observer la plus grande discrétion sur ce que je m'appête à vous révéler.

Triplecorn ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Louise est ma cousine, déclara Dodo avec le plus grand sérieux.

— Louise est votre cousine.

Il ne posait pas la question, il ne faisait que répéter les paroles de Dodo, du ton du malheureux qui s'est égaré dans un asile de fous et se demande où est la sortie.

— Exactement. Le problème, c'est qu'elle est issue de la branche... mentalement instable du clan Lane.

— Elle ne s'appelle pas Lane, objecta Triplecorn. Son nom est...

— Vous avez raison, l'interrompit Dodo, et je vous avoue que les Lane évitent autant que faire se peut de citer le nom de cette branche de la famille. Ils n'aiment pas en parler, ce que vous comprendrez aisément. Il y a plusieurs cas de démence avérée dans cette lignée, dont Louise est peut-être le plus grave. Il y a quelques années, alors que nous venions de recruter Jane, j'ai reçu un appel de la mère de Louise. La pauvre femme était désespérée. Sa fille venait d'être de nouveau licenciée pour mensonge pathologique. Cette fois-ci, elle accusait toute l'entreprise de harcèlement sexuel à son égard. Pas une ou deux personnes, notez bien. Hommes, femmes, réceptionniste... l'ensemble du personnel ! Bref, la mère de Louise était persuadée que plus personne ne voudrait donner du travail à sa fille. Vous engageriez un menteur pathologique, vous ?

Puis, sans attendre la réponse de Triplecorn :

— J'ai laissé parler mon cœur et proposé à la mère de Louise de trouver une place pour celle-ci chez Churchill & Stewart.

— Vous n'avez pas eu peur qu'elle accuse de nouveau tout le monde de harcèlement ? s'étonna Triplecorn.

— Ici ? s'écria Dodo d'un air indigné. Personne ne la croirait ! Franchement, vous trouvez que j'ai un profil d'agresseur sexuel ? Et Jane ? Et Constance ? Et Minerva ? Je vous l'accorde, il y a Stan de la compta, mais, comme il harcèle toutes les femmes, sans aucune distinction, personne ne le prend au sérieux !

— Justement, à propos de Constance... Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était un peu désaxée et

que vous lui aviez offert un poste parce que vous aviez pitié d'elle ?

— Si, répondit Dodo, toute innocence. Quel est le rapport ?

— Je commence à me demander quel type d'entreprise vous dirigez. C'est une maison d'édition ou une entreprise de réinsertion pour fêlés de la calebasse ?

— Nous essayons de faire notre part, dit Dodo d'un ton vertueux.

— Et c'est tout à votre honneur, mais, si vous avez pris Louise en pitié, pourquoi ne pas l'avoir gardée comme assistante pour vous-même ?

Une expression douloureuse et choquée se peignit sur les traits de Dodo.

— Cela aurait été du népotisme !

— Est-ce que cela n'en est pas, répliqua Triplecorn, d'engager une mythomane au seul motif qu'elle est une proche parente et que personne ne veut plus d'elle sur le marché du travail ?

— Evidemment, si vous avez décidé de ne pas comprendre... Vous permettez que je poursuive ?

— Je vous en prie.

— Depuis le premier jour, Louise, persuadée que je favorisais Jane, a conçu envers celle-ci une jalousie malade et n'a eu de cesse de répandre sur son compte les pires horreurs.

Stephen Triplecorn ne répondit pas tout de suite. Puis il tendit un doigt accusateur vers le téléviseur, à présent sur « Pause », où l'on me voyait toujours, poussant devant moi un ventre proéminent.

— Et ça ? demanda-t-il.

Dodo éclata de rire.

— Vous n'avez pas lu la date ? C'était pour Halloween ! s'exclama-t-elle.

— Je ne suis pas sûr de saisir le rapport entre Halloween et...

D'un coup de menton, il désigna l'image figée sur l'écran, où l'on ne voyait que mon ventre.

— Jane était **déguisée**, expliqua Dodo. Pour une **fête costumée**. Vous ne trouvez pas que c'est délicieusement original ?

— Mais ce n'est pas une tenue de sorcière !

Dodo leva les yeux au plafond avec un agacement manifeste.

— Une tenue de sorcière ? Et pourquoi pas des citrouilles pendues au plafond ?

— C'est bien la question que je vous pose, insista Triplecorn. Et, d'ailleurs, je ne vois pas en quoi c'est un problème d'accrocher des citrouilles au plafond.

— C'est un problème parce que c'est ringard.

— Si vous voulez, mais ça ne m'explique pas pourquoi Jane Taylor n'est pas habillée en sorcière.

— Vous vous déguisez en sorcière, vous ?

— Non.

— Alors pourquoi Jane devrait-elle le faire ?

— Parce que... Parce que c'est ce que tout le monde fait pour fêter Halloween, je suppose.

— Vous oubliez que nous sommes dans l'**édition**. Nous faisons les choses avec un peu plus d'élégance que vous, les bureaucrates !

La conversation avait pris un tour si surréaliste que Stephen Triplecorn fut soudain à court d'arguments. Le pauvre garçon paraissait positivement désorienté. Enfin, il sembla recouvrer ses idées.

— Et maintenant que votre cousine à moitié folle a attenté par de fausses accusations à la bonne renommée de votre employée, qu'allez-vous faire ?

— Moi ? Rien ! Que voudriez-vous que je fasse ?

— La licencier.

— Vous n’y pensez pas ! Elle est de ma famille, tout de même.

* * *

Emma savait maintenant boire toute seule dans son verre pour enfants, rester debout sans se tenir à un meuble et répondre à des demandes simples, telles que « donne la main à maman » ou « fais rouler la balle ».

Maudit bouquin ! J’avais parfois l’impression de dresser un chiot et non d’élever un enfant... Emma ne semblait toutefois pas m’en vouloir, car le troisième mot qu’elle prononça, après **maman** et **papa**, fut **balle**.

J’allais oublier le meilleur : elle employait maintenant exclusivement **maman** pour s’adresser à moi, et **papa** pour Tolkien.

Octobre,
le dixième mois

Même si j'avais promis à ma mère que nous reviendrions dans son église, Emma et moi, au moins pour Noël et pour Pâques, je savais que ce n'était pas l'endroit qui nous convenait. Emma aurait peut-être fini par s'habituer aux chapeaux, mais, en ce qui me concernait, l'épreuve était au-dessus de mes forces.

Pourquoi ne pas essayer l'église de Mary Jr ? Et, tant que j'y étais, en vertu du principe selon lequel à un c'est bien, mais à deux c'est mieux, pourquoi ne pas demander à David de m'accompagner ?

Voilà comment je retrouvai, par un matin d'octobre ensoleillé, le chemin de l'église baptiste revivaliste Shakespeare. Outre David, Emma et moi, il y avait là Mary Jr et la petite Martha, ainsi que toute sa famille et...

— Encore des chapeaux ! murmurai-je à l'oreille de David pendant que nous remontions la nef.

Comme s'il n'avait attendu que ce signal, celui-ci sortit de sa poche une kippa qu'il plaça sur sa tête.

— Je ne t'ai jamais vu en porter une, lui fis-je remarquer en m'asseyant au bout de l'un des bancs occupés par le clan Johnson.

— Tu ne m'as jamais vu prendre ma douche, répliqua-t-il. Cela ne veut pas dire que je n'en prends jamais.

— As-tu remarqué que nous nous trouvons dans une église ?

Il leva les yeux vers la croix près de l'autel.

— Justement. Je porte toujours une kippa lorsque je suis dans un lieu de culte.

— Nous ne sommes pas dans une **synagogue**, David.

Il haussa les épaules et prit une expression fataliste.

— Alors je fermerai les yeux et je ferai comme si.

Manifestement, le fait d'être dans une église ne lui posait aucun problème, de même qu'à Emma, qui gigotait joyeusement sur mes genoux. Pour ma part, en revanche...

— J'aurais dû mettre un chapeau, murmurai-je.

— Il faudra que tu m'expliques un jour pourquoi tu fais une telle fixation sur ce sujet, dit David à mi-voix.

Je parcourus d'un regard discret l'assemblée qui nous entourait et la marée de couvre-chefs qui semblait flotter au-dessus de toutes ces têtes. Etrangement, ceux-là me dérangeaient moins que ceux de l'église divine de réforme théologique... non, de l'église théologique de... non, de l'église... oh, flûte, de l'église que fréquentait ma mère.

— Je ne sais pas, répondis-je. Ce n'est pas nécessairement un problème de chapeaux. Je me sens tellement... anecdotique !

— Anecdotique ? Tu veux dire, minoritaire ?

— Si tu préfères.

De fait, nous étions parfaitement exotiques, lui avec sa kippa, moi « tout en cheveux », comme aurait dit mamie Taylor.

Emma, en revanche, était comme chez elle.

Les gens qui passaient près de nous lui souriaient, malgré (à cause de ?) ses étranges compagnons. Mieux, elle ne semblait déclencher aucune des réactions si courantes lorsque des adultes sont réunis pour une occasion où la solennité est de mise — vous savez, ces regards gênés dans lesquels on lit clairement : « Oh, non, pas un bébé ! Il va être bruyant ! Et faire des choses malodorantes au moment le moins approprié. »

Bien au contraire, l'assemblée paraissait prête à l'accueillir à bras ouverts, en particulier

Martha, la fille de Mary Jr.

Je me penchai vers David pour murmurer à son oreille :

— Je crois que je me sentirais mieux si...

Je n'eus pas le temps d'achever ma phrase. Déjà, le révérend prenait place derrière l'autel. Le moment était venu d'entamer les solennités. Le moment était venu de nous entendre dire comment et pourquoi nos âmes iraient rôtir en Enfer.

Tiens ? A ma grande surprise, il n'en fut rien.

Le révérend leva les bras et entonna un chant... que tout le monde reprit en chœur en tapant des mains. Que c'était étrange ! Et entraînant, aussi. Avant de comprendre ce qui m'arrivait, j'étais moi aussi debout, Emma calée sur ma hanche, reprenant à tue-tête d'enthousiastes **Gloire à Toi, Seigneur !** que David ponctuait de sonores **Alléluias**.

Ravie, je tirai le bras de Mary Jr pour lui faire part de ma surprise.

— Quel spectacle ! m'écriai-je. C'est superbe !

A peine avais-je prononcé ces mots que je lus sur le visage de ma voisine une expression qui ne devait pas être très différente de celle que je devais arborer chaque fois que Constance poussait son exclamation favorite.

— Nous ne sommes pas un spectacle, me répondit-elle d'un ton très calme. Nous sommes des gens comme les autres.

Lorsqu'elle se tourna de nouveau vers l'autel, j'enfonçai mon coude dans les côtes de David.

— Fais quelque chose ! murmurai-je.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Je ne sais pas, n'importe quoi ! Tu ne vois pas que je l'ai vexée ?

Alors, se penchant devant moi, il tapota sur le bras de Mary Jr.

— Si je vous promets d'obliger Jane à porter un chapeau, vous nous laisserez revenir ?

Mary Jr sourit.

Il est étonnant de constater toute l'indulgence que peut exprimer un simple sourire. Depuis que je connaissais Mary Jr, celle-ci n'avait jamais rien fait d'autre que me manifester de la clémence.

Aux obsèques de sa mère, elle avait été la première à me tendre la main. Dans son groupe de mamans, où elle m'avait laissée m'inviter, elle n'avait pas ménagé ses efforts pour atténuer mes bourdes (et Dieu sait que je ne manquais pas une occasion d'en faire une) chaque fois que, par naïveté ou par manque d'attention, je risquais de blesser l'une de ses amies.

Manifestement, son instinct fonctionnait mieux que le mien. Possédait-elle un don qui lui permettait de s'identifier à l'autre ? Elle devait se dire, me semblait-il parfois, qu'elle apprécierait un sourire amical si la situation venait à se renverser, et qu'elle se trouvait soudain seule parmi l'étrange tribu qui me tenait lieu de famille et d'amis. Car me connaissant, et maintenant qu'elle avait vu David, elle avait de bonnes raisons de croire que nous étions tous des échappés de l'asile.

Le pardon était une grâce merveilleuse, me dis-je en reprenant **Gloria, alléluia !** de toute la force de mes poumons.

* * *

Tout ça, c'était la faute à E.T.

Avant que le film de Spielberg ne rencontre le succès que l'on sait, fêter Halloween se réduisait à creuser des citrouilles pour y allumer des bougies, à la mémoire d'une obscure fête païenne qui se

déroulait la nuit de Samhain (pour les ignorants, celle qui précédait le 1^{er} novembre).

Ce furent les émigrants écossais qui exportèrent cette coutume locale aux USA, où elle enfla dans des proportions inimaginables, avant de la réintroduire de l'autre côté de l'Atlantique.

Tel un orage localisé qui se transforme en tornade tropicale dévastant tout sur son passage, Halloween était devenu un événement commercial majeur. La moindre vitrine de salon de coiffure ou de boutique de téléphones portables prenait désormais des allures de manoir gothique, et des rues entières disparaissaient sous un épais nuage safran. Même les couches-culottes et les pots de moutarde y allaient de leur fantôme (orange), de leur sorcière (orange) ou, plus basique, de leur citrouille (orange, orange, orange).

Les aventures de la jeune Drew Barrymore et de son gentil monstre tombé des étoiles n'avaient rien fait pour atténuer le délire ambiant...

Comme je le disais, avant E.T., la fête de Halloween était assez morne. Pour ma part, enfant, j'attendais l'événement avec impatience pour me goinfrer de bonbons. Plus tard, une fois devenue adulte, ce fut surtout l'occasion d'assister à des fêtes costumées dans le seul but de me soûler. Ou de coucher. Voire les deux.

Depuis que j'avais Emma, je considérais d'un œil méprisant ces plaisirs d'un autre âge. Tout le monde le disait, « un bébé, ça vous transforme ! » et, pour une fois, tout le monde avait raison.

Cette année, je voulais célébrer Halloween en grande pompe. Il fallait pour Emma le costume le plus parfait qui soit, ce qui était, on en conviendra, la moindre des choses pour l'enfant la plus parfaite qui soit.

Hélas ! j'avais beau me creuser la citr... je veux dire, la cervelle, je n'avais pas la moindre notion de ce que pourrait être cette tenue. Une fois passé en revue toutes mes (mauvaises) idées, je décrochai mon téléphone.

Constance : Une minuscule petite sage-femme qui tire les tarots ? Ce serait...

Moi : **Géant**, je sais. Merci, Constance.

Stan de la compta : Tu n'as qu'à la déguiser comme un de ces clowns australiens en chemise Hawaii. Elle va adorer.

Moi : Moi, pas.

Ma mère : Pourquoi pas en citrouille ?

Moi : Ma fille, en citrouille ? Plutôt mourir !

Sophie : Avec bébé Jack, on pourrait les habiller en Nicolas et Pimprenelle ?

Moi : Il y a de la friture sur la ligne, Sophie, on se rappelle dans trois mois.

David : Est-il vraiment utile, Jane, de déployer autant d'énergie pour une cause aussi futile ?

Comment, une cause aussi futile ?

— C'est son premier Halloween, David, lui rappelai-je d'un ton un peu acide.

— Très bien. Et ensuite ?

— Je veux que tout soit parfait !

— Entendu, mais où est le problème ? Quel que soit le costume d'Emma, il lui ira à la perfection puisqu'elle est la plus adorable des petites filles.

— Mais c'est son premier Halloween !

— Justement, il y en aura d'autres. A quoi bon s'énerver ?

— Parce que c'est son premier Halloween !

Combien de fois allais-je devoir répéter la même phrase ?

Un certain nombre, comme le prouva la suite...

Renonçant à enquêter par téléphone, je me rendis dans le bureau de Dodo.

Dodo (distraite) : Une princesse de contes de fées ?

Moi (affolée) : Certainement pas !

Dodo (intriguée) : Et pourquoi pas ?

Moi (jetant des regards inquiets à la ronde) : Pour qu'une méchante fée vienne me la transformer en crapaud ? Tu n'y penses pas !

Je rejetai ensuite toute une série de suggestions grotesques de la part de mes collègues, telles que fantôme (trop banal), moine (trop british) ou Minnie Mouse (trop Disney).

Minerva faillit m'achever lorsqu'elle proposa :

— Déguise-la en éditeur !

Je lui jetai un regard appuyé. Quel était le rapport avec Halloween ? Mon regard devait être un peu trop appuyé car elle précisa d'un ton satisfait :

— En éditeur feignant d'être enceinte pendant neuf mois !

Je rentrai chez moi au bord de la dépression nerveuse. C'était à croire que tout le monde s'était donné le mot pour me proposer des idées stupides. Même Kick le Chat s'était mis de la partie.

Kick : Miaou.

Moi : Non, Kick. Je ne peux pas déguiser Emma en chat.

Kick : Miaou ?

Moi : Parce que le chat, c'est toi.

Kick : Miaou !

Moi : Oh, je t'en prie. Ne sois donc pas aussi susceptible.

Voilà à quoi s'étaient résumées les trois premières semaines du mois d'octobre. Nous n'étions plus qu'à huit jours du grand soir, j'avais le plus beau bébé de tout le Royaume-Uni, et toujours aucun costume à lui offrir pour Halloween. Dire que c'était son premier Halloween ! (Je l'ai déjà dit ? Mille excuses.)

En quittant le bureau ce soir-là, je songeai qu'il ne me restait qu'une alternative. Trouver une idée de génie tout de suite ou courir me jeter dans la Tamise.

Je me laissai tomber sur le sol dans le bureau d'accueil de Churchill & Stewart, le dos appuyé au mur, désespérée. Si aucune inspiration ne me venait avant d'avoir franchi le seuil de l'immeuble, tout était fini pour moi.

— Voilà qui n'est pas très professionnel, commenta Hilda sans lever les yeux de son écran, tout en saisissant son courrier à un rythme de croisière d'un milliard de mots à la minute.

— M'en fiche. Veux mourir.

— Allez faire ça ailleurs. Vous ne voyez pas que j'ai une boîte à faire marcher ?

— Une boîte à... ?

Allons, bon. Encore une qui s'imaginait que, sans elle, le monde allait s'arrêter de tourner. Ne voyait-elle pas qu'il y avait déjà quelqu'un pour s'occuper de tout ça : moi ?

— Quel est votre problème ? demanda-t-elle, le regard toujours rivé sur son ordinateur.

Je retins le **VOUS** ! qui me brûlait les lèvres et lui exposai mon drame. Au point où j'en étais, une idée stupide de plus ou de moins...

Hilda s'arrêta de frapper sur son clavier et tourna vers moi un œil incrédule.

— Vous voulez dire que vous vous laissez tomber sur le sol dans le bureau d'accueil de Churchill & Stewart avec un air de chien battu parce que vous n'avez pas trouvé d'idée de costume de Halloween pour votre fille ?

Il faut reconnaître que, présenté sous cet angle, mon drame personnel prenait des allures de

goutte d'eau dans le vaste océan de la Création. Qu'étaient mes problèmes de déguisement pour Halloween comparés à des questions aussi cruciales que la faim dans le monde, la paix au Proche-Orient ou pour qui voter à présent que Blair prenait sa retraite anticipée ?

Ne sachant que répondre à Hilda, et envahie par une incommensurable lassitude, je me contentai de hausser les épaules.

— Mais je rêve ! s'écria Hilda. Vous n'allez vraiment pas bien, vous autres.

— Nous, qui ?

— Vous, les mères.

— Ah ? Et qu'est-ce qui ne va pas avec nous ?

— Votre problème, c'est que vous perdez vos moyens en face des détails les plus ridicules. Votre bébé fait des convulsions ? Il est tombé de sa table à langer et a atterri sur la tête ? Il vient d'avaler un litre de produit à vaisselle ? Vous donneriez des leçons de calme et d'efficacité à un urgentiste chevronné. En revanche, dès qu'il s'agit de questions existentielles comme l'inscrire au foot ou au rugby, ou bien choisir la déco de leur goûter d'anniversaire, il n'y a plus personne. Vous êtes complètement nulles !

— Je suis désolée, Hilda.

Je ne savais pas pour quelle raison j'avais dit cela, mais elle semblait tellement en colère qu'il me semblait que **quelqu'un** devait lui présenter des excuses.

— Je suis désolée que les mères de Grande-Bretagne vous aient à ce point déçue, insistai-je.

— Ça ira, marmonna-t-elle. Essayez d'être à la hauteur avec Emma, on ne vous en demande pas plus.

— Oui, mais que faire ? Vous n'auriez pas une idée, pour son déguisement d'Halloween ?

— C'est pourtant simple, dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine d'un air décidé. Quel est l'objet qu'elle préfère au monde ?

— Moi, dis-je, sans fausse modestie.

— Vous n'êtes pas un objet. Et, d'ailleurs, vous avez déjà rejeté l'idée de la déguiser en maman.

— Pardon ?

— Enfin ! A quoi pensiez-vous que Minerva faisait allusion en proposant de l'habiller en éditeur feignant d'être enceinte ?

— Sais pas. Je croyais que c'était encore une de ces idées idiotes, comme ces imbéciles qui se croient originaux en se déguisant avec un costume-cravate.

— Ce ne sont pas des imbéciles, Jane, ce sont des politiciens.

— Je me disais, aussi...

— Entre nous, c'est également mon avis, mais là n'est pas la question, et vous ne m'avez toujours pas répondu. Quel est l'objet fétiche d'Emma ?

— Lapin Salinge ! m'exclamai-je.

— La pince à linge ?

— C'est un lapin. En peluche, précisai-je. Son doudou, si vous préférez.

— Eh bien, vous l'avez, votre costume. Habillez Emma en quelque chose qu'elle aime vraiment, et elle sera heureuse. Bien plus, en tout cas, que dans n'importe quelle tenue qui ne signifie rien pour elle.

Bon sang, mais c'était bien sûr ! m'écriai-je mentalement en frappant ma paume gauche de mon poing droit (je pouvais aussi le faire dans l'autre sens, mais je manquais ma cible une fois sur deux).

— Merci, Hilda, dis-je du fond du cœur.

— Pas de quoi, marmonna-t-elle en se tournant de nouveau vers son clavier. Sans E.T., on n'en serait pas là...

— Tiens, c'est aussi votre avis ?

Incroyable. J'avais un point commun avec Hilda.

— Absolument. C'est le problème, avec les USA. Là-bas, tout prend des proportions démesurées. Et voyez où on en est...

— Tout à fait d'accord, dis-je pour lui être agréable. Au fait, vous savez où je peux acheter du tissu en peluche ?

— Pour quoi faire ?

— Vous ne pensez quand même pas que je vais acheter le costume de ma fille ?

— Et pourquoi pas ?

— Mais... c'est son premier Halloween !

— Oh, comme vous voudrez. Vous savez tenir une aiguille, au moins ?

— Vous voulez rire ! Je ne sais même pas de quel côté on enfile la laine.

— Le fil.

— Pardon ?

— Le fil. On coud avec du fil, pas avec de la laine.

— Détails, que tout cela ! Il ne faut quand même pas sortir d'Oxford ou de Cambridge pour assembler trois bouts de tissu.

* * *

La confection d'un costume de lapin en peluche se révéla bien plus ardue que prévu. J'étais dans mon bureau, tentant sans résultat d'ajuster la manche droite au corps du vêtement (bien loin de toute préoccupation éditoriale, je le reconnais), lorsque mon téléphone sonna.

— Simon Smock pour vous ! annonça Hilda d'une voix menaçante.

— Pourquoi appelle-t-il au standard ?

— Il est ici.

Elle n'avait pas ajouté **Pauvre noix**, mais le cœur y était.

— A l'accueil ?

— Non, à Buckingham Palace. Bon, je vous l'envoie ?

— Faites...

Ma porte s'ouvrit à la volée.

— ... donc, dis-je en voyant entrer Simon Smock, suivi d'une personne qui ne pouvait être que l'Auteur, autrefois connue comme Gayla Gladstone.

J'avais tout juste eu le temps de jeter costume, fil et aiguilles dans le premier tiroir à ma portée.

— Elle doit avoir une quinzaine de cadavres de renards blancs sur le dos, ajouta Hilda dans un murmure.

Prenant conscience que j'avais toujours le combiné à l'oreille, je raccrochai sans avoir eu le temps de rassurer Hilda. Cependant, je m'en fis la promesse, j'allais tout tenter pour inciter Miss Fourrure à se débarrasser de ses mauvaises habitudes.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dis-je.

Je désignai les fauteuils destinés à mes rares visiteurs en priant pour qu'aucune épingle n'y soit tombée. Puis je regardai mon nouvel auteur, dans toute sa splendeur plaquée or.

— Si vous voulez ôter votre...

D'un coup de menton, je désignai l'objet si controversé posé sur ses épaules.

— Ça ? dit-elle, sur la défensive.

Bon, je l'admets. A présent que je connaissais son véritable nom, j'avais du mal à l'écrire.

Essayons tout de même et reprenons :

— Ça ? dit Cherry Lickme, sur la défensive.

— Hum... oui.

Pourquoi me sentais-je aussi stupide ?

Elle se débarrassa de son vêtement, qu'elle jeta sur le dossier de son fauteuil pendant que Simon Smock appuyait sa canne contre mon bureau.

— Il vous dérange ? demanda-t-elle.

J'allais lui répondre que Simon ne me dérangeait pas plus que d'habitude lorsque je compris qu'elle parlait de son manteau et non de son agent.

— Il est très chic, à sa façon, dis-je. Si seulement il n'était pas en...

— Vous ne croyez quand même pas que c'est un vrai vison, vous aussi ! m'interrompit-elle.

— Ça n'en est pas un ? Vu la façon dont vous revendiquez dans la presse le droit de le porter, j'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'une véritable fourrure.

— Eh bien, vous vous trompiez.

— Dans ce cas, pourquoi vous épuiser en discussions sans fin avec des gens hargneux, alors que vous pourriez y mettre un terme en disant la vérité ?

— Parce que j'en ai plein les bottes de l'hypocrisie qui règne partout en ce moment. C'est comme l'hystérie anti-cigarettes aux USA. S'il est mal de faire quelque chose, déclarons franchement que c'est illégal et n'en parlons plus, mais qu'on cesse de diaboliser les gens qui ne transgressent aucune loi.

— Alors vous pensez que personne ne devrait vous reprocher de porter de la fourrure ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit !

Elle me jeta un regard dans lequel il me semblait lire : « Est-ce réellement cette gourde qui va s'occuper de l'édition de mon roman ? » Puis, désignant sa fourrure d'une chiquenaude agacée :

— Si vous voulez mon avis, ils feraient bien de déclarer ce bidule illicite, et fissa. Il fait une chaleur à crever, là-dessous.

— Et les cigarettes ? Vous trouvez qu'on devrait les interdire ?

— Ah, non, marmonna-t-elle.

Je la vis fouiller dans son sac à main doré, dont elle sortit un paquet de blondes.

— Je peux en griller une ici ?

— Désolée. Churchill & Stewart appartient à un Américain.

Pendant qu'elle le rangeait dans son sac d'un air dépité, Simon prit un pli dans sa sacoche et me le tendit.

— Cherry était impatiente de vous montrer ses études pour l'illustration de couverture, expliqua-t-il.

Animée d'un mauvais pressentiment, je posai les yeux sur les feuilles de papier cartonné que je tenais entre mes mains.

Oups ! Tout compte fait, j'aurais préféré des silhouettes en fil de fer sur fond mauve ou marronnasse...

Chaque... heu... barbouillage, que l'on aurait pu qualifier d'étude en rose (chair), était une variation sur le même thème. Je crois qu'un peintre français appelait cela L'Origine du monde.

Monet ? Manet ? Minet ? Ah, non ! Courbet.

Peut-être, me dis-je en essayant de relativiser la situation, si le livre ne s'intitulait pas **Le Trou**... si l'auteur ne s'appelait pas Cherry Lickme... Mais là ? Trop, c'était trop !

— Vous ne trouvez pas que c'est un peu... labial ? demandai-je en cherchant mes mots.

— Allons ! s'exclama Cherry, faussement innocente. Il faut appeler un chat un chat.

— Et puis, ajouta Simon en se frottant les mains, une bonne petite controverse, rien de tel pour doper les ventes !

* * *

Il est étonnant de constater que certains événements majeurs de votre vie n'ont aucune influence — voire restent dans l'ombre un bon moment — jusqu'au jour où ils explosent et mettent sens dessus dessous votre vie (plus ou moins) bien réglée.

C'est exactement ce qui m'arriva au moment où, comme on dit, je m'y attendais le moins.

Mon livre sortit enfin.

Les gens qui rêvent d'être écrivains guettent toute leur vie cet instant magique, chacun à sa façon. Pour certains, le moment fort est le premier coup de fil de l'éditeur, le genre d'appel que nous préférons, dans le métier, car il nous donne le sentiment exaltant de réaliser les espoirs les plus fous d'un inconnu. Pour d'autres, c'est la réception de leur premier à-valoir, quel qu'en soit le montant, car il leur donne le sentiment de leur valeur en tant qu'auteur. Et il y a ceux qui ont besoin de voir de leurs yeux la concrétisation de mois et de mois de travail : leur livre, avec leur nom imprimé sur la couverture, sur les tables de leur libraire habituel.

Vous l'aurez compris, je me rangeais dans cette dernière catégorie. Nous savons bien entendu, si nous possédons un tant soit peu d'intelligence, que la gloire est éphémère et que nos contemporains ont la mémoire courte.

Nous sommes conscients que, passé notre moment de célébrité, et même avant qu'il ne soit passé, notre désir, cet insatiable molosse, se tournera vers un nouvel objet : nous voudrions que notre œuvre soit achetée, qu'elle soit lue, qu'elle soit critiquée — si possible de manière favorable —, qu'elle se vende, qu'elle se vende bien, qu'elle se vende massivement, qu'elle se vende à l'échelle intergalactique, qu'elle enfonce **Harry Potter XXII** et **Da Vinci Code**, le retour. Nous savons aussi que nous voudrions que notre livre suivant fasse encore mieux. Car la spirale du désir est sans fin...

Voilà de quelle vertigineuse folie nous sommes tissés, nous autres écrivains. Cependant, si nous sommes un tant soit peu plus intelligents que cette part d'intelligence en nous qui veut toujours plus et toujours mieux, nous avons le réflexe de savourer ce moment de pure joie qu'est ce premier contact avec notre livre croisé par hasard sur les tables de notre librairie habituelle, de le garder bien au chaud dans un coin de notre mémoire, en prévision des futures déceptions qui ne manqueront pas de barrer notre chemin.

Après des années à caresser dans le sens du poil le rêve d'être un jour écrivain, après des mois à user mon vernis à ongles sur le clavier de mon PC, après des semaines d'une attente somme toute plus supportable que prévu...

— Mon livre est sorti ! Mon livre est sorti ! Mon livre est sorti !

Et voilà. L'instant magique était passé. Il appartenait déjà à l'histoire...

Oui, mais attendez. L'histoire, justement, ne s'arrête pas là ! Il se trouva que mon roman, **Le Bébé de chiffon**, rencontra un certain écho dans l'opinion. Comme on dit dans le métier, il trouva

son public, une formulation qui m'avait toujours laissée dubitative car, à mon avis, c'était plutôt le public qui avait trouvé mon livre.

Lorsque Alice Simms, de chez Quartet, m'avait convaincue de l'écrire, elle était persuadée de tenir un sujet original.

— Fiction ou réalité, avait-elle dit, je ne prends pas de risque en affirmant que ton livre sera le seul sur le marché à faire état d'une grossesse inventée.

Elle avait eu raison sur ce point, du moins à l'heure où j'écris, mais ce qu'elle n'avait pas anticipé, ce que NOUS n'avions pas anticipé, c'était que...

Petit a) bon nombre de lectrices s'identifieraient à mon héroïne, aussi cynique qu'elle apparaisse dans mon récit. De là à croire que pour bien des gens, même s'ils n'aimaient guère l'avouer, l'objet de leurs désirs en lui-même les intéressait moins que la jouissance de le posséder, il y avait un pas que, pour ma part, je franchissais allègrement.

Petit b) tous les gens que je rencontrais avaient une histoire similaire à raconter.

Les gens : Une de mes cousines a fait ça.

Moi : Ça... quoi ?

Les gens : Faire semblant d'être enceinte, pardi !

Moi : Pendant longtemps ?

Les gens : Enfin, pendant neuf mois ! Ce n'est pas ce que durent les grossesses, en général ?

Moi, en aparté : Ça alors... Il y a donc tant de cinglées en liberté ?

Je commençais à trembler d'inquiétude. Et si, malgré moi, j'avais lancé une mode ? Si des esprits influençables voyaient dans mon récit un modèle à suivre ? Tout cela m'effrayait tant que je finis par appeler Alice.

— Ne devrait-on pas faire apposer un avertissement sur la couverture ?

— Comme par exemple... ?

— Je ne sais pas, moi ! Quelque chose comme : « Eh, les filles, j'ai dit ça pour rire ! »

Alice éclata de rire. Je ne me connaissais pas un tel talent de comique, songeai-je en me demandant si je devais ou non m'offusquer.

— Pas de panique, me dit-elle. Si une jeune femme veut s'amuser à ce genre de jeu, elle le fera de toute façon. Avec ou sans ton bouquin.

Pour le coup, j'étais vraiment vexée. De quel droit se permettait-elle de sous-entendre que je n'avais pas l'étoffe d'un nouveau modèle social ? Je n'eus pas le temps de lui poser la question : elle avait déjà raccroché.

Bah ! me dis-je en retrouvant ma bonne humeur. Pourquoi broyer du noir ? Mon livre était sorti, mon livre était sorti ! **mon livre était sorti !!!**

Et, en plus, les gens l'achetaient.

Non seulement ils l'achetaient, mais ils en parlaient.

Non seulement ils en parlaient, mais les médias me sollicitaient pour que j'en parle encore plus.

Du jour au lendemain, je connus la célébrité.

Puis ce fut le drame.

Au commencement de mon aventure éditoriale, Alice, toujours elle, m'avait fait une promesse. On me pardonnerait mes mensonges si mon livre connaissait le succès. D'après elle, le grand public avait de la littérature et de ceux qui la faisaient une vision si romantique qu'il se montrerait indulgent, à condition que je sois un auteur **publié** et, si possible, salué par la critique.

Dans une certaine mesure, elle avait eu raison.

Même ma mère — j'ai bien dit ma mère — était ravie. Qu'importait si je passais pour l'allumée de service ? J'étais une allumée qui vendait, et même plutôt bien. Quelle mère n'en aurait pas conçu une légitime fierté ?

Même Martin Amis avait aimé **Le Bébé de chiffon**, qu'il avait qualifié dans les colonnes littéraires du **Gardian**, je cite, d'« oasis aussi rafraîchissante que déjantée dans un désert de consensus mou ». Je n'aurais pas mieux dit.

Quant à mes collègues, ils étaient euphoriques — sauf Louise, bien entendu.

Minerva, Stan, Constance, Hilda et moi étions réunis pour fêter l'événement dans le bureau de Dodo, lequel offrait tout à coup une étonnante ressemblance avec une boîte de sardines à l'heure d'affluence. Louise était de la partie, car on avait sablé le champagne, et elle n'aurait pas laissé passer un verre de champagne gratuit, quel que soit l'objet de la célébration.

— A Jane ! dit Dodo en levant sa flûte de plastique. Que son livre reste sur les listes des best-sellers de la rentrée jusqu'à la sortie de son prochain roman !

Et, en plus, j'étais... pardon, mon livre était un best-seller !

Il arrive de temps en temps qu'un ouvrage rencontre un succès inespéré. Pour une raison ou pour une autre, c'était le cas du **Bébé de chiffon**. La nouvelle venait tout juste de tomber : mon roman était le gagnant que l'on n'attendait pas, l'**outsider** sur qui personne n'avait parié. D'où le champagne et les coupes en plastique.

— A Jane ! reprit tout le monde en chœur en imitant Dodo — sauf Louise, bien entendu.

Je venais de porter mon verre à mes lèvres pour savourer la première gorgée d'un champagne un peu tiède mais bien mérité lorsque des coups furent frappés à la porte. Non pas des coups discrets, façon de dire « toutes mes excuses, désolé de vous déranger », mais des coups sonores, autoritaires, définitifs.

Cette peau de vache de fée Carabosse, qui n'était pas plus fée que vous et moi, n'avait pas dû causer moins de fracas lorsqu'elle avait fait irruption au fameux dîner d'anniversaire auquel on n'avait pas songé à la convier.

La porte s'ouvrit, poussée par un Stephen Triplecorn aux traits déformés par une indicible fureur, mon livre sous le bras.

Comment n'y avais-je pas pensé ? Dans mon acharnement à ôter de ses pas toutes les pierres sur lesquelles il aurait pu buter (cela est une métaphore) pendant sa série d'entretiens avec mes collègues, j'en avais totalement oublié mon roman (cela est une métonymie : je ne parle pas de mon roman en lui-même, dont je savais que la parution approchait de jour en jour, mais plus généralement de mon activité d'écrivain, qui, fatalement, devait croiser mon destin de mère).

Si seulement j'avais pris le temps d'y réfléchir ! Pardon ? Vous me demandez ce que j'aurais fait ? Enfin, j'aurais appelé Alice Simms sur-le-champ pour exiger l'annulation de mon contrat !

Et si elle m'avait répondu, ce qu'elle aurait fait sans aucun doute, que Quartet m'avait déjà versé mon à-valoir ? J'aurais promis de tout rembourser jusqu'au dernier penny, quitte à travailler vingt heures par jour jusqu'à la fin de ma vie.

Et si elle avait affirmé que cela ne suffirait pas ? J'aurais menacé de prendre un avocat.

Et si, dans un éclat de rire méprisant, elle m'avait rappelé qu'elle avait à sa disposition l'un des meilleurs cabinets d'hommes de loi de Londres ? Je lui aurais rétorqué que je m'en fichais, ce qui était la plus pure vérité. Je lui aurais dit qu'elle pouvait bien me ruiner et briser ma carrière si cela lui chantait, peu m'importait le prix à payer, parce qu'à présent que le train était lancé à pleine vitesse je savais où il allait, et ce qu'il allait percuter, et que j'étais prête à tout — j'ai bien dit à

tout, renoncer à mes rêves d'être un écrivain, me coucher sur la voie, tout ! — pour empêcher qu'un obscur fonctionnaire des services sociaux me dise un jour...

— Vous m'avez menti !

Vibrant de colère, Stephen Triplecorn tendit un doigt accusateur vers... tiens ? Ce n'était pas moi mais Dodo qu'il désignait.

— Je..., tenta-t-elle de se défendre.

— Vous m'avez affirmé que votre cousine Louise était une dangereuse mythomane !

— Tu as dit... **quoi ?** s'indigna l'intéressée en ouvrant des yeux ronds de stupeur.

— Vous avez prétendu que ses affirmations à propos de la fausse grossesse de Jane étaient mensongères !

Un silence de mort tomba sur notre petite assemblée. On n'entendait pas une mouche voler, mais il faut dire que la place commençait à se faire rare. Nous étions à présent si serrés que même un microbe aurait éprouvé quelque difficulté à se frayer un chemin.

Puis Triplecorn se tourna vers moi.

— Et vous ! gronda-t-il en agitant mon livre dans les airs. Vous pensiez peut-être que j'étais la seule personne de tout le Royaume-Uni à ne pas savoir lire ?

— Vous travaillez bien pour les services sociaux ! lui rappela Stan.

Une lueur mauvaise passa dans le regard de Triplecorn.

— Vous l'avez dit, répliqua celui-ci en articulant avec une précision qui n'augurait rien de bon. Je travaille effectivement pour les services sociaux. Et, en tant que directeur, il est de mon devoir de vous informer, vous, Jane Taylor, que nous allons vous retirer...

Et voilà le train qui arrivait.

— ... la garde...

Il fonçait sur l'obstacle.

— ... de ce bébé.

Moi.

— Il n'en est pas question !

Ce n'était pas moi qui venais de parler, mais Dodo.

— Comment, il n'en est pas question ? demanda Triplecorn en se tournant vers elle.

— Je veux dire que vous n'avez pas le droit d'enlever Emma à Jane.

— Et comment ! On me paye même pour ça, figurez-vous.

— Pour arracher des nourrissons aux bras de leurs mères ?

— Pour protéger d'innocents enfants de menteuses pathologiques.

Une expression d'intense perplexité se peignit sur les traits de Dodo.

— Comment pouvez-vous parler ainsi d'une femme dont vous êtes follement épris ?

Triplecorn lui jeta un regard où se mêlaient la stupeur, l'incompréhension, et une bonne dose d'humiliation.

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas amoureux de Jane ?

— Mais vous êtes tous tombés sur la tête, dans cette boîte ! Quel crétin serait assez niais pour trouver du charme à cette tordue ?

Si j'avais nourri le moindre doute quant à ses sentiments à mon égard, j'étais à présent fixée.

— D'accord, elle est un peu spéciale, mais vous avez une certaine affection pour elle, n'est-ce pas ? insista Dodo. C'est bien pour cette raison que vous avez fait traîner votre enquête en longueur, d'ailleurs ? Afin d'avoir un prétexte pour la revoir ?

Un silence lourd tomba sur la pièce.

— Non ? insista Dodo d'une petite voix presque timide.

— Il m'a fallu du temps, dit Triplecorn, parce que je manque foutrement de crédits. Et je ne m'en suis pas chargé moi-même parce que j'étais amoureux de cette cinglée...

Et là, le charme Triplecorn entra en action.

— ... mais parce que j'étais fou de **VOUS**, pauvre gourde !

Le silence qui s'était abattu sur notre petite assemblée s'épaissit encore, si cela était possible. Malgré les paroles de Triplecorn à mon égard, malgré ses menaces vis-à-vis d'Emma, malgré sa rudesse envers Dodo, je ne voyais qu'une chose : sa douleur d'avoir été trahi par elle. Croyez-le ou non, j'en avais le cœur serré pour lui.

— Mais peu importe, à présent, reprit-il, puisque vous m'avez menti. Et vous aussi ! ajouta-t-il en se tournant vers moi. Quand vous rentrerez chez vous...

En l'espace d'un instant, l'homme blessé, si noble et si émouvant dans sa souffrance, céda la place à l'être cynique qu'il était en réalité.

Un authentique salaud jouissant de la douleur de sa victime.

Un monstre aux yeux injectés de sang.

Un directeur des services sociaux.

— ... ce bébé ne s'y trouvera plus.

Je me ruai chez moi à la vitesse de l'éclair.

Pas assez vite, hélas !

Tandis que je fouillais dans mon sac à la recherche de mes clés, je tendis l'oreille. Pas un bruit dans l'appartement. La poitrine oppressée par un mauvais pressentiment, j'ouvris la porte.

L'appartement était silencieux. Pas de cris, pas de rires... juste Tolkien, au milieu de la pièce, le visage ravagé par les larmes. Sur le canapé était disposé le déguisement d'Emma. Nous avions prévu de l'emmener ce soir se promener, pour son premier Halloween.

Le costume était loin de la perfection avec sa manche plus longue que l'autre et ses coutures approximatives, mais j'avais placé les oreilles correctement, ainsi que la queue de coton. Je le lui avais fait essayer quelques jours auparavant. Elle avait éclaté de rire en se voyant dans le miroir ainsi vêtue. La fête aurait dû être belle...

Je pris le petit vêtement de fourrure et y enfouis mon visage. L'odeur d'Emma y flottait encore — une odeur de lait et de soupe. Une odeur de bébé.

A mon tour, je fondis en larmes.

Au cours de son dixième mois, Emma avait réalisé deux accomplissements majeurs. Le premier était qu'elle savait exprimer ses désirs autrement que par des pleurs. Certes, elle ne disait pas : « Pourrais-je éventuellement avoir un autre biscuit, s'il te plaît, maman ? », mais elle désignait chaque objet par un son particulier. Car pour gâteaux, car elle me voyait les prendre dans le placard, bal pour Lapin Salinge, qui lui servait de ballon.

Le second ? Elle marchait.

Vous connaissez celle du type à qui un génie propose d'exaucer un vœu et qui répond sans réfléchir ? C'était un peu ce qui m'arrivait.

J'avais passé des jours et des jours à encourager Emma à faire ses premiers pas, à lire tout ce qu'une bonne mère devait savoir sur la psychologie de l'enfant qui apprend à marcher, à attendre avec impatience le jour où Emma traverserait seule la pièce du séjour pour se jeter dans mes bras. Avec succès.

Résultat, on ne pouvait plus l'arrêter.

Alors qu'elle était autrefois confinée dans un espace géographique à peu près sécurisé (son lit, son parc), elle parcourait à présent l'appartement en poussant des cris de joie. Un nouveau monde s'offrait à son exploration, et il n'aurait pas été question de lui en interdire l'accès !

Le jour où le miracle s'était accompli, j'avais songé avec un petit pincement au cœur qu'elle franchissait une nouvelle étape qui la séparait de moi, et qu'elle partirait un jour pour vivre sa vie. Je m'étais rassurée en me disant que nous avions bien le temps.

Je m'étais trompée.

Elle était déjà partie.

Novembre,
le onzième mois

Je consultai ma montre. Halloween était officiellement fini, nous étions le jour de la Toussaint. Décrochant le téléphone, je composai le numéro de David.

— Oui ? répondit-il en étouffant un bâillement.

— C'est moi.

— Jane ? Où es-tu ?

— En dessous.

— Y a-t-il une raison précise pour laquelle tu m'appelles à 2 heures du matin, ou pouvons-nous remettre cette conversation à plus tard ?

— Tu me manques.

Je n'avais pas le courage de lui annoncer que nous avions perdu Emma. Je le ferais plus tard. Quand un peu de jour aurait éclairé le ciel.

— Je ne suis pas très loin, pourtant.

— Et je me sens bizarre.

— Tu es toujours bizarre, Jane.

— Dis-moi, David. Pourquoi ma vie est-elle si étrange ?

Il émit un de ces « eh ! » dont il avait pris l'habitude depuis qu'il fréquentait Christopher et son cercle d'amis, et qui dans sa bouche était si incongru.

— Eh ! Bonne question... Je suppose que c'est le résultat de tes choix personnels. Comme il me semble te l'avoir déjà dit, tu ne fais pas les choses à moitié. Il faut que tu vives ta vie en Technicolor et sur écran panoramique. Tu n'aurais pas pu te contenter d'une existence ordinaire.

— Eh bien, ça ne m'arrange pas. En tout cas, si je dois connaître un destin extraordinaire, j'aurais préféré qu'il le soit différemment.

— Oh. Qu'aurais-tu fait ?

— Je ne sais pas... Inspecteur des impôts ? Ambassadeur sur Bora Bora ? Reine d'Angleterre ?

Il rit doucement.

— C'est bien ce que je disais. Tu n'es pas taillée pour la banalité.

— Pas assez. Quelquefois, j'aimerais bien changer, mais c'est tellement difficile !

— Je suppose qu'il s'agit d'une plaisanterie ?

— Non.

— Enfin, Jane, tu es l'incarnation du changement ! Toujours en mouvement, une véritable tornade tropicale ! Une théorie évolutionniste à toi toute seule !

— N'exagérons rien.

— Au contraire, je suis en dessous de la réalité. S'il existe une personne au monde qui peut changer ce qu'elle veut dans sa vie, c'est bien toi.

* * *

D'une certaine façon, David avait vu juste. Je tournais, non pas comme la tornade qu'il décrivait, mais plutôt comme une toupie qui ne peut avancer qu'emportée par son propre mouvement de rotation. Sauf qu'en ce moment ma course folle ne me menait nulle part...

Je tournais en rond, au sens propre du terme.

Le départ d'Emma m'avait plongée dans un désespoir qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais jamais connu. Un gouffre de tristesse et de chagrin. Un abîme sans fond...

J'avais harcelé Stephen Triplecorn de coups de fil pour savoir où il avait emmené Emma, en vain. J'aurais peut-être pu louer les services d'un avocat, mais qui aurait voulu me défendre ? Vu

mon lourd passé, même moi, je n'aurais pas donné cher de mon cas.

Un jour, je tentai de le prendre en filature dans l'espoir qu'il me mènerait à Emma — si au moins je pouvais savoir comment elle allait ! —, mais, m'ayant remarquée, il m'ordonna de cesser sur-le-champ mon manège. Comme si je pouvais encore aggraver mon dossier...

— Tout ce qui concerne Emma ne vous regarde plus, dit-il.

Je rentrai chez moi, totalement K.O.

Et je recommençai à faire la toupie dans l'appartement silencieux. Pendant dix mois, ma vie avait tourné autour d'Emma. A présent, je tournais dans le vide... Plus besoin de préparer ses repas, de lui donner son bain, de lui lire les aventures de Pierre et Jeannot Lapin (Emma vouait une passion sans borne aux représentants de l'ordre des lagomorphes).

Au fil des jours, je pris conscience que j'avais organisé mon quotidien autour d'une fiction : l'idée que je pourrais garder et élever cette enfant que j'avais trouvée. Mon fol espoir avait été réduit à néant, et la fin que j'avais imaginée pour notre roman, à Emma et moi, avait été réécrite avant que j'aie eu le temps de la lire...

Afin d'oublier ma détresse, je me jetai dans les bras de Tolkien et je pris tout ce qu'il avait à me donner, c'est-à-dire beaucoup, beaucoup, beaucoup d'amour.

Et, comme cela ne suffisait pas, je me lançai un nouveau défi. A présent que je mesurais l'immensité du vide que laisse derrière elle l'enfant qui s'envole trop tôt du nid, et puisque je ne pouvais rien pour reprendre Emma, je décidai de mettre mon énergie au service d'une autre cause.

J'allais aider Tolkien à retrouver Sarah Johnson.

Le 11 novembre approchait à grands pas.

Jusqu'à présent, je ne m'étais guère souciée de l'armistice et des commémorations auxquelles il donnait lieu. La Grande Guerre n'avait évoqué pour moi que des souvenirs lointains et poussiéreux, des images en noir et blanc dans mes livres d'histoire, en particulier celles des **Pal's Battalions**, les bataillons de copains, ces troupes constituées d'amis, de voisins, de collègues qui s'étaient engagés ensemble pour combattre ensemble. Toutes les couches de la société avaient formé des **Pal's Battalions**. Même les clerks de la Bourse de Londres avaient le leur !

J'aimais à penser que Mary Jr, ses amies et moi — et même Sophie et son cercle des mères coincées — formions un **Pal's Battalion**, celui des femmes unies dans la guerre contre les dangers de toutes sortes susceptibles de menacer leurs enfants.

Désormais, Mary Jr et moi faisons partie d'un autre bataillon, qui regroupait celles qui ont perdu un être cher. Le clan Johnson avait perdu Sarah, et, moi, j'avais perdu Emma.

Depuis que Stephen Triplecorn m'avait enlevé celle-ci, tout un tas de gens — ma mère, Sophie, mes collègues, les parents de Tolkien — m'avaient appelée pour me dire combien ils étaient désolés pour moi.

Ensuite, invariablement, il y avait eu un silence gêné. Que pouvait-on me dire de plus ? « Nous sommes navrés que tu aies mené jusqu'à présent une vie si malsaine que les services sociaux n'aient pas eu d'autre choix que de te retirer la garde de... ce bébé / Emma / notre petit Hobbit » ?

Je n'étais pas retournée dans les bureaux de Churchill & Stewart depuis le jour où j'avais laissé tomber ma flûte de champagne pour me ruer chez moi, où j'étais sans doute arrivée avant que mon verre ne s'écrase sur le sol. Si Simon ou Cherry avaient une question à me poser, ils m'appelaient à la maison. Quant à mes autres auteurs, je les avais délégués à mon assistante. N'était-ce pas le rôle de celle-ci, après tout ?

J'avais refusé toutes les demandes d'interviews de journaux ou de radios concernant **Le Bébé**

de chiffon. A quoi bon faire la promotion d'un livre qui n'en avait pas besoin et dont la sortie ne m'avait apporté que du malheur ?

Je me moquais bien de devenir un auteur reconnu. Je voulais être une mère, si possible sans histoires...

Pour la première fois de ma vie, je trouvai dans les célébrations du jour du Souvenir, le dimanche qui suivait le 11 novembre, un écho de mon propre deuil. Moi qui avais toujours regardé avec ironie ces gens qui portaient la cocarde rouge à la boutonnière — je n'avais alors personne à pleurer, bienheureuse que j'étais ! — je fis comme tout le monde. J'achetai ma fleur en papier et j'assistai à un service religieux.

Debout dans la nef de l'église baptiste revivaliste Shakespeare aux côtés de David, je serrai très fort la main de ma camarade de bataillon. Le deuil de Mary Jr était un peu le mien. Personne, chez les Johnson, n'espérait plus revoir Sarah en vie.

C'est à ce moment que je pris conscience que, de nous deux, j'étais la moins à plaindre. Moi, au moins, je pouvais espérer revoir Emma vivante et en bonne santé. Quelle que soit la haine que je nourrissais envers Stephen Triplecorn (et croyez-moi, cette haine, je la gavais de vitamines), je savais qu'il lui avait trouvé un foyer d'accueil aimant, où l'on prendrait bien soin d'elle.

En revanche, qui pouvait dire où se trouvait Sarah — si elle était encore de ce monde — et entre quelles mains ?

Je n'ai jamais trouvé dans les églises ce que l'on est supposé y trouver, du moins, rien qui corresponde à l'idée qu'on se fait en général de la foi ou de la religion, mais ce jour-là, mon bras passé autour des épaules de Mary Jr secouée de larmes, je retrouvai une forme d'espoir. Emma était quelque part, bien en vie, et qui sait ? peut-être Sarah pouvait-elle encore être retrouvée.

* * *

Lorsque je m'étais introduite nuitamment dans la maison de ma mère à la recherche d'indices sur son mystérieux amant, j'avais bien sûr remarqué les changements qu'elle avait apportés à son séjour, sa cuisine et sa chambre à coucher.

Cependant, je n'avais pas pris le temps d'inspecter les autres chambres, afin de voir si celle de Sophie était toujours ce glorieux témoignage rose bonbon des années d'enfance de ma sœur, ou si, dans la mienne, le poster figurant un sorcier à l'air louche fumant un pétard roulé dans l'Union Jack était encore sur le mur.

Je n'avais pas vu non plus le relooking qu'avait subi la salle à manger. Je pouvais l'étudier tout à loisir, ce jour-là, car ma mère et Vic nous avaient invitées à déjeuner, Sophie et moi. La lourde table de chêne familiale avait été remplacée par un modèle aux lignes actuelles, de bois sombre, assorti de huit chaises à haut dossier recouvertes de cuir beige. Une peau de vache à larges taches noir et blanc était jetée sur le sol à la place du tapis d'Orient élimé dans lequel plusieurs générations de Taylor s'étaient pris les pieds, et une collection de plantes exotiques dans des pots de céramique brun foncé de toutes formes et de toutes tailles apportait à l'ensemble une élégante note de verdure. Décidément, je ne pouvais qu'admirer — et envier — la sobriété chic qui régnait à présent dans cette maison.

Une fois n'est pas coutume, j'étais arrivée la première, aussi est-ce moi qui allai ouvrir la porte à Sophie.

— Tiens, tu n'as pas amené bébé Jack avec toi ? Tu as raison, c'est plus prudent. Ma mauvaise influence pourrait déteindre sur lui...

Sophie, qui était en train d'ôter son manteau, s'interrompit un instant pour me jeter un regard surpris.

— Pas du tout. J'ai pensé que, dans la période difficile que tu traverses, tu n'avais peut-être pas très envie de voir un bébé.

Voilà à quoi j'en étais réduite. Etre prise en pitié par ma sœur. De tous les sentiments que j'aurais aimé inspirer à ma famille, l'apitoiement était sans conteste le dernier. De la complicité, oui. De la sympathie, pourquoi pas, si c'était envisageable ? Mais de la pitié... Certainement pas !

— C'est gentil, Sophie, murmurai-je en tendant la main pour presser son bras et en ratant mon but. Maman et Vic sont en train de préparer le repas.

Quelques instants plus tard, je constatai que le vent de révolution qui soufflait chez ma mère était également passé par ses fiches-recettes. Fini, le bœuf-carottes trop cuit et les côtelettes d'agneau bouillies ! La paella qui trônait sur la table semblait arriver de Madrid par le dernier vol.

Je m'aperçus également que quelqu'un, que ce soit Sophie ou ma mère, avait pris le temps de mettre Vic au courant des récentes péripéties de ma vie, et qu'elle savait dans quelles conditions j'avais trouvé Emma.

— As-tu songé, me demanda Vic d'une voix douce mais ferme, que, d'une certaine façon, tu as contribué à déclencher les événements qui t'arrivent ?

— Il ne faut rien exagérer, dit Sophie.

Tiens, elle prenait ma défense, maintenant ? Première nouvelle !

— Je ne crois pas que j'exagère, répondit Vic. Il me semble que Jane s'est rendu la vie bien plus compliquée et plus douloureuse que nécessaire.

— Tu peux être plus claire ? demandai-je.

C'est ma mère qui répondit pour Vic.

— Ce qu'elle veut dire, c'est que tu as toujours eu du mal à faire les choses simplement.

— Ce n'est pas faux, commenta Sophie en poussant d'un air dégoûté les morceaux d'encornet de sa paella vers le bord de son assiette.

Bon, tout le monde était contre moi. La situation redevenait normale.

— Par exemple ? demandai-je.

— Par exemple, dit Vic en piquant une crevette du bout de sa fourchette pour l'éplucher d'un geste précis, le fait que tu te sois introduite un soir dans cette maison pour fouiller dans les affaires de ta mère afin d'en savoir plus sur moi.

— Je ne vois pas ce qui te permet d'affirmer que c'est moi qui...

— Tu as rangé mon journal dans le mauvais tiroir, dit ma mère d'un ton indulgent, presque amusé. Aucun objet n'avait disparu et la porte était toujours verrouillée quand je suis rentrée à la maison le lendemain. Par conséquent, elle ne pouvait avoir été ouverte que par quelqu'un qui possédait la clé, et comme seules Sophie et toi en avez un double...

Elle n'acheva pas sa phrase, mais la conclusion était claire. La coupable ne pouvait pas être Sophie. Ma sainte de sœur n'aurait jamais fait une chose pareille !

Je posai ma fourchette avec soin sur mon set de table de lin écru.

— Si j'ai bien compris, vous êtes en train de me dire toutes les trois que c'est ma faute si j'ai perdu Emma ?

Sophie posa sa main sur la mienne.

— Non, Jane. Ce que maman veut dire, c'est que...

— Et moi, l'interrompis-je, ce que je veux dire, c'est que si j'avais raconté la vérité aux services sociaux dès le départ, Emma n'aurait pas passé une seule nuit chez moi.

Personne ne pouvait contester ce point... et, d'ailleurs, personne n'essaya. Vic se contenta de me scruter longuement. Voyait-elle combien je souffrais d'être séparée d'Emma ?

— Bien sûr, dit-elle en secouant la tête d'un air navré. Il est probable qu'ils ne te l'auraient jamais confiée. D'un autre côté, il faut reconnaître que...

— Que quoi ?

— Eh bien, il me semble que si tu avais joué franc-jeu dès le départ, on en serait peut-être au même point aujourd'hui, mais tu ne souffrirais pas autant.

Que répondre à cela ? Même si les paroles de Vic me heurtaient, elles contenaient certainement une part de vérité.

J'aidai Vic à débarrasser la table et à préparer le dessert — une petite bombe glucidique composée d'environ trois quarts de chocolat plus un peu de sucre et de beurre — pendant que maman et Sophie consultaient de vieux albums de photographies de la famille. Sophie avait déclaré qu'elle voulait constituer un petit carnet de portraits de tous les membres du clan pour l'usage de bébé Jack, et maman avait proposé son aide.

Appuyée contre le plan de travail, je regardai Vic remplir le lave-vaisselle en songeant que j'étais désormais une simple invitée dans cette maison. Curieusement, je n'en ressentais aucune jalousie.

— Ce que tu traverses en ce moment ne doit pas être facile, dit-elle d'un ton prudent. Cela pourrait te faire du bien d'en parler.

— Avec qui ?

Bien sûr, il y avait Tolkien, mais nous n'arrivions pas à aborder la question d'Emma. La douleur était trop grande, dans cet appartement où tout la rappelait — ses paquets de gâteaux, ses DVD idiots, ses petits vêtements...

Quant à David et Christopher, je n'avais pas non plus le cœur de me tourner vers eux. Comment auraient-ils pu me reconforter, eux qui ne se remettaient pas du départ d'Emma ?

— Avec ta mère, bien entendu.

Un ricanement hystérique m'échappa.

— Tu veux rire !

Je n'étais pas une spécialiste du ricanement hystérique, mais la suggestion de Vic n'appelait pas d'autre réaction.

— Non, dit Vic. Je suis même très sérieuse. Pourquoi ne lui parlerais-tu pas de ce qui te préoccupe ?

— Tu n'as pas remarqué que nous avons un mode relationnel assez... particulier, dans cette famille ?

— Que veux-tu dire ?

En guise de réponse, je fis signe à Vic de me suivre jusqu'au seuil de la cuisine, d'où l'on pouvait voir le séjour, et ma mère et Sophie, assises sur le canapé.

— Que suis-je supposée voir ? demanda-t-elle en essuyant ses mains sur son tablier.

— Elles !

Elle me regarda comme si j'avais perdu la raison.

— Désolée, je ne comprends pas.

— Regarde la façon dont elles sont assises, avec leurs têtes qui se touchent. C'est comme ça depuis la mort de papa ! Il y a elles d'un côté, et moi de l'autre. Toute seule.

Vic me dévisagea un long moment. Décidément, c'était une habitude chez elle.

— Alors tu n'as vraiment rien compris, murmura-t-elle en secouant la tête d'un air navré.

— Compris... quoi ?

— Regarde, toi.

Avec gentillesse, elle tourna mon menton dans la direction de Sophie et de ma mère.

— Si ta mère s'intéresse tant à Sophie, c'est parce que ta sœur le demande, parce qu'elle a besoin qu'on s'occupe d'elle. Toi, tu refuses l'aide des autres. Tu ne laisses pas les gens s'approcher de toi, et surtout pas ta mère.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que tu as construit autour de toi des murs tellement hauts et solides que tu ne vois plus les gens qui t'aiment et voudraient t'aider. Il faudrait vraiment que tu ouvres la porte à ta mère.

* * *

J'étais un auteur.

J'étais un auteur qui avait écrit un livre qui faisait rire les gens. C'était vrai : c'était écrit dans les magazines.

Les acteurs disent toujours que la comédie est plus difficile que la tragédie. Je crois que cette affirmation s'applique aussi à la littérature. Quand on a la prétention d'être drôle, on est vite fixé ; si votre public ne s'amuse pas, si les rires sont tièdes, c'est que vous n'êtes pas bon. Faire pleurer est tellement plus simple ! Une situation douloureuse, un passage larmoyant, et vous tenez une bonne histoire triste.

La preuve ? Regardez-moi, seule au milieu de mon appartement où ne résonnait plus aucun rire d'enfant, les yeux gonflés de larmes, la gorge serrée par le chagrin et le nez enfoui dans le petit costume d'Emma pour y retrouver son odeur de lait et de biscuit écrasé... Est-ce que je ne vous arrache pas au moins un pincement au cœur ?

Je fus arrachée à ma séance de mortification par la sonnerie du téléphone. C'était Tolkien.

— J'ai retrouvé Sarah Johnson.

Je me ruai chez Mary Jr. Lorsque j'appuyai sur la sonnette, hors d'haleine, c'est lui qui vint m'ouvrir, la petite Martha dans ses bras.

Je détournai le regard, le cœur serré. Je n'avais pas envie de le voir avec ce bébé qui n'était pas Emma.

— Elles sont dans la salle de bains, expliqua-t-il en parlant de Mary Jr et de sa nièce. Quand je l'ai trouvée, Sarah était si sale qu'elle en était presque méconnaissable.

— Où était-elle ?

— Si je te dis qu'elle dormait sur un banc, tu me croiras ? Apparemment, elle n'a jamais quitté Londres. Elle était sous notre nez depuis tout ce temps !

— Pourquoi est-elle partie ? Où a-t-elle vécu ? Qu'a-t-elle fait ?

Tolkien secoua la tête.

— Elle n'a rien voulu dire. Elle était étendue sur ce banc, avec un journal pour toute couverture... Je l'ai reconnue au premier coup d'œil, malgré sa couche de crasse. Alors je suis resté près d'elle et j'ai attendu qu'elle se réveille.

— Et ensuite ?

— Je ne voulais pas l'effrayer, mais j'ai préféré lui expliquer tout de suite qui j'étais. Puis je lui ai dit que sa famille la cherchait et qu'on se faisait un sang d'encre pour elle.

— Et... ?

— Et je lui ai demandé si elle voulait rentrer chez elle. Alors elle s'est levée et elle m'a suivi. Comme ça, sans poser de question, sans essayer de discuter. J'avais l'impression que tout ce qu'elle avait attendu pendant tout ce temps, c'était que quelqu'un vienne la chercher...

Pour la première fois depuis des semaines, une folle joie s'empara de moi. J'avais envie de chanter et de rire à la fois. Dans ce monde de laideur et de brutalité, il y avait au moins une bonne nouvelle.

Sarah Johnson était rentrée chez elle !

Je la vis revenir, les cheveux ruisselants, enveloppée dans une robe de chambre de Mary Jr, trop grande pour elle.

Déjà, sur le portrait d'elle en sage écolière, j'avais deviné en elle une nature riche, ardente, passionnée. A présent que je la voyais en chair et en os — surtout en os ! Sarah avait-elle seulement mangé depuis qu'elle avait quitté sa famille ? — cette impression était encore plus frappante.

Son regard immense semblait dévoré par la fièvre et tout, dans son attitude, dans son port de tête altier, exprimait une vive intelligence et une immense fierté.

En revanche, lorsqu'elle ouvrit la bouche, c'est une adolescente à la fois timide et rebelle qui apparut devant moi.

— Yo ! s'exclama-t-elle en séchant ses cheveux. Z'êtes qui, vous ?

— Yo ! Jane Taylor. Une amie de ta tante.

— Oh, ça va ! Pas la peine de me prendre pour une truffe. Restez vous-même.

Me croirez-vous si je vous dis que c'était bien la première fois que l'on se risquait à m'adresser pareil conseil ?

— C'est grâce à Jane que Tolkien t'a retrouvée, expliqua Mary Jr en souriant.

— Ah ouais ! Trop de la balle...

Sarah ne paraissait pas avoir trop souffert de son épreuve, mais, lorsque nous essayâmes de lui faire dire pourquoi elle s'était enfuie, elle refusa de nous donner le moindre indice.

— Mes potes ont bavé ? demanda-t-elle, sur la défensive.

— Non, la rassura Tolkien. Ils ont seulement évoqué un petit ami plus âgé que toi, dont tu n'avais pas parlé à tes parents. Comme vous avez disparu à la même époque, j'ai supposé que tu étais partie avec lui.

— Mum..., dit Sarah, songeuse. On dirait que t'es arrivé au bon moment, man ! Encore un hiver dans la rue et j'y passais... Eh, tatie Mary, y'a rien à grailler dans cette turne ?

Ce fut tout ce qu'elle nous dit ce jour-là. Elle voulait manger à sa faim, ce qu'elle fit avec voracité, et dormir dans un lit. Mary Jr, qui avait appelé les parents de Sarah pour les prévenir que leur fille était saine et sauve, était assez fine mouche pour comprendre que Sarah avait besoin qu'on la laisse tranquille encore une nuit avant de lui poser plus de questions sur sa longue absence. N'était-ce pas suffisant, pour l'instant, de savoir Sarah en vie ?

— Quand on y pense ! s'exclama Tolkien. Dire que rien de tout cela ne serait arrivé si Jane ne s'était pas trouvée derrière toi dans la file d'attente à la caisse d'un supermarché !

Mary Jr ouvrit des yeux ronds de surprise.

— A la caisse d'un supermarché ?

— Oui. C'est bien là que vous vous êtes rencontrées, toutes les deux !

— Pas du tout. C'était aux obsèques de maman.

— Mais je croyais...

Deux paires d'yeux interrogateurs se tournèrent vers moi.

— Jane ? demanda Tolkien.

Alors j'expliquai tout. L'estomac noué par le trac — dans quelle galère m'étais-je encore mise ? — je racontai comment je m'étais invitée aux funérailles de Mary Johnson mère dans l'espoir de rencontrer des gens qui m'aideraient à offrir à Emma le patrimoine culturel qui lui revenait par sa naissance.

— Arrête-moi si j'ai mal compris, résuma Tolkien d'un ton glacial. Tu as exploité le chagrin d'une famille à des fins personnelles ?

Je ne sus que répondre. Il est vrai qu'ainsi présentée la réalité ne m'était guère favorable...

C'est Mary Jr qui prit la parole à ma place, d'abord d'une voix lente, comme si elle était encore sous le choc.

— Il est normal que tu sois surpris, mais, à mon avis, ce n'est pas comme cela qu'il faut regarder la situation.

— Ah non ? demanda Tolkien entre ses mâchoires serrées.

— Non. Peut-être les raisons de Jane n'étaient-elles pas les bonnes lorsqu'elle est venue vers moi, mais ses intentions étaient louables. Elle l'a fait pour Emma.

— En te mentant ! Et en mentant à tous les tiens, ainsi qu'à tes amies !

— D'accord, mais à qui a-t-elle fait du mal ?

— Mais... à toi ! A vous tous !

Mary Jr arqua les sourcils d'un air interrogateur.

— Tout ce qu'elle voulait, c'était aider Emma. Cela ne t'arrive jamais de mentir dans le cadre de ton travail, pour le bien des gens ?

— Ça n'a aucun rapport !

— Vraiment ? demanda-t-elle. C'est possible. En attendant, regarde ce qu'elle a fait pour Martha et moi.

D'un geste gracieux, elle désigna la pièce où nous nous trouvions. Je vis le regard de Tolkien s'arrêter sur les jouets, les livres, les vêtements de Martha, qui venaient de moi.

— Ce ne sont que des objets !

— Des objets qui facilitent le quotidien, souligna Mary Jr. Et il y a aussi le terrain de jeux. C'est Jane qui l'a fait construire.

— Une fois de plus, ce n'est qu'une question d'argent, répliqua Tolkien. Elle s'est servie de vous.

— En quoi donc ?

— Pour obtenir des informations. C'est cela qu'elle cherchait.

Sur ce point, je ne pouvais donner tort à Tolkien. J'étais effectivement allée vers Mary Jr et les siens pour connaître la culture d'Emma et donner à celle-ci ce que je pouvais lui offrir de meilleur.

Et qu'avais-je découvert ? Que des gens que je croyais très éloignés de moi, des gens qui mangeaient autrement, écoutaient d'autres musiques ou parlaient avec un accent différent, étaient, tout compte fait, exactement comme moi. Peau noire, peau blanche, nos préoccupations étaient les mêmes, nos soucis et nos joies, identiques. Mary Jr et ses amies étaient mes sœurs.

— Elle nous a volé des informations ? La belle affaire ! s'écria celle-ci dans un éclat de rire. Dès le premier jour où elle est venue, elle a appris tout ce qu'elle voulait savoir : notre façon de parler, de nous occuper de nos enfants, ce que nous mangeons, ce que nous écoutons... Elle aurait pu en rester là, rentrer chez elle et ne plus jamais chercher à nous revoir. A ton avis, pourquoi est-elle revenue ?

Tolkien ne sut que répondre.

— Elle s'est servie de vous, répéta-t-il, à court d'arguments.

— Et nous nous sommes servis d'elle, si tu tiens vraiment à formuler les choses comme cela. Elle est venue chez moi chaque samedi, quoi qu'il arrive. Avec moi, elle est la seule à ne jamais avoir manqué une réunion. Et elle ne s'est pas contentée d'apporter des objets, comme tu dis. Elle nous a écoutés. Elle a prêté attention aux inquiétudes de Charmaine, aux idées fixes de Marisa, à mes soucis... et elle a essayé de nous aider.

Elle regarda Tolkien droit dans les yeux et redressa le menton d'un air de défi.

— Sans parler de Sarah. Elle t'a demandé de nous la ramener et tu as réussi. Elle nous a donné plus qu'elle nous a pris, au bout du compte. Oh, oui !

N'importe qui aurait cédé devant une telle énergie à défendre ma cause, et devant tant de bienveillance en ma faveur. N'importe qui, sauf Tolkien. Il n'était pas convaincu par le discours de Mary Jr, je pouvais le voir à son regard buté et à ses mâchoires serrées.

En le regardant se lever et partir sans un mot — combien de fois devrais-je ainsi voir s'éloigner de moi le seul homme que je désirais ? — je compris qu'il était inutile de tenter de le rattraper. Pour lui, ce dernier mensonge était celui qui faisait déborder la coupe.

Je savais déjà où il allait et ce qu'il allait y faire. Je savais, surtout, que lorsque je rentrerais à la maison, ses affaires auraient disparu.

Sans que j'aie besoin de le demander, Mary Jr m'accorda l'asile politique cette nuit-là. Elle avait deviné que, quel que soit l'endroit qu'autrefois j'appelais chez moi, cette définition géographique n'avait plus cours pour l'instant.

Aussi étais-je là lorsque Sarah se leva le lendemain matin et qu'elle commença à dévider son récit, qui devait se faire en plusieurs étapes.

— Denny disait qu'on aurait la belle vie, commença-t-elle dans un soupir.

— Qui est Denny ? demanda Mary Jr.

— C'est... c'était mon homme. Il avait deux cents livres, qu'il avait mises de côté en travaillant.

— Quel genre de travail ?

Sarah ne répondit pas.

— Il disait qu'on avait l'âge de gagner notre vie. Lui, en tout cas. Il avait dix-huit ans quand on est partis. Il savait que papa et les autres ne lui feraient pas confiance.

— Pourquoi pensait-il cela ? demanda Mary Jr en se tordant les mains dans un geste nerveux.

— Ben... parce qu'il était chanteur. Et à cause du shit.

Mary se mordit la lèvre, sans doute pour ne pas effrayer sa nièce par des interrogations trop directes.

— Enfin, avec deux cents livres, on va pas loin, ajouta Sarah.

— Oui, dit Mary Jr avec un faible sourire. Je sais.

— On croyait qu'il allait trouver un bon job. Joueur dans un club, ce genre de chose... Il ne devait pas être si doué que ça, parce que personne n'a voulu de lui. Quand on n'a plus eu de quoi payer l'hôtel, on a dormi dans la rue.

Je voyais bien le combat qui se livrait en Mary Jr, déchirée entre l'envie de poser des questions dont elle ne voulait pas vraiment entendre les réponses et le soulagement éperdu que Sarah soit rentrée vivante au bercail...

Le problème se résolut de lui-même, car Sarah avait dit tout ce qu'elle acceptait de livrer pour l'instant. Le reste viendrait plus tard, en son temps.

— Si ça ne vous ennuie pas, je ne veux plus parler de ça.

Sarah ne disait pas tout, c'était évident. Elle gardait pour elle, j'en étais convaincue, un secret qui lui faisait mal, et dont elle avait honte. Mais je m'interdis de manifester la moindre curiosité. Je

pouvais déjà m'estimer flattée qu'elle ait accepté que j'entende ses confidences.

— J'aimerais bien voir le reste de la famille, dit la jeune fille en s'étirant. Les petits doivent avoir grandi.

Je compris, en voyant la simplicité avec laquelle Mary Jr avait accueilli sa nièce, pourquoi celle-ci lui vouait une telle confiance. Mary Jr, si proche d'elle par l'âge, était plus une grande sœur pour elle que l'une de ses tantes.

* * *

Emma, quel que soit l'endroit où elle se trouvait, pouvait certainement prononcer d'autres mots que **papa**, **maman** ou **balle**. Elle savait maintenant dire **lapin** et **livre**. Mon intuition me le disait. Pour le reste...

Dans quatre semaines, ma petite fille fêterait sa première année, le soir de Noël.

Loin de moi.

Décembre,
le douzième mois

A quoi auraient ressemblé mes journées si Emma était restée avec moi ? Selon toutes probabilités, j'aurais été en pleins préparatifs pour sa première fête d'anniversaire.

Il fallait pourtant que je m'y fasse, je ne verrais pas Emma souffler sa première bougie. Ou, pour considérer la situation sous un angle plus positif, je ne verrais pas Emma, mais elle soufflerait quand même sa première bougie.

La vie continuait, et j'avais besoin de vivre...

Si j'en jugeais aux informations contenues dans *A quoi s'attendre*, Emma — celle qui continuait de grandir loin de moi et que j'en étais réduite à imaginer — savait faire tout ce que les auteurs disaient qu'elle devait, pouvait, pouvait probablement, et pouvait éventuellement faire.

Elle était même capable de réaliser le dernier exploit figurant sur la liste : répondre à une demande verbale simple. Par exemple, si je lui avais demandé de m'apporter Lapin Salinge et qu'elle avait été disposée à me le prêter, ce qui était le cas la plupart du temps, elle aurait pu me le donner sans que j'aie besoin de tendre la main pour mieux me faire comprendre, une prouesse que la plupart des enfants n'accompliraient pas avant quatorze ou seize mois.

Oui, mon Emma était vraiment une fille formidable.

Et si elle ne l'avait pas été ? Cela n'aurait rien changé. Je ne l'aurais pas moins aimée. Son absence n'y faisait rien, Emma occupait toujours la première place dans ma vie.

Dans un moment de faiblesse et de chagrin, je retournai voir Tolkien. Je savais que c'était égoïste de lui demander de me consoler alors qu'il souffrait tant de son côté, mais, après avoir perdu Emma, je ne supportais pas de le perdre, lui aussi.

Debout sous la pluie qui tombait à verse ce soir-là, j'attendis qu'il réponde à mon coup de sonnette. J'attendis longtemps. Enfin, il se décida à m'ouvrir la porte.

— Je ne comprends pas, dis-je en essuyant de ma manche les larmes qui se mêlaient à la pluie sur mon visage. Pourquoi est-ce qu'on ne pourrait pas essayer de... ?

Incapable d'achever ma phrase, je lui tendis les bras, mais il me prit par les poignets avec fermeté et me tint à distance. Se méfiait-il de moi, ou de lui ?

— Parce que tu ne peux pas t'empêcher de compliquer les choses ! répondit-il d'un ton exaspéré. Ça n'a déjà pas été facile d'accepter que tu m'aies menti à l'époque où tu faisais semblant d'être enceinte, mais tu m'as présenté ton histoire d'une telle façon, en affirmant que tu avais eu peur de faire de la peine à Dodo, que je t'ai crue. J'ai voulu te croire.

Il laissa échapper un long soupir avant de poursuivre :

— Il faut reconnaître qu'il n'y avait pas que des anges autour de toi : ta famille, tes collègues... Vu la façon dont ils te traitaient, je me suis dit que tu ne faisais rien d'autre que leur rendre la monnaie de leur pièce. Mais mentir à quelqu'un comme Mary Jr...

Il secoua la tête d'un air buté.

— Non, ça, je ne te le pardonne pas.

— Mais puisqu'elle a dit qu'elle ne m'en voulait pas !

— Là n'est pas la question, Jane. Je pourrais comprendre que tu caches un fait pour une bonne raison, pour te protéger par exemple, mais là... Tu mens sans aucune nécessité. C'est de l'autodestruction !

— Peut-être.

— Tes actes ont des conséquences, Jane. Tu ne peux pas toujours fuir vers l'avant, couvrir un mensonge par un autre mensonge ! La vérité finit toujours par te rattraper.

C'était bien ce qu'elle faisait, et de la façon la plus cruelle. En m'enlevant les deux êtres qui

m'étaient les plus chers au monde.

— Pourquoi ne peux-tu pas être normale ?

Sa voix avait pris un accent douloureux, comme s'il espérait encore une autre conclusion à notre histoire. Je ne sus que répondre.

— Et quelle idée de t'inviter aux funérailles d'une personne que tu ne connaissais même pas ! Pourquoi ne pas avoir tout simplement écrit un mot dans le registre des condoléances pour demander à rencontrer une personne de la famille ?

— Je ne sais pas, dis-je, et j'étais sincère. Peut-être parce que je n'ai pas l'habitude de recevoir ce que je demande.

Que dire de plus, après cela ? J'avais fait du mal à Tolkien autrefois, et, aujourd'hui, je continuais. A croire que je n'avais rien d'autre à lui offrir que de la souffrance... Je n'avais plus rien à faire chez lui.

Il était temps de m'en aller.

* * *

Je repris ma vie, cahin-caha.

Emma était avec moi tout le temps. Je l'imaginai dans sa nouvelle vie, heureuse et choyée. Il ne pouvait en être autrement. Emma en train de pleurer, se demandant où j'étais et pourquoi je l'avais abandonnée ? Impossible d'envisager cela une seule seconde !

Le moment vint de reprendre mon travail. Si je ne faisais pas rapidement une apparition chez Churchill & Stewart, j'allais retrouver Louise assise dans mon fauteuil. J'avais traité les dossiers importants à la maison, mais il devenait urgent de retrouver le chemin du bureau, ne serait-ce que pour échapper au silence oppressant qui régnait dans mon appartement depuis le départ d'Emma.

J'avais appelé Dodo pour l'informer de mon retour. Avec un peu de chance, si elle faisait passer le mot aux collègues, personne ne s'étonnerait de ma présence et ma première journée se déroulerait comme n'importe quel jour au bureau.

Bien entendu, il n'en fut rien.

Pas moyen d'échapper aux regards de commisération de mes collègues chaque fois que j'en croisais un dans le couloir. Je reconnaissais cette expression, c'était celle que j'avais vue sur le visage de Sophie, le jour où j'avais déjeuné chez ma mère.

Il fallait en prendre mon parti. Le personnel de Churchill & Stewart finirait bien par se lasser de marcher sur des œufs et par se comporter de nouveau normalement avec moi... ne serait-ce que parce qu'on se lasserait, à la longue, de tant de précautions.

C'était bon de retrouver un semblant de vie ordinaire. De faire comme si tout allait bien.

Enfin, cela aurait été le cas si Vieux Schnock et Cherry Bibi, comme les appelait Hilda, n'avaient pas choisi précisément mon premier jour au bureau pour se présenter à l'accueil.

— Monsieur Schnock et Cherry Bi... Lickme demandent si vous pouvez les recevoir, m'informa la réceptionniste.

— Smock, Hilda. Il s'appelle Simon Smock. Et il n'a pas de rendez-vous.

Cela, Simon et Cherry s'en fichaient comme de leur premier Mont-Blanc. Quelques instants plus tard, ils poussaient la porte de mon bureau.

— Cherry m'a demandé de m'informer auprès de Dodo de la date de votre retour, m'expliqua Simon en s'installant dans un fauteuil pendant que Miss Plaquée Or prenait place à côté de lui.

Cette femme était le seul auteur incapable d'aller chez son éditeur sans être accompagnée par

son agent. De quoi avait-elle peur ? Que je la tyrannise ? Que je la moleste ? Que je lui apprenne à écrire un bouquin qui tienne la route sur le plan littéraire ?

— Il y a un problème ? demandai-je assez sèchement.

Dans d'autres circonstances, j'aurais pu leur réserver un accueil souriant, comme à tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à un auteur et à son agent. Cette époque était révolue. J'avais trop souffert pour masquer mes sentiments, quels qu'ils soient.

— C'est pour votre livre ? ne pus-je m'empêcher d'ajouter. Vous avez décidé de vous tirer vous-même le portrait pour la quatrième de couverture ?

— J'ai appris ce qui vous était arrivé, dit Cherry sans prêter attention à ma mauvaise humeur. Je voulais seulement vous dire combien je suis désolée pour vous.

A part une poignée de pingouins sur les rivages de la mer du Nord, restait-il un être vivant dans le Royaume-Uni qui ne soit pas au courant de mon infortune ?

— Le **Globe** a publié un article sur votre histoire, expliqua Simon.

— Le **Globe** ? Ça m'étonnerait, j'ai annulé l'interview.

— Justement. Désolé de ne pas pouvoir faire son papier, le journaliste s'est rabattu sur l'histoire de cette petite Noire que vous avez trouvée et qu'on vous a enlevée. Très bon sujet, entre nous.

— Emma. Elle ne s'appelle pas **cette petite Noire**, elle s'appelle Emma.

Simon toussota, embarrassé.

— Oui, bien sûr. Emma.

— Je voulais vous voir, dit Cherry, pour vous dire que je sais ce que vous ressentez. Je suis passée par là, moi aussi.

— Pardon ?

— Moi aussi, j'ai perdu mon enfant.

— Ah ? demandai-je, assez stupidement. Comment avez-vous fait ?

— Je regardais ailleurs, bien sûr !

Elle haussa les épaules comme pour se moquer d'elle-même, esquissa un sourire, renonça. Une larme perlait à son œil ourlé de khôl.

— Mon ex-mari et moi nous sommes séparés dans des conditions assez pénibles, reprit-elle. C'est moi qui ai eu la garde de l'enfant. Je pensais que Dick avait fini par accepter la situation, mais un jour, en allant chercher mon fils à l'école, j'ai appris que Dick était passé avant moi. J'ai appelé la police, fait lancer des avis de recherche, engagé des enquêteurs, mais sans aucun résultat. Je n'ai jamais revu mon petit garçon.

Je me souvins alors avoir lu dans les magazines le récit d'une tragédie familiale arrivée à Gayla Gladstone. En revanche, impossible de me rappeler à quand remontait cette affaire. Je n'eus pas le courage de poser la question à Cherry. D'ailleurs, le temps n'y faisait rien. La disparition d'un enfant était une cicatrice qui ne se refermait pas.

— Je suis désolée, dis-je, profondément émue.

— Merci, mais je ne suis pas venue pour cela. Je voulais seulement vous dire que je comprends ce que vous vivez. Peu importe de quelle façon on perd son enfant, et ce que les autres pensent de vous. La douleur reste la même.

Tiens ? Elle était humaine. Et intelligente, ce qui ne gâchait rien. Je posai sur elle un regard empli d'un respect nouveau. Tout compte fait, me dis-je, plus touchée que je ne voulais le montrer, pour une peroxydée dorée en vraie-fausse fourrure, elle était épatante.

— Cela dit, à quelque chose, malheur est bon, ajouta-t-elle.

Aussitôt, mon admiration toute neuve s'écroula comme un château de cartes. Les platitudes pleines de pseudo bon sens m'ont toujours exaspérée, ainsi que tout ce qui tourne autour du thème **Les voies du Seigneur sont impénétrables**. Comme si le Barbu assis là-haut sur son nuage n'était qu'une brute capricieuse s'écriant : « Aujourd'hui, j'ai envie de te sauver, mais, comme je m'ennuie à cent sous de l'heure, je vais t'en faire voir de toutes les couleurs ! »

Assurément, la perte d'un être cher avait de quoi vous rendre amer.

Cherry avait formulé sa phrase de telle façon qu'il était difficile de ne pas lui demander de préciser sa pensée. Ce que je fis, avant d'ajouter :

— Vous voulez dire, je suppose, que la douleur nous rend meilleurs ?

Elle me jeta un regard déçu.

— Il faudrait qu'on se sorte ce genre de niaiseries de la tête. C'est une vraie saloperie, la souffrance ! Ça vous fait perdre toute dignité. Mais, au moins, ça aide à faire le tri. A devenir vous-même... ou, plus exactement, à cesser de perdre du temps à essayer d'être ce que vous n'êtes pas.

* * *

J'étais dans ma cuisine, m'affairant à, incroyable mais vrai, préparer le dîner.

Je m'étais sentie très seule ce jour-là, mais je n'avais pas voulu solliciter une fois de plus mes voisins du dessus. David n'aurait pas été chez lui, de toute façon, car, comme tous les samedis soir, il était au restaurant. Et Christopher sans David, c'était... comment dire ? Comme les petits pois sans la côtelette d'agneau.

Quant à la famille, on a beau affirmer qu'elle est un havre de solidarité, j'éprouvais quelques doutes en ce qui concernait la mienne.

Aussi avais-je lancé un SOS à Dodo, toujours disponible, elle, le samedi soir. De ce côté, au moins, pas de mauvaise surprise.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? avait-elle demandé. Aller voir un film ?

— Non.

Puis, sur une impulsion, j'avais ajouté :

— J'aimerais bien que tu passes me voir. Je vais nous faire un bon repas.

De fait, c'était exactement de cela que j'avais envie. Après tout ce qu'elle avait fait pour moi, Dodo méritait bien que je lui mijote un petit dîner.

— Très bien, mais... hum... es-tu certaine de savoir cuisiner, Jane ?

— Je vais essayer d'apprendre avant que tu n'arrives.

Je suis quelqu'un qui apprend vite. La preuve ? Lorsque Dodo arriva chez moi, j'avais mis l'eau à bouillir pour les pâtes et préparé la vinaigrette — à l'huile d'olive et au vinaigre balsamique, s'il vous plaît — ainsi que la sauce **carbonara**. Une **carbonara** personnalisée, car, ne disposant pas des ingrédients requis, j'avais remplacé la crème fraîche par de la mozzarella (c'est toujours un laitage, non ?), le parmesan par du poulet (puisque cela commençait par la même lettre, cela devait faire l'affaire), les jaunes d'œufs par des brocolis (bien plus diététique, si vous voulez mon avis) et les lardons par des tomates séchées (de la même jolie couleur rouge). Entre nous, la cuisine italienne n'était pas si compliquée qu'on voulait bien le dire...

D'accord, ce n'était pas avec une salade et des nouilles que je ferais de l'ombre à Alain Ducasse, mais j'avais tout réalisé **moi-même**, et l'effort était assez méritoire pour que je le signale. J'allais oublier : j'avais également débouché une bouteille de chianti. Au cas où mes essais

culinaires se seraient pas à la hauteur de mes espérances.

En allant ouvrir la porte, je ravalai une expression de surprise. Dodo était en jean ! Moi qui ne l'avais jamais vue autrement que dans les tenues chic qu'elle arborait au bureau, j'avais l'impression que quelque chose clochait. Un peu comme si l'archevêque de Canterbury était apparu vêtu d'un pagne d'herbes tressées.

J'étais moi aussi en jean, mais je le portais avec un vieux sweat-shirt constellé de taches parme et abricot, ainsi customisé par mes soins lors des travaux de peinture que j'avais effectués dans mon appartement l'année précédente.

Dodo, elle, avait assorti son jean (de marque) d'un top de jersey gris et bordeaux de la maison Harley Davidson, d'un ceinturon de cuir et de bottines à talons d'un célèbre chausseur, qui avaient dû coûter la moitié de mon salaire. Je précise : de mon salaire annuel.

Je l'invitai à s'asseoir sur le canapé et lui versai un verre de chianti. A la réflexion, mieux valait commencer par le vin. Ne dit-on pas que la première impression est toujours la meilleure ?

Je me servis à mon tour et m'assis en tailleur face au canapé, de l'autre côté de la table basse.

— Je peux t'aider ? proposa Dodo en désignant la cuisine d'un coup de menton.

— Pas la peine. Il suffit de touiller les pâtes de temps en temps.

— Oh.

Elle regarda son verre.

— Bien.

Le porta à ses lèvres.

— C'est un peu...

S'interrompit, comme si elle cherchait ses mots.

— Bizarre ? suggérai-je.

— En fait, j'allais dire « sympathique ».

— Et bizarre, insistai-je. Avoue-le, c'est sympathique **et** bizarre.

Dodo fronça les sourcils dans un effort pour paraître sérieuse, mais ses lèvres souriaient.

— C'est... C'est **fichtrement** sympathique et bizarre ! dit-elle.

— Exact. Tu sais pourquoi ?

— Aucune idée, dit-elle en prenant une nouvelle gorgée de vin.

Je regardai mon verre, comme si la réponse se trouvait au fond.

— Moi non plus. Peut-être parce que le contexte est différent. En général, on se voit au bureau ou au restaurant ou... enfin, quel que soit l'endroit, on est toujours entourées de gens. En représentation, d'une certaine façon.

— Exact ! Tout cela est...

D'un geste gracieux, elle désigna les piles de magazines posées par terre, la bibliothèque où les livres s'entassaient tant bien que mal, le couvert approximativement dressé sur la table.

— D'une reposante simplicité.

J'approuvai d'un vigoureux hochement de tête.

— Oui, ce doit être ça. On n'a pas l'habitude de la reposante simplicité.

Je ne sais pas pourquoi, nous fûmes secouées d'un long fou rire, qui ne cessa que lorsque je me levai d'un bond pour me ruer vers la cuisine, où l'eau des pâtes venait de déborder de la casserole. Dodo m'aida à réparer les dégâts et à finir de préparer la salade, et nous apportâmes le tout dans le séjour.

— Ça a l'air délicieux ! s'exclama Dodo en humant le plat de spaghettis à la carbo-Jane. Et c'est tellement sympathique, maintenant que nous ne sommes plus...

— Bizarres ?

Va savoir pourquoi, cette réplique déclencha une nouvelle crise d'hilarité. Un effet du chianti, dont je nous avais servi une généreuse rasade ?

— Il faut se calmer, dis-je en essuyant mes yeux. Ma mère disait toujours que, si on rit trop, il y a quelqu'un qui meurt.

— Comment peut-on dire de telles horreurs à une petite fille ?

— Aucune idée. Sa mère devait lui raconter la même chose.

Dodo reprit son sérieux.

— Tout de même, dit-elle en désignant son assiette d'un air navré. J'aimerais bien savoir comment on a fait pour en arriver là.

— Tu parles de ma sauce **carbonara** ? J'ai simplement remplacé le...

— Non. Je parle du fait qu'on soit seules toutes les deux un samedi soir. Des belles filles comme nous ! Tu crois que si nos mères avaient...

— Foutaises ! l'interrompis-je en remplissant de nouveau nos verres. Nos mères n'ont rien à voir avec la question. Si on en est là, c'est le résultat de nos choix personnels dans la vie.

Une soudaine mélancolie voila le regard de Dodo.

— Il me plaisait vraiment, Jane, murmura-t-elle.

Elle parlait de Stephen Triplecorn, et, quelle que soit ma colère envers lui, je savais qu'elle était sincère et qu'elle souffrait. Le cœur gonflé de tristesse pour elle, je posai ma main sur la sienne.

— Je sais, Dodo. Je sais.

J'étais d'autant plus désolée que je ne pouvais absolument rien pour l'aider.

— Tu dois m'en vouloir de penser encore à lui, après ce qu'il t'a fait.

— Non. Les sentiments, ça ne se commande pas.

Dodo prit sa fourchette, la piqua dans ses pâtes, mais la reposa sur son assiette sans manger.

— D'autant qu'il ne faut pas oublier ce que **NOUS** lui avons fait.

A ces mots, son visage s'éclaira.

— Il faut avouer qu'on n'y est pas allées de main morte. Tu te souviens, quand j'ai prétendu que Constance était folle ?

— Tu exagérais à peine. Et le discours de Stan de la compta ? C'était grandiose. Surtout le passage sur Bagheera !

Dodo éclata de rire.

— Et la fois où Louise a...

Les paroles s'étranglèrent dans sa gorge. L'épisode concernant Louise était trop récent dans nos mémoires, et trop proche de la conclusion désastreuse de toute cette histoire.

— N'en parlons plus, dis-je. On a fait tout ce qu'on a pu. C'était peut-être écrit...

— Et maintenant ? Qu'allons-nous faire ?

Je savais qu'elle parlait de notre avenir. Le mien sans Tolkien, le sien sans Stephen.

— Je ne sais pas, Dodo.

En revanche, j'avais une certitude. Dodo n'était plus seulement mon ex-boss, elle était maintenant ma meilleure amie.

— On trouvera bien quelque chose ! ajoutai-je en vidant la bouteille de chianti dans nos verres.

* * *

Sarah était prête à achever sa confession, et elle avait choisi de parler à Mary Jr en ma

présence. Quand on connaissait Luke, le père de la jeune fille, on ne s'étonnait pas que celle-ci préfère se confier à sa tante. Mary Jr était l'incarnation de la douceur et de la bienveillance. Malgré cela, j'étais surprise et fière que Sarah accepte que j'assiste à leur entretien. Il me semblait, d'une certaine façon, faire ainsi partie de la famille.

— Vers l'époque où on a commencé à manquer de fric, dit Sarah, il y a eu une autre galère. Je me suis aperçue que j'étais enceinte.

— Oh, non ! s'écria Mary Jr en portant une main à ses lèvres.

— Denny a dit qu'on se débrouillerait. Je voulais rentrer à la maison, mais il disait qu'on était des adultes, maintenant qu'on allait avoir un bébé.

— Qu'as-tu fait ?

— Il avait un copain qui connaissait quelqu'un qui travaillait dans une clinique. Le type nous a trouvé des vitamines pour les femmes enceintes.

— C'est tout ? ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

— Qu'est-ce que je pouvais faire de plus ?

— Où viviez-vous ? demanda Mary Jr.

— Je te l'ai dit, dans la rue.

Elle affirmait cela comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Comme si la place d'une jeune fille de seize ans, enceinte, était sur le trottoir. Je frémis en songeant à la détresse qui avait dû être la sienne.

— Vers la fin de ma grossesse, j'ai commencé à m'inquiéter. On était en décembre, il faisait de plus en plus froid. Denny répétait que tout irait bien, qu'on allait s'en sortir, mais je n'y croyais plus.

J'entendais ses paroles, mais je me refusais à imaginer l'épouvantable quotidien qui avait été le sien. Quand je pensais que, de mon côté, j'avais connu l'exact inverse ! A moi tous les avantages de la grossesse — les prévenances, le repos, la reconnaissance —, à elle la fatigue, la douleur, la solitude... et, au bout du terme, les souffrances d'un accouchement sans aucun accompagnement médical !

— Denny a emprunté une chambre dans l'appartement d'un copain. Il disait qu'il avait trouvé un job, mais je ne lui ai pas posé de question. Il s'est fait prêter un livre où on expliquait tout, à propos de la naissance des bébés. Il disait qu'on allait se débrouiller tout seuls, que personne ne serait au courant, que les gens faisaient ça depuis des siècles, et que les femmes n'avaient pas besoin d'aller dans des hôpitaux pour un acte naturel. Son pote de la clinique lui a prêté ce qu'il fallait, des ciseaux...

Mon esprit cessa d'enregistrer les paroles de Sarah. Je l'entendais, mais je ne pouvais me résoudre à me représenter le cauchemar qu'elle avait vécu, mettant seule au monde son enfant, sans autre aide que celle d'un type armé d'un livre et d'une paire de ciseaux.

— Mais il fallait aller à l'hôpital !

Les paroles avaient jailli de mes lèvres malgré moi. Sarah haussa les épaules dans un geste fataliste.

— Denny disait qu'on ne pouvait pas, et que, si on le faisait, mon père nous retrouverait et nous prendrait le bébé.

C'était de la folie ! eus-je envie de répliquer. Pourtant, je gardai le silence. A quoi bon revenir sur le passé ? Ce qui était fait était fait. Il n'était plus temps d'expliquer à Sarah qu'elle aurait pu faire autrement, et, surtout, qu'elle avait rendu la situation plus complexe, plus douloureuse, et surtout plus dangereuse que nécessaire. D'autant que je n'étais sans doute pas la mieux placée pour donner ce genre de leçons...

— Tout s'est très bien passé, déclara Sarah en redressant le menton avec fierté. Seulement, une fois que le bébé a été là, j'ai cru que les choses allaient enfin être comme Denny disait. Qu'on allait être heureux. Former une famille, comme les autres...

Elle secoua la tête, comme pour en chasser le souvenir d'un cauchemar qui rôdait encore.

— Ç'a été encore pire. Denny s'est mis à paniquer, à dire qu'il avait déjà assez de bouches à nourrir, et qu'avec le bébé on n'y arriverait jamais... Il a dit qu'on n'avait pas d'autre solution que de...

Elle hésita.

— ... de l'abandonner.

Oh, non.

— Mais on avait peur d'être pris. On voulait pas la laisser aux flics ou à l'hôpital, même si on savait que ça aurait été mieux pour elle. Alors Denny a dit : « Pourquoi pas dans une église ? »

Oh, non.

— J'avais encore mal, je venais tout juste d'accoucher, mais je voulais pas qu'il le fasse lui-même. J'avais pas confiance. Je voulais être sûre qu'il y aurait quelqu'un dans la rue au moment où on la laisserait, quelqu'un qui la verrait. Alors j'ai attendu devant une église. C'était la nuit de Noël, les rues étaient désertes.

Oh, non.

— Enfin, j'ai entendu des pas. J'ai placé la petite sur les marches — elle était tellement mignonne ! — et j'ai couru me cacher à l'angle de la rue. De là, j'ai vu une femme s'approcher d'elle. Elle était enceinte. Quand je l'ai vue se pencher au-dessus du couffin, je me suis dit que ma fille était sauvée. Finalement, tout s'arrangeait.

Oh, non.

— Pour elle, en tout cas. Pour moi... Denny m'a plaquée quelques jours plus tard. Je suppose qu'il se sentait coupable. Il n'avait pas assuré. Après... j'ai vécu toute seule, je me suis débrouillée comme j'ai pu. Denny avait raison au moins sur une chose : j'étais incapable de m'occuper d'un enfant.

Sa voix s'emplit de sanglots.

— J'essayais de ne pas trop penser à ma petite, je me disais qu'elle était mieux là où elle était... Mais si je pouvais savoir où elle est. Si elle va bien...

Le visage ruisselant de larmes, elle se jeta dans les bras de Mary Jr.

Ma décision fut prise en un instant.

Je savais qu'en disant ce que j'allais dire je perdrais toute chance de retrouver Emma — comme s'il m'en restait, en vérité ! —, mais je n'avais pas d'autre choix. Si je me taisais maintenant, je ne pourrais plus jamais me regarder dans une glace. La nièce de Mary Jr avait le droit de savoir.

— Sarah, dis-je en posant ma main sur la sienne. Je crois que je peux te dire ce qui est arrivé à ton bébé.

* * *

D'une main tremblant d'émotion, je composai le numéro de Tolkien.

— Oui ?

— C'est moi.

Nous ne nous étions plus parlé depuis le soir où j'étais passée chez lui.

Le jour où il avait compris que j'avais menti à Mary Jr et où j'étais rentrée à l'appartement pour

constater que, comme je m’y étais attendue, toutes ses affaires avaient disparu, j’avais ressenti un vide immense. Ce n’était pas le même chagrin que la perte d’Emma, mais une autre douleur, d’une nature différente, qui venait s’y ajouter. J’avais songé à la dernière fois où nous avions fait l’amour, en refusant d’admettre que cela avait réellement été la dernière fois. Que jamais nous ne vivrions de nouveau ensemble. Que j’allais devoir continuer sans lui.

Le jour où j’avais attendu à sa porte sous la pluie battante, j’avais pourtant dû admettre que c’était exactement ainsi que les choses allaient se passer, car tout était bel et bien terminé.

— Que veux-tu ? demanda-t-il, un peu impatient.

Je lui résumai le récit de Sarah, et comme moi il comprit que l’enfant qu’elle avait abandonnée et celle que j’avais trouvée ne faisaient qu’une : Emma.

— Qu’as-tu fait ?

— Je lui ai dit toute la vérité, bien sûr. Ensuite, Mary Jr a appelé Triplecorn et je suis partie. Tout ça ne me regardait plus.

— C’est bien.

Puis, après un silence :

— Je suppose que ç’a été dur pour toi, ajouta-t-il.

Je ne savais pas à quoi précisément il faisait allusion, mais puisque tout m’avait fait mal — l’enfer qu’avait traversé Sarah, l’abandon d’Emma, mon renoncement définitif en disant la vérité, et la sourde, l’inavouable jalousie qui me tenaillait à la perspective que Sarah allait retrouver Emma, à qui la garde de celle-ci revenait de droit — je me contentai d’approuver d’un simple OUI.

— Je te remercie de m’avoir appelé.

— Pas de quoi. Je sais que tu l’aimais... que tu l’aimes autant que moi.

Etendue sur mon lit, j’essayais d’imaginer le retour d’Emma dans sa famille d’origine, les Johnson. Lorsqu’on me l’avait enlevée, j’avais refusé de me la représenter dans son foyer d’accueil. Sans doute parce que je nourrissais encore, contre toute raison, l’espoir que, d’une façon ou d’une autre, le destin me rendrait mon enfant.

A présent, il fallait regarder la réalité en face. Emma avait retrouvé les siens. Je ne faisais plus partie de sa vie.

Sarah, Mary Jr, Luke... tous les Johnson devaient être heureux. Sarah était de retour, et pour celle-ci, comble de bonheur, son bébé lui avait été rendu par les services sociaux. Le bonheur qu’elle avait tant espéré était enfin là.

Et Emma ? Que ressentait-elle ? Comment supportait-elle autant de bouleversements dans sa toute jeune existence ? Lui manquais-je ?

Je savais que si elle me revoyait un jour, elle n’aurait plus aucun souvenir de moi. Je ne serais qu’une histoire qu’on lui aurait racontée... ou qu’on lui aurait cachée.

Je savais aussi qu’elle serait heureuse dans le clan Johnson, et qu’il suffirait que je le demande pour qu’on me laisse la voir. Mary Jr me l’avait promis.

Mais je savais également que je ne supporterais pas de n’être qu’une passante dans sa vie, une lointaine amie de la famille, une simple visiteuse.

Une autre image s’imposa à mon esprit. Jane Taylor, fidèle à elle-même, épiant les fenêtres de chez les Johnson, espionnant le terrain de jeux, dans l’espoir d’apercevoir Emma, ne serait-ce qu’une seconde.

Que verrais-je, alors ? Mon Emma malheureuse loin de moi ? heureuse sans moi ? Dans tous les cas, cela me briserait le cœur.

Puis la vérité éclata devant mes yeux, dans toute sa cruelle simplicité. Quoi que j’aie pu faire

dans le passé, et même si je n'avais pas feint d'être enceinte et que j'avais été la plus normale des femmes lorsque j'avais trouvé Emma sur les marches de cette église, Sarah serait tout de même rentrée chez elle. Elle aurait tout de même voulu retrouver son enfant. On m'aurait tout de même enlevé Emma.

Quels qu'aient été mes actes, j'aurais perdu Emma.

Le 24 décembre — et
le dernier chapitre

Stephen Triplecorn m'avait laissé un message pour me convoquer dans son bureau. Les Johnson demandaient à me rencontrer.

Effrayée, j'avais appelé Tolkien.

— Je t'en supplie, viens avec moi. Ils veulent me faire arrêter pour séquestration d'enfant !

Car, bien entendu, ce n'était pas pour me remercier qu'ils m'avaient fait mander. Il leur aurait suffi pour cela de décrocher leur téléphone. S'ils avaient décidé de porter le débat devant un arbitre, ce ne pouvait être que pour exiger des comptes...

Tolkien accepta de venir avec moi au rendez-vous, peut-être mû par la culpabilité. N'avait-il pas résolu les problèmes de parking de Stephen Triplecorn en contrepartie de l'indulgence de celui-ci à mon égard ?

Pour faire bonne mesure, je battis le rappel de mes troupes. David et Christopher répondirent, si j'ose dire, comme un seul homme. Dodo, elle, manifesta une vive réticence.

— Je ne veux plus le revoir, expliqua-t-elle. Il t'a fait trop de mal.

A mon avis, c'était surtout à cause du mal qu'il lui avait fait, à elle, qu'elle refusait de venir.

— S'il te plaît, Dodo. Fais-le pour moi. S'ils doivent m'inculper, je veux que mes amis soient présents.

Devant mon insistance, elle avait capitulé.

Lorsque je me présentai le jour dit dans le bureau de Stephen Triplecorn, les Johnson étaient déjà présents. Il y avait même...

— Maman !

Emma, le visage rayonnant de joie, s'arracha des bras de Sarah pour se ruer vers moi.

Elle ne m'avait pas du tout oubliée.

— Elle te réclame depuis que les services sociaux me l'ont rendue, expliqua Sarah d'un air déçu. On a essayé de lui faire comprendre que c'est moi, sa maman, mais elle ne veut rien entendre.

— Tu es la seule mère qu'elle ait jamais connue depuis sa naissance, ajouta Mary Jr. C'est à toi qu'elle est attachée.

— Maman ! renchérit Emma en me tendant les bras.

— Nous pensons que sa place n'est pas parmi nous, reprit Mary Jr, que les Johnson avaient manifestement désignée comme leur porte-parole. De quel droit l'arracher au foyer qui a toujours été le sien ? Elle n'aime que toi.

Stephen Triplecorn toussota.

— Eh bien, Sarah ? Qu'en dites-vous ? Que voulez-vous, pour vous et pour Emma ?

Sarah observa longuement Emma, et un tel regret se lisait sur son visage que j'en avais le cœur serré. Puis elle détourna les yeux.

— Je veux reprendre mes études, dit-elle d'une voix nouée par l'émotion. Avoir un bon job. Ne plus jamais galérer. Et, si tout va bien, fonder une famille plus tard. Quand je pourrai nourrir mes gosses et les élever dignement.

Bouleversée, je me laissai tomber dans le fauteuil le plus proche de moi.

Depuis notre naissance et pour des raisons que nous n'avions choisies ni l'une ni l'autre, Sarah et moi avons suivi des trajectoires radicalement opposées, et, chacune à notre façon, nous manquions de quelque chose d'essentiel.

Pour ma part, j'avais l'éducation, la réussite sociale et professionnelle, ainsi que le soutien de mes amis, même si je ne l'avais pas toujours mérité. Et, si j'étais capable de sacrifier un peu de mes ambitions personnelles pour le bien-être d'Emma, c'était précisément parce que je disposais de l'autonomie que m'avaient procurée mes études et mon travail.

Dans le cas de Sarah, c'était presque l'inverse. Son éducation était incomplète, sa vie d'adolescente insouciante avait été prématurément interrompue, et, en dépit de ses vœux, elle n'avait pour l'instant aucune perspective de carrière professionnelle. Par chance, elle avait elle aussi le soutien des siens, et il suffisait de voir la solidarité dont ses parents et Mary Jr l'entouraient pour être certain que ceux-ci feraient tout ce qui était en leur pouvoir pour l'aider à réaliser ses projets.

Ce qui manquait dans ma vie était la présence d'un autre être à qui je puisse donner sans compter et que je fasse passer avant mes intérêts égoïstes. Emma m'avait apporté cela.

Ce qui faisait défaut à Sarah, c'était le temps de reprendre confiance en soi et de se reconstruire après l'épreuve qu'elle avait traversée. Mais elle avait maintenant un enfant qui avait besoin d'amour et de disponibilité — toutes choses que Sarah ne pouvait pas lui offrir.

Sans doute l'avait-elle compris car elle déclara d'une voix claire, le sourire aux lèvres :

— Je veux que Jane ait la garde d'Emma.

— En êtes-vous bien certaine ? demanda Stephen Triplecorn.

— Oui, répondit Sarah, dont le sourire commençait à vaciller.

— D'accord, insista-t-il, mais peut-être vos parents préféreraient-ils qu'Emma reste auprès de vous ?

— Monsieur Triplecorn, dit Mary Jr avec fermeté, tout en serrant la main de son frère. Croyez-vous vraiment que nous ne voulons pas de cette enfant ? que nous ne préférerions pas la garder avec nous si ce choix était raisonnable ?

Elle secoua la tête.

— Ce serait différent si Emma était un nouveau-né, reprit-elle, mais elle n'a connu que Jane pendant les dix premiers mois de sa vie. Non pas dix jours, ou même dix semaines. **Dix mois.** Presque un an ! Il faut qu'Emma retrouve Jane au plus vite. Toute autre décision serait contraire à ses intérêts.

Stephen Triplecorn hocha lentement la tête, puis se tourna vers moi.

— La garde d'Emma vous est accordée, dit-il. Bien entendu, il y aura quelques formalités à régler, mais puisque c'est ce que désire la famille d'origine de l'enfant...

En voyant le regard de Stephen chercher celui de Dodo, je compris que celle-ci n'avait plus de souci à se faire à propos de son emploi du temps pour un bon nombre de samedis soir.

Je serrai Emma dans mes bras. Tout ce que j'avais traversé en un an m'avait certainement rendue meilleure, mais il me semblait que je ne serais jamais à la hauteur de ce que ma fille méritait. Pourtant, il faudrait bien qu'elle s'en contente...

A présent que j'avais retrouvé le premier des deux êtres dont dépendait mon bonheur, je me tournai vers le second.

— Tolkien... Tu as des projets pour les cinquante prochaines années ?

REMERCIEMENTS

Dans le cas d'un second roman, les remerciements sont en général plus brefs que ceux du premier (lesquels sont rédigés avec la déprimante impression qu'une telle opportunité ne se présentera plus jamais à vous).

Par conséquent...

Merci à ma directrice de collection, Margaret O'Neill Marbury, qui est aussi intelligente qu'elle est grande et belle ; à toute l'équipe de Red Dress Ink, et en particulier à Tania Charzewski, pour son infinie patience ; à mon agent Don Maass, qui est tout aussi brillant et charmant.

De grands mercis à celles et ceux qui m'ont aidée à comprendre tout ce que j'ai compris : Nicki et Phil Thomas, pour avoir fait en sorte que mon anglais soit suffisamment **british** (j'assume pleinement la responsabilité de tout éventuel américanisme) ; Jim Wallace, bien plus calé sur Halloween que moi ; et Randall Liss, bien plus calé en histoire que je ne le serai jamais.

Merci, comme toujours, à ma famille et à mes amis, pour s'être montrés aussi patients et pour ne pas m'avoir (encore) assassinée.

Et merci, comme toujours aussi, à tous ceux qui ont été méchants et à tous ceux qui ont été gentils. D'une façon ou d'une autre, l'expérience est instructive.

TITRE ORIGINAL : CROSSING THE LINE

Traduction française : CÉCILE DESTHULLIERS

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

Illustration de couverture

© VIRGINIE JACQUIOT

© 2004, Lauren Baratz-Logsted. © 2007, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6198-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Un très gros changement



« Enfin, Jane, tu as perdu la tête ? »

Voilà ce que tout le monde s'obstine à me répéter... sans avoir tout à fait tort. Car qui aurait pu croire que moi, Jane Taylor, réputée tête en l'air et dotée de la dose minimum d'esprit pratique, je me transformerais en mère responsable du jour au lendemain ? Responsable... Enfin, n'exagérons rien : je ne suis pas sûre que ma façon d'éduquer Emma – Emma étant ma fille, vous l'aurez compris – fera l'objet d'un reportage dans *Parents Magazine*, mais en tout cas, je prends mon nouveau rôle de maman très au sérieux ! Car figurez-vous que la maternité m'est un peu tombée dessus. Non pas que j'ignore la façon dont on fait les bébés (j'ai trente ans et un Q.I. normal, merci)... mais il se trouve que j'ai découvert Emma dans son petit couffin, abandonnée sur le parvis enneigé d'une église le soir de Noël. Bon d'accord, les nouveau-nés, je n'y connais pas grand-chose... mais je vous jure qu'Emma et moi, on est faites pour s'entendre !



Diplômée en psychologie, Lauren Baratz-Logsted a l'art de créer des personnages à la fois complexes et originaux. Après le succès de son premier livre, *Un très gros mensonge*, publié dans la même collection, Lauren Baratz Logsted entraîne une nouvelle fois ses lecteurs dans un récit